CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

L E

É

ET

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.
NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME TREIZIEME.

A PARIS,
Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

BV 2290
A2
1780
v.13
***
230464

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

*Du Pere Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere * * * de la même Compagnie.*

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

J'ai été également édifié & attendri, quand j'ai vu, par la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le

deſir ardent qui vous preſſe de vous conſacrer aux Miſſions, & les inſtances réitérées que vous faites auprès de vos Supérieurs pour obtenir d'eux cette grace, qui vous paroît la plus grande qu'ils puiſſent jamais vous accorder. Votre attrait, dites-vous, eſt pour la Miſſion de Maduré : vous la regardez comme une de celles où il y a le plus à travailler & à ſouffrir, & j'oſe dire que vous ne vous trompez pas. Dans cette vue, vous vous adreſſez à moi comme à un des plus anciens Miſſionnaires de cette partie de l'Inde, pour vous inſtruire des travaux & des peines qui y ſont attachées au miniſtere Apoſtolique, & en même temps des bénédictions que Dieu répand ſur ces peines & ſur ces travaux. Il ne me ſera pas difficile de vous ſatisfaire ; & je me flatte que le détail dans lequel je vais entrer ſur ces trois articles, ne vous laiſſera rien à deſirer.

Il faut compter d'abord que votre vie ſera des plus auſteres ; vous ſçavez ſans doute que la viande, le poiſſon, les œufs, & généralement tout ce qui a vie, eſt interdit à nos Miſſionnaires ; qu'ils ne boivent ni vin, ni autre liqueur capable d'enivrer ; que leur nour-

riture conſiſte dans du ris cuit à l'eau ; qu'on y peut joindre quelques herbes fades, inſipides, & la plupart fort ameres. La maniere dont cette ſorte de mets s'apprête par les Indiens, cauſe un nouveau dégoût. A la vérité on peut uſer de lait & de fruit ; mais les fruits des Indes n'ont la plupart nulle ſaveur ; &, dans les commencemens, on ſe ſent bien de la répugnance à en manger.

L'eau qu'on eſt obligé de boire, eſt aſſez ſupportable durant l'hyver : mais il n'en eſt pas de même quand les grandes chaleurs commencent à ſe faire ſentir. Les étangs où elle ſe conſerve, venant alors à ſe deſſécher, l'eau en eſt toujours bourbeuſe. On a le ſecret de la purifier avec le noyau d'un fruit qui en ſépare les parties groſſieres ; mais quelque ſoin qu'on ſe donne, elle ſent la bourbe, & elle eſt très-déſagréable au goût. Si l'on creuſe des puits, l'eau qu'on y trouve eſt ſalée, & ainſi l'on eſt forcé de boire de celle des étangs.

Ajoutez à cela qu'un Miſſionnaire eſt condamné ici à un jeûne perpétuel. Il n'eſt pas permis à un *Sanias* de ſouper : il peut ſeulement, s'il le veut, prendre le ſoir quelques fruits ou des confitures du pays : ces confitures, qui ſe font

avec de la farine de ris, du poivre & du ſucre noir mêlé avec la terre, ont quelque choſe de ſi dégoûtant, qu'on a bien de la peine à s'y accoutumer.

J'ai vu des Miſſionnaires dont l'eſtomac n'a jamais pu ſe faire à ce genre de vie. Ils ont enfin été obligés de ſe retirer ſur les côtes, où l'on peut vivre à la façon d'Europe. Ils y ont trouvé de quoi ſatisfaire leur zele : & ne pouvant mener la vie pénitente de Maduré, ils ont eu la conſolation de cultiver les Néophytes qui deſcendent de ces premiers Chrétiens, auxquels l'Apôtre des Indes, S. François Xavier, a autrefois conféré le baptême.

Une cabane de terre, couverte de paille, ſert de logement. Il y a d'ordinaire à l'entrée un petit ſallon d'environ dix pieds, qui eſt couvert d'un côté. C'eſt-là où le Miſſionnaire entretient les Néophytes qui lui rendent viſite. Dans la ſaiſon des pluyes, ces cabanes deviennent fort incommodes : le pavé & les murs ſont alors fort humides à la hauteur d'un ou de deux pieds. Dans les commencemens, on n'avoit de jour que par la porte, mais maintenant on pratique quelques trous en forme de fenêtre.

Trois ou quatre vaſes de terre ſont tout le meuble du Miſſionnaire. Dans l'un, il met ce qui lui eſt néceſſaire pour le ſaint ſacrifice de l'autel : les autres ſervent à mettre ſon ris & d'autres choſes ſemblables. Des feuilles d'arbres tiennent lieu de table, de plats, de nappes & de ſerviettes. C'eſt ſur ces feuilles qu'on pétrit, en quelque ſorte, le ris avec les herbes, & l'on en fait de petites boules qu'on avale.

Les premiers Miſſionnaires couchoient autrefois à plate terre ; les maladies fréquentes cauſées par l'humidité, les ont obligés d'étendre ſur des ais une peau de tigre ou de cerf, ſur laquelle ils prennent maintenant leur repos.

Il n'y a que la main de Dieu qui puiſſe nous ſoutenir dans les travaux de la Miſſion avec des alimens ſi légers. L'aſſiduité à entendre les confeſſions eſt peut-être une des occupations les plus pénibles. On a coutume de diſpoſer chaque fois les Néophytes au ſacrement de la Pénitence, comme ſi c'étoit la premiere fois qu'ils duſſent s'en approcher. On leur fait faire des actes de foi, d'eſpérance, de contrition & d'amour de Dieu ; & dans le temps qu'ils ſe confeſſent, on leur fait renouveller les mêmes actes.

Le nombre des pénitens eſt quelquefois ſi grand, que le Miſſionnaire en eſt accablé, & il y a des occaſions où à peine peut-il trouver le temps de dire ſon Bréviaire. Quand on voit arriver de fort loin deux ou trois cens Néophytes, avec leurs femmes & leurs enfans, qui n'ont préciſément de ris que pour le temps de leur voyage, qui ſont ſous la dépendance de maîtres idolâtres, leſquels comptent les momens de leur abſence, quand un Miſſionnaire ſe voit environné de ces fervens Chrétiens qui lui crient : « Mon Pere, il y a deux » jours que nous ſommes ici, nous » en avons mis trois à venir, il nous » en faut autant pour nous en retour- » ner, & nos petites proviſions ſont ſur » le point de nous manquer ». Quand, dis-je, un Miſſionnaire ſe ſent preſſé de la ſorte, bien qu'il ne puiſſe ſuffire à tout, ſon cœur eſt attendri, & il prend aiſément la réſolution de paſſer la nuit à confeſſer les hommes, après avoir employé tout le jour à entendre les confeſſions des femmes : cependant, faute de ſommeil, les forces manquent, les maux de tête ſuccedent, avec un dégoût ſi grand, que le temps du repas devient un ſupplice. C'eſt ſur-tout pen-

dant le Carême & au temps paſchal que cette fatigue eſt ſi continuelle, que ſans un ſecours particulier de Dieu, il ſeroit impoſſible d'y réſiſter deux ans de ſuite. J'ai connu un Miſſionnaire, qui, ſuccombant ſous le poids du travail, diſoit au Seigneur avec larmes : Vous connoiſſez mon accablement, ô mon Dieu, fortifiez ma foibleſſe, aidez-moi, afin que je puiſſe contenter ces bons Néophytes.

La viſite des malades qui ſont en danger n'eſt pas moins pénible. On vient quelquefois chercher le Miſſionnaire de quatre endroits différens, très-éloignés les uns des autres : à peine eſt-il arrivé d'une bourgade, qu'on l'appelle dans une autre, ſans qu'il puiſſe prendre un inſtant de repos. Souvent on le fait venir fort inutilement, & après bien des fatigues, il eſt étonné de trouver le prétendu malade qui vient le recevoir à l'entrée de ſa bourgade. On ſeroit tenté alors de reprocher aux Néophytes les peines qu'ils cauſent, avec peu de raiſon ; mais on ſe donne bien de garde de le faire, de crainte que dans un danger réel ils ne devinſſent trop circonſpects, & n'expoſaſſent leurs parens à mourir ſans recevoir les der-

niers ſecours de l'Egliſe. Je vous raconterai ingénuement ce qui m'eſt arrivé dans une ſemblable rencontre.

Le ſoleil ſe couchoit, lorſqu'on vint m'avertir qu'un Chrétien étoit à l'extrémité : il demeuroit à une grande journée de l'endroit où j'étois : je me diſpoſai à partir ſur l'heure ; mais mes Catéchiſtes me repréſenterent qu'il n'y avoit aucun lieu ſur la route où nous puſſions nous arrêter ; que les pluies extraordinaires qui étoient tombées depuis quelques jours, avoient tellement détrempé les terres, qu'on y enfonçoit juſqu'aux genoux ; que ces terres étoient remplies d'épines ; que la nuit étoit ſi obſcure, qu'il étoit impoſſible de ne pas s'écarter du droit chemin ; que d'ailleurs il y avoit trois rivieres à paſſer ; qu'aucune n'étoit guéable, parce que les pluies les avoient fort enflées ; qu'en partant ſi tard, nous nous expoſions à ne pas même nous rendre le lendemain à la bourgade, & qu'il ſeroit beaucoup plus ſûr de partir à la pointe du jour. Je me rendis à leurs raiſons. Cependant je paſſai la nuit dans d'étranges inquiétudes ſur l'état du malade, & je ne pus dormir un quart d'heure de ſuite, me ré-

veillant ſans ceſſe avec la penſée qu'il pourroit mourir ſans ſacremens.

Dès que l'aurore parut, je partis avec mes catéchiſtes ; je n'eus pas fait une demi-lieue, que je fus convaincu de la vérité de ce qu'ils m'avoient dit. Nous entrions juſqu'aux genoux dans la boue, & je ne m'en fuſſe jamais tiré, ſi je m'y étois engagé pendant la nuit. Il me fallut paſſer deux petites rivieres à la nage ; j'abordai à une troiſieme, beaucoup plus large ; on mit dans l'eau une longue perche que j'embraſſai par le milieu, tandis que deux Chrétiens qui la tenoient aux extrémités, me conduiſirent ainſi à l'autre bord. Je marchai enſuite près d'une demi-lieue, dans un canal où l'eau me venoit à la ceinture ; enfin j'arrivai fort haraſſé à la bourgade. Je demandai en tremblant où étoit la maiſon du malade, dans l'appréhenſion où j'étois qu'on ne me répondît que je venois trop tard. Je fus fort ſurpris de le trouver qui m'attendoit ſur le ſeuil de ſa porte ; il ſe réjouit de mon arrivée, en me témoignant néanmoins qu'il étoit fâché des fatigues qu'il m'avoit cauſées ; mais qu'on lui avoit dit que ſa maladie étoit dangereuſe, & qu'il l'avoit cru.

Vous pouvez juger de-là, mon cher

Pere, quelle eſt l'incommodité des voyages que nous ſommes obligés de faire preſque continuellement, ſoit pour parcourir les divers lieux où nous avons des Egliſes & des Chrétientés nombreuſes, ſoit pour aſſiſter les moribonds & leur adminiſtrer les Sacremens, ſoit pour prévenir les perſécutions qu'attireroit le trop long ſéjour des Miſſionnaires dans le même endroit. Il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve ici des hôtelleries ſur la route comme en Europe; à la vérité il y a dans les chemins les plus battus, de grandes ſalles tout-à-fait ouvertes d'un côté, où les voyageurs peuvent ſe repoſer de leurs fatigues; mais outre que dans certaines contrées elles ſont fort rares, on n'en trouve jamais dans les chemins de traverſe que nous ſommes le plus ſouvent obligés de prendre, pour aller d'une bourgade à l'autre.

Quand les Indiens ont un voyage à faire, leur coutume eſt de faire cuire leur ris la veille de leur départ; ils en expriment l'eau, afin de le porter plus commodément: ce ris eſt tout froid, & reſſemble aſſez à du mortier à demi ſec. Non-ſeulement il eſt beaucoup plus inſipide que celui qu'on aprête pour

manger chez ſoi, mais encore il s'aigrit aiſément, & devient inſupportable au goût. C'eſt cependant l'unique nourriture du voyageur.

En quelque ſaiſon qu'on entreprenne un voyage, on a beaucoup à ſouffrir : durant les chaleurs on eſt expoſé tout le jour aux rayons d'un ſoleil très-ardent qui brûle le viſage, les pieds & les mains. Il y a tel Miſſionnaire qui a changé plus de trente fois d'épiderme, ſur-tout au viſage : l'air eſt quelquefois ſi embraſé, qu'on a de la peine à reſpirer ; & il y a pluſieurs mois de l'année, où il eſt abſolument impoſſible de marcher depuis dix heures du matin juſqu'à deux heures après midi.

La ſaiſon des pluies a d'autres inconvéniens : comme alors elles ſont preſque continuelles, & que nous ne ſommes couverts que d'un ſimple vêtement de toile, on eſt bientôt trempé. On paſſe la journée dans cet état ; & lorſqu'à la fin du jour on ne trouve ni bois ni paille pour ſe ſécher, comme il arrive ſouvent, il faut bien ſe réſoudre à coucher ſur la terre nue dans des habits tout mouillés, & à prendre un ſommeil qui ne peut être provoqué que par l'extrême fatigue où l'on ſe trouve.

J'étois encore nouveau venu dans la Miſſion, lorſque je fus mis à une aſſez rude épreuve. Je demeurois depuis deux mois avec le Pere Laynez qui m'enſeignoit la langue du pays. Le Pere Telles, autre Miſſionnaire, qui faiſoit ſa réſidence à *Cornepattou*, vint nous trouver à *Aour* pour y rétablir ſa ſanté. On vint les chercher tous deux en même temps; le premier pour un malade qui demeuroit à une bonne journée d'*Aour*; le ſecond pour un de ſes Néophytes de *Cornepattou*, qui étoit en danger. Le Pere Laynez partit ſur l'heure. L'état de langueur où étoit le Pere Telles, ne lui permettoit pas d'aller au ſecours de ſon malade: je m'offris auſſitôt à tenir ſa place. Il me repréſenta que n'étant pas encore accoutumé à ces ſortes de voyages, je n'aurois pas la force d'y réſiſter, & que je courois riſque de demeurer à mi-chemin. Je préſumai peut-être un peu trop de mes forces, & ſans avoir égard à ſes repréſentations, je pars pour *Cornepattou*. Je n'eus pas fait une lieue que j'eus la plante des pieds à demi brûlée; je me les enveloppai avec de la toile; mais le ſable s'y étant gliſſé m'écorcha toute la peau, & s'inſinuant entre cuir & chair, me

cauſa des douleurs ſi aigues, que je fus contraint d'y ſuccomber. Nous gagnâmes un village, & je paſſai la nuit à l'entrée d'une maiſon où l'on eut la charité de me recevoir. Un peu de lait qu'on me préſenta, fut un vrai régal pour moi, car il eſt rare d'en trouver lorſqu'on eſt en route. Je tirai, comme je pus, les grains de ſable qui m'étoient entrés dans la chair, & je me traînai enſuite environ une demi-lieue. Comme je ne pouvois preſque me ſoutenir, un Indien Gentil qui m'apperçut, demanda à mes Catéchiſtes ce que j'avois: ceux-ci lui ayant répondu que j'étois un nouveau *Sanias* qui n'étoit pas accoutumé à marcher ſur ces ſables brûlans, il en fut touché, & s'approchant de moi: « Seigneur, me dit-il, ſouffrez que » je vous ſoulage dans la peine où vous » êtes ». Il commanda enſuite à ſon valet de m'amener ſon cheval & de me ſuivre. Avec ce ſecours je me rendis le ſoir au village: à peine eus-je confeſſé le malade, que je fus ſaiſi d'une fiévre très-violente, qui me dura toute la nuit; elle n'eut pourtant pas de ſuite, & je fus en état de dire la Meſſe le jour ſuivant. A mon retour je penſai être fait priſonnier; nous rencontrâmes

une compagnie de ſoldats qui cherchoient, depuis quelques jours, un de nos Miſſionnaires ; on me fit cacher dans une ravine, où je demeurai une heure entiere, après quoi je continuai ma route.

Ce qui arriva au P. Gozzadini à ſon entrée dans la Miſſion, vous fera mieux comprendre ce que l'on a à ſouffrir dans nos voyages. Quelques affaires m'avoient appellé à la côte de la Pêcherie : les ayant terminées vers la fin de Novembre, je ſongeai auſſitôt à retourner dans ma Miſſion. Le P. Gozzadini voulut profiter de l'occaſion pour entrer avec moi dans les terres. Je lui fis connoître qu'un nouveau Miſſionnaire, tel qu'il étoit, devoit attendre une ſaiſon plus favorable ; que les pluies qui tomboient en abondance dans cette ſaiſon, & qui continuoient d'ordinaire juſqu'à la fin du mois de Décembre, lui cauſeroient des fatigues auxquelles il ſuccomberoit infailliblement ; & qu'il s'accoutumeroit plus aiſément aux travaux de la vie Apoſtolique, s'il en faiſoit l'apprentiſſage dans une ſaiſon moins incommode. Ce fut inutilement. Son courage & l'ardeur qu'il avoit de ſe conſacrer au plutôt à la Miſſion, lui perſuaderent

trop facilement qu'il auroit peu de peine à ſurmonter ces premieres fatigues. Nous partîmes de la côte pendant la nuit, afin de n'être pas apperçus d'une Fortereſſe, où l'on nous auroit arrêtés en plein jour. On nous avoit donné des chevaux pour faire plus commodément le voyage; mais ils nous furent inutiles, ainſi que je l'avois prévu: ils enfonçoient dans la boue juſqu'aux ſangles, & il nous étoit encore moins pénible de marcher à pied. Le nouveau Miſſionnaire eût beaucoup de peine à ſe débarraſſer des boues. La pluie ſurvint en même temps, nous nous égarâmes au milieu d'une campagne immenſe, ſans ſçavoir qu'elle route tenir: la nuit étoit obſcure, & nous n'avions de lumiere que celle de quelques éclairs. Nous approchâmes du Village. Enfin, les épines mêlées avec la boue, cauſerent un nouveau tourment au Miſſionnaire; il en eut les pieds tout enſanglantés. Cependant ſon courage le mit encore au-deſſus de cette épreuve. Nous arrivâmes le lendemain à la cabane d'un Miſſionnaire: ſa charité nous fit oublier nos fatigues paſſées. Cependant la fievre ſaiſit le P. Gozzadini, & après trois jours de ſouffrances continuelles, il eût le courage de me ſuivre juſqu'à un village

assez éloigné, où résidoit le P. Bernard de Sà : c'est où je le laissai pour me rendre à *Trichirapali*. Pendant ce temps-là les pluies devinrent encore plus fortes & plus continuelles. Comme le pays étoit inondé, la maison du Missionnaire, qui n'étoit bâtie que de terre, étoit sur le point d'écrouler. Un torrent éloigné seulement de 50 pas, s'étoit extraordinairement enflé, & rouloit ses eaux avec impétuosité vers la maison. le Pere de Sà avertit son nouvel hôte du danger où ils se trouvoient, d'être accablés sous les ruines de cette maison, qui commençoit déja à tomber par morceau. Ils prirent le le parti de sortir dehors : mais ils apperçurent que la cour qui étoit vis-à-vis l'Eglise, ressembloit déja à un étang, & qu'il n'y avoit qu'un arbre où ils pussent se réfugier. Ils détacherent la porte de leur maison, & l'ayant fait attacher par un Cathéchiste aux plus grosses branches de l'arbre, ils y monterent, & y demeurerent toute la nuit. L'ancien Missionnaire qui étoit fait à la fatigue, ne laissa pas de prendre quelques heures de repos dans une posture si gênante. Il n'en fut pas de même du P. Gozzadini : il ne put fermer l'œil, & il passa la nuit dans une crainte continuelle, que les eaux qui

couloient avec rapidité, ne déracinaſſent l'arbre qui leur ſervoit d'aſyle. L'Egliſe qui tomba vers le minuit, augmenta ſa frayeur par le bruit de ſa chûte. Enfin il eût tant à ſouffrir cette nuit-là du vent & de la pluie, que le lendemain il fut attaqué de la dyſſenterie, dont il ne put ſe remettre qu'en retournant à Pondichery, encore lui fallut-il pluſieurs mois pour y rétablir ſa ſanté.

Dans ces fréquentes & pénibles courſes que doit faire un Miſſionnaire, on peut compter pour quelque choſe le danger où l'expoſe le paſſage des rivieres ou des torrens, qu'il trouve d'ordinaire ſur ſa route. On ignore ici l'uſage de conſtruire des Ponts; rarement s'y ſert-on de bateaux. Pour ce qui eſt des Indiens, comme ils ſçavent la plûpart fort bien nager, une faſcine leur ſuffit pour traverſer les fleuves les plus larges. S'ils ont à paſſer un homme qui ne ſçache pas nager, ils lient avec des cordes cinq ou ſix fagots; ils le mettent ſur cette machine, & ils la pouſſent à l'autre bord en nageant. Je vous avoue que je fus fort effrayé la premiere fois que je paſſai ainſi le Coloran, qui étoit alors auſſi large que la Garonne vis-à-vis de Bordeaux. Il eſt vrai que, pour me

raſſurer, pluſieurs Chrétiens ſe jetterent dans l'eau, & environnerent la fragile machine où j'étois, juſqu'à ce que je fuſſe à l'autre bord.

On ſe ſert ſouvent de bâtons de *Netti*, dont les branches reſſemblent aſſez au liege : mais quelque choſe qu'on faſſe, le courant vous entraîne d'ordinaire à un quart de lieue, & ſouvent à une demi-lieue de l'endroit où vous deviez aborder. Il y en a qui traverſent la riviere en embraſſant un grand vaſe de terre, dont on bouche l'ouverture, après l'avoir rempli d'eau juſqu'à la moitié, pour lui donner plus de conſiſtance. Les Miſſionnaires qui y ſont accoutumés, trouvent cette maniere plus ſûre & plus aiſée, mais pour moi les fagots de *Netti* m'ont toujours paru plus commodes.

Vous parlerai-je, mon cher Pere, des perſécutions où l'on ſe trouve preſque continuellement expoſé dans cette Miſſion ? Tout contribue à inquiéter les Miſſionnaires & leurs Néophytes : l'avarice des Princes & leur attachement aux Idoles, l'orgueil des Brames qui ne peuvent ſupporter une doctrine, laquelle combat leurs ridicules idées ; les chefs des diverſes Caſtes qui regardent l'Evangile

que nous leur prêchons, comme l'anéantiſſement de leurs loix & de leurs uſages : les Prêtres des Idoles qui frémiſſent de rage de voir leurs fauſſes Divinités tomber dans le mépris, & eux-mêmes regardés comme des ſéducteurs : enfin, les Pénitens Gentils dont les aumônes diminuent dans les endroits où la foi s'établit : ces gens-là ſe réuniſſent contre nous & répandent ſans ceſſe toute ſorte de calomnies, pour irriter les peuples & pour décréditer le Chriſtianiſme.

Les appuis qui ſont ſouvent ménagés par la Providence dans les autres Miſſions, nous manquent dans celle-ci. Il y en a où les ſervices rendus au Prince attirent ſa protection ſur les Prédicateurs de l'Evangile, & accréditent la Religion : dans d'autres endroits l'autorité des Européens fait reſpecter les Miſſionnaires : il arrive quelquefois qu'un Miniſtre, ou un Grand du Royaume qui a embraſſé la foi, en devient le Protecteur. Rien de tout cela ne ſe trouve dans la Miſſion de Maduré. Il eſt rare que les Princes nous protegent, encore moins qu'ils ſe faſſent Chrétiens, ſi ce n'eſt dans le Marava, où l'on en trouve quelques-uns. Ceux qui ont embraſſé

le Chriſtianiſme dans les Caſtes les plus nobles, comme eſt celle des Brames, ſont dès-là en butte aux plus indignes traitemens : les Brames Gentils les regardent comme des gens qui ſe ſont dégradés, & qui ont avili leur nobleſſe. Nous n'avons garde d'avoir recours aux Européens, ni de faire tant ſoit peu paroître que nous ayons le moindre commerce avec eux. Il n'eſt pas poſſible de faire comprendre l'affreuſe idée que les Gentils, qui demeurent dans les terres, ſe ſont formée des Européens qui habitent la côte : tout ce qu'on en a pu dire juſqu'ici, eſt infiniment au-deſſous de ce que nous voyons. Il y a quelques années qu'un de nos Miſſionnaires fut renfermé dans une rude priſon ; les Européens de la côte qui en furent informés, ſongerent auſſi-tôt à députer quelques-uns d'eux au Prince, pour demander ſa délivrance : le Miſſionnaire s'y oppoſa de toutes ſes forces, aimant mieux expirer dans la priſon, que d'employer un moyen qui auroit fait connoître qu'il étoit lié avec les *Pranguis*, (car c'eſt ainſi qu'ils appellent les Européens) & qui auroit expoſé ſa Chrétienté à une perſécution générale.

Dans

Dans ces orages qui s'élevent ſi fréquemment contre nous, le moins que nous ayons à craindre, c'eſt la priſon; & c'eſt à quoi l'on eſt journellement expoſé. Quand le Miſſionnaire ſe leve le matin, il n'oſeroit s'aſſurer qu'il ne couchera pas le ſoir dans quelque cachot. Les lieux où l'on ſe croit le plus en ſûreté, ſont ſouvent ceux où l'on eſt plus aiſément ſurpris. Il y a quelques années qu'un Miſſionnaire nouvellement arrivé fut conduit dans le lieu de ſa Miſſion par deux des plus anciens qui l'en mirent en poſſeſſion: il fut d'abord ſi charmé des marques de tendreſſe que lui donnerent les Néophytes, qu'il s'écria, tranſporté de joie: oh! que de douceur & de conſolation dans un lieu où je ne croyois trouver que des croix & des ſouffrances! » Ne vous y fiez pas, lui » dirent les plus anciens Miſſionnaires, » rien de plus trompeur que le calme » préſent; tout eſt à craindre, lorſqu'on » eſt le plus tranquille ». Il ne répondit que par un ſouris plein de confiance. Mais ſa propre expérience le détrompa bientôt; le même jour des ſoldats envoyés du Prince ſe ſaiſirent des trois Miſſionnaires, leur mirent les fers aux pieds, & les conduiſirent en priſon.

Il ne faut pas vous diſſimuler ce qu'on a à ſouffrir dans ces priſons; il y en a de pluſieurs ſortes; les unes ſont publiques, & le grand nombre des priſonniers les rend inſupportables. Nous y avons eu de nos Miſſionnaires qui n'avoient que l'eſpace néceſſaire pour ſe coucher durant la nuit. Dès la pointe du jour, les Officiers ſe rendoient à la priſon avec des bourreaux pour tourmenter les priſonniers. Les coups horribles dont on accabloit ces malheureux Indiens, & les cris lamentables qu'ils pouſſoient, jettoient la frayeur dans les eſprits, chacun attendant le moment où il alloit être appellé pour ſouffrir les mêmes ſupplices. J'ai lu une lettre du Pere André Freyre, qui a été nommé depuis à l'Archevêché de Cranganor, où il fait la deſcription de la priſon dans laquelle il fut renfermé à *Tanjaour* avec un autre Jéſuite; le ſeul récit fait horreur.

Il y a d'autres priſons moins affreuſes pour le lieu, mais toujours très-fâcheuſes pour le genre de vie qu'on y mene. C'eſt la coutume des Pénitens Indiens, de redoubler leurs auſtérités lorſqu'ils ſont priſonniers; c'eſt même un moyen d'obtenir plutôt la liberté, dans la crainte

qu'on a que ces Pénitens n'expirent dans les fers ; d'ailleurs comme on n'a point la commodité de faire cuire le ris & les herbes à la façon du pays, il faut néceſſairement ſe contenter de quelques poignées de ris froiſſées entre deux pierres, & trempées d'un peu d'eau. On y peut ajouter du lait, quand on en a la permiſſion ; mais ceux à qui on eſt obligé de l'acheter, y mêlent d'ordinaire les trois quarts d'eau, & il fait ſouvent plus de mal que de bien. Auſſi voit-on des Miſſionnaires qui au ſortir de la priſon ont bien de la peine à ſe rétablir ; l'œſophage ſe rétrécit preſque toujours, & l'on ſe trouve ſurpris d'une toux ſeche qui conduit quelquefois en peu de jours au tombeau. Le Pere Louis de Mello, bien que d'une complexion robuſte, ne fut détenu en priſon que quinze jours, cette toux ſeche le prit & l'enleva en moins d'un mois. Le Pere Joſeph Carvalho avec qui j'ai vécu pluſieurs années, mourut dans ſa priſon les fers aux pieds, & couché ſur un peu de paille. Le Pere Joſeph Bertholdo, ſon compagnon, en ſortit ſi défiguré, qu'il reſſembloit bien plus à un cadavre qu'à un homme vivant. Ne croyez pas, au reſte, que ces empriſonnemens ſoient peu

fréquens; il eſt rare qu'il ſe trouve un ſeul Miſſionnaire qui échappe aux horreurs de ces priſons, & j'en ai connu qui ont été empriſonnés deux fois en moins d'une année.

Mais quand on trouveroit le moyen de ſe dérober à la fureur des ennemis du nom Chrétien, on ne peut éviter les alarmes preſque continuelles que donnent les Néophytes. Les Indiens naturellement timides ſe perſuadent aiſément ce qu'ils craignent, & ſouvent au milieu d'une grande fête, comme ſeroit celle de Noël ou de Pâques, que les Chrétiens ſont aſſemblés en grand nombre, ils viennent la frayeur peinte ſur le viſage, avertir le Miſſionnaire de renvoyer au plutôt les Néophytes, que tout eſt perdu, que les ſoldats ſont déja en chemin, qu'ils arriveront en moins d'une heure; & ils ajoutent à ce qu'ils diſent, tant de circonſtances que leur imagination craintive leur ſuggere, qu'ils jettent le Miſſionnaire dans l'embarras ſur le parti qu'il doit prendre. Si d'un côté il ne doit pas tout-à-fait ſe fier à ces rapports qui ſont ſouvent mal fondés; d'un autre côté la prudence ne lui permet pas d'expoſer cette multitude de fideles à la fureur des Idolâtres,

Il faut avoir été dans de ſemblables occaſions pour comprendre ce qu'on a à ſouffrir intérieurement; je m'y ſuis trouvé plus d'une fois, & alors je me diſois à moi-même : troublerai-je la piété & la ferveur de tant de Néophytes pour un danger qui n'eſt peut-être qu'imaginaire? Mais auſſi ſi ce danger eſt réel, quelle douleur pour moi de les avoir livrés entre les mains des Barbares! En vérité, chaque moment alors eſt un vrai ſupplice.

Les fréquentes révolutions de l'Etat ſont une autre ſource de dangers auxquels on n'eſt pas moins expoſé. Les Royaumes de l'Inde méridionale ſont partagés entre pluſieurs *Palleacarens* ou Gouverneurs qui, quoique dépendans du Prince, ſont tellement maîtres de leur Etat, qu'ils peuvent ſe faire la guerre les uns aux autres, ſans que le Prince prenne aucune part à leurs querelles. Il n'y a point de mois où il n'y ait quelques-unes de ces petites guerres dans quelque endroit de la Miſſion. A la premiere alarme, les habitans des bourgades prennent la fuite & ſe retirent ailleurs. Quand ces incurſions ſe font ſubitement & ſans qu'on ait pu les prévoir, ils paſſent ce qu'ils rencontrent au

fil de l'épée. L'année que je partis des Indes pour aller en Europe, les ennemis du Prince à qui appartiennent les terres où eſt bâtie l'Egliſe d'Aour, firent une ſemblable irruption; il ſe livra un petit combat dans la cour qui eſt vis-à-vis l'Egliſe : le Miſſionnaire qui confeſſoit alors un Néophyte, entendoit de tous côtés ſiffler les balles de mouſquet; peu après il s'apperçut qu'on avoit mis le feu à ſon Egliſe; elle fut néanmoins conſervée, le feu s'éteignit de lui-même auſſi-tôt que les ennemis eurent diſparu.

Outre ces petites guerres qui ſont très-fréquentes, le Roi de Maduré envoie tous les ans une armée contre ces *Palleacarens;* malheur à ceux qui ſe trouvent ſur ſa route, & qui n'ont pas le loiſir de fuir dans les bois ou dans les bourgades qui appartiennent à d'autres Princes. On ne peut attribuer qu'à une protection ſinguliere de Dieu, la maniere dont le Pere Dabreu échappa à la fureur des ſoldats dans une pareille rencontre. Il étoit dans une peuplade qui fut tout-à-coup aſſiégée par l'armée de Maduré; dès la pointe du jour les ſoldats y entrerent pêle-mêle, & mirent tout à feu & à ſang. Le Pere étoit retiré dans ſa chambre avec ſes Catéchiſtes, où il ſe

diſpoſoit à la mort qu'il attendoit à chaque moment. Pluſieurs ſoldats y entrerent comme des furieux, & ayant enviſagé le Pere pendant quelque temps, ils ſe retirerent ſans lui dire le moindre mot; & ce qui eſt plus étonnant, ſans toucher aux pendans d'oreilles d'or des Catéchiſtes, ni au ſac où étoient renfermés les habits du Miſſionnaire. Lorſqu'ils furent ſortis, un des Catéchiſtes crut trouver ailleurs plus de ſûreté; il ſortit de la maiſon, mais à peine eut-il fait quelques pas dans la rue, qu'un ſoldat lui trancha la tête. Cet événement augmenta la confiance des autres Catéchiſtes, & leur fit comprendre que Dieu protege viſiblement les Miſſionnaires, & ceux qui les accompagnent.

La déſolation eſt encore bien plus grande lorſque les troupes du Mogol ſe répandent dans cette partie de l'Inde: c'eſt un ſpectacle qui tire les larmes des yeux: on voit une multitude infinie de gens qui courent de côté & d'autre ſans ſçavoir où ils vont; hommes, femmes, enfans, chevaux, beſtiaux, tout eſt confondu, tout fuit, tandis que les bourgades ſont en feu, & que le ſoldat ſaccage tout. Les maris ne reconnoiſſent plus leurs femmes, les peres & les meres

abandonnent leurs enfans, bien qu'ils les aiment à l'excès; les femmes se précipitent dans les flammes ou dans les rivieres, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi plus redoutable que la mort même. Je me souviens qu'un jour, comme je finissois la Messe à *Aour*, on donna l'alarme à la bourgade, & je fus témoin de ce triste spectacle. Comme je prenois la fuite avec mes Néophytes, je trouvai une pauvre femme qui pouvoit à peine se traîner avec deux enfans qu'elle portoit entre ses bras. J'en pris un que j'avois baptisé peu de jours auparavant, & nous nous retirâmes dans un bois épais qui étoit à demi-lieue de la peuplade. Toute cette journée se passa dans des frayeurs continuelles.

Il arrive souvent qu'en voulant éviter un péril, on tombe dans un autre. Il y a dans l'Inde méridionale une Caste particuliere d'Indiens qui fait profession publique de voler, & qui s'appelle pour cela la Caste des Voleurs. Ils se retirent dans les bois, où ils ont leurs bourgades à part, qui sont gouvernés par différens Chefs. Dans les troubles de l'Etat, ils s'assemblent en différentes troupes, & ils pillent également ceux qui fuient, & les soldats qui ont déja fait quelque butin,

Il eſt vrai pourtant que ceux de cette Caſte, ont du reſpect pour les Miſſionnaires, je ne ſçai pas pour quelle raiſon. Ils nous admettent volontiers dans leurs peuplades, & ils nous laiſſent une entiere liberté d'y exercer nos fonctions; & même dans ces ſortes d'occaſions, pour peu qu'ils nous reconnoiſſent, ils s'abſtiennent de nous faire du mal. Deux de nos Miſſionnaires l'éprouverent il y a peu de temps. Dans une irruption des Mogols, ils ſe trouverent mêlés parmi ces pelotons d'Indiens qui fuyoient, & tomberent entre les mains des voleurs. Ceux-ci les ayant reconnus, non-ſeulement ne leur firent aucun mal, mais ils les aiderent même à ſauver les ornemens de leur Egliſe; cependant dans les premieres ſaillies ils ne connoiſſent perſonne, & les Miſſionnaires ſont expoſés comme les autres à leur fureur.

Il arrive de temps en temps que ces voleurs ſe font la guerre les uns aux autres, & alors il n'y a nulle ſûreté. La premiere année que j'entrai dans la Miſſion, je fus envoyé à *Counampati*; c'eſt une bourgade de ces voleurs, où il eſt facile de raſſembler les Chrétiens de *Tanjaour*. Le Capitaine m'aſſura de ſa protection; mais elle ne me fut gueres

utile. Un autre Capitaine de voleurs, beaucoup plus redouté dans l'Inde, nous menaçoit ſans ceſſe de nous ſurprendre, & de ne faire quartier à perſonne. Je fus obligé pendant un mois entier de tenir les ornemens de l'Egliſe dans un ſac, afin d'être prêt à chaque inſtant à me ſauver dans le bois qui environne la bourgade. Un jour que je confeſſois des Chrétiens de *Tanjaour*, on donna l'alarme, & mon Catéchiſte plus timide encore que les autres, vint tout effaré m'apporter le ſac où étoient les ornemens, & criant, ſauve qui peut, commença par courir le premier de toutes ſes forces. Il y avoit environ deux cens Chrétiens dans la cour de l'Egliſe. Je vis alors une eſpece de miracle cauſé par la frayeur. Tous diſparurent en un clin d'œil, ſans que je puſſe comprendre comment ils avoient pénétré ſitôt dans le bois, dont l'entrée étoit bordée d'épines. Peu après un des fuyards qui avoit grimpé au haut d'un arbre, avertit que les ennemis paſſoient outre avec le butin qu'ils avoient fait la nuit précédente : les eſprits ſe calmerent, & les Chrétiens que j'avois vu diſparoître en un inſtant, furent plus de deux heures à ſe débarraſſer des épi-

nes, & ne ſortoient qu'avec beaucoup de peine des endroits où ils avoient paſſé auparavant ſans y trouver le moindre obſtacle.

Outre ces voleurs qui ſont une caſte particuliere, il y en a d'autres qui ſont d'autant plus à craindre qu'ils ſont répandus dans cette partie de l'Inde, de ſorte qu'un Miſſionnaire que ſes fonctions engage dans des voyages preſque continuels, doit toujours avoir ſa vie entre les mains. Un ſeul trait vous fera juger des riſques que nous courons parmi ces peuples barbares. Le Pere Emmanuel Rodriguez paſſoit par un village pour ſe rendre à une des Egliſes de ſa Miſſion; un Officier qui l'apperçut jugea à ſa phyſionomie qu'il étoit étranger, & il s'imagina en même-temps que ce pouvoit être un Marchand de pierres précieuſes, & que les ſacs portés par ſes Catéchiſtes étoient remplis de curioſités de grand prix. Auſſi-tôt il dépêcha cinq ou ſix de ſes ſoldats, avec ordre de courir après l'étranger, & de le tuer auſſi bien que ceux de ſa ſuite. Le Chef de cette troupe atteignit le P. Rodriguez à l'entrée d'un bois, & lui ordonna de le ſuivre. Le Pere comprit qu'on en vouloit à ſa vie & à celle

de ſes Catéchiſtes : il ſe diſpoſa à la mort par des actes de contrition ; il donna l'abſolution à ſes Catéchiſtes ſur les marques de douleur qu'ils lui donnerent de leurs péchés, car on lui refuſa la permiſſion de s'entretenir avec eux. Après avoir marché environ un quart d'heure, ils arriverent dans l'endroit du bois le plus épais. Ce fut là que le Chef de la troupe annonça au Miſſionnaire qu'il falloit mourir. Le Pere demanda un peu de temps pour ſe recueillir, & il lui fut accordé. Lui & ſes Catéchiſtes ſe mirent auſſi-tôt à genoux, prêts à recevoir le coup de la mort. Dieu toucha alors le cœur de ces barbares ; ils furent attendris de ce ſpectacle, & ils ne purent ſe réſoudre à exécuter l'ordre qui leur avoit été donné ; ils ſe contenterent de leur voler ce qui portoient. Comme ils viſitoient les ſacs des Catéchiſtes, on les entendit qu'ils diſoient entr'eux : c'eût été un grand crime d'ôter la vie à cet étranger pour ſi peu de choſe. Ce fut ainſi que, par une Providence particuliere de la bonté divine, ce Miſſionnaire échappa à la fureur des Barbares.

A ces dangers, j'en dois ajouter un autre qui eſt fort commun aux Indes. Il

y trouve quantité de gros ſerpens dont la morſure eſt mortelle, & enleve un homme quelquefois en moins d'un quart d'heure. On y en voit de plus de vingt eces différentes; les moins dangereux nt un venin qui cauſe la lepre, ou nd tout-à-fait aveugle. Il eſt vrai qu'on ici d'excellens remedes contre leur venin, mais ces remedes n'empêchent pas que pluſieurs de ceux qui ſont morus ne meurent, ſoit qu'on les applique trop tard, ſoit que le venin ſoit ſi préſent, que tout remede devient inutile.

Les Miſſionnaires dont les maiſons ſont ſéparées de celles du village, ſont encore plus expoſés que les Indiens à la morſure des ſerpens. J'ai couru une infinité de fois ce riſque, & la main bienfaiſante de Dieu m'en a toujours préſervé. Une fois, par exemple, que j'avois un grand nombre de Chrétiens raſſemblés dans mon Egliſe, je paſſai une partie de la nuit à confeſſer les hommes, afin d'employer le lendemain à confeſſer les femmes. J'avois laiſſé ſans réflexion & contre ma coutume la lampe allumée dans ma chambre. Quand j'y retournai, j'apperçus ſur les ais où je devois me coucher, un de ces gros ſerpens tout noir; & j'en fus ſi effrayé, qu'en vou-

lant me retirer, je me bleſſai la tête contre la porte de ma cabane qui étoit fort baſſe. Quelques Catéchiſtes que j'appellai le tuerent. Si je n'avois pas eu de lumiere dans ma chambre, j'aurois été infailliblement mordu de ce ſerpent, & je n'aurois ſurvécu à ſa morſure tout au plus qu'une demi-heure.

Une autre fois en me couchant, j'entendis un grand bruit ſur le toît de ma cabane qui étoit couverte de paille. Je m'imaginai que ce bruit étoit cauſé par quelques rats, dont il y a une grande quantité aux Indes. Mais je fus bien ſurpris le matin, lorſqu'ouvrant ma fenêtre, j'apperçus un de ces ſerpens dont le venin eſt ſi préſent, qui étoit ſuſpendu à mi-corps ſur l'endroit où j'avois repoſé pendant la nuit. Dans une autre occaſion, un Catéchiſte liſant un livre auprès de moi, un ſerpent tomba du toît ſur ſon livre, & ne nous fit aucun mal.

Un jour que trois ou quatre Miſſionnaires conféroient enſemble, aſſis ſous des arbres, un ſerpent ſe gliſſa dans la ſoutane de l'un d'eux, & monta juſqu'à une de ſes manches que nous portons ici fort larges à cauſe des grandes chaleurs; il ſortit enſuite auprès du poignet, &

on en donna avis au Miſſionnaire qui n'y faiſoit nulle attention. Il eut aſſez de préſence d'eſprit pour ne pas ſe donner le moindre mouvement. Le ſerpent ſe coula tranquillement à terre, où on le tua.

Je pourrois vous rapporter un grand nombre d'exemples ſemblables, où je n'ai pu être garanti de la morſure de ces animaux que par une protection ſinguliere de Dieu. Ce qui m'arriva à *Aour*, tient en quelque ſorte du prodige. J'y ai bâti une aſſez belle Egliſe en l'honneur de l'Immaculée Conception : la Statue de la Vierge que j'ai fait venir de Goa, y eſt repréſentée tenant ſous les pieds le ſerpent infernal. Les Chrétiens viennent s'y honorer avec beaucoup de piété. La veille de Noël que l'Egliſe étoit remplie de monde, un ſerpent ſe gliſſa entre les jambes des Néophytes, & pénétra juſqu'à une des deux croiſées où étoient les femmes ſéparées des hommes. Là il grimpa ſur une petite fille de cinq à ſix ans, qui le ſentant fit un grand cri, & l'ayant pris avec les mains, le jetta ſur les femmes qui étoient auprès d'elle. La frayeur devint générale. Néanmoins le ſerpent ſe ſauva, & gagna la porte de l'Egliſe ſans avoir mordu perſonne. Cela

parut d'autant plus ſurprenant, que dans le même-temps pluſieurs Indiens s'étant retirés dans une de ces ſalles qui ſe trouvent ſur les chemins publics, ſept ou huit furent mordus d'un ſemblable ſerpent qui s'y étoit gliſſé. Il eſt aiſé de voir que Dieu protege, d'une maniere ſenſible, les Miſſionnaires: car quoique ces animaux ſoient ici très-communs, je n'ai pas oui dire que depuis plus de cent cinquante ans que les Jéſuites parcourent les Indes, aucun d'eux en ait été mordu.

Puiſque je vous fais le détail des peines qui ſont attachées à cette Miſſion, je ne dois pas oublier ce qu'il vous en coûtera pour apprendre la langue, & pour vous aſſujettir à des coutumes extraordinairement génantes, qu'on ne peut pas ſe diſpenſer d'obſerver. Il faut d'abord une grande conſtance pour dévorer dans un âge déja avancé, les difficultés qui ſe trouvent à commencer les élémens d'une langue, qui n'a nul rapport avec celles qu'on a appriſes en Europe. Cependant on en vient à bout avec un travail aſſidu & le ſecours d'une grammaire compoſée par nos premiers Miſſionnaires. Mais ce n'eſt pas tout de l'entendre, il faut ſçavoir encore la pro-

noncer : l'on eſt étonné qu'après avoir employé pendant une année entiere les jours & une partie des nuits à étudier la langue Indienne, lorſqu'on croit y avoir fait quelque progrès, on n'entend preſque plus les mots dont on ſe ſert ſoi-même, s'ils viennent à être prononcés par les gens du pays. Les nerfs de la langue ne ſont plus aſſez ſouples dans un certain âge, pour attraper la prononciation de certaines lettres : mais ſi les naturels du pays ont cet avantage ſur quelques Miſſionnaires, il arrive ſouvent que les Miſſionnaires les ſurpaſſent pour l'élégance de la diction.

Je ne vous dirai qu'un mot des uſages du pays auxquels nous ſommes obligés de nous conformer; mais il y en a qui ſont un vrai ſupplice dans les commencemens. Vous avez vu dans quelques-unes de nos lettres précédentes, qu'on eſt obligé de marcher ſur des ſocques, leſquels ne tiennent aux pieds que par une cheville de bois qui ſe met entre les deux premiers doigts de chaque pied. Cette chauſſure eſt d'abord inſupportable, & l'on a toutes les peines du monde à s'y faire. J'ai vu pluſieurs Miſſionnaires qui avoient l'entredeux des doigts écorché, & la plaie qui devenoit conſidé-

rable, duroit quatre à cinq mois; pour moi j'ai porté une ſemblable plaie ſix mois entiers. C'eſt ce qui faiſoit dire à un de nos Miſſionnaires, que la langue, quelque difficile qu'elle ſoit, lui coûtoit beaucoup moins, & qu'il apprenoit bien plus aiſément à parler qu'à marcher.

Le croirez-vous? Il vous en coûtera même pour apprendre à vous aſſeoir à la maniere des Indiens? Leur coutume eſt de s'aſſeoir à terre les jambes croiſées. Cette poſture eſt très-génante quand on n'y eſt pas accoutumé. S'il ne s'agiſſoit que d'y être un quart d'heure ſeulement, ce ſeroit peu de choſe; mais il faut y demeurer des quatre heures de ſuite & quelquefois davantage, ſans qu'il ſoit permis de changer de ſituation. Les Indiens ſeroient ſcandaliſés pour peu qu'on étendît la jambe, ou que, par quelque mouvement, on témoignât la gêne où l'on ſe trouve. Cependant avec le temps on s'en fait une habitude, & l'on trouve que de toutes les poſtures celle-là eſt la plus naturelle.

Enfin la plus triſte épreuve de cette Miſſion eſt celle des maladies & de l'abandon général où l'on ſe trouve. Attendez-vous à vous voir alors dénué de tout ſecours humain, dans une pau-

vre cabane, couché ſur deux ou trois ais, environné ſeulement de trois ou quatre Indiens, à-peu-près comme étoit Saint François-Xavier lorſqu'il mourut dans l'iſle de Sancian. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait d'habiles Médecins aux Indes; mais ils demeurent dans les grandes Villes, d'où ils ne ſortent jamais, de crainte de perdre leurs pratiques; & d'ailleurs quand on pourroit les engager à venir, nous nous donnerions bien de garde de les appeller à notre ſecours: ces gens-là entêtés de leur ſcience, & encore plus de leurs ſuperſtitions, ne donnent point de remedes qu'ils n'y faſſent entrer quelque choſe de ſuperſtitieux. Les Médecins des villages ſont plus dociles; mais ils ſont ſi ignorans, qu'on riſque plus à les conſulter qu'à ſe paſſer d'eux.

De plus, comme on eſt obligé de s'aſſujettir à la façon de vivre des Indiens, lorſqu'on eſt en ſanté; on doit auſſi, lorſqu'on eſt malade, ſe ſervir de leurs remedes. Or, le grand remede de la médecine Indienne, c'eſt l'abſtinence générale de toutes choſes, même de l'eau. Cette diette outrée eſt ſouvent plus cruelle que la maladie. Cependant le malade n'oſeroit témoigner ſa peine,

de peur de mal édifier les Indiens, qui ſeroient ſurpris de voir qu'il a moins d'empire ſur lui-même, que la moindre femme parmi eux, qui garde ſept à huit jours de ſuite cette abſtinence rigoureuſe.

Voilà, mon très-cher Pere, à-peu-près ce que vous aurez à ſouffrir dans la Miſſion de Maduré; & pour reprendre en peu de mots ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, attendez-vous à y trouver tous les périls dont l'Apôtre ſaint Paul fait le détail dans ſa ſeconde épître aux Corinthiens.

In itineribus ſæpe. Dangers dans les voyages. Par-tout, vous courez riſque d'être arrêté : vous y ſouffrez les incommodités des ſaiſons; vous y marchez, tantôt ſur des ſables brûlans, tantôt dans les boues mêlées d'épines, qui vous enſanglantent les pieds. Au temps des pluies, vous êtes trempé depuis le matin juſqu'au ſoir, & vous ne trouvez pas ſouvent de retraite où paſſer la nuit. Quelquefois la priſon eſt le terme du voyage.

Periculis fluminum. Dangers dans le paſſage des rivieres que vous êtes obligé de traverſer ſur une perche, ſur des fagots, en embraſſant un vaſe de terre,

toujours expoſé à être ſubmergé, & à périr dans les eaux.

Periculis latronum. Dangers du côté des voleurs. Il s'en trouve de toute ſorte aux Indes : il y en a qui en font une profeſſion publique, & qui mettent leur gloire à ſurprendre les voyageurs, à les charger de coups, & ſouvent à leur arracher la vie.

Periculis in genere. C'eſt proprement au Maduré qu'on trouve ces diverſes caſtes qui ont leurs maximes & leurs loix particulieres. La loi Chrétienne qui combat ces uſages, ne manque pas d'y être contredite, & ceux qui la prêchent doivent s'attendre aux plus rigoureux traitemens.

Periculis in Gentibus. Dangers du côté des Gentils. On ne peut ignorer que les Idolâtres ſont les ennemis nés du Chriſtianiſme. Ils regardent avec raiſon les Miſſionnaires, comme des gens qui veulent détruire la Religion du pays. Les plus indignes artifices, les plus noires calomnies ſont employées par les Prêtres des Idoles pour irriter les peuples, & pour les ſoulever contre les prédicateurs de l'évangile.

Periculis in civitate. Dangers dans les Villes. On n'y peut pas faire un long

ſéjour, parce qu'on y eſt bien plus expoſé qu'ailleurs à la rage des ennemis de la Foi, qui y ſont en grand nombre. On n'y va guere que durant la nuit, encore y eſt-on dans une crainte perpétuelle d'être découvert.

Periculis in ſolitudine. Si vous vous retirez dans les bois, comme on eſt ſouvent obligé de le faire pour éviter les perſécutions, outre que la perfidie s'ouvre un chemin par-tout, on y eſt expoſé à la morſure des ſerpens & d'une infinité d'autres inſectes venimeux, qui peuvent chaque jour vous cauſer la mort, ou du moins des douleurs très-cuiſantes : ſans parler des tigres & d'autres bêtes féroces qui ont pénétré ſouvent juſques dans les cabanes des Miſſionnaires.

Periculis in mari. Dangers ſur la mer. Six ou ſept mille lieues qu'on fait ſur l'océan pour ſe rendre aux Indes, ne laiſſent point douter de ce danger.

Periculis in falſis fratribus. Dangers de la part des faux freres. En quelque endroit qu'on aille, on trouve des traîtres. S'il y en a eu dans le ſacré college des Apôtres, on peut bien penſer qu'il y en a pareillement au Maduré. Des Catéchiſtes ont quelquefois excité de

grands orages. On en a vu d'autres élevés parmi les Miſſionnaires, qui ſe ſont portés aux plus étranges extrêmités: témoin celui qui, dans l'obſcurité de la nuit, briſoit les Idoles, les traînoit par les rues, & après les avoir jettées dans l'étang le plus proche, alloit le lendemain accuſer les Miſſionnaires & les Chretiens d'avoir cauſé ce déſordre.

In labore & ærumnâ. Les travaux ſont continuels, & il n'y a point de jour qui ne porte avec ſoi quelque peine particuliere.

In vigiliis multis. Dans les veilles: Combien de fois faut-il paſſer la plus grande partie de la nuit à confeſſer les Néophytes, ou à aller porter les ſacremens aux malades?

In fame & ſiti, in jejuniis multis. Vous ſçavez quelle eſt la vie d'un Miſſionnaire de Maduré: un peu de ris, quelques herbes inſipides, de l'eau ſouvent bourbeuſe; & avec des mets ſi peu ſolides un jeûne preſque continuel.

In frigore & nuditate. On ne ſent point, à la vérité, du froid aux Indes comme en Europe: mais en récompenſe les chaleurs y ſont inſupportables. Il y a certains mois de l'année où les nuits

ſont très-froides, & il tombe alors une eſpece de roſée fort dangereuſe, & qui cauſe de grandes maladies.

Præter illa quæ extrinſecus ſunt, inſtantia & ſollicitudo omnium eccleſiarum. Outre cela, dit ſaint Paul, la peine qu'il y a à cultiver les égliſes, & la part qu'on prend à ce qui arrive aux Néophytes, l'attachement que nous avons pour eux, fait que leurs peines & leurs afflictions deviennent les nôtres : nous ſouffrons avec eux : nous ſommes affligés, perſécutés avec eux. Enfin, nous les regardons comme nos enfans que nous avons engendrés en Jeſus-Chriſt, & il ſeroit bien difficile de ne pas entrer dans les ſentimens que la charité Chrétienne & le zèle de leur ſalut peuvent nous inſpirer.

Mais, il faut l'avouer, ces peines, quelque grandes qu'elles paroiſſent, s'évanouiſſent, lorſqu'on éprouve la conſolation qu'il y a d'arracher au démon une infinité d'ames rachetées du ſang de Jeſus-Chriſt. Rien n'égale la joie intérieure qu'on reſſent alors. Un avare ne compte pour rien la peine qu'il a à fouir la terre, lorſqu'il eſt sûr d'y trouver un riche tréſor : nos travaux qui ſont ſuivis d'un grand nombre de converſions,

verſions, nous coûtent encore moins. La peine eſt douce, quand on cultive une terre qui fait eſpérer une abondante moiſſon, & c'eſt ce qui ſoutient un Miſſionnaire dans ſes fatigues : il ne fait pas même attention à ce qu'il ſouffre, quand il voit, d'un côté, les heureuſes diſpoſitions des Gentils pour le Chriſtianiſme, & de l'autre, les exemples de vertu que donnent ceux qui ſe ſont une fois convertis.

Il y a de deux ſortes d'Indiens Idolâtres: les uns, entêtés à l'excès de leurs ſuperſtitions, & d'autres qui ſont aſſez indifférens à l'égard des fauſſes Divinités qu'ils adorent. La converſion de ceux-ci eſt ſans doute plus facile, & ils ne ſont retenus d'ordinaire que par le reſpect humain. Cependant une longue expérience nous apprend que les plus fervens Chrétiens ſont ceux qui ont eu un attachement extraordinaire pour leurs idoles : quand ils ont une fois conçu quel eſt le crime de l'Idolâtrie, ils entrent dans une ſainte indignation contre eux-mêmes ; & cherchant à réparer le ſcandale de leurs déſordres paſſés, ils ſont à l'épreuve du reſpect humain & des perſécutions qu'ils ont à eſſuyer.

Il y a beaucoup de caſtes où les In-

diens ont le naturel excellent : celle des *Rettis*, par exemple, eſt d'une douceur & d'une docilité qu'on ne trouve point ailleurs : quand on les a une fois convaincus de la vérité de la Religion, & qu'ils l'ont embraſſée, ils deviennent de parfaits Chrétiens. On en peut dire autant à proportion des *Ambalagarrens ;* preſque tous les Indiens de cette caſte ſe ſont convertis à la Foi, & vivent dans une grande innocence de mœurs.

Généralement parlant, les Indiens, à la réſerve des *Parias*, abhorrent l'yvrognerie : ils ne boivent jamais de liqueur qui puiſſe enivrer : ils s'expriment même contre ce vice avec plus d'énergie que ne feroient nos plus zélés prédicateurs : & c'eſt en partie ce qui leur inſpire un ſi grand mépris des Européens. Nos Indiens étant donc exempts d'un vice ſi groſſier, ſont à couvert de bien des déſordres qui en ſont la ſuite ordinaire.

Les Indiens n'ont nul penchant au jeu : ils jouent rarement, & jamais d'argent : ils regardent comme une folie de mettre de l'argent ſur jeu. Ils n'ont qu'une eſpece de damiers, où ils tâchent de montrer leur habileté, & c'eſt-là uniquement ce qui les pique, & ce qui leur donne l'envie de gagner.

Le commun des Indiens a en horreur le jurement & l'homicide : il eſt rare qu'ils en viennent juſqu'à ſe battre. Cependant je crois que cette modération eſt plutôt l'effet de leur timidité naturelle, que de leur diſpoſition à la vertu : j'en juge ainſi, parce que quand ils ſont en colere, les paroles les plus intames & les plus injurieuſes ne leur coûtent rien ; à les voir ſe quéreller les uns les autres, on diroit qu'ils ſont ſur le point de s'égorger : néanmoins ce fracas n'aboutit qu'à des injures & à des menaces.

Ils ſont naturellement charitables, & aiment à aſſiſter les indigens. S'ils ne donnent pas beaucoup, c'eſt qu'ils ont peu ; mais à proportion, ils ſont plus libéraux qu'on ne l'eſt en Europe. Dès qu'un homme a pris le parti de vivre d'aumônes, il peut compter que rien ne lui manquera. S'il arrive qu'ils amaſſent du bien, ils le dépenſent à l'avantage du public, à faire creuſer des étangs ſur les chemins, à y bâtir des ſalles, & à y planter des rangées d'arbres pour la commodité des voyageurs.

J'ai remarqué dans un autre endroit que les loix particulieres des caſtes ſont un des plus grands obſtacles à la pro-

pagation de la Foi. Cependant il eſt vrai de dire que quand la Foi a fait des progrès dans une caſte, & que pluſieurs y ſont profeſſion du Chriſtianiſme, la converſion des autres de la même caſte devient très-aiſée. La caſte des *Parias*, par exemple, & celle des *Ambalagarrens* ſeront un jour toutes Chrétiennes, parce que le plus grand nombre de ceux qui compoſent ces caſtes ont déjà embraſſé la Foi.

Un autre avantage qui eſt particulier à la Miſſion de Maduré, c'eſt que les terres du Royaume appartiennent à différens Princes, qui ſont d'ordinaire oppoſés les uns aux autres, & qui reçoivent volontiers ceux qui cherchent un aſyle. De-là vient qu'il ne peut y avoir de perſécutions générales, & que les Miſſionnaires ſont toujours en état de conſoler & de conduire leurs Néophytes perſécutés. Ceux-ci trouvent des Egliſes conſtruites dans les terres qui confinent avec le lieu de leur demeure, & il peuvent y aller en ſûreté.

Enfin, la polygamie, qui eſt ailleurs un ſi grand obſtacle à la converſion des Idolâtres, ne ſe trouve que rarement chez nos Indiens; il n'y a que les grands Seigneurs qui entretiennent pluſieurs

femmes ; le grand nombre eſt de ceux qui n'en ont qu'une.

Telles ſont les favorables diſpoſitions qu'on trouve dans les Indiens. Venons maintenant aux fruits qu'un Miſſionnaire retire de ſes travaux.

Un des plus grands, c'eſt la multitude des enfans qu'on régénere dans les eaux du baptême. Il n'y a gueres d'années qu'un Miſſionnaire ne baptiſe, ou par lui-même ou par le moyen des Catéchiſtes, trois à quatre mille enfans de Chrétiens. De ce nombre, il y en a bien la moitié qui meurent avant l'uſage de raiſon : ainſi ce ſont autant de ſaints qu'on eſt ſûr d'avoir placés dans le Ciel ; quand il n'y auroit que ce ſeul bien à faire, un Miſſionnaire ne ſeroit-il pas dédommagé de ſes peines & de ſes travaux ?

Pour ce qui eſt des enfans des Gentils, on en baptiſe un très-grand nombre de ceux qu'on voit être ſur le point de mourir. Les Chrétiens ſont répandus dans tous les Royaumes de l'Inde méridionale, & il n'y en a pas un qui ne ſoit inſtruit de la maniere dont on doit conférer le ſaint baptême. On leur en fait répéter la formule trois fois chaque jour dans les Egliſes où réſident

les Miſſionnaires, ainſi que dans les autres Egliſes dont le Miſſionnaire eſt abſent, & où un Catéchiſte a ſoin d'aſſembler les Néophytes

Les femmes Chrétiennes ſur-tout ont plus d'occaſions de leur procurer ce bonheur. Comme il n'y a qu'elles à qui il ſoit permis d'entrer dans la chambre des femmes nouvellement accouchées, il n'y a qu'elles auſſi qui puiſſent baptiſer les enfans qui meurent peu après leur naiſſance. Je connois une bonne Chrétienne, qui ſe diſtingue dans ces fonctions de zèle : elle s'eſt rendue habile dans la connoiſſance des remedes qui ſont propres aux enfans malades ; ſa réputation eſt ſi bien établie, qu'on lui porte preſque tous ceux de la ville de *Trichirapali*. On voit tous les matins une cinquantaine de nourrices, & quelquefois davantage, qui l'attendent avec leurs petits enfans dans la cour de ſa maiſon : elle ne manque pas de baptiſer ceux qu'elle prévoit devoir bientôt mourir ; & la connoiſſance qu'elle a du pouls, & des ſymptômes d'une mort prochaine, eſt ſi ſûre, que de près de dix mille enfans qu'elle a baptiſés, il n'y en a que deux qui ayent échappés à la mort.

Si nous venons aux adultes Gentils

qui embraſſent la loi Chrétienne, le nombre en eſt très-conſidérable. Il n'y a gueres d'années qu'on n'en baptiſe cinq mille, quelquefois davantage ; mais il eſt rare qu'il y en ait moins. On en a quelquefois compté juſqu'à ſix mille dans le ſeul Royaume de *Marava*. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même dans la Miſſion de Carnate, qui eſt encore naiſſante. Mais à juger de ſes commencemens par ceux de Maduré, il y a lieu de croire qu'avec la bénédiction de Dieu, les converſions y ſeront un jour plus nombreuſes qu'elles ne le ſont maintenant dans la Miſſion de Maduré.

Ce qui conſole encore un Miſſionnaire, & ce qui le ſoutient dans ſes travaux, eſt la vie innocente que menent ces nouveaux fideles, & l'horreur extrême qu'ils ont du péché. La plûpart n'ont que des fautes légeres à apporter au tribunal de la pénitence, & on entend quelquefois un grand nombre de confeſſions de ſuite, ſans ſçavoir ſur quoi appuyer l'abſolution. Un Miſſionnaire ne peut s'empêcher de verſer des larmes de joie, quand il voit celles que la componction fait répandre à ces vertueux Néophytes, & la docilité avec laquelle ils ſe rendent attentifs à ſes

inſtructions. Ils ſont fortement perſuadés que la vie chrétienne doit être ſainte, & un Chrétien qui ſe livre au péché leur paroît un monſtre. Je vous rapporterai ſur cela un trait qui a infiniment édifié ceux à qui je l'ai raconté.

Un Indien, extrêmement attaché au culte des faux Dieux, comprit enfin qu'il étoit dans l'erreur; & s'étant fait inſtruire des myſteres de notre ſainte Religion, il demanda avec inſtance le baptême, nonobſtant les liens qui le retenoient dans l'infidélité. Sa converſion fut ſi parfaite, qu'il ne s'occupa plus que des œuvres de piété. Quelques mois après ſon baptême, je le fis venir pour le diſpoſer à faire ſa premiere confeſſion. Il parut étrangement ſurpris lorſque je lui expliquai la maniere dont il devoit ſe confeſſer. « Quand, dans les inſtructions » que j'ai reçues, me dit-il, on m'a » parlé de la confeſſion de mes péchés, » j'ai compris qu'il s'agiſſoit de ceux que » j'avois commis avant le baptême, afin » d'en concevoir plus d'horreur; mais » vous me dites maintenant qu'il faut » déclarer encore ceux qu'on a commis » après le baptême : Hé ! quoi, mon » Pere, eſt-il donc poſſible qu'un homme » régénéré dans ces eaux ſalutaires,

» ſoit capable de violer la loi de Dieu,
» Eſt-il poſſible qu'après avoir reçu une
» ſi grande grace, il ſoit aſſez malheu-
» reux que de la perdre, & aſſez ingrat
» pour offenſer celui de qui il l'a
» reçue ? »

Voilà qu'elle eſt la noble idée que nos Néophytes ſe forment de la Religion chrétienne. Rien ce me ſemble n'eſt plus capable de confondre tant de Chrétiens d'Europe qui, ayant ſuccé avec le lait les maximes de la loi de Dieu, l'obſervent néanmoins ſi mal; tandis que des peuples qu'ils regardent peut-être comme des barbares, n'ont pas plutôt été éclairés des lumieres de l'Evangile, qu'ils en ſont de fideles obſervateurs, & conſervent juſqu'à la mort cette précieuſe innocence qu'ils ont reçue au baptême.

La fidélité de ces nouveaux Chrétiens à pratiquer dans leurs bourgades les exercices de piété qui ſe pratiquent dans les principales Egliſes de la Miſſion, ne contribue pas peu à les maintenir dans l'innocence. Je n'entrerai point dans le détail de ces exercices, qui ſe font chaque jour dans le lieu où réſide le Miſſionnaire. Outre que ce détail ſeroit trop long, les différens Recueils de nos

Lettres vous en inſtruiſent ſuffiſamment.

Je me contenterai de vous dire que ces exercices de piété redoublent les Dimanches & les Fêtes ; la plûpart des Néophytes paſſent preſque toute la journée en prieres dans l'Egliſe. Outre la prédication du Miſſionnaire, qu'ils écoutent attentivement, ils répondent encore avec une docilité ſurprenante, aux queſtions que les Catéchiſtes leur font ſur les principaux articles de la foi. Ces articles ſont renfermés dans un Catéchiſme, que tous doivent ſçavoir par cœur, & c'eſt pour leur en rafraîchir la mémoire qu'on le leur fait répéter ſi ſouvent. Au ſortir de l'Egliſe, ceux qui ſont en procès, choiſiſſent quatre ou cinq des principaux Chrétiens & un des Catéchiſtes pour juger leurs différens, & ils s'en tiennent à ce qui a été prononcé.

Le concours des Chrétiens eſt grand ces jours-là : pluſieurs viennent de fort loin pour aſſiſter à la célébration de nos ſaints myſteres. J'ai vu un vieillard âgé de plus de ſoixante ans, qui n'y manquoit jamais. Il n'étoit arrêté ni par les plus ardentes chaleurs, ni par les pluies exceſſives, quoique ſa bourgade fût éloignée d'environ cinq lieues de l'Egliſe.

Dans les autres Egliſes où le Miſſionnaire ne peut pas ſe trouver, on y fait les mêmes prieres & les mêmes inſtructions. C'eſt un Catéchiſte, où, à ſon défaut, le plus ancien des Néophytes qui préſide à ces ſortes d'aſſemblées ; & lorſque le Miſſionnaire parcourt ces Egliſes, il a la conſolation de voir que ſon abſence n'a rien diminué de la ferveur des Fideles.

Mais c'eſt principalement lorſque nous célébrons nos fêtes ſolemnelles, que la piété de ces fervens Néophytes éclate davantage : quelque éloignés qu'ils ſoient de l'Egliſe où ſe trouve le Miſſionnaire, ils abandonnent la garde de leurs maiſons à leurs voiſins, & ſe mettent en chemin avec leur famille pour s'y rendre au temps marqué. Ils ne ſe retirent jamais qu'ils ne ſoient au bout des petites proviſions qu'ils ont apportées, & il y en a qui y demeurent huit jours entiers, & quelquefois davantage. Les pauvres trouvent alors dans la libéralité des riches une reſſource à leurs beſoins ; & il y a des endroits où l'on fournit à manger à tous ceux qui en demandent.

Outre les baptêmes qui ſe font durant le cours de l'année, on en fait ces jours-là un ſolemnel. Je baptiſois d'ordinaire

à *Aour* deux cens cinquante ou trois cens Catéchumenes. Dans le Maravа, le nombre a monté juſqu'à cinq cens, & quelquefois davantage; j'y paſſois toute une journée, & une bonne partie de la nuit, pendant laquelle on allumoit grand nombre de flambeaux. Qu'on oublie bientôt, dans ces heureux momens, les fatigues attachées à nos fonctions, & qu'on reſſent de plaiſir quand on ſe voit obligé de ſe faire ſoutenir les bras, n'ayant plus la force de les élever pour faire les onctions & les autres cérémonies! Qu'il eſt doux, encore une fois, mon cher Pere, de ſuccomber ſous ce travail, & de ſe retirer chargé de tant de dépouilles qu'on vient d'arracher à l'enfer! Quand je n'aurois paſſé qu'une de ces fêtes dans la Miſſion, je me croirois trop bien récompenſé des peines que j'y ai ſouffertes.

Nous ne ſommes pas moins dédommagés de nos travaux, lorſque nous ſommes témoins de la vertu & de la ferveur de nos Néophytes. Quand on leur a découvert les folies du Paganiſme, & qu'on leur a expliqué les vérités chrétiennes, ils ſe laiſſent aiſément perſuader, & ils deviennent inébranlables dans la foi. Il arrive rarement qu'ils ayent des

doutes ; & quand les Confeſſeurs les interrogent ſur ce point, ils ont de grandes précautions à prendre. Il s'eſt trouvé de ces bons Néophytes qui ſe ſcandaliſoient étrangement qu'on leur demandât s'ils avoient douté de quelque article de foi, jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la Religion Chrétienne, ne pouvoit pas former le moindre doute ſur les vérités qu'elle propoſe. S'il arrive, dans les temps de perſécution, que quelques-uns d'eux paroiſſent chanceller dans la foi, c'eſt l'unique effet de la crainte qu'ils ont des ſupplices, & leur infidélité n'eſt qu'extérieure, quoiqu'elle n'en ſoit pas moins criminelle.

C'eſt à cette foi vive que j'attribue une eſpece de miracle toujours ſubſiſtant, dans la facilité avec laquelle les Chrétiens chaſſent les démons. Une infinité d'Idolâtres ſont tourmentés du malin eſprit, & ils n'en ſont délivrés que quand ils ont imploré l'aſſiſtance des Chrétiens. C'eſt ce qu'on éprouve ſans ceſſe dans le Royaume de *Marava* : on voit preſque toujours à *Aour* quelques Catéchumenes, qui ne ſont portés à ſe faire inſtruire des myſteres de la foi, que dans l'eſpérance de ſe ſouſtraire au pouvoir des démons qui les tourmentent.

Sur quoi je ferai ici quelques réflexions qui prouvent évidemment que rien n'eſt plus réel que cet empire du démon ſur les idolâtres.

On ne peut pas ſoupçonner les Indiens d'uſer en cela de ſupercherie, comme il arrive quelquefois en Europe parmi ceux qui contrefont les obſédés. Les Européens qui ont recours à ce ſtratagême, y ſont portés par quelque intérêt ſecret, ou par quelque motif humain. Ici les Gentils n'ont rien à gagner; ils ont, au contraire, tout à perdre. Il faut que leurs maux ſoient bien preſſans pour en venir chercher le remede à l'Egliſe : ils ſe rendent dès-lors infiniment odieux & mépriſables à leurs amis & à leurs parens ; ils s'expoſent à être chaſſés de leurs caſtes, à être privés de leurs biens, & à être cruellement perſécutés par les Intendans des Provinces. Dira-t-on que le ſeul effort de l'imagination produit ces effets merveilleux que nous attribuons au démon ? Mais peut-on croire que ce ſoit par la force de l'imagination, que les uns ſe voient tranſportés en un inſtant d'un lieu dans un autre, de leur village dans un bois fort éloigné, ou dans des ſentiers inconnus : que d'autres ſe couchent

le ſoir pleins de ſanté, & ſe levent le lendemain matin le corps meurtri des coups qu'ils ont reçus, & qui leur ont fait pouſſer des cris affreux pendant la nuit ? Imaginera-t-on encore, que des choſes ſi extraordinaires ſont l'effet de quelque maladie particuliere aux Indiens & inconnue en Europe ? Mais ne ſeroit-il pas plus ſurprenant de ſe voir guéri de ces ſortes de maladies en ſe mettant ſimplement au rang des Catéchumenes, que d'être délivré du démon ? Il n'eſt donc pas poſſible de nier que le démon n'ait un véritable pouvoir ſur les Gentils, & que ce pouvoir ceſſe auſſi-tôt qu'ils ont fait quelques démarches pour renoncer à l'Idolâtrie, & pour embraſſer le Chriſtianiſme.

J'ai vu des Miſſionnaires arriver aux Indes, fort prévenus contre ces obſeſſions ; mais ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux les en a bientôt convaincus, & ils étoient les premiers à en faire obſerver toutes les circonſtances. Le Vénérable Pere de Britto, qui a eu le bonheur de verſer ſon ſang pour la foi, & qui certainement n'avoit pas l'eſprit foible, m'a dit ſouvent qu'une des plus grandes graces que Dieu lui avoit faites, c'eſt de lui avoir fait comme

toucher au doigt la vérité de la Religion Chrétienne dans plusieurs occasions où les démons avoient été chassés du corps des Indiens, au moment qu'ils demandoient le baptême. C'est aussi ce qui fait dire aux Missionnaires, que le démon est le meilleur Catéchiste de la Mission, parce qu'il force, pour ainsi dire, plusieurs Idolâtres de se convertir, forcé lui-même par la toute-puissance de celui à qui tout est soumis.

Ce qui est constant, c'est qu'il ne se passe point d'années dans la Mission de Maduré, qu'un grand nombre d'Idolâtres tourmentés cruellement par le démon, n'en soient délivrés en écoutant les Instructions qui les disposent au baptême. Le démon se retire d'ordinaire dans le temps qu'on explique la passion de Notre-Seigneur. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un seul, qui a été cause de la conversion de plusieurs *Rettis*. La femme d'un chef de peuplade étant fort tourmentée du démon, fut menée dans les principaux Temples des faux Dieux, où l'on espéroit qu'elle trouveroit du soulagement. Comme elle n'en étoit que plus cruellement tourmentée, on la

tranſporta chez un *Gourou* (1), célebre parmi les Gentils. Lorſque le *Gourou* étoit dans le fort de ſon prétendu exorciſme, elle s'approcha de lui inſenſiblement; & ayant bien pris ſon temps, elle lui déchargea un ſoufflet qui le couvrit de confuſion, & dont il reſſentit la douleur pendant pluſieurs jours. Le *Gourou* en demeura-là, & fit au plutôt retirer cette femme. Les Idolâtres ne ſçachant plus à qui avoir recours, prirent la réſolution de la mener au *Gourou* des Chrétiens. Ils la tranſporterent donc à *Coutour*. A peine fut-elle préſentée au Miſſionnaire, que le démon la tourmenta violemment: mais quand on eut commencé à lui parler de la Paſſion de Notre-Seigneur, les douleurs ceſſerent à l'inſtant; enfin elle fut parfaitement guérie, avant même qu'on eût achevé de l'inſtruire des autres myſteres.

Souvent le démon apparoît aux Catéchumenes ſous une forme hideuſe, & leur fait de ſanglans reproches de ce qu'ils abandonnent les Dieux adorés dans le pays. J'ai baptiſé un Indien qui fut tranſporté tout à coup du chemin

(1) Pere ſpirituel.

qui le conduiſoit à l'Egliſe, dans un autre, où il vit le démon tenant en main un nerf de bœuf, dont il menaçoit de le frapper, s'il ne changeoit la réſolution où il étoit de me venir trouver.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que tout ce qui a quelque rapport à la Religion, le ſigne de la croix, par exemple, l'eau-benite, le chapelet, les médailles de la Sainte-Vierge & des Saints, ont la vertu de chaſſer entiérement le démon, ou du moins de ſoulager beaucoup ceux qui en ſont tourmentés. Il y a peu d'années qu'un Indien dont le démon s'étoit ſaiſi, étoit preſque continuellement meurtri de coups; il entroit alors dans des fureurs qui effrayoient tous les habitans de la bourgade, & qui les obligeoient de ſe renfermer dans leurs maiſons ſans oſer en ſortir. Les Gentils de cette bourgade me députerent un exprès à *Aour*, pour me prier de venir au ſecours de cet infortuné. Un jeune enfant qui apprenoit alors le Catéchiſme, ne fut pas plutôt informé du ſujet de cette députation, que ſur l'heure il courut à la bourgade éloignée de trois lieues de mon Egliſe. Il entre dans la maiſon de ce furieux, il lui met ſon chapelet

au col, & le tire au milieu de la rue comme il auroit tiré le plus paiſible agneau. Il le mena le ſoir même à mon Egliſe, au grand étonnement des Gentils qui le ſuivoient de loin.

Quelquefois le démon eſt forcé de rendre témoignage à la vérité de notre ſainte Religion. Ce qui eſt arrivé au Pere Bernard de Sà, mérite de vous être rapporté. Je n'ajoute rien à ce qu'il m'a raconté. Il gouvernoit la Chrétienté d'*Ariapatti*, qui eſt de la dépendance de Maduré. Les Gentils lui amenerent un Indien que le démon tourmentoit d'une maniere cruelle. Le Pere l'interrogea en préſence d'un grand nombre d'Idolâtres, & ſes réponſes ſurprirent fort les aſſiſtans. Il lui demanda d'abord où étoient les Dieux qu'adoroient les Indiens? La réponſe fut qu'ils étoient dans les enfers, où ils ſouffroient d'horribles tourmens. Mais que deviennent pourſuit le Pere, ceux qui adorent ces fauſſes Divinités? Ils vont aux enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux Dieux qu'ils ont adorés. Enfin le Pere lui demanda quelle étoit la véritable Religion; & le démon répondit par la bouche de l'obſédé, qu'il n'y en avoit de véritable que celle qui étoit enſeignée

par le Miſſionnaire, & que c'étoit la ſeule qui conduiſoit au Ciel.

Je ne doute pas que cette puiſſance que les Chrétiens ont ſur le démon, ne ſoit en partie la récompenſe de leur foi. Ils croyent avec ſimplicité, & Dieu ne manque pas de ſe communiquer aux ſimples, tandis qu'il rejette ces eſprits ſuperbes, qui voudroient ſoumettre la foi à leur foible raiſon.

De cette foi humble & ſoumiſe naît dans le cœur des Néophytes une entiere confiance en Dieu. C'eſt ſur-tout dans leurs maladies & au lit de la mort, qu'ils donnent des marques de cette eſpérance vive qu'ils ont en la miſéricorde du Seigneur. Je puis le dire ici avec toute la ſincérité poſſible, de cette multitude prodigieuſe d'Indiens que j'ai confeſſés à la mort, je n'en ai pas trouvé un ſeul qui ne l'acceptât volontiers dans l'eſpérance d'aller au Ciel. On n'eſt pas obligé, comme en Europe, de chercher tant de détours pour leur annoncer qu'il faut mourir : ils regardent la mort comme la fin de leur exil & le commencement d'une vie bienheureuſe. Leur conformité à la volonté de Dieu eſt égale dans les autres afflictions qui leur ſurviennent. Ils ſe diſent continuellement

les uns aux autres : nous ſouffrons dans cette vie, mais ces ſouffrances paſſageres nous procureront un bonheur éternel dans l'autre. Ils ont auſſi cette maxime du ſaint homme Job profondément gravée dans l'ame : Dieu nous l'avoit donné, Dieu nous l'a ôté ; ſon ſaint nom ſoit béni.

A quoi les Indiens ſont le plus ſenſibles, c'eſt à la perte de leurs enfans. Ils les chériſſent avec une tendreſſe qui n'a point ailleurs d'exemple : ils n'en ont jamais aſſez ; &, s'il leur en meurt quelqu'un, ils ſont inconſolables. Mais l'eſpérance qu'ont les Chrétiens de les voir dans le Ciel, calme entiérement leur douleur. C'eſt ce que diſoit un jour une bonne Néophyte, qu'on conſoloit de la perte qu'elle venoit de faire de ſon fils : « Que les Idolâtres, diſoit-elle, » pleurent leurs enfans, ils ont raiſon ; » ils ne peuvent les voir que malheureux » dans l'autre monde : mais pour moi, » j'eſpere voir le mien dans le ſein de » la gloire, où il ſera éternellement » heureux. Aurois-je raiſon de m'attriſter de ſon bonheur ?

J'aurois pluſieurs exemple ſemblables à vous rapporter, mais je paſſerois les bornes que je me ſuis preſcrites. Un

ſeul vous fera juger des autres. Dans un temps de ſéchereſſe qui menaçoit le pays d'une diſette générale, un bon Chrétien vint ſe confeſſer, & au ſortir du tribunal, il me tient ce diſcours: » Tout le monde, mon Pere, craint » la famine cette année: je n'ai pour » tout bien que cinq fanons, me voilà » hors d'état de faire ſubſiſter ma fa- » mille: mais je me repoſe entiérement » ſur les ſoins parternels de mon Dieu: » il a promis qu'il n'abandonneroit ja- » mais ceux qui mettent en lui leur » confiance. Je vous ai oui dire dans » un entretien que Dieu multiplioit » au centuple ce qu'on donnoit aux » pauvres pour l'amour de lui: je vous » apporte mon bien, diſtribuez-le aux » pauvres, afin que Dieu prenne ſoin de » mes enfans »: & mettant à mes pieds ces cinq fanons, il alla ſe cacher dans la foule, ſans que j'aie jamais pu le démêler. Je ne ſçai ſi cet exemple trouveroit beaucoup d'imitateurs en Europe.

Il ne faut pas de grands raiſonnemens pour inſpirer l'amour de Dieu à nos Néophytes. Quand on leur a fait une fois connoître les perfections de cet Etre Souverain, ils entrent comme naturel

lement dans deux ſentimens; le premier d'indignation contre eux-mêmes d'avoir donné de l'encens au Démon, ou à des hommes que leurs vies rendent abominables; & l'autre d'amour envers un Dieu ſi parfait & ſi bienfaiſant. J'ai vu un de ces nouveaux Chrétiens, qui ne pouvant ſe conſoler de ce qu'étant païen il avoit porté une Idole infâme ſur ſa poitrine, prit en ſecret un raſoir, & ſe déchiqueta toute la peau de la poitrine, afin qu'il ne lui reſtât aucune partie de ſon corps qui eût touché l'Idole. J'en ai vu pluſieurs autres que leur ferveur portoit à des excès qu'il me falloit modérer. » Hé quoi, mon Pere, » me répondoient-ils, un homme qui a » adoré les Idoles, peut-il en trop faire » pour réparer le malheur qu'il a eu d'ai- » mer ſi tard un Dieu qui l'a tant aimé? Ceux qui ſont nés de parens Chrétiens & qui ont été baptiſés dès leur enfance, ont toujours preſent à l'eſprit la grace ſinguliere que Dieu leur a fait de les diſtinguer du commun de leurs Concitoyens, en ne permettant pas qu'ils ayent été livrés aux folles ſuperſtitions du Paganiſme.

De-là vient cette tendre piété avec laquelle ils célebrent les myſteres de

la vie de notre Seigneur. Ils ſont ſurtout extrêmement attendris, quand ils entendent le récit de ſes ſouffrances & de ſa mort. L'Egliſe retentit alors de ſanglots & de ſoupirs. Ils ne manquent pas tous les ſoirs, après l'examen de conſcience, de réciter une Oraiſon affectueuſe qui comprend un abrége de la paſſion; & ils ne la récitent guere ſans répandre des larmes.

Quand l'amour de Dieu eſt véritablement dans un cœur, il produit néceſſairement l'amour du prochain. Auſſi n'y a-t il rien de comparable à l'union & à la charité qui regne entre nos Néophytes, nonobſtant les uſages du pays qui ſont très contraires à cette union; car chacun eſt obligé, ſous des peines très-grieves, de ſuivre les loix particulieres de ſa Caſte, & une de ces loix eſt d'interdire à ceux qui ſont d'une Caſte ſupérieure, toute communication avec ceux des Caſtes inférieures. Cependant la Religion a ſçu réformer ces ſortes de loix, les Chrétiens y ont peu d'égard, ils ſe regardent tous comme enfans d'un même pere, & deſtinés à poſſéder le même héritage, & dans toutes les occaſions ils ſe donnent les marques du plus tendre attachement.

Leur

Leur coutume eſt, quand ils ſe rencontrent, de ſe ſaluer les uns les autres en ſe diſant ces paroles : *Louange ſoit à Dieu*; c'eſt la marque à laquelle ils ſe reconnoiſſent. Quand un Chrétien fait quelque voyage, & qu'il paſſe dans une bourgade où il y a des fideles, chacun d'eux ſe diſpute le plaiſir de le loger & de le régaler : il peut entrer dans chaque maiſon comme dans la ſienne propre. Un Néophyte m'a raconté qu'étant environ à 40 lieues de *Trichirapali*, il tomba malade dans un village où il ne connoiſſoit perſonne. Il ſçut qu'il y avoit une famille Chrétienne ; lui fit ſçavoir l'état où il étoit. Auſſitôt ces bons Chrétiens vinrent le chercher, ils le tranſporterent dans leur maiſon, ils le traiterent avec des aſſiduités & des ſoins, qu'il n'auroit pas trouvé dans ſa propre famille. Quand il fut guéri, ils lui donnerent de quoi continuer ſon voyage, & ils l'accompagnerent aſſez loin hors de leur bourgade. J'ai vu de pauvres veuves qui n'avoient de bien que ce qu'elles pouvoient gagner en filant, & qui néanmoins partageoient ce peu qu'elles avoient aux Chrétiens qui ſe trouvoient dans l'indigence.

Leur charité eſt bien plus vive quand

il s'agit de ſecourir leurs Concitoyens dans leurs beſoins ſpirituels. Ils ont un zele admirable pour la converſion des Idolâtres : rien ne les rebute, rien ne leur coûte. Dans le temps d'une diſette générale, qui dura deux années entieres, nos Chrétiens alloient dans les chemins publics où ils trouvoient un grand nombre d'Indiens prêts à expirer faute de nourriture. Ils leur portoient du ris, & ils accompagnoient leurs aumônes de tant de témoignages de tendreſſe, qu'ils en gagnerent beaucoup à Jeſus-Chriſt. Une veuve baptiſa elle ſeule 25 adultes, & près de trois cens petits enfans.

C'eſt ce même zele qui les porte à s'aſſiſter mutuellement dans leurs maladies & à ſe diſpoſer les uns les autres à une ſainte mort. Ils ſe font un plaiſir d'enſeigner le Catéchiſme & les prieres aux Gentils qui veulent embraſſer la foi, & de procurer des aumônes aux Chrétiens, qui, étant éloignés de l'Egliſe, n'ont pas de quoi fournir aux frais du voyage. Si quelque Néophyte vient à mourir qui n'ait pas de parens Chrétiens, ils prennent la place des parens, & aſſiſtent en grand nombre à ſes funérailles. Enfin l'amour que ſe portent nos Néophytes, excite l'admiration même des Gentils, qui diſent en parlant

d'eux, ce que les Idolâtres diſoient des premiers fideles : « Voyez comme ils » s'entr'aiment les uns les autres, ils » ne ſont tous qu'un cœur & qu'une » ame ».

On ne peut pas avoir de véritable amour pour Jeſus-Chriſt qu'on n'en ait pour ſa ſainte mere. C'eſt pourquoi les Miſſionnaires ont ſoin d'inſpirer aux Néophytes une tendre dévotion pour la ſainte Vierge. Cette dévotion eſt fortement établie dans ces contrées nouvellement Chrétiennes. Il n'y a point de Néophyte qui ne ſe faſſe une loi de réciter tous les jours le chapelet en ſon honneur ; & quoiqu'on leur ait dit ſouvent qu'il n'y a point de péché à y manquer, ſur-tout quand on en eſt détourné par quelque occupation preſſante, ſi quelqu'un d'eux y manque une ſeule fois, il s'en accuſe au tribunal de la Pénitence. Quoique les chaleurs inſupportables des Indes rendent le jeûne très-pénible, la plupart jeûnent les ſamedis & la veille des fêtes, & alors ils ne mangent ni poiſſons, ni œufs, & ils ſe contentent de quelques herbes. Leurs voyages ne ſont pas pour eux une raiſon de s'en diſpenſer. J'ai aſſiſté à la mort une femme âgée de

90 ans, qui, depuis son baptême qu'elle avoit reçu à l'âge de 20 ans, n'avoit jamais manqué de jeûner ces jours-là, non obstant la fatigue des voyages ou d'autres occupations pénibles. Ces fêtes se célebrent avec beaucoup de pompes, & il y a un grand concours de peuple sur-tout à *Aour*, où l'Eglise, qui est la plus belle de la Mission, lui est dédiée. Dans cette Eglise est une lampe qui brûle nuit & jour en son honneur. Ces bons Néophytes viennent des extrêmités de la Mission pour prendre de l'huile de cette lampe, & ils l'appliquent sur leurs malades. Dieu a souvent récompensé leur foi par des guérisons miraculeuses, & par d'autres événemens qui ne pouvoient être que l'effet d'une protection singuliere de la Mere de Dieu. En voici un exemple entre plusieurs. Il s'éleva il y a quelques années une persécution qui pouvoit avoir des suites très-funestes à la Religion. Un Catéchiste fut député vers le Prince pour implorer sa protection. La négociation étoit délicate & dangereuse. Avant que de partir, il s'adressa à la sainte Vierge, & la conjura d'assister cette Chrétienté persécutée, & de fléchir le cœur du Prince vers lequel il étoit envoyé. Il crut entendre une voix

intérieure qui lui promettoit un ſuccès favorable. Il part avec confiance il arrive à la porte du palais & demande audience. Comme le Prince ſommeilloit, on lui dit d'attendre l'heure de ſon réveil. Le Catéchiſte ſe mit de nouveau en priere, & demanda avec inſtance à la ſainte Vierge qu'elle daignât conduire cette affaire. Il n'avoit pas attendu un quart d'heure, que l'Officier de garde vint s'informer s'il y avoit quelqu'un qui demandât audience. Le Catéchiſte ſe préſenta, & fut introduit ſur le champ. Le Prince s'approchant d'un air gai « Bon courage, lui dit-il; ce que vous demandez s'exécutera. Une grande Reine vient de m'apparoître en ſonge, & m'a ordonné de vous être favorable. » Le Catéchiſte propoſa l'affaire dont il étoit chargé, il obtint auſſi-tôt ce qu'il voulut, & la paix fut rendue aux Chrétiens.

Nos Néophytes ont pareillement une dévotion tendre & affectueuſe envers les Saints, dont ils implorent l'interceſſion dans leurs beſoins. Ceux qu'ils invoquent le plus ſouvent, ſont leur Ange-Gardien, leur Patron, ſaint Joſeph, ſaint Jean-Baptiſte, ſaint Michel, pro-

tecteur de notre Miſſion, ſaint Pierre & ſaint Paul, ſaint Thomas l'Apôtre de ces contrées-là, ſaint Ignace & ſaint François-Xavier. C'eſt ſur-tout lorſqu'ils entreprennent quelque voyage, qu'ils ſe recommandent particuliérement à leur Ange-Gardien. « Avant » que de me mettre en chemin, me » diſoit un fervent Néophyte, j'y mets » mon Ange-Gardien, & je le ſuis en » eſprit, comme le jeune Tobie ſuivoit » l'Ange Raphael ». Il n'y a gueres d'années que ces bons Chrétiens ne reſſentent les effets d'une protection particuliere des Saints, auxquels ils ſont le plus dévoués, ſur-tout de ſaint François-Xavier, qui, dans le ciel, n'a pas oublié les peuples qui ont été les premiers objets de ſon zele. Je finirai cette lettre par deux traits ſinguliers de cette protection, qui me viennent maintenant à l'eſprit.

On accuſa un *Parias* Chrétien d'avoir tué une vache, & cela, diſoit-on, à deſſein d'inſulter les Gentils, qui reſpectent ces ſortes d'animaux; ſon procès fut bientôt fait, & il fut condamné à mort. Les ſoldats l'attacherent avec des cordes à un arbre, les mains liées derriere le dos. Cependant l'exécution fut différée

au lendemain, parce qu'il étoit fort tard. Les ſoldats paſſerent la nuit auprès de leur priſonnier, & s'endormirent. Ce bon Néophyte paſſa ce temps-là en priere, & ſe ſouvenant que ſon Patron, ſaint François-Xavier, avoit été guéri miraculeuſement des plaies que lui avoient faites les cordes dont il s'étoit lié étroitement les jambes, & que ces cordes étoient tombées d'elles-mêmes, il invoqua l'Apôtre des Indes, & il le pria de lui obtenir la même grace. Sa priere fut exaucée; les cordes ſe briſerent avec un tel bruit que les ſoldats ſe réveillerent. Le Néophyte pria de nouveau ſon ſaint Patron de rendormir ſes gardes; ce qui arriva au même inſtant. Alors profitant de l'occaſion, il s'échappa doucement, & s'en alla trouver le Miſſionnaire, auquel il raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer, en lui montrant les marques des cordes encore empreintes ſur ſa chair.

Le ſecond trait n'eſt pas moins ſurprenant. Une femme idolâtre du Royaume de *Tanjaour*, s'étant convertie avec ſa famille, eut une dévotion particuliere à ſaint François-Xavier. Elle avoit un enfant qu'elle aimoit tendrement. Quand elle le fit baptiſer, elle voulut qu'il portât

le nom du saint Apôtre, dans l'espérance qu'il lui conserveroit la vie, & le maintiendroit dans l'innocence. Un an après son baptême, cet enfant qui avoit environ dix ou douze ans, gardoit les moutons avec deux autres enfans de son âge. Le tonnerre tomba sur eux & les tua tous trois. On vint aussi-tôt en donner avis à leurs parens, & les meres désolées coururent chercher leurs enfans. Il y en avoit deux qui étoient idolâtres, & qui ne voyant point de remede à leur malheur, firent enterrer les corps de leurs enfans. Celle dont je parle, qui étoit Chrétienne, prit le corps de son petit Xavier qui étoit sans mouvement & sans vie, & elle le porta à l'Eglise. Là, s'adressant au saint Apôtre. « Grand Saint, » lui dit-elle, n'êtes-vous pas le protec» teur de ma famille ? N'avois-je pas as» suré cent fois mes parens que je n'avois » rien à craindre après avoir mis ma » confiance en vous ? Cependant je n'ai » plus de fils. N'y aura-t-il donc point de » différence entre ces meres idolâtres, » qui ne connoissent point le vrai Dieu, » & moi qui fais profession de le servir, » & de vous être particulierement dé» vouée ? Consolez une mere accablée » de douleur. Vous avez ressuscité tant

» de morts, ne pouvez-vous pas encore » reſſuſciter mon fils ? Rendez-moi ce » cher enfant que vous m'avez donné ». Elle parloit encore, lorſque les femmes Chrétiennes, qui étoient préſentes, crurent voir quelque mouvement dans le corps du petit Xavier ; un moment après l'enfant ouvrit les yeux, & ſa mere l'embraſſant le trouva plein de vie.

Je crois, mon cher Pere, que vous ne deſirez plus rien de moi, & que vous avez maintenant une connoiſſance exacte de ce qui ſe paſſe dans cette Miſſion. Je prie le Seigneur qu'il vous faſſe la grace d'y exercer bientôt ce zèle dont vous me paroiſſez rempli. Je ſuis avec reſpect en l'union de vos ſaints ſacrifices, &c.

LETTRE

DU PERE TURPIN.

A Pondichéry, en l'année 1718.

PUISQUE vous ſouhaitez ſçavoir la maniere dont on apprête le coton, & dont on fait la toile aux Indes, il me ſera aiſé de vous ſatisfaire, parce qu'a-

vant de vous répondre, j'ai tiré des ouvriers même toutes les connoiſſances que j'ai cru néceſſaires ſur ce ſujet.

Le coton naît aux Indes d'un arbriſſeau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur. Lorſqu'il eſt grand, il jette un fruit verd de la groſſeur d'une noix verte. Quand le fruit commence à mûrir il s'entr'ouvre en forme de croix. Alors le coton commence à paroître. Lorſqu'il eſt tout-à-fait mûr, il ſe diviſe en quatre parties égales, qui ſe ſéparent entiérement, & qui ne ſe tiennent que par la tige. On cueille auſſi-tôt le coton mêlé avec la graine; mais comme cette graine y eſt fortement attachée, on la ſépare par le moyen d'une petite machine aſſez ingénieuſe d'environ 13 à 14 lignes de diametre, & de la longueur d'une palme. Deux axes entrent dans deux pieces de bois, qui ſont de la hauteur d'une coudée, & de la groſſeur d'environ deux pouces perpendiculaires. Les deux cylindres ou axes ſont placés immédiatement l'un ſur l'autre à une ligne ou à une ligne & demie de diſtance, en ſorte que les graines de coton ne puiſſent pas paſſer entre deux. Mais ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine, c'eſt que par le mouvement

de la manivelle qui tient au cylindre d'enhaut, ces deux cylindres ſe meuvent en un ſens contraire. Cela ſe fait par le moyen de deux pieces de bois, qui communiquent avec les deux axes du côté oppoſé à la manivelle, & qui étant en forme de vis s'engrènent l'un dans l'autre. D'où il arrive que la manivelle faiſant tourner le cylindre d'enhaut dans un ſens, le bout du même cylindre s'engrénant dans le bout de l'autre, le fait mouvoir dans un ſens contraire. Il ſuit de ce mouvement que le coton qu'on approche de ces deux cylindres, eſt attiré & paſſe entre deux, en laiſſant tomber les graines qui y étoient embarraſſées. Ces graines ſont deſtinées à enſemencer les terres propres au coton.

On carde enſuite le coton : cela ſe fait d'abord avec les doigts, à peu près comme on fait le charpis. Enſuite on l'étend ſur une natte, & on acheve de le carder avec un arc aſſez long qu'on met deſſus, & dont on pince la corde, en ſorte que les vibrations tombant fréquemment & fortement ſur le coton, le fouettent, & le rendent fort rare & fort délié. On le donne enſuite à des ouvriers, hommes & femmes, pour le

filer, ce qui ſe fait avec un rouet, qui eſt plus petit que ceux dont on ſe ſert en Europe. La beauté & la bonté du fil dépendent preſque de l'habileté des fileurs & des fileuſes. Il y en a de fin & de groſſier, & entre ces deux extrémités, il y en a auſſi de pluſieurs ſortes. Au reſte, on ne lave point le fil; mais après l'avoir mis en échevau, on le donne au tiſſerand. Celui-ci choiſit d'abord le plus groſſier pour la trame, & réſerve le plus fin pour ourdir la toile: ce qui ſuppoſe que dans le fil de même eſpece, il y a toujours de la différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réſervé pour la trame, & lorſqu'il eſt bien cha.. on le plonge dans de l'eau froide. c'eſt-là toute la préparation qu'on lu. donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui ſert à ourdir la toile, ſe prépare en cette maniere. On le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de vache en aſſez petite quantité. Enſuite on exprime l'eau, & on laiſſe ainſi ce fil humide durant trois jours dans un vaſe couvert, & enfin, on le fait ſécher au ſoleil. Quand il eſt bien ſec, on le devide, ce qui ſe fait en cette maniere:

On plante en ligne droite dans une place bien nette de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds, & à la diſtance d'une coudée l'une de l'autre, dans une longueur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire. Enſuite de jeunes enfans entrelaſſent, en courant, le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet, on a ſoin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premieres, pour tenir le fil en ſujettion, & pour le mieux préparer. Après quoi on roule le fil avec les lattes qui forment comme une longue claye, & on le porte ainſi dans un étang, où après l'avoir laiſſé tremper pendant un bon quart d'heure, & l'avoir foulé aux pieds, afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en tire pour le laiſſer ſécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre. C'eſt pour cela qu'on replante de nouveau cette claie à terre, comme ci-devant, par le bout des lattes, & les tiſſerans aſſis auprès de la claie revoyent les fils l'un après l'autre: ils en ôtent le petit coton ſuperflu, ils tordent les fils rompus, & arrangent ceux qui n'étoient pas en leur place. Ce travail eſt fort ennuyeux,

Après ce travail, on penſe à donner au fil la préparation néceſſaire pour le mettre en œuvre. Pour cela on arrache la claie, & on l'étend ſur des chevalets poſés d'eſpace en eſpace à hauteur d'appui, puis on lui donne le *canje*. Ce *canje* n'eſt autre choſe que l'eau du ris cuit, mais qui étant gardé depuis long-tems, eſt extrêmement aigre, & d'un acide très-fort. On frotte ce fil de tous côtés avec le *canje*, juſqu'à ce qu'il en ſoit pénétré, & enſuite on exprime avec les doigts le *canje* qui reſte ſur la ſuperficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui ſe ſont entremêlés lorſqu'on a donné le *canje :* cela ſe fait d'abord avec les doigts ; mais enſuite bien mieux avec une eſpece de vergettes arrondies par le bas, dont les filamens s'inſinuant entre les fils, les nettoyent parfaitement, les uniſſent, & en reſſerrent toutes les parties. Ce travail dure long-temps ; après quoi on paſſe ſur le fil une colle faite de ris cuit, & pour mieux étendre cette colle, on y fait paſſer une ſeconde fois les vergettes. Enfin on laiſſe un peu ſécher le fil en cet état, & pour derniere préparation on frotte le fil avec de l'huile, ce qui ſe fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette

liqueur. Il eſt à obſerver que ces différens apprêts qu'on donne au fil, ſe doivent donner des deux côtés de la claie, en ſorte qu'après avoir donné de l'apprêt d'un côté, on tourne la claie de l'autre côté, pour y donner le même apprêt. Au reſte, lorſque le fil ainſi préparé eſt bien ſec, il eſt ſi beau, ſi net, ſi égal, qu'il reſſemble à du fil de ſoie : ſans le *canje* & les autres apprêts qu'on lui donne, le fil de coton n'auroit pas, à beaucoup près, la beauté qu'il a ; car le *canje*, ainſi aigri, reſſerre & réunit en même temps les filamens inſenſibles qui compoſent le fil ; & la colle venant par-deſſus, les tient & les lie dans cet état, en leur donnant plus de corps & plus de conſiſtance pour être mis en œuvre. Enfin l'huile ſert à adoucir & à rendre plus flexible le même fil. Lorſqu'il eſt ainſi préparé, on le met ſur le métier, & on en fait les mouſſelines, les *Salempouris* (1), & généralement toutes les toiles qu'on voit aux Indes, dont la différence dépend uniquement du fil & de la main du Tiſſerand.

Le métier dont les Indiens ſe ſervent pour faire la toile eſt, à quelque diffé-

(1) Eſpece de toile de coton.

rence près, assez semblable à celui dont on se sert en Europe, & la maniere de la faire est à-peu-près la même. La toile faite, il faut la blanchir, & lui donner ce beau lustre que le coton porte avec soi. On la met donc entre les mains du Blanchisseur, qui d'abord la fait tremper quelque temps dans l'eau froide; ensuite l'ayant retirée, & en ayant exprimé l'eau, il la fait encore tremper dans d'autre eau froide, où l'on a mêlé de la fiente de vache. Quand il en a tiré cette eau, il l'étend sur la terre & la laisse quelque temps à l'air. Ensuite il la tord, & la roule en forme de cylindre concave sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'éleve de cette eau bouillante, se répand & se filtre dans la toile imbue des sels les plus subtils de la fiente de vache, & par sa chaleur délaye & fait sortir les ordures de la toile. C'est là la premiere lessive qu'on lui donne. On la laisse en cet état toute la nuit, & le lendemain on la lave & on la bat fortement sur de grosses pierres dures, en sorte qu'une partie de la saleté se détache. Le second jour on jette la même toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux, avec une certaine terre blanche

& légere, qui eſt tout-à-fait ſtérile, & qui ſans doute eſt remplie de quantité de ſels. On met de cette terre & de la chaux en égale quantité. On fait enſuite tremper & on frotte bien la toile dans cette eau, après quoi on en exprime l'eau, & on laiſſe la toile quelque temps étendue à l'air, on la tord de nouveau, & l'ayant miſe comme ci-devant, autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le même mélange, on lui laiſſe prendre la ſeconde leſſive, qui en filtrant de nouveau toutes les parties de la toile avec le ſecours des ſels dont elle eſt imbue, achève de lui ôter la ſaleté qui lui reſtoit, & la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne ſoit pas encore aſſez blanche, on réitere cette ſeconde leſſive, après quoi on la lave, & on la bat fortement dans de l'eau claire, enſuite on la fait ſécher au ſoleil.

Il y a encore une autre façon qu'on donne aux *ſalempouris*, & à d'autres toiles ſemblables : on les plie en dix ou douze doubles, & après les avoir mis ſur une planche bien polie, on les bat à grands coups de maſſe pour les unir davantage & leur donner le dernier luſtre. Je ſuis, &c.

LETTRE

*Du Pere Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere ***, de la même Compagnie.*

A Pondichéry, ce 19 Avril 1719.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je ſatisfais avec plaiſir à ce que vous ſouhaitez de moi : je vous envoye une carte auſſi exacte qu'elle a pu ſe faire des Etats où ſe trouvent nos Miſſions, connues depuis long-temps ſous le nom de Maduré. On n'a eu juſqu'ici que des idées aſſez confuſes de cette partie de l'Inde méridionale, ſituée entre la côte de Coromandel & la côte de Malabar : comme il n'y a que nos Miſſionnaires qui aient pénétré dans ces terres, où ils travaillent depuis plus de cent ans à la converſion des Indiens idolâtres, il n'y a qu'eux auſſi qui puiſſent nous en donner des connoiſſances ſures.

Quoique mon principal deſſein ait

tes

R E

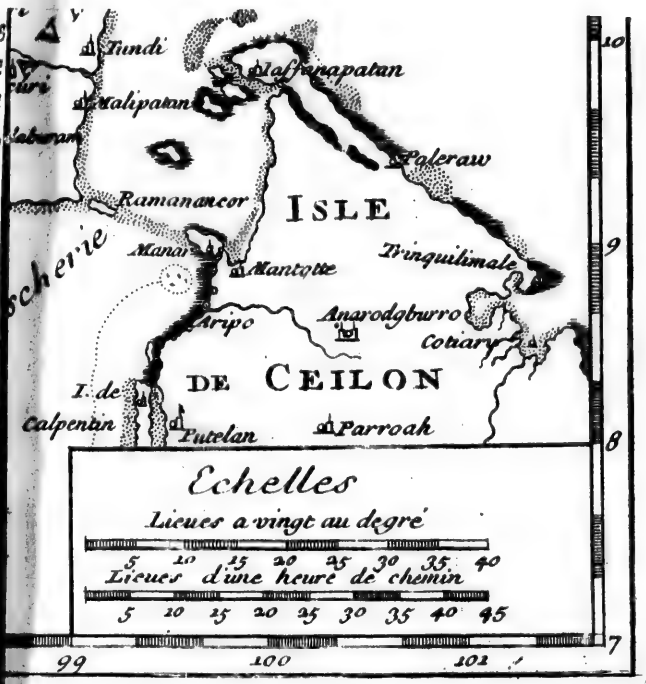
aire de la Com-
re ***, de la

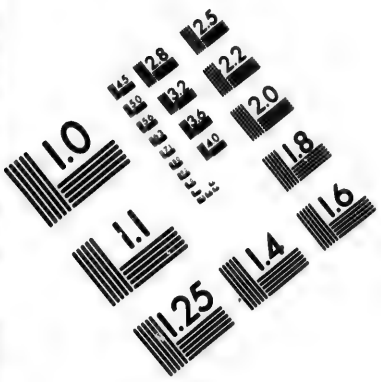
e 19 Avril 1719.

D PERE,

eur.

ce que vous
envoye une
a pu se faire
nos Missions,
sous le nom
u'ici que des
tte partie de
entre la côte
de Malabar:
Missionnaires
s terres, où
le cent ans à
idolâtres, il
ſent nous en
res.
l dessein ait





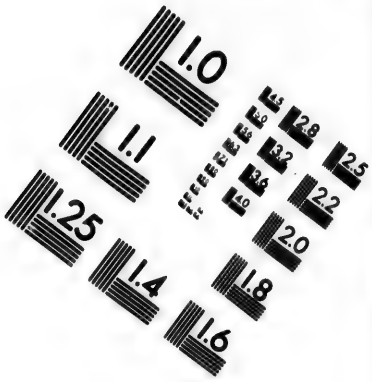
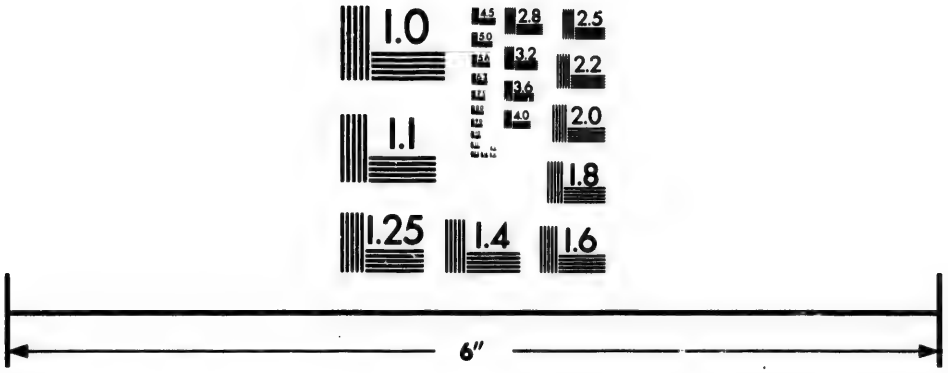
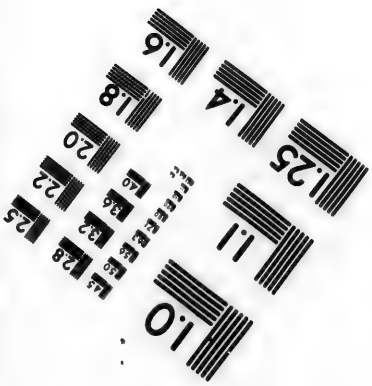
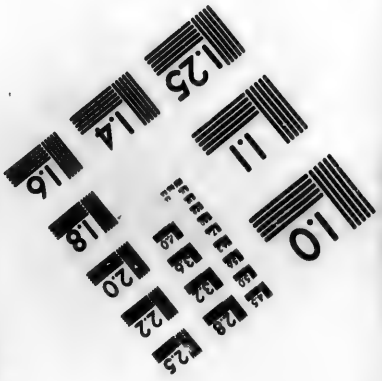


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



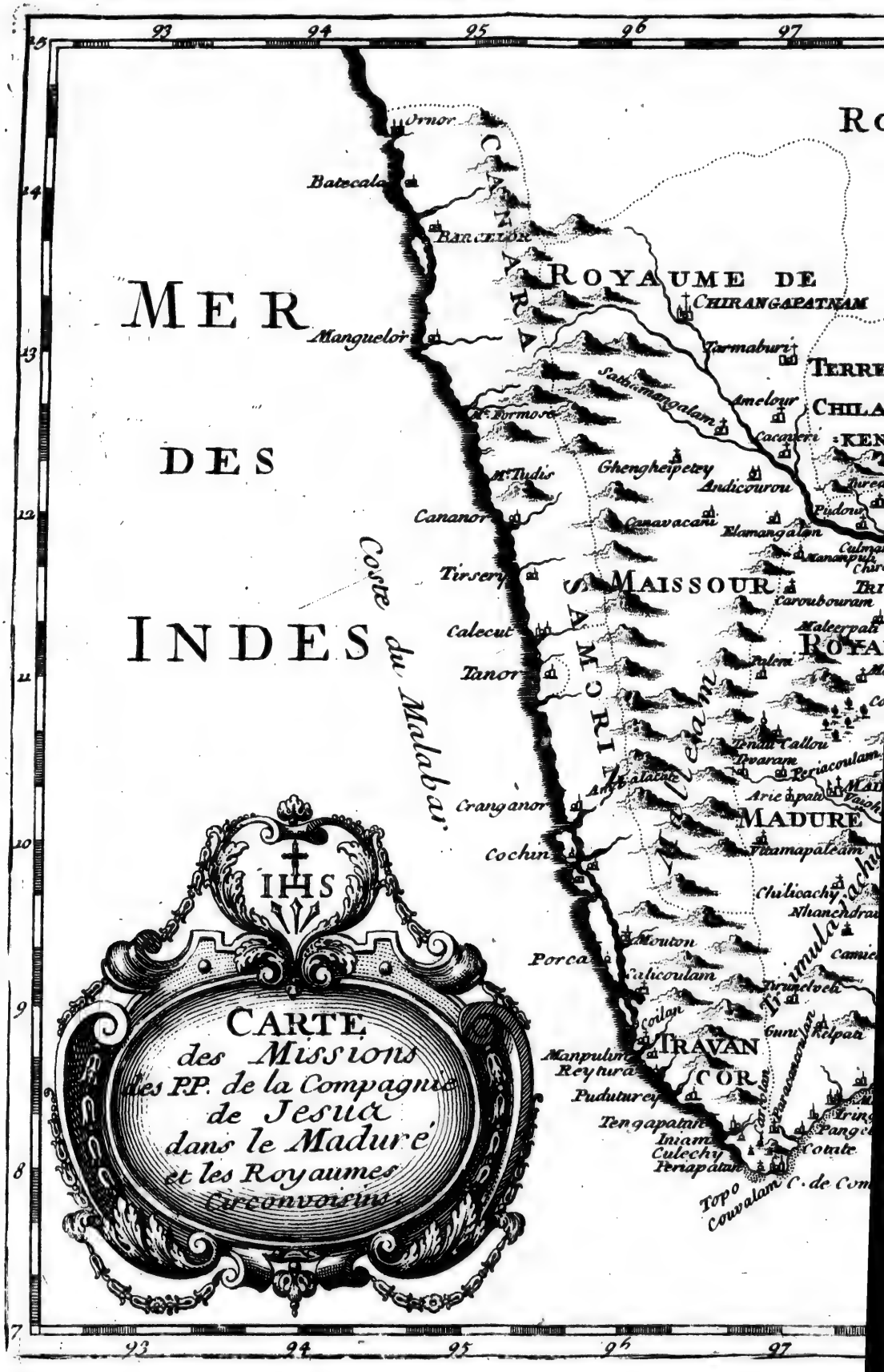




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0


93
94
95
96
97
15
14
13
12
11
10
9
8
7
MER
DES
INDES
Coste du Malabar.
CANARA
AMCORI
Ornor
Batecala
BARCELOR
Mangueloir
ROYAUME DE
CHIRANGAPATNAM
Tarmaburi
Sabamangalam
Ameloor
Cacaneri
M. Formosa
M. Tudis
Ghengheipetty
Andicourou
Cananor
Canavacani
Elamangalon
Tirsery
MAISSOUR
Calecut
Tanor
Cranganor
Cochin
Porca
Manpulum
Reyhura
Pudutureij
Tengapatan
Iniam
Culechy
Periapatan
Topo
Couvalam
C. de Com
Vaipicotta
Palem
Dindigal
Dvaram
Periacoulam
Arie Apati
MADURE
Tiamapatcam
Chilicachy
Nhanchdrau
Moulon
Culicoulam
Tirunelveli
Coilan
Gunv
Kilpati
TRAVAN
COR
Carcolan
Iringa
Pangi
Cotate
Tirimulaichat
CARTE
des Missions
des PP. de la Compagnie
de Jesus
dans le Madure
et les Royaumes
circonvoisins.
IHS

97
98
99
100
101
15
14
13
12
11
10
9
8
7
ROYAUME DE CARNATE
ME DE
CHIRANGAPATNAM
Tarmaburi
Ponghenour
Velour
Paleacate
Tarcolan
Madras
St. Thomé
Canguvuram
Caruveponde
Sadrast
Lamparava
Conimeru
PONDICHERI
Coudelour
P.a Novo
Chilambaram
Caveripattam
Tranquembar
Negapatan
Coste de Coromandel
TERRES DE ROYAUME
CHILANAI-
KEN DE GINGI
Amelour
Changuma
Uttiramanelour
Pulicour
Andicouru
Tiruvadi
Tatramani
Pindour
Tirunamalei
Vandwagi
Narcan
GINGI
Valdavur
Curepetey
Aiompetey
Elamangalon
Culmani
Manampuli
Chirangam
Vérugapati
Palcam
Coutour
Coraly
Caveri R.
Manapacoul
Tiruvalour
SSOUR
TRICHIRAPALI
Caroubouram
Aour
Counampati
Malecerpati
ROYAUME DE
Culpati
TANJAOUR
Vallam
Manaparey
Culatour
ROYAU
ME
Arandanghicotey
TANJAOUR
Combancury
Tendi Callou
Ivaram
Periaculam
Corumdancuri
C. Cagliamera
MADURE
Tirupanavagel
Paganeri
Orour
Tundi
Anumandacuri
Malipatan
Maffrapatan
Ramanendaburam
Camien Naikenpati
Ramanancor
ISLE
Tirunelveli
Kael
Combar
Manar
Mantotte
Tringuilimale
Kelpati
Putucurim
Pumicael
Aripo
Anarodgburro
Cotiary
Manapar
Tringigare
Pangelim
Cotate
DE CEILON
I. de
Calpentin
Putelan
Parroak
Coste de la Pescherie
Topo
Couvalam
C. de Comorin
Echelles
Lieues a vingt au degré
5 10 15 20 25 30 35 40
Lieues d'une heure de chemin
5 10 15 20 25 30 35 40 45

été d'
mes c
de M
sions
vous
du G
qu'il
enten
parlé
res,
publi
qui c
qui
cette
cerne
To
les In
partie
Gang
même
fermé
l'Indu
mers
borne
par l
côté
côtes
côté
par l
enfin

été d'abord de faire connoître les Royaumes de Maduré, de Tanjaour, de Gingi, de Mayſſur & du Carnate, où nos Miſſions ſont établies, je ne laiſſerai pas de vous entretenir de toute l'Inde en-deçà du Gange ; mais je ne le ferai qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour mieux faire entendre la plupart des choſes dont il eſt parlé dans les lettres de nos Miſſionnaires, qu'on donne de temps en temps au public. J'y joindrai des obſervations qui ont été faites avec exactitude, & qui pourront ſervir à perfectionner cette partie de la Géographie qui concerne les Indes.

Tous les Géographes conviennent que les Indes orientales ſont diviſées en deux parties : la premiere qui eſt en-deçà du Gange : la ſeconde qui eſt au-delà du même fleuve. Celle-là ſe trouve renfermée entre les fleuves célebres de l'Indus & du Gange, & entre différentes mers qui en font une péninſule. Elle eſt bornée du côté de l'oueſt par l'Indus & par la mer occidentale des Indes ; du côté de l'orient par le Gange & par les côtes d'Orixa & de Coromandel ; du côté du ſud par le cap de Comorin & par la mer méridionale des Indes ; & enfin du côté du nord par les monta-

gnes d'Ima, qui ſont une ſuite du mont Caucaſe.

Les anciens Géographes ont repréſenté cette partie de l'Inde ſous la figure d'une loſange, dont les côtés étoient égaux & les angles inégaux. Suivant cette deſcription, qui eſt aſſez imparfaite, les côtés égaux ſont d'une part les rivages du Gange & de l'Indus juſqu'à leur embouchure, & les côtes de la mer occidentale des Indes, depuis l'embouchure du fleuve Indus juſqu'au cap de Comorin; & de l'autre part, les côtes d'Orixa & de Coromandel juſqu'au même cap. Les deux angles du ſud au nord ſont le cap Comorin & la fameuſe montagne d'Ima: les deux autres de l'orient à l'occident ſont les deux embouchures de l'Indus & du Gange.

Les Indes orientales, telles que je viens de les décrire, ſont partagées naturellement par cette chaîne de montagnes de Gate, qui s'étendent depuis l'extrémité de la mer méridionale, juſqu'à la partie la plus ſeptentrionale. Elles commencent au cap de Comorin & ſe terminent au mont Ima, que Ptolomée appelle Imao. Quelques nouveaux Géographes ont changé ce nom: il eſt pourtant certain que c'eſt ainſi que les Indiens

l'appellent, & qu'il n'eſt point nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils diſent que c'eſt ſur cette montagne que le Gange prend ſa ſource.

Comme le fleuve Indus étoit le plus connu des anciens Géographes, ils ont appellé de ce nom tous les peuples qui étoient au-delà de ce fleuve juſqu'à la mer orientale; & parce que Delhi a été long-temps le ſéjour des Souverains, on l'a regardé comme la capitale des Indes. Aujourd'hui on donne le nom d'Indouſtan à ce vaſte pays qui eſt renfermé entre l'Indus & le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers Royaumes qui étoient compris dans toute l'étendue de ces terres, formoient autrefois un vaſte Empire, & que le Souverain de cet Empire, avoit ſous lui pluſieurs autres Princes qui lui payoient un tribut annuel. Cet Empereur étoit abſolu, & avoit dans ſa dépendance cinquante petits Royaumes. Tous ces Rois ne pouvoient ſe maintenir dans la poſſeſſion paiſible de leurs Etats, qu'après avoir reçu les marques de leur dignité de la main du Roi des Rois; c'eſt ainſi qu'ils appellent cet Empereur, qu'ils regardoient comme le maître du monde, & qui dans la ſuite fut nommé Empereur de Biſnagar.

De tous ces Royaumes, il n'y en a que dix ou douze dont les noms se soient conservés; on connoît maintenant les autres sous des noms très-différens de ceux qu'ils portoient autrefois. Le dernier des Empereurs de Bisnagar mourut l'an 1659. C'est du débris de son Empire que se sont formés tant de divers Etats, & sur-tout celui du Mogol, qui n'a pas pourtant subjugué encore les terres les plus méridionales.

Un des premiers Royaumes qui se sépara de l'ancien Empereur des Indes, fut celui de Guzarate ou de Cambaye situé à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelque temps par des Princes particuliers dont l'autorité étoit absolue; mais il est entré depuis sous la domination du Mogol. Une partie considérable du Royaume de Decan reconnoissoit encore l'Empereur de Bisnagar, lorsque les Portugais arriverent aux Indes. Le Gouverneur qui commandoit dans la ville de Goa lorsqu'elle fut prise par Albuquerque étoit un Officier qui avoit secoué le joug des anciens Rois de Bisnagar; c'est ce qui paroît par des lames de cuivre trouvées à Goa, qui font foi qu'un de ces Empereurs avoit accordé certains privileges à quelques Temples

des environs de la ville. Pour ce qui eſt des Rois de Malabar, il y avoit encore plus long-temps qu'ils s'étoient affranchis de la domination des Empereurs Indiens.

Ainſi les Etats de l'Empereur de Biſnagar s'étendoient encore, il n'y a pas deux cens ans, depuis Orixa juſqu'au cap de Comorin. Il poſſédoit toutes les terres qui ſont ſur la côte de Coromandel, & pluſieurs places maritimes ſur la côte occidentale des Indes. Les Patanes venus du nord le dépouillerent d'une partie de ſes Etats; une autre partie lui fut enlevée par les Mogols qui avançoient toujours vers les parties méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reſte à la deſtruction de cet Empire. Le dernier Empereur de Biſnagar avoit confié le commandement de ſes armées à quatre Généraux qui faiſoient profeſſion du Mahométiſme : chacun d'eux commandoit un corps de troupes conſidérable dont ils ſe ſervirent pour envahir les Etats de ce malheureux Prince. Le plus puiſſant de ces Généraux demeura à Golconde, & y fonda le Royaume de ce nom; le ſecond fixa ſa demeure à Viſapour, & ſe fit nommer le Roi de Decan. Les deux autres leverent pareillement l'étendart de la révolte, &

ſe rendirent maîtres de deux places importantes.

Depuis ce temps-là le Mogol a tout englouti ; à la vérité, les Princes de la partie méridionale n'ont pas encore été tout-à-fait ſubjugués ; mais le Nabab (1) les inquiete de temps en temps, & exige d'eux de groſſes ſommes qu'ils ſont forcés de lui payer ; de ſorte, qu'à proprement parler, il n'y a que les Princes de Malabar qui ne ſoient pas encore tombés ſous la domination Mogole.

On ne peut dire certainement en quel endroit le fleuve Indus prend ſa ſource ; c'eſt dans le pays de Cachemire, ſi l'on en croit quelques Indiens ; d'autres la mettent beaucoup plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend ſon cours vers le midi comme le Gange, avec cette différence que le Gange va un peu vers l'orient, & que l'Indus au contraire ſe détourne vers l'occident. Ce dernier ſe jette dans la mer des Indes par pluſieurs embouchures.

Le Gange eſt le plus grand & le plus fameux fleuve de toute l'Aſie ; ſa ſource, ſelon l'opinion des Indiens, eſt toute céleſte. C'eſt, diſent-ils, un de leurs

(1) Gouverneur général d'une Province.

Dieux ;

Dieux, qui la fit découler de ſa tête ſur le mont Ima; c'eſt de-là que traverſant divers Etats, & dirigeant ſon cours vers les parties méridionales, il arroſe pluſieurs villes célebres, dont la plus fameuſe, diſent les Indiens, eſt *Cachi*; puis il paſſe dans le Royaume de Bengale, & ſe jette dans la mer par pluſieurs embouchures différentes.

A entendre les Indiens, le Gange eſt une riviere ſainte, dont la vertu propre eſt d'effacer les péchés. Ceux qui ſont aſſez heureux que de mourir ſur ſes bords, non-ſeulement ſont exempts des peines que mérite une vie criminelle, mais ils ſont admis dans une région délicieuſe, où ils demeurent juſqu'à une nouvelle renaiſſance. C'eſt pour cette raiſon qu'on jette tant de cadavres dans le Gange, que les malades ſe font porter ſur ſes bords, que d'autres qui en ſont trop éloignés, renferment avec ſoin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont brûlés, & les envoient jetter dans le fleuve.

Cette eſtime générale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange, eſt d'un grand profit aux Pénitens Indiens, qu'on appelle *Pandarons*. Ils en rempliſſent des bambous qu'ils attachent

aux deux extrémités d'une perche longue de ſept à huit pieds, & mettant cette perche ſur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, & vendent bien cher une eau ſi ſalutaire. Ils prétendent qu'elle a la propriété de ne jamais ſe corrompre.

Telle eſt l'opinion que les Indiens idolâtres ont du Gange. Ceux qui ont navigé ſur ce grand fleuve, conviennent qu'ils n'ont jamais vu ni en Europe ni en Aſie de riviere qui lui ſoit comparable. Vers ſon embouchure on découvre une petite ville nommée *Balaſſor*. Preſque tous les Européens y ont une maiſon où ils tranſportent les marchandiſes néceſſaires pour la cargaiſon de leurs vaiſſeaux; c'eſt là auſſi que ſe trouvent les Pilotes côtiers, dont on a abſolument beſoin pour entrer dans le Gange, parce qu'il y a pluſieurs bancs de ſable qui rendent cette embouchure très-dangereuſe. Les Européens ont pareillement leurs factoreries ſur le bord de ce fleuve. Celle des François eſt à *Chandernagor*, celle des Portugais à *Ouguely*; les Anglois & les Danois en ont auſſi dans le voiſinage.

On me demandera peut-être d'où a pu venir aux Indiens cette haute idée qu'ils ont du Gange; à cela je réponds

que les Idolâtres, preſque dans tous les pays, ont regardé les grandes rivieres comme des Divinités, ou du moins comme la demeure de quelque Dieu ou de quelque Déeſſe. Outre le Gange, il y a encore cinq ou ſix autres rivieres qui ſont en réputation aux Indes, entre autres le *Caveri* qui paſſe à *Trichirapali* auprès du célebre Pagode de *Chirangam*. De plus il eſt certain, comme je l'ai déja fait voir dans une lettre adreſſée à M. l'ancien Evêque d'Avranches, que les Indiens ont oui parler du Paradis terreſtre, des fleuves qui l'arroſoient, & de l'arbre de vie; & il eſt vraiſemblable que ne connoiſſant point de plus belle riviere que le Gange, ils lui ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connoiſſance du Paradis terreſtre, qu'ils ont reçue par tradition de leurs peres, ils ont mêlé dans la ſuite, ſelon leur génie, pluſieurs fables; par exemple, que le Gange traverſe un jardin délicieux, dont les fruits rajeuniſſent ceux qui en mangent, & leur donnent un ſiecle de vie; en ſorte que celui qui à la fin de chaque ſiecle trouveroit un de ces fruits ſur le rivage du Gange, pourroit s'aſſurer une vie ſans fin. Ils ajoutent comme une choſe certaine qu'on en a

vu qui ont vécu juſqu'à 300 ans, parce que, diſent-ils, ils avoient trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du 4e ſiecle, ils moururent à l'inſtant.

Après avoir décrit ces deux célebres fleuves, il faut maintenant parcourir les principales villes qui ſont ſur les deux côtes de l'Inde. Je commence par celle qui regne depuis Bengale juſqu'au cap de Comorin, & qui eſt à l'orient; elle s'appelle en général la côte de Coromandel; mais elle ne laiſſe pas d'avoir d'autres noms, par rapport aux divers Royaumes qu'elle borne: on l'appelle, par exemple, la côte d'Orixa, lorſqu'elle termine le petit Royaume de ce nom, qui eſt au midi de l'embouchure du Gange: on l'appelle pareillement la côte de la Pêcherie dans la partie méridionale, parce que c'eſt aux environs de cette côte qu'on pêche les perles.

Je me place d'abord à Pondichery, parce qu'en rapportant les obſervations qui ont été faites par nos Miſſionnaires, il eſt plus aiſé de connoître la longitude des autres villes de la côte, qui va en pluſieurs endroits preſque nord & ſud, excepté vers l'embou-

chure du Gange, qu'elle décline vers l'eſt.

Pondichery appartient aux François, & c'eſt le plus bel établiſſement qu'ils aient aux Indes. On y voit une fortereſſe réguliere, & où il ne manque aucun des ouvrages néceſſaires pour une bonne defenſe : elle eſt toujours bien fournie de munitions de guerre & de bouche : la ville eſt grande & les rues y ſont tirées au cordeau : les maiſons des Européens ſont bâties de briques ; celles des Indiens ne ſont que de terre enduite de chaux ; mais comme elles forment des rues droites, elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des rues, on voit de belles allées d'arbres, à l'ombre deſquels les Tiſſerands travaillent ces toiles de coton ſi fort eſtimées en Europe. Les Révérends Peres Capucins y ont un Couvent, les Jeſuites & Meſſieurs des Miſſions étrangeres y ont auſſi chacun une maiſon & une Egliſe.

Après pluſieurs obſervations des éclypſes du premier ſatellite de Jupiter, on a trouvé que la différence du temps entre le méridien de Paris & celui de Pondichery, étoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78 degrés, & par conſéquent, comme

dans les hypothèſes de l'Obſervatoire de Paris, la longitude de Paris eſt de 22 degrés 30 minutes, il faut conclure que la véritable longitude de Pondichery eſt de 100 degrés 30 minutes. Par-là on peut voir l'erreur énorme qui s'étoit gliſſée dans les cartes de Géographie, qui ont eu le plus de cours en Europe, comme ſont celles de Meſſieurs Samſon & Duval, où on éloignoit cette côte de plus de quatre cens lieues qu'elle n'eſt éloignée effectivement.

Pour ce qui eſt de la latitude de Pondichery, on a trouvé qu'elle étoit un peu plus conſidérable que celle qu'on avoit arrêté dans les premieres obſervations, où l'on n'avoit remarqué par la diſtance du Zenith à l'équateur, que onze degrés cinquante-ſix minutes vingt-huit ſecondes. Peut-être y a-t-il de l'erreur dans les chiffres.

En allant de Pondichéry vers le nord, & ſuivant la côte, on trouve la ville de Saint-Thomé; on l'appelle auſſi Meliapour, ou, pour parler avec les Indiens, *Mailabouram*, c'eſt-à-dire, la ville des Paons, parce que les Princes qui régnoient autrefois dans cette contrée, avoient un Paon pour armes, & le fai-

ſoient peindre ſur leurs étendarts. C'eſt apparemment à l'imitation des Empereurs de Biſnagar, que les Empereurs Mogols ont fait placer un Paon ſi beau & ſi riche ſur le ciel de leur Trône. Le fond du ciel, dit un de nos voyageurs, qui aſſure l'avoir vu, eſt tout couvert de perles & de diamans, & eſt entouré d'une frange de perles: au-deſſus du ciel, fait en forme de voûte, ſe voit un Paon dont la queue relevée eſt de ſaphirs, & d'autres pierres de couleur; le corps eſt d'or émaillé, ſemé de pierreries; enfin, on lui voit un gros rubis au milieu de l'eſtomac, d'où pend une perle en forme de poire, de cinquante karats.

Les obſervations du Pere Richaud, portent que la latitude de Saint-Thomé eſt de treize dégrés dix minutes. Saint-Thomé étoit, il n'y a pas quarante ans, une des plus belles villes & des mieux fortifiées qui fuſſent aux Indes: elle appartenoit aux Portugais, mais comme ils ſe voyoient dépouillés peu à peu par les Hollandois de leurs principaux Etats, ils prirent le parti d'abandonner cette place au Roi de Golconde. M. de la Haye, envoyé aux Indes avec une flotte de dix vaiſſeaux de guerre, crut avoir des raiſons pour l'attaquer: il fit ſa

deſcente, & l'emporta en peu d'heures; au grand étonnement des Indiens: il la conſerva pendant deux ans, & les François en ſeroient encore aujourd'hui les maîtres, s'il lui fût venu du ſecours d'Europe.

Le Roi de Golconde craignit à ſon tour que les François ne ſongeaſſent à reprendre ce poſte; c'eſt pourquoi il ſe détermina à démanteler la fortereſſe & la ville. C'eſt de ſes débris qu'on a étendu & augmenté la ville de Madras. Cependant Aurengzeb conquit le Royaume de Golconde, & il eſt aujourd'hui le maître de Saint-Thomé. Les Portugais ne laiſſoient pas d'y avoir un beau quartier, où l'on voyoit des maiſons aſſez agréables & des rues fort larges. Cette partie, où ils s'étoient retirés, étoit environnée de murailles, & ils y avoient déjà commencé quelques petits baſtions.

A une lieue au nord de Saint-Thomé, on trouve *Madraſpatan*, que les Indiens appellent *Gennapattenam*. Il ſeroit inutile de marquer ſa longitude & ſa latitude; ce que j'ai dit en parlant de Pondichery, ſuffit pour faire connoître la longitude & la latitude des autres villes de la côte, pourvu qu'on en ſache la diſtance nord & ſud.

Madras eſt une fort belle ville qui appartient aux Anglois : elle eſt ceinte de murailles : il y a un fort quarré, mais ſans ouvrages extérieurs, qu'on appelle le fort Saint-Georges. On voit une ſeconde ville habitée par les Arméniens & les Marchands des Nations étrangeres, & enſuite une troiſieme, où réſident les Indiens, beaucoup plus grande que la premiere, & qui en eſt comme le fauxbourg. On compte dans les trois villes près de cent mille ames. Les Anglois, à ce qu'on dit, y tirent de droits plus de ſoixante mille pagodes, qui font trente mille piſtoles. Nos Miſſionnaires, qui ont été quelquefois obligés d'aller à Madras, ſe louent infiniment de la politeſſe de meſſieurs les Anglois, & des marques d'amitié dont ils les ont honorés ; je leur dois ce témoignage de notre reconnoiſſance ; & je me fais un plaiſir d'avoir cette occaſion de la rendre publique.

A ſept lieues au nord de Madras, les Hollandois ont une fortereſſe qu'on appelle *Paleacatte*. C'étoit autrefois le principal comptoir qu'ils euſſent ſur la côte de Coromandel, & ils ont eu aſſez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus conſi-

dérables vers la côte du nord, ſont *Maſſulipatan* & *Jagrenat.* Maſſulipatan appartenoit anciennement au Roi de Golconde ; il eſt maintenant ſous la puiſſance du Mogol. Cette ville eſt éloignée de Golconde d'environ quatre-vingt lieues. Les principales Nations de l'Europe, qui trafiquent aux Indes, y ont des comptoirs. Les toiles peintes qu'on y travaille, ſont les plus eſtimées de toutes celles qui ſe fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois, le plus long, je crois, qui ſoit au monde : il eſt utile dans les grandes marées, où la mer couvre beaucoup de terrein ; on y reſpire un très-mauvais air. Je trouve dans mes Mémoires que ſa latitude eſt de 16 dégrés 30 minutes. On compte plus de 100 lieues de chemin par terre, de Madras à Maſſulipatan ; mais il eſt vrai qu'il y a pluſieurs détours à prendre.

Jagrenat eſt célebre par ſon Pagode. Nos voyageurs, & ſur-tout M. Tavernier, en diſent des merveilles : ils prétendent qu'il y a dans ce temple une Idole, dont les yeux ſont formés de deux gros diamans ; qu'il lui en pend un autre ſur l'eſtomach, que ſes bracelets ſont de perles & de rubis, & que les revenus de ce Pagode ſont ſi conſi-

dérables, qu'ils peuvent nourrir quinze à vingt mille Pélerins. Ils ne parlent apparemment que du temps qu'on célebre des fêtes en l'honneur de l'Idole. Les autres choſes qu'on rapporte me paroiſſent aſſez ſuſpectes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Pagode eſt peu connu dans les parties méridionales de l'Inde, & je ne ſçache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un ſeul Indien; au lieu qu'on vante fort celui de *Cachi*, que je crois être la même choſe que *Banare*, ainſi que je l'expliquerai dans la ſuite. C'eſt, ſans contredit, le temple des faux dieux le plus célebre qui ſoit aux Indes. Mes Mémoires rapportent que cet endroit où eſt ſitué le temple appellé Jagrenat, a la latitude de dix-neuf dégrés cinquante minutes. Si cela eſt, il ne doit être guere éloigné de Balaſſor, qu'on dit être au vingtieme dégré de latitude.

Je reviens maintenant à Pondichery, pour ſuivre la côte juſqu'au cap de Comorin; c'eſt une route que j'ai tenue plus d'une fois. A une grande journée de Pondichery, en allant au ſud, on arrive à *Portonovo*. Les Anglois & les Hollandois y ont quelques maiſons, & les Portugais y ſont en très-grand nombre.

On voit une assez belle Eglise, où s'assemblent les Chrétiens de la côte.

A mi-chemin de Pondichery à Portonovo, se trouve *Coudelour*, que les Indiens nomment *Courralour*. C'est une ville assez considérable que les Anglois ont achetée à bon compte avec les terres qui y sont jointes.

En avançant, on voit Trankebar, appellée par les Indiens *Taranganbouri*, c'est-à-dire, la ville des ondes de la mer. Cette ville est éloignée d'environ vingt-cinq ou trente lieues de Pondichery: elle appartient aux Danois. Les rues en sont droites, il y a de belles maisons, & la fortereſſe, dont la forme est quadrangulaire, paroît très-agréable quand on la voit du côté de la mer. Quand les Européens y abordent, le Gouverneur envoye de beaux chevaux & des soldats pour les recevoir à la descente, & on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la fortereſſe, où une partie de la garnison se trouve sous les armes. Les Portugais y sont établis en assez grand nombre. Il se présenta une occasion où ils ne contribuerent pas peu à conserver la fortereſſe aux Danois, qui n'étoient pas en état de la défendre. Le Roi de Tanjaour assiégea cette place il

y a quelques années ; mais ſes efforts furent inutiles, & il fut contraint de lever le ſiége.

A une demi-journée de Trankebar, ſur le chemin de Portonovo, ſe voit *Caveripattevam*, que les Européens nomment *Caveripattam* : c'étoit autrefois une grande ville, & fort célebre parmi les Indiens. Aujourd'hui elle eſt preſqu'entierement ruinée. L'air y eſt fort bon, & les François y ont un établiſſement.

La ville de *Negapatam* ſe trouve en ſortant de Trankebar du côté du midi : elle eſt ſituée à onze dégrés de latitude nord. Les Indiens l'appellent *Nagapattenam*, c'eſt-à-dire, la ville des Serpens. C'étoit autrefois un des plus beaux établiſſemens que les Portugais euſſent ſur la côte de Coromandel ; & comme ils poſſédoient la côte de la Pêcherie & l'Iſle de Ceylan, cette ville étoit d'un grand abord. On y voyoit pluſieurs belles Egliſes & un collége appartenant aux Jéſuites. Les Hollandois s'en ſont emparés avec le ſecours du Roi de Tanjaour, qu'ils engagerent à trahir les Portugais. On y a bâti une fortereſſe ; les Chrétiens y ont une Egliſe deſſervie par un Religieux de Saint François.

En marchant toujours vers le ſud, on

trouve, à dix lieues environ de *Negapatam*, le cap de Cagliamera. Là ſe voit un nouveau golfe qui va ſe terminer à la côte de la Pêcherie. C'eſt-là auſſi que la côte de Coromandel, qui étoit nord & ſud, prend un nouveau rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'oueſt, & puis elle ſe détourne peu à peu vers le ſud juſqu'au cap de Comorin, où commence la côte de Travancor, qui n'eſt, ſuivant pluſieurs voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette côte que deux endroits conſidérables, ſçavoir, *Outiar*, où eſt *Ramanancor* & *Tutucurin*. On peut y joindre auſſi *Manapar*. Je dirai un mot de chacun.

On voit à Outiar une des choſes les plus merveilleuſes qui ſoient peut-être dans le reſte du monde : c'eſt un pont qui a environ un quart de lieue ; & qui joint à la terre ferme l'Iſle où eſt Ramanancor. Ce pont n'eſt pas compoſé d'arcades comme les autres : ce ſont des rochers ou de groſſes pierres qui s'élevent deux ou trois pieds au-deſſus de la ſurface de la mer, qui eſt fort baſſe en cet endroit. Ces pierres ne ſont pas unies les unes aux autres, mais elles ſont ſéparées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres ſont énormes à l'en-

droit des courans ; j'en ai meſuré qui avoient dix-huit pieds de diametre, d'autres en ont beaucoup davantage. On voit des endroits où ces pierres ſont ſéparées par des intervalles de trois pieds juſqu'à dix, & aux lieux où les barques paſſent, la largeur eſt encore plus grande. Il n'eſt pas aiſé d'imaginer que ce pont ſoit un ouvrage de l'art: car on ne voit pas d'où l'on auroit pu tirer ces maſſes énormes, & encore moins comment on auroit pu les tranſporter. Mais ſi c'eſt un ouvrage de la nature, il faut avouer que c'eſt un des plus ſurprenans qu'on ait jamais vu. Les Idolâtres diſent que ce pont fut fabriqué par les dieux, quand ils allerent attaquer la Capitale de l'Iſle de Ceylan. Le Prince de Marava avoit accoutumé de ſe retirer dans l'Iſle de Ramanancor, quand il étoit pourſuivi par les Rois de Maduré : il faiſoit mettre de groſſes poutres ſur ces rochers, qui ſont comme autant de platteformes, & il y faiſoit paſſer ſes éléphans, ſon canon & ſon armée. J'aurai occaſion dans la ſuite de parler de *Ramanancor*, quand j'aurai expliqué ce que c'eſt que *Cachi*; les deux pagodes de *Ramanancor* & de *Cachi* étant, au rapport des Indiens, les lieux les plus ſaints qui ſoient au monde.

Tutucurin eſt la principale ou plutôt l'unique Ville qui ſoit à la côte de la Pêcherie, le reſte n'étant que de groſſes Bourgades ou des villages. De loin on la prendroit pour une ville ornée de magnifiques maiſons; mais quoiqu'elle ſoit fort peuplée, on trouve, en y arrivant, qu'elle n'eſt en rien ſupérieure aux autres villes des Indes. Les Hollandois, à qui elle appartient, y ont fait bâtir une petite fortereſſe. La hauteur du pôle à Tutucurin, eſt, ſelon les obſervations du Pere Noel, de 8 deg. 52 min.

Après Tutucurin, *Manapar* eſt l'endroit de cette côte le plus remarquable. Les Chrétiens y avoient autrefois une belle égliſe, mais elle fut convertie en magaſin par les Hollandois, & on a été obligé d'en bâtir une autre. Suivant l'obſervation qu'on y a faite, la hauteur du pôle eſt de 8 deg. 27 min. Pour ce qui eſt de la longitude, elle eſt aſſez réguliérement marquée à 98 deg. 45 min.

Je dirai ici en paſſant que j'ai ſouvent admiré la connoiſſance parfaite que les Indiens ont des rhumbs de vent : il n'y a pas juſqu'aux enfans qui n'en ſoient inſtruits. Qu'on diſe à un Indien le chemin qu'il doit tenir par

rapport à tel rumb de vent, il ne ſe trompe jamais. Je me ſuis fait quelquefois un plaiſir, en marchant avec eux, de m'éloigner tant ſoit peu du nord, ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller, à peine avois-je fait quatre pas, qu'ils reconnoiſſoient l'erreur.

Il ne m'eſt pas permis d'oublier *Manar*, cette Iſle ſi célèbre par le grand nombre d'Idolâtres que ſaint Xavier convertit à la Foi, du nombre deſquels étoit le propre fils du Roi de *Jafanapatan*, qui furent tous égorgés par les ordres de ce Prince inhumain en haine du baptême qu'ils venoient de recevoir. Je ne pus retenir mes larmes, en marchant ſur cette terre arroſée du ſang de tant de Martyrs. Il n'eſt pas vrai que *Manar* appartienne au Roi de Maduré, comme le diſent quelques relations. Les Portugais la poſſédoient il y a plus de cent ans, & ce n'eſt que depuis l'année 1656 qu'ils furent contraints de l'abandonner, quand les Hollandois ſe furent emparés de Ceylan. C'étoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pêche des perles, mais on n'y en trouve preſque plus à préſent. L'Iſle de Manar n'eſt ſéparée de l'Iſle de Ceylan que par un petit canal qui n'eſt en quelques endroits

que de trente ou quarante pieds. Il n'y a qu'un petit fort qui domine ſur le canal. Les Portugais y avoient trois ou quatre égliſes, dont l'une étoit dédiée à ſaint Jean. C'eſt dans les fondemens d'une de ces égliſes, qu'ils trouverent une médaille de l'Empereur Claude : il n'eſt pas aiſé de comprendre comment elle a pu y être portée avant l'arrivée des Portugais.

Quoique j'aie été à Ceylan, je n'y ai pas demeuré aſſez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le Roi de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ſes Officiers qui revenoit des Indes. Cet Officier lui répondit que c'étoit une Iſle dont les mers qui l'environnoient étoient ſemées de perles, dont les bois étoient de canelle & les forêts d'ébene, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de cryſtal : en un mot le lieu que Dieu avoit choiſi pour le Paradis terreſtre. Cette deſcription eſt ſans doute exagérée, néanmoins on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit la plus belle Iſle qui ſoit au monde. Les Indiens l'appellent *Larka*, & tous les Idolâtres de l'Aſie la regardent comme le ſéjour de leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui eſt

une des principales Divinités Indiennes, y a demeuré à ce qu'ils prétendent. Les Pegouans aſſurent qu'*Anouman*, ſinge célèbre qu'ils adorent, y a accompagné *Vichnou* métamorphoſé en *Ramen*. Les Siamois diſent que leur Dieu *Somonocodon* a un de ſes pieds marqué dans l'Iſle. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux étrangers, avouent qu'une de leurs principales Idoles eſt venue de Ceylan. Cette Iſle a environ deux cens lieues de tour; elle eſt arroſée de quantité de belles rivieres, & les moiſſons y ſont abondantes. La Religion Chrétienne y floriſſoit, ſurtout à *Jafanapatan*, avant que les Hollandois s'en fuſſent rendus les maîtres: il y a encore d'excellens Miſſionnaires qui ſe ſont retirés à Candé & dans les autres Provinces intérieures de l'Iſle. Le Roi de Candé eſt fort gêné dans ſon commerce, & toutes les raretés de ſon Iſle lui ſont aſſez inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par lui-même ſa canelle & ſes éléphans, qui ſont les plus beaux & les plus généreux de toute l'Aſie.

Entre Manapar & Tutucurin ſe trouve une grande bourgade appellée Pumicael, & nommée par les Indiens *Poun-*

neicayel, où le Pere Antoine Criminal fut le premier de notre Compagnie qui reçut la couronne du martyre, lorſqu'il cultivoit la Chrétienté de la côte de la Pêcherie. Il expira noyé dans ſon ſang ſur la porte de ſon égliſe, & aux pieds des mêmes autels où il venoit de ſacrifier l'Agneau ſans tache. La latitude de Pumicael eſt de 8 deg. 38 min.

Il eſt temps de venir à la côte de Malabar : mais comme elle eſt aſſez connue, je ne m'y arrêterai que pour marquer les hauteurs du pôle que le Pere Noel y a priſes avec toute l'exactitude qu'on peut deſirer.

A *Tangapatan*, la diſtance du zenith à l'équateur eſt de 8 deg. 19 min. cet endroit eſt éloigné du cap de Comorin de huit lieues & demie Portugaiſes.

Coilan, qui eſt une ville plus élevée, a de hauteur de pôle 8 deg. 48 min.

Tanor, capitale d'une Principauté du même nom, a 11 deg. 4 min.

Calecut, ville autrefois très-célèbre, a 11 deg. 17 min.

Cananor a 11 deg. 58 min.

Depuis le cap de Comorin juſqu'à Cochin, & au-delà, les deux Etats les plus conſidérables ſont ceux de Travancor & de Zamorin. Le premier étoit,

il n'y a pas long-temps, ſous la domination d'une Reine qui ſe gouvernoit entiérement au gré de ſes Miniſtres. La ville de Cotate eſt ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce Royaume. Elle eſt ſituée aux pieds des montagnes, environ à quatre lieues du cap de Comorin, & eſt fort peuplée. On y a bâti une égliſe en l'honneur de ſaint François Xavier, au même endroit où les habitans voulurent le brûler vif dans ſa cabane. Ils y mirent le feu lorſqu'il y récitoit ſon bréviaire : le Saint vit tranquillement voler la flamme, & continua ſa priere ſans s'émouvoir. Après que la cabane eut été réduite en cendres, il parut ſain & ſauf, ſans avoir reçu aucune atteinte du feu. C'eſt un miracle que l'on ſçait dans le pays par tradition, & dont il n'eſt point fait mention dans les différentes vies qu'on a publiées de cet Apôtre. Les graces ſingulieres que Dieu accorde à ceux qui viſitent cette égliſe, y attirent un grand concours de peuples.

Pour ce qui eſt des Etats de Zamorin, Calecut qui en étoit la capitale, étoit autrefois très-célèbre, & c'eſt là que les Portugais aborderent la premiere fois qu'ils vinrent aux Indes. C'eſt au-

jourd'hui très-peu de choſe, & à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques deſcriptions qu'on en a faites. La mer gagne tous les jours du terrein ſur cette côte.

Cochin eſt une autre ville célèbre ſur la côte de Malabar. Lorſqu'elle étoit ſous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes apoſtoliques, qui alloient porter les lumieres de la Foi chez les Nations Idolâtres. Elle eſt maintenant ſous la puiſſance des Hollandois. Ils l'ont ruinée en partie, & ont fortifié avec de bons baſtions ce qu'ils en ont conſervé. Cette fortereſſe eſt défendue, d'un côté, par la mer, & de l'autre, par une grande riviere. Les maiſons y ſont belles, & les rues plus larges que dans les autres villes de la côte. Le Pere Noel y trouva la hauteur du pôle de 9 deg. 58 min.

Goa, par où je finis de parler de cette côte, eſt éloigné de Cochin de plus de cent lieues. Quand on y aborde par mer, on trouve à l'embouchure du fleuve *Mendoua* deux forts conſtruits aux pieds des montagnes & bien garnis de canons qui en défendent l'entrée. Cette entrée eſt fort étroite, parce que

les montagnes qui ſont de chaque côté ſe rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa & les terres des environs juſqu'à l'embouchure, plus de quatre cens pieces de canon. La riviere eſt large, belle & majeſtueuſe. Ceux qui ont navigé ſur ce fleuve, diſent que c'eſt un des plus agréables ſpectacles qui ſoit dans l'univers. On voit de tous côtés de très-jolies maiſons, des jardins utiles & agréables, des bois de palmiers plantés à la ligne, qui forment des allées à perte de vue. La ville étoit autrefois comparable & même ſupérieure en beaucoup de choſes aux plus belles villes de l'Europe : mais elle n'eſt plus ce qu'elle étoit il y a ſoixante ans. Il ne laiſſe pas d'y avoir encore de ſuperbes édifices : le palais du Viceroi & celui de l'Inquiſiteur ſont d'une magnificence achevée. Il y a pluſieurs belles égliſes, & notre Compagnie y a cinq maiſons. Mais ce qui la rendra à jamais recommandable, c'eſt le bonheur qu'elle a de poſſéder le corps miraculeux de ſaint François Xavier. L'air n'y eſt plus ſi bon, & c'eſt peut-être ce qui fait qu'elle n'eſt plus ſi peuplée. En récompenſe, il eſt admirable à la campagne & dans les lieux circonvoiſins. C'étoit pour les

anciens Empereurs de Bisnagar une contrée délicieuse, où ils venoient passer plusieurs mois de l'année. Goa a d'élévation du pôle 15 deg. 31 min., sa longitude est de 93 deg. 55 min.

Comme les Indiens vantent extrêmement la ville de *Cachi* qui est vers le nord, & *Ramanancor* qui est vers le sud, & que ce sont-là les deux pôles de leur Géographie, je ne puis me dispenser d'en parler. Il n'est pas aisé de dire ce que c'est que *Cachi*, non plus que l'endroit où il se trouve. Je rapporterai simplement quelques conjectures qui me persuadent que *Cachi* n'est autre chose que la ville de *Banare*, située sur le Gange. Les voici :

Les Pélerins de *Cachi* disent qu'en partant de Ramanancor, Golconde se trouve à la moitié du chemin. Or si Ramanancor est à neuf degrés dix minutes, & que Banare soit à vingt-six degrés trente minutes, comme le marquent nos voyageurs, il s'ensuit que Golconde, qui est, comme on l'assure, à dix-sept degrés, est presque au milieu de la route qu'on doit tenir.

D'ailleurs, les Indiens m'ont assuré que quelques Brames appellent *Cachi* du nom de *Vana raja*, comme qui diroit le

le déſert royal, ou plutôt le Roi des déſerts: parce que, diſent les Indiens, c'eſt dans un déſert aux environs de *Cachi*, que les plus célebres Hermites ſe ſont retirés pour faire pénitence. Or, comme le changement de l'*V* au *B* eſt facile, je ne doute preſque pas que par *Vanæ raja*, ils n'entendent la ville de *Banare*.

Cela paroît encore par les deux routes que tiennent les Pélerins pour ſe rendre à *Cachi*; ceux qui vont par *Golconde*, diſent qu'au ſortir de *Bagnagar*, il faut prendre tant ſoit peu à l'eſt, & que par-là ils ſe rendent droit à leur terme. Les autres qui vont par Agra, afin de viſiter *Matura* qui ſe trouve ſur cette route, & qui eſt un autre Pagode fameux par la naiſſance de *Krichnen*, aſſurent pareillement qu'on quitte le *Gemma* à main gauche, & qu'on marche preſque toujours vers l'orient; or, il eſt certain qu'il n'y a de lieu conſidérable que *Banare*, auquel aboutiſſent ces deux routes.

Autre conjecture. *Cachi* eſt parmi les Indiens, ce qu'étoit Athenes parmi les Grecs: c'eſt, diſent-ils, la plus fameuſe Univerſité du monde; c'eſt-là qu'on enſeigne toutes les ſciences; & quoique maintenant il y ait peu d'étudians, il y

a néanmoins pluſieurs Docteurs qui ont chacun un certain nombre de Diſciples Ils s'aſſemblent ſous de grands arbres, ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à *Banare*. Un de nos plus célebres voyageurs aſſure qu'il y a auprès du Pagode un College qui a été bâti aux frais du plus puiſſant *Raja* de l'Empire Mogol, afin d'y élever la jeune Nobleſſe. Il ajoute que deux enfans de ce Prince y étoient actuellement ſous la conduite des Brames, & qu'ils apprenoient à lire & à écrire dans une langue bien différente de celle du peuple. Cette langue eſt ſans doute le *Samouſeradam* qu'on parle vers le nord, ou le *Grandam* qui eſt en uſage dans l'Inde méridionale.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant s'embarraſſer de *Cachi* ? C'eſt que les Idolâtres en parlent ſans ceſſe & en des termes les plus magnifiques. C'eſt, ſelon eux, un lieu ſacré & divin, c'eſt le ſéjour de leurs Divinités : *Ramen* & les plus célebres Hermites ont accompli leur pénitence dans les bois qui environnent *Cachi*. Quiconque meurt dans une terre ſi ſainte, ſes péchés lui ſont pardonnés ; il va droit au Ciel. Un homme qui a fait le voyage de *Cachi*,

eſt, par cette ſeule raiſon, infiniment reſpectable ; n'eût-il aucun mérite d'ailleurs, c'en eſt un grand d'avoir été à *Cachi*. Enfin ils ſe plaignent de n'avoir pas d'expreſſions aſſez nobles pour repréſenter dignement la ſainteté d'un lieu ſi vénérable.

Pour ce qui eſt de *Banare*, que je crois être le *Cachi* des Indiens, je n'en puis dire que ce que j'en ai appris des Européens qui y ont voyagé. C'eſt, à ce qu'ils aſſurent, la ville la mieux bâtie des Indes ; preſque toutes les maiſons y ſont de pierres de taille ou de briques ; on y voit de très-beaux Caravanſeras (1) ; les rues y ſont pourtant étroites. Le Gange baigne les murailles de la ville ; la ſituation en eſt belle ; le pays d'alentour fertile & délicieux. Depuis la porte du Temple juſqu'au Gange, il y a pluſieurs marches de pierre interrompues de temps en temps par des plateformes. Ce récit eſt conforme à ce que les Indiens rapportent du Pagode de *Cachi :* ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parlerai avec plus de certitude de *Ramanancor*, que les Indiens appellent

(1) Bâtiment deſtiné à loger les voyageurs.

Rameiſſouram : parce que, dans le premier voyage que j'ai fait à la côte de la Pêcherie, je demeurai dix jours dans l'iſle où eſt ce Pagode. Cette iſle a huit à neuf lieues de circuit. Quoiqu'elle ſoit très-ſabloneuſe, on y voit pourtant de beaux arbres. Il n'y a que quelques villages. Le Pagode eſt vers la partie méridionale. Je n'y ai point vu ces trois cens colomnes de marbre dont parle une relation imprimée. Le Pagode m'a paru moins beau & plus petit que pluſieurs autres qui ſont dans les terres. Je crois qu'il n'eſt ſi fort eſtimé qu'à cauſe du bain qu'on prend dans la mer; car les Idolâtres ſont perſuadés que ce bain efface entierement les péchés, ſurtout ſi on le prend au temps des éclypſes du ſoleil & de la lune. J'eus alors la conſolation d'apprendre que dans un lieu où l'on rend tant d'honneur au démon, Dieu s'étoit choiſi de fideles adorateurs. La Providence me conduiſit dans un petit village où je trouvai une Chapelle bâtie par les Chrétiens qui s'y étoient retirés, & j'y baptiſai pluſieurs de leurs enfans.

Avant que de pénétrer dans l'Inde méridionale, je dirai encore un mot de *Golconde* & de *Viſapour*, deux villes

dont il eſt à propos de donner la connoiſſance, parce que nos Miſſionnaires ont ſouvent occaſion d'en parler.

La ville qu'on appelle aujourd'hui *Golconde*, n'étoit autrefois qu'un jardin agréable à deux lieues de la fortereſſe qui portoit ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar*, & dans la ſuite le nom de *Golconde* lui eſt reſté. Elle eſt à peu près de la grandeur d'Orléans : elle eſt bien ſituée, & les rues en ſont belles. La riviere qui y paſſe & qui va ſe jetter dans la mer de *Maſulipatan*, eſt large, & roule des eaux fort claires. On y a bâti un pont qu'on dit être auſſi beau que le pont-neuf de Paris : le palais du Roi eſt magnifique. Depuis que cette ville eſt devenue la conquête du Mogol, elle n'eſt plus ſi peuplée qu'elle l'étoit auparavant. Aurengzeb la pilla entiérement avant que de prendre la fortereſſe. C'eſt dans le Royaume de *Golconde* que ſe trouve la fameuſe mine de diamans.

Viſapour, capitale du Royaume de *Décan*, eſt une autre grande ville ſituée ſur le fleuve *Mendoua*. Le palais du Roi eſt vaſte : il eſt entouré de foſſés pleins d'eau, où il y a grand nombre de crocodiles, qui ſervent, ſelon l'uſage des

Indiens, à rendre une fortereſſe moins acceſſible. Le Roi, que les Portugais appellent l'*Idalcan*, avoit trois bons ports ſur la côte qui regne depuis Goa juſqu'à Surate. Le principal eſt *Rajapour*, qu'on ne trouve point marqué dans pluſieurs cartes, non pas même dans celles que les Hollandois ont fait graver avec beaucoup de ſoin. Ce Royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes mémoires que Viſapour eſt à dix-ſept dégrés trente minutes d'élévation du pôle.

Entrons maintenant dans l'Inde méridionale, qui contient les Royaumes de *Maduré*, de *Mayſſur*, de *Tanjaour*, de *Gingi*, & de *Carnate*, où ſont établies les Miſſions de notre Compagnie, & parcourons ces petits Etats l'un après l'autre.

Je commence par le Royaume de *Maduré*. Il eſt borné à l'orient par les Etats du Roi de *Tanjaour*; au midi par la mer méridionale des Indes; à l'occident par les Etats des Princes de Malabar; au nord par les terres de *Mayſſur* & par celles qui appartiennent au Gouverneur de *Gingi*. Ce Royaume eſt auſſi grand que le Portugal. Son revenu eſt d'environ huit

millions. On y compte ſoixante-dix *Palleacarens* : ce ſont des Gouverneurs abſolus dans leurs petits Etats, & qui ne ſont tenus qu'à payer une taxe que le Roi de *Maduré* leur impoſe. Ce Prince peut mettre aiſément ſur pied vingt mille hommes d'infanterie & cinq mille de cavalerie. Il a près de cent éléphans qui lui ſont d'un grand ſecours pour la guerre.

Maduré eſt la Capitale du Royaume : elle eſt environnée d'une double muraille : chaque muraille eſt fortifiée à l'antique de pluſieurs tours quarrées avec des parapets, & garnie d'un bon nombre de canons. La fortereſſe dont la forme eſt quarrée, eſt entourée d'un foſſé large & profond avec une eſcarpe & contreſcarpe très-fortes. Il n'y a point de chemin couvert à l'eſcarpe. Au lieu de glacis, on voit quatre belles rues, qui répondent aux quatre côtés de la fortereſſe. On en peut faire le tour en moins de deux heures. Les maiſons qui bordent ces rues, ont de grands jardins du côté de la campagne qui eſt belle & fertile.

L'intérieur de la fortereſſe ſe diviſe en quatre parties : celles qui ſont à l'orient & au midi contiennent le Palais

du Roi. C'eſt un labyrinthe de rues ; d'étangs, de bois, de ſalles, de galleries, de colomnades, & pluſieurs maiſons ſemées ça & là. Quand on y a une fois pénétré, il n'eſt pas aiſé d'en trouver l'iſſue. Lorſque les Rois de *Maduré* y faiſoient leur ſéjour, on n'y trouvoit que des femmes & des Eunuques. Le fameux *Troumoulanaiken*, qui a le plus contribué aux embelliſſemens de ce Palais, y tenoit pluſieurs milliers de femmes renfermées. Les ſalles publiques où l'on donnoit audience étoient magnifiques. A l'entrée ſe trouvoit une grande galerie ſoutenue par 20 groſſes colomnes de marbre noir bien travaillées. De-là on paſſoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre parties du monde : chaque corps de logis avoit au milieu un dôme fort élevé & chargé d'ouvrages de ſculpture. Ces quatre dômes étoient réunis par huit galleries, dont les angles étoient flanqués de tourelles. Le deſſein de ce Palais, à ce que m'a aſſuré un ancien Miſſionnaire, a été dreſſé par un Européen : on y voit effectivement pluſieurs ornemens d'architecture d'Europe, mêlés avec l'architecture Indiennne.

Dans la ſeconde partie de la forte-

reſſe eſt le temple de *Chokanaden ;* c'eſt l'Idole qu'on adore au *Maduré.* A l'orient du Pagode, ſont pluſieurs beaux portiques. Au nord d'un de ces portiques, ſe voit un char magnifique, deſtiné à porter l'Idole en triomphe le jour de ſa fête. Le Pagode eſt environné d'une triple muraille, & entre chaque muraille ſont pluſieurs belles allées de grands arbres, très-unies & bien ſablées. On trouve quatre grandes tours, à l'entrée des quatre principales portes du Pagode. Les Brames prétendent qu'elles ont coûté des ſommes immenſes. Texeira rapporte qu'il y a à *Maduré* des tours dorées : pour moi je n'y en ai point vu de cette eſpece. Le reſte de l'eſpace intérieur de la fortereſſe eſt partagée en pluſieurs rues, en des étangs, & en des places publiques.

La riviere qui paſſe auprès de *Maduré* ſeroit belle, ſi on ne la faiſoit couler dans de grands étangs qui la tariſſent ; elle dégénere enfin en ruiſſeau.

Au-deſſous de la Ville on a conſtruit un canal qui va du nord au ſud, & qui ſe jette dans cinq beaux étangs à l'oueſt de *Maduré.* Il y a dans ces étangs d'autres canaux qui conduiſent l'eau dans les foſſés lorſqu'on le ſouhaite.

A l'orient de la fortereſſe on voit trois autres chars de triomphes : ils ſont magnifiques quand on les a ornés. Le plus grand ne peut être tiré, à ce que diſent les Indiens, que par pluſieurs milliers de perſonnes : je n'en ſuis pas ſurpris, la machine en elle-même eſt énorme ; on y fait monter juſqu'à 400 perſonnes dont les fonctions ſont différentes : de groſſes poutres forment cinq étages, & chaque étage a pluſieurs galeries. Quand cette machine eſt couverte de toiles peintes, de pieces de ſoie de diverſes couleurs, de banderolles, d'étendarts, de paraſols, de feſtons de fleurs repréſentés ſous différentes figures, & que tout cela ſe voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le ſpectacle n'en ſoit agréable. Le char eſt traîné au ſon des tambours, des trompettes, des hauts-bois, & de pluſieurs autres inſtrumens ; & il eſt traîné ſi lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la fortereſſe. Tels ſont les honneurs que cette aveugle Gentilité rend aux démons.

Du côté du nord, au-deſſus de la fortereſſe, dans la rue qui va eſt & oueſt, étoient autrefois les Egliſes des Chrétiens : l'une qui avoit été fondée

par le Pere de Nobilibus; & l'autre plus ancienne dédiée à notre Dame, & deſſervie par les Jéſuites. Ces Egliſes furent tout-à-fait renverſées, lorſque la ville fut priſe & ruinée en partie par le Roi de *Mayſſur*: on en a bâti une nouvelle dans un des fauxbourgs auprès de la riviere qui s'appelle *Vaighei*. *Maduré* a beaucoup perdu de ſon nacienne ſplendeur depuis l'irruption des Mayſſuriens, & depuis que les derniers Rois ont tranſporté leur Cour à *Trichirapali*, qui par là eſt devenue la Capitale du Royaume. La latitude de *Maduré* eſt à peu-près de dix dégrés vingt minutes, ſa longitude de quatre-vingt-dix-huit dégrés trente-deux minutes.

Trichirapali, où le Prince réſide, eſt une ville fort peuplée, & d'une grande étendue: elle contient plus de trois cens mille ames: c'eſt la plus grande fortereſſe qui ſoit depuis le cap de *Comorin* juſqu'à *Golconde*. De nombreuſes armées l'ont ſouvent aſſiégée, & toujours inutilement; auſſi les Indiens diſent-ils qu'elle eſt imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune de ſoixante tours quarrées éloignées les unes des autres de quatre-vingt ou de cent pas. La ſeconde

enceinte eſt plus élevée que la premiere, & eſt garnie de 130 pieces de canon d'un aſſez gros calibre. Cette ſeconde enceinte eſt encore partagée en deux fortereſſes, qu'ils appellent la fortereſſe du nord & la fortereſſe du ſud : celle-ci a la muraille intérieure plus baſſe que l'autre : on y voit une haute montagne qui ſert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne eſt l'arſenal, & au bas eſt le palais du Prince. Le dedans de la fortereſſe intérieure eſt aſſez agréable : c'eſt un grand amphithéâtre quarré avec ſes dégrés de tous côtés pour monter ſur les remparts. Le dernier dégré le plus voiſin de la terre eſt à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte de muraille, il y en a dix-huit autres plus grandes, où l'on met les proviſions de bouche & les munitions de guerre qui n'ont pu entrer dans l'arſenal. On renouvelle tous les ans les proviſions de ris, & celui que l'on tire des greniers, eſt livré aux ſoldats pour une partie de leur ſolde. La garniſon eſt d'environ ſix mille hommes & quelquefois davantage.

Le foſſé qui environne la fortereſſe eſt large & profond : il eſt plein d'eau

& il y a quelques crocodiles. On a été obligé de creuſer ce foſſé dans le roc en pluſieurs endroits, ce qui n'a pu ſe faire ſans de grandes dépenſes. *Trichirapali* a quatre grandes portes qui répondent aux quatre principales parties du monde : il n'y en a maintenant que deux, ſçavoir celle du ſeptentrion & celle du midi qui ſoient ouvertes. Celle d'orient qu'on appelle auſſi la porte de *Tanjaour* a été long-temps murée : celle d'occident n'eſt libre qu'aux femmes du Palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la place : la premiere au ſon des tambours & des trompettes lorſque le jour baiſſe : la ſeconde vers neuf heures avec le haut-bois & quelques autres inſtrumens : la troiſieme ſe fait en ſilence vers minuit. On en fait quelquefois une quatrieme à trois heures après minuit.

La riviere de *Caveri* va de l'oueſt à l'eſt de la forteresſe. Au-deſſus de *Trichirapali* on a conſtruit un canal large & profond qui porte l'eau autour de la ville. De ce grand canal ſortent pluſieurs autres petits canaux, qui vont ſe rendre dans de grands étangs, qu'on trouve au-dedans & au-dehors de la ville. On y voit pluſieurs places publiques &

plusieurs Bazars : il y en a deux considérables qui sont placés aux deux principales portes : celui du nord s'étend jusques sur les bords du *Caveri*. Au de-là du *Caveri* on trouve un autre bras du fleuve *Coloran*, & c'est au milieu de ces deux grandes rivieres qu'on a bâti le Pagode de *Chirangam*, le plus beau que j'aie vu aux Indes.

Il s'en faut bien que le palais de *Trichirapali* soit aussi superbe que celui de *Maduré*. J'y suis entré trois fois : il consiste en un amas de salles, de galleries, & d'appartemens intérieurs. Le Divan (1) qu'a fait bâtir le *Talavai* (2), est soutenu par de beaux piliers fort élevés contre la coutume des Indiens. On voit au-dessus une belle platte-forme. Les jardins ne sont point à comparer à ceux d'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets d'eau, & à l'entrée d'un de ces jardins une grande salle ouverte de tous côtés & entourée de fossés assez profonds : on les remplit d'eau quand la Reine y vient prendre le frais : les piliers qui soutiennent cette salle, sont alors couverts de brocards d'or, &

(1) Tribunal où l'on rend la Justice.
(2) Général d'Armée.

le haut de la ſalle eſt orné de feſtons de fleurs, & de pieces de damas de différentes couleurs. Les Chrétiens ont quelques Egliſes à *Trichirapali*; mais comme on ne peut pas y demeurer longtemps avec ſûreté, j'en ai fait bâtir une à trois lieues de la ville, où les Miſſionnaires réſident plus ordinairement. La hauteur du pôle y eſt de onze dégrés quarante minutes, la longitude de quatre-vingt-dix-huit dégrés quarante-deux minutes. On compte environ quarante lieues de *Trichirapali* à *Maduré*, à cauſe des détours qu'on eſt obligé de prendre pour éviter les bois qui ſont infeſtés de voleurs: mais le voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une allée de beaux arbres, qui commence au ſortir de la ville, & qui continue juſqu'aux portes de *Maduré*.

A l'orient de *Maduré*, eſt le Royaume *de Tanjaour*. Les terres de ce petit Etat ſont les meilleures de toute l'Inde méridionale: le fleuve *Caveri* ſe partage en pluſieurs bras, qui arroſent & fertiliſent toute cette contrée. Les revenus du Prince vont juſqu'à douze millions. *Tanjaour* qui en eſt la Capitale, n'étoit autrefois qu'un Temple d'Idoles, comme

étoient dans les commencemens la plûpart des Fortereſſes de ces petits Royaumes. Cette Fortereſſe a une double enceinte comme celle de *Trichirapali*, mais elle n'eſt pas ſi bien bâtie : ſes foſſés ſont moins profonds, & il eſt moins aiſé de les remplir d'eau. La Fortereſſe intérieure ſe diviſe en deux parties, dont l'une eſt au nord, & l'autre au ſud. Dans celle du nord on voit le Palais du Roi, qui n'a rien de magnifique : il n'y a que quelques tours aſſez jolies. On a bâti dans la partie du ſud le Pagode de *Peria Oureyar*. Au nord du Temple eſt un vaſte étang bordé de pierres de taille : les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs ; j'en ai vu qu'on admireroit en Europe. Les environs de *Tanjaour* ne ſont arroſés que par un petit ruiſſeau : plus loin on trouve la petite riviere de *Vinnarou*, & au-delà le *Caveri*, qui eſt un des grands bras du *Coloran*. La latitude de *Tanjaour* eſt de 11 dégrés 27 min. la longitude de 99 dégrés 12 min.

En allant de *Tanjaour* au nord, & tirant un peu vers l'eſt, on trouve la Fortereſſe de *Gingi*, capitale d'un petit Royaume de ce nom. Il y a environ cinquante à ſoixante ans que le fameux

Sevagi s'en étoit rendu le maître, & par conſéquent de tout le pays : car c'eſt une choſe conſtante aux Indes que les terres qui environnent une Fortereſſe en ſont inſéparables. Le fils de Sevagi la conſerva quelques années : mais Aurengzeb, après la conquête des Royaumes de Golconde & de Viſapour, y envoya une armée, dont les efforts furent d'abord inutiles. L'Empereur Mogol ne ſe rebuta point, il mit à la tête de ſon armée un Général de réputation nommé *Julfakarkan*. Le deſſein du Général étoit de prolonger le ſiége, parce qu'il trouvoit ſon intérêt dans ſa durée : mais *Daourkan*, un de ſes Officiers ſubalternes, preſſa ſi vivement l'attaque de ſon côté, qu'il emporta la place, & mit par cette conquête tout le Royaume ſous la puiſſance d'Aurengzeb.

Ce que cette Fortereſſe a de particulier, ce ſont trois montagnes qui y forment une eſpece de triangle. On a bâti un Fort ſur la cime de chaque montagne, d'où l'on peut abîmer à coups de canon ceux qui ſe ſeroient emparés de la Ville. Cette Ville eſt au bas des montagnes, qui s'uniſſent entre elles par des murailles, & par des tours

placées d'eſpace en eſpace. Un de ces Forts a communication avec un bois épais, qui favoriſe le ſecours qu'on peut faire entrer aiſément dans la Place. La hauteur du pôle de *Gingi* eſt de 12 dégrés 10 min., la longitude d'environ 100 dégrés.

Au nord de *Gingi* l'on découvre le Royaume de *Carnate*. C'eſt un pays aſſez ſemblable à ceux dont je viens de parler. *Cangibouran* en eſt la Capitale: c'étoit autrefois une Ville célebre qui renfermoit dans ſes murs plus de trois cens mille habitans, ſi l'on en croit les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes tours, des Temples, des ſalles publiques, & de forts beaux étangs.

Il ne me reſte plus qu'à parler du Royaume de *Mayſſur*, qui eſt à l'occident de *Carnate*. Ce petit Etat eſt de tous ceux que le Mogol n'a pas ſubjugués, celui qui eſt devenu le plus conſidérable par les conquêtes que ſes Princes ont faites de pluſieurs Fortereſſes, ſoit dans le Royaume de *Maduré*, ſoit dans les autres Etats voiſins. On lui donne près de quinze millions de rente. Il a mis ſur pied des armées de trente mille hommes

d'infanterie, & de dix mille de cavalerie. Le P. Cinnami, Jéſuite, fondateur de la Miſſion établie dans ce Royaume, aſſure que dès l'année 1650, les Etats de *Mayſſur* s'étendoient depuis le commencement de l'onziéme degré de latitude ſeptentrionale juſqu'à la fin du treiziéme & au-delà. Les terres du Zamorin & des autres Princes de Malabar le bornent du côté de la mer.

Ce qui a rendu les Mayſſuriens ſi redoutables à leurs voiſins, c'eſt la maniere cruelle & ignominieuſe dont ils traitent les priſonniers de guerre : ils leur coupent à tous le nez : on met enſuite les nés coupés dans un vaſe de terre, on les ſale pour les garder, & les envoyer à la Cour. Les officiers & les ſoldats ſont récompenſés, à proportion du nombre de priſonniers qu'ils ont traités avec cette inhumanité. *Chirangapatnam* eſt la capitale du Royaume ; elle eſt ſituée environ à 13 dégrés 15 min. de latitude nord. La Fortereſſe reſſemble à nos anciennes villes qui étoient fortifiées par des tours ; elle a un bon foſſé ; le Palais du Roi n'a rien de remarquable. Le Pagode eſt célébre : les Chrétiens y ont une aſſez jolie Egliſe.

Je ſuis entré, comme vous voyez, mon Révérend Pere, dans un aſſez grand détail de tout ce qui concerne cette partie de l'Inde où ſont établies nos Miſſions, connues depuis long-temps ſous le nom de *Maduré*. Les remarques que cette lettre contient, rendront & plus utile & plus agréable la lecture des lettres que les Miſſionnaires ont écrites juſqu'ici, ou qu'ils pourront écrire dans la ſuite, & faciliteront l'intelligence de la Carte que je vous envoye. J'ai l'honneur d'être dans la participation de vos ſaints Sacrifices, &c.

LETTRE

Du Pere Le Gac, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à M. le Chevalier Hébert, Gouverneur de Pondichéry.

A Chrucſnabouram, ce 10 Décembre 1718.

MONSIEUR,

La paix de Notre Seigneur.

Le deſir que vous avez d'être inſtruit des bénédictions que Dieu répand ſur nos travaux, eſt l'effet de votre zèle pour le progrès de la foi dans ces contrées idolâtres. Le devoir auſſi bien que la reconnoiſſance me portent également à ſatisfaire une inclination ſi digne de votre piété. D'ailleurs les dernieres paroles que vous me dites, lorſque je partis de Pondichery pour retourner dans les terres, ſont pour moi des ordres auxquels je me ferois ſcrupule de manquer. C'eſt donc pour m'y conformer que j'ai l'honneur de vous entretenir de ce qui eſt arrivé de plus conſi-

dérable depuis deux ou trois ans dans notre Miſſion de Carnate.

L'expérience que vous avez, Monſieur, de ce qui ſe paſſe dans l'Inde, ne vous laiſſe pas ignorer combien il s'y trouve d'obſtacles à la propagation de l'Evangile. Un des plus grands vient de la part des *Gouroux*, que les Indiens regardent à-peu-près ici de même que nous regardons en Europe les Directeurs & les Peres ſpirituels, avec cette différence que ces *Gouroux* n'ont d'autre application que d'amaſſer de l'argent, & d'en tirer par toute ſorte de voies de ceux qui s'abandonnent à leur conduite. Mais ce qui m'a étrangement ſurpris, c'eſt de voir que les Indiens, qui, la plupart, ſont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus Directeurs, & qui même ſont ſouvent les témoins & les complices de leurs déſordres, ne laiſſent pas d'avoir pour eux la plus profonde vénération, & de regarder comme un péché énorme les plus légeres fautes qu'ils commettroient à leur égard.

Quelques-uns d'eux gardent, en apparence, le célibat, tandis qu'en ſecret ils ſe livrent aux plus grands excès du libertinage. Les autres ſont mariés, & c'eſt des vexations faites à leurs diſci-

ples qu'ils entretiennent leur nombreuſe famille. L'argent qu'on leur préſente, ce n'eſt point à titre d'aumône qu'ils le reçoivent, ils le regardent comme une dette à laquelle on ne peut manquer de ſatisfaire ſans mériter les plus cruelles inſultes. Ils ont une liſte exacte de leurs diſciples : ils ſçavent en quel lieu ils demeurent, & ſur-tout s'ils ſont riches. Il y en a qui envoient de temps en temps quelque domeſtique pour viſiter leurs diſciples, & pour lever le tribut ordinaire ; mais comme la préſence du *Gourou* a quelque choſe de plus impoſant, la plupart ne s'en fiant qu'à eux-mêmes, parcourent en perſonne les villes & les bourgades où demeurent leurs dévots & dévotes. Ils marchent preſque toujours accompagnés de leurs femmes, de leurs enfans & de leurs domeſtiques. On juge de leur mérite & de la ſomme qu'on doit leur payer, à proportion que leur ſuite eſt nombreuſe.

Quand le *Gourou* eſt prêt d'arriver en un lieu, on a ſoin d'en donner avis à ſes diſciples : les principaux de ce lieu vont le recevoir, & le conduiſent au ſon des inſtrumens, dans le logement qu'on lui a préparé. On le défraye, lui & ſa ſuite, durant ſon ſéjour, c'eſt-à-dire,

jusqu'à ce qu'on lui ait remis la somme dont on est convenu; car il n'y a point de crédit à espérer, il faut vendre ou emprunter de quoi le satisfaire. Si quelqu'un refuse de payer sa taxe, il est cité aussi-tôt devant le *Gourou*, qui lui reproche son peu de zèle & de piété. Si ces reproches sont inutiles, il le fait battre en sa présence, ou bien, ce qui est le comble de l'infamie, il lui fait couvrir le visage de fiente de vache, il le déclare retranché de sa caste, & il n'est réhabilité qu'en donnant beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en demandoit d'abord.

On voit de ces *Gouroux* qui impriment un fer rouge sur les épaules de leurs disciples; mais c'est là une grace qu'ils n'accordent qu'après avoir tiré d'eux quelques fanons (1). En d'autres endroits ils tiennent des assemblées nocturnes, où se rendent les plus fervens disciples de tout sexe. Là, après avoir bu abondamment de la raque, & s'être remplis de toute sorte de viandes, ils s'abandonnent aux plus infames excès. Tels sont les ministres dont le démon se sert pour retenir ces peuples dans

(1) Un fanon vaut cinq sols de notre monnoie.

l'idolâtrie,

ſ'idolâtrie, & pour arrêter le progrès e l'Evangile.

Un de ces *Gouroux* vint, il y a peu de temps, à *Cotta Cotta*, où quelques-uns de ſes diſciples avoient embraſſé la loi Chrétienne. Il ſe déchaîna fort contr'eux & contre la Religion qu'ils profeſſoient. Ces généreux Néophytes allerent le trouver, & lui demanderent ſi c'étoit un crime de reconnoître & adorer le ſeul vrai Dieu. Le *Gourou* qui n'avoit point de raiſons ſolides à leur oppoſer, eut recours aux menaces ordinaires de les déclarer déchus de caſte. Les Néophytes donnerent avis de ce qui ſe paſſoit aux Chrétiens des villages voiſins : ceux-ci s'aſſemblerent en foule dans cette petite ville, & là, ſous les yeux du *Gouroux*, ils paſſerent la plus grande partie du jour & de la nuit à réciter leurs prieres, à chanter des cantiques ſpirituels, & à lire publiquement les livres qui traitent des vérités de la foi, & qui réfutent les erreurs des Gentils.

Le Prince qui fut informé du tumulte qu'excitoit le *Gourou*, le blâma de ſon imprudence, & lui conſeilla de ſe retirer le plus ſecrettement qu'il lui ſeroit poſſible. Il ſuivit ce conſeil ; & perdant

l'eſpérance de réduire ſes anciens diſciples, il ſortit de la ville à petit bruit. Les Chrétiens qui ſe douterent qu'il iroit publier ailleurs que ſa préſence avoit confondu les déſerteurs d'entre ſes diſciples, & qu'il les avoit punis comme ils le méritoient, le ſuivirent de bourgade en bourgade, & enfin s'étant trouvés dans une petite ville où le *Gourou* s'étoit retiré, & où ils l'avoient encore pourſuivi, ils aſſemblerent les principaux habitans, & en leur préſence, celui des Chrétiens qui portoit la parole au nom de tous, réfuta d'abord, avec autant de modeſtie que de force, les calomnies que répandoit effrontément le *Gourcou*, & il expoſa enſuite en peu de mots l'excellence de la Religion Chrétienne, & les raiſons qu'ils avoient eues de l'embraſſer. Dieu donna tant de bénédictions à ſes paroles, que les Gentils même ſe déclarerent en faveur des Chrétiens, ce qui acheva de confondre ce faux Docteur. Les Chrétiens euſſent pu lui reprocher ſa vie ſcandaleuſe; mais un reſte de reſpect qu'ils conſervoient pour lui, les empêcha de révéler publiquement ſes honteux excès.

Voici un autre trait de la malice des *Gouroux*. Un infidele nommé *Rangappa*,

de la caſte des Tiſſerands, & qui avoit la réputation d'un homme d'eſprit & de probité, ſe détermina à ſe faire inſtruire des vérités du Chriſtianiſme. Son exemple fut imité de pluſieurs idolâtres. On s'aſſembloit chez lui tous les ſoirs, la priere s'y faiſoit en commun, & elle étoit ſuivie de l'explication de nos myſteres que faiſoit le Catéchiſte. Le *Gourou* qui n'étoit qu'à trois lieues delà, fut averti du deſſein de *Rangappa*, & il ſe rendit auſſi-tôt au village, ne pouvant ſe réſoudre à perdre un de ſes plus fideles diſciples, c'eſt-à-dire, celui dont il tiroit le plus d'aumônes. Il aſſembla ſes autres diſciples, & leur déclara le deſſein qu'il avoit de punir d'une maniere éclatante le perfide qui vouloit l'abandonner. Quelques-uns d'eux lui remontrerent modeſtement que le Catéchiſte étoit chez *Rangappa;* qu'il ne manqueroit pas de le défier à la diſpute en préſence des principaux du village; que ſelon les apparences il n'en ſortiroit pas à ſon honneur; que du caractere dont étoit ſon ancien diſciple, on ne devoit pas eſpérer qu'il changeât de réſolution; que d'uſer contre lui de violence & d'en venir aux voies de fait, c'étoit s'expoſer à être cité devant le

Prince; que l'affaire portée à ce tribunal diminueroit le zèle & les libéralités de ſes diſciples; qu'enfin tout ce qu'il pouvoit faire pour le préſent, c'étoit d'uſer de menaces. Ce fut en effet le parti qu'il prit: il menaça, il invectiva contre le Miſſionnaire, & il ſe livra à tous les emportemens d'une fureur inutile.

La maniere dont ce *Gourou* reçoit ſes aumônes eſt tout-à-fait riſible. Il s'entoure le corps d'une ſimple toile: il tient d'une main une petite béquille, & de l'autre un panier d'ozier. Il a ſur la tête un petit panier ouvert en forme de bonnet. Dans cet équipage il marche à grands pas en chantant les louanges de ſon Dieu: il ne s'arrête point pour demander l'aumône: ceux qui la doivent faire ſe préſentent à la porte de leur maiſon, & lui, baiſſant la tête, reçoit ce qu'on lui donne dans ſon bonnet d'ozier: quand ce bonnet eſt preſque plein, il le vuide dans le panier qu'il tient à la main.

Rangappa avoit eu auparavant un autre *Gourou* dont il raconte toute ſorte d'infamies. Pour toute inſtruction il lui avoit donné une demi-aune de toile ſur laquelle il avoit imprimé ſes deux pieds, lui ordonnant de faire tous les jours

un ſacrifice à cette toile. C'étoit, diſoit-il, un moyen infaillible d'expier ſes péchés & d'obtenir le Ciel. Ce prétendu ſacrifice conſiſtoit à étendre la toile par terre, à y jetter quelques fleurs, & à brûler de l'encens. C'eſt ainſi que le démon ſe joue de ces pauvres idolâtres. *Rangappa* cherchoit depuis long-tèmps la vérité; depuis qu'il l'a trouvée, il eſt rempli d'un ſaint zèle pour la faire connoître aux autres.

On ne commence gueres à faire des inſtructions dans une bourgade, que l'ennemi du nom chrétien n'y excite incontinent quelque orage. Quelques familles de Gentils convaincus de la vérité de notre ſainte Religion, avoient fait prier un de mes Catéchiſtes de venir dans leur village pour les inſtruire. A peine y fut-il arrivé, que deux ſoldats Maures entrerent dans la maiſon où les proſelytes étoient aſſemblés. « Nous venons ici, dirent-ils, de la » part du Brame à qui appartient ce vil- » lage: il a appris qu'un eſpion s'y étoit » réfugié, & nous avons ordre de nous » ſaiſir de ſa perſonne ». Le Catéchiſte qui eſt encore jeune, mais qui a beaucoup de fermété: « C'eſt à moi, leur répondit-il, que vous en voulez: c'eſt

» volontiers que j'irai trouver le Brame ». Incontinent il ſuivit les ſoldats.

Lorſqu'il fut en préſence du Brame, il lui dit d'un ton ferme : « Vous ſou- » haitez ſçavoir qui je ſuis & ce que » je viens faire dans votre village : » j'y viens enſeigner la vérité à ceux » qui veulent la connoître ». Le Brame, après quelques railleries, chercha à l'intimider, ſuppoſant toujours qu'il étoit l'eſpion d'une ville voiſine avec laquelle il étoit en guerre ; & le faiſant dépouiller de ſes vêtemens, il étala avec affectation les divers inſtrumens dont on ſe ſert pour punir les criminels. Le Catéchiſte parut peu touché de cet appareil : « La Religion que » je prêche, dit-il, eſt connue dans » pluſieurs villes voiſines : le principal » Brame qui les gouverne a reçu avec » eſtime le *Saniaſſi* (1) dont j'exécute » les ordres : j'arrive d'une bourgade » qui n'eſt qu'à une demi-lieue d'ici, » où j'ai demeuré quelques jours : ceux » qui y ſont le plus diſtingués par leur » rang, ne pouvoient ſe laſſer d'enten-

(1) C'eſt le nom qu'aux Indes on donne aux Miſſionnaires.

» dre la lecture des livres qui expliquent » les vérités que j'enſeigne ».

Ces paroles ne firent nulle impreſſion ſur le Brame, & il ordonna que le Catéchiſte fût renfermé pendant la nuit dans une étroite priſon. Cette priſon touchoit la maiſon du Brame, & il lui fallut entendre toute la nuit la lecture que le Catéchiſte faiſoit à haute voix des livres qui contiennent l'explication de nos ſaints myſteres. Le Brame le fit comparoître le lendemain. Deux principaux habitans d'un village voiſin qui ſe trouverent préſens, & qui connoiſſoient le Catéchiſte, rendirent un témoignage honorable à ſon innocence & à ſa vertu; de ſorte que le Brame ne put ſe défendre de lui rendre la liberté; mais il lui défendit expreſſément de reparoître ſur les terres de ſa dépendance. « Vos terres, » répliqua le Catéchiſte. ne s'étendent » tout au plus qu'à deux ou trois lieues » d'ici; tout l'univers eſt de la dépen- » dance du vrai Dieu que j'adore, » c'eſt à ſon tribunal que je vous cite, » pour y rendre compte des obſtacles » que vous apportez à la prédication de » ſa ſainte loi ». Ce qui eſt à craindre, c'eſt que ces pauvres infideles, qui témoignoient tant d'ardeur de ſe ſoumettre à

l'Evangile, ne perſéverent dans leur infidélité. C'eſt ce qui arrivera, à moins que Dieu, par ſon infinie miſéricorde, ne leur inſpire le courage d'aller ailleurs pour achever de ſe faire inſtruire.

L'oppoſition que ces peuples ont à la vérité eſt ſi grande, que ce qui devroit produire dans leurs eſprits de l'eſtime pour la Religion, ne ſert ſouvent qu'à leur en donner plus d'horreur. La lumiere ne ſemble luire à leurs yeux que pour les aveugler davantage. Une fervente Chrétienne aſſiſtoit avec beaucoup de charité une pauvre femme idolâtre qui étoit malade, & que ſes plus proches avoient abandonnée; ſon deſſein étoit de ſauver ſon ame en la ſoulageant dans les beſoins de ſon corps. Dieu bénit ſes intentions, & elle eut la conſolation de lui faire adminiſtrer le ſaint baptême, auquel elle l'avoit diſpoſée depuis long-temps. Après ſa mort qui ſuivit de près ſon baptême, elle aida à l'enſevelir & à lui rendre les derniers devoirs. Ses parens Gentils au lieu d'applaudir, comme ils le devoient, à une action ſi charitable, prétendirent que par cette action même elle étoit déchue de ſa Caſte, & qu'il falloit la chaſſer non-ſeulement de leur maiſon, mais en-

core du village. En effet, comme elle revenoit de l'enterrement avec une autre Chrétienne, les Chefs du Village ſe préſenterent à elles, & les yeux étincelans de fureur les menacerent de les lier avec le cadavre dont elles venoient de faire les obſeques. » Ce ſeroit un grand » honneur pour nous, répondirent-elles, » ſi Dieu nous jugeoit dignes de ſouf- » frir la mort pour la foi que nous avons » embraſſée.

La conſtance des nouveaux Chrétiens & des Proſélytes eſt ſouvent éprouvée par des maladies ou par des pertes qui leur ſurviennent; c'eſt alors qu'ils ont à ſoutenir les reproches des Infideles qui ne manquent pas de regarder ces diſgraces comme un châtiment de leurs Dieux abandonnés. J'en ai vu qui étant ſur le point de recevoir le baptême auquel on les avoit long-temps préparés, ſe ſont replongés dans l'idolâtrie, & toute la raiſon qu'ils apportoient de leur inconſtance, c'eſt que leurs Dieux leur avoient apparu en ſonge, & les avoient menacés de les exterminer eux & leur famille, s'ils renonçoient à la religion de leurs Peres.

Depuis peu un Gentil qui a des parens Chrétiens, & qui n'attend que la con-

que quelques-uns attribuoient à un maléfice. Comme il eſt riche, il n'y a point de remedes qu'on n'ait tenté inutilement pour ſa guériſon. Les Brames, ſelon leur coutume, l'ont exhorté à appaiſer la colere des Dieux par des ſacrifices & ſur-tout par de groſſes aumônes. Le malade fatigué de tant de remedes & de tant de vaines dépenſes, ſe livra à la plus noire mélancolie; le déſeſpoir même le porta juſqu'à demander du poiſon pour terminer avec ſa vie les maux qu'il ſouffroit.

Un zelé Chrétien vint alors dans le village pour des affaires domeſtiques. Le *Retti* eut la curioſité de le voir; le fruit de pluſieurs entretiens qu'ils eurent enſemble, fut que le malade demanda avec inſtance qu'on lui fît venir un Catéchiſte pour lui expliquer la doctrine chrétienne. Il y en avoit un à *Darmavaram*. Le plus jeune des freres du malade, nommé *Condappa*, ſe chargea de l'aller chercher. Il eſt ſurprenant combien ce jeune Gentil s'eſt toujours déclaré contre les fauſſes Divinités; il ne pouvoit ſouffrir qu'on leur fît des ſacrifices, ni qu'on leur rendît dans ſa maiſon aucun culte. » Quelle vertu, diſoit-» il, peuvent avoir des Statues de

» pierre & de bois ? Comment exau-
» ceroient-elles des vœux qu'elles n'en-
» tendent point ? Comment remédie-
» roient-elles à des maux qu'elles ne
» connoiſſent point ? Peut-on mettre au
» rang des Dieux, des hommes dont
» la vie infame feroit rougir les plus
» grands ſcélérats ? C'étoit-là le ſujet ordinaire des conteſtations domeſtiques. Il avoua, depuis qu'il eût reçu le baptême, que cette averſion des faux Dieux lui étoit comme naturelle.

Il alla donc trouver le Catéchiſte à *Darmavaram*, & il le pria de venir à ſon village ; le Catéchiſte s'en excuſa d'abord ſur divers prétextes ; enfin, ne pouvant réſiſter aux prieres réitérées du Gentil, il s'y rendit ſecretement, mais il n'y reſta que trois jours. La frayeur eut beaucoup de part à cette conduite du Catéchiſte ; il ſçavoit que dans le pays où eſt le village du *Retti*, on avoit fait couper une main & une oreille à des Etrangers pour un ſujet aſſez frivole, & il craignoit le même ſort, pour peu qu'on vînt à ſçavoir la raiſon qui l'avoit amené dans le village.

Peu de jours après ſon départ, l'inquiétude du *Retti*, & l'empreſſement qu'il avoit de ſe faire inſtruire, obli-

que quelques-uns attribuoient à un maléfice. Comme il eſt riche, il n'y a point de remedes qu'on n'ait tenté inutilement pour ſa guériſon. Les Brames, ſelon leur coutume, l'ont exhorté à appaiſer la colere des Dieux par des ſacrifices & ſur-tout par de groſſes aumônes. Le malade fatigué de tant de remedes & de tant de vaines dépenſes, ſe livra à la plus noire mélancolie; le déſeſpoir même le porta juſqu'à demander du poiſon pour terminer avec ſa vie les maux qu'il ſouffroit.

Un zelé Chrétien vint alors dans le village pour des affaires domeſtiques. Le *Retti* eut la curioſité de le voir; le fruit de pluſieurs entretiens qu'ils eurent enſemble, fut que le malade demanda avec inſtance qu'on lui fît venir un Catéchiſte pour lui expliquer la doctrine chrétienne. Il y en avoit un à *Darmavaram*. Le plus jeune des freres du malade, nommé *Condappa*, ſe chargea de l'aller chercher. Il eſt ſurprenant combien ce jeune Gentil s'eſt toujours déclaré contre les fauſſes Divinités; il ne pouvoit ſouffrir qu'on leur fît des ſacrifices, ni qu'on leur rendît dans ſa maiſon aucun culte. » Quelle vertu, diſoit-» il, peuvent avoir des Statues de

» pierre & de bois ? Comment exau-
» ceroient-elles des vœux qu'elles n'en-
» tendent point ? Comment remédie-
» roient-elles à des maux qu'elles ne
» connoiſſent point ? Peut-on mettre au
» rang des Dieux, des hommes dont
» la vie infame feroit rougir les plus
» grands ſcélérats ? C'étoit-là le ſujet ordinaire des conteſtations domeſtiques. Il avoua, depuis qu'il eût reçu le baptême, que cette averſion des faux Dieux lui étoit comme naturelle.

Il alla donc trouver le Catéchiſte à *Darmavaram*, & il le pria de venir à ſon village ; le Catéchiſte s'en excuſa d'abord ſur divers prétextes ; enfin, ne pouvant réſiſter aux prieres réitérées du Gentil, il s'y rendit ſecretement, mais il n'y reſta que trois jours. La frayeur eut beaucoup de part à cette conduite du Catéchiſte ; il ſçavoit que dans le pays où eſt le village du *Retti*, on avoit fait couper une main & une oreille à des Etrangers pour un ſujet aſſez frivole, & il craignoit le même ſort, pour peu qu'on vînt à ſçavoir la raiſon qui l'avoit amené dans le village.

Peu de jours après ſon départ, l'inquiétude du *Retti*, & l'empreſſement qu'il avoit de ſe faire inſtruire, obli-

gerent *Condappa* à aller trouver une seconde fois le Catéchiſte, pour l'engager à venir revoir le malade. Mais ayant appris à ſon arrivée que le Miſſionnaire étoit de retour dans ſon Egliſe de *Chruchſnabouram*, tranſporté de joie il partit dès le lendemain pour cet endroit, accompagné du Catéchiſte & d'un de ſes parens. Il expoſa au Miſſionnaire tout ce qui s'étoit paſſé durant ſon abſence, le deſir ardent qu'avoit ſon frere d'apprendre les vérités de la foi, & il le pria de permettre qu'on tranſportât le malade à ſon Egliſe, afin qu'il eût le bonheur de recevoir le baptême & de mourir à ſes pieds.

Le Pere blâma la timidité du Catéchiſte, & conſentit avec plaiſir à la propoſition que lui faiſoit le jeune Gentil. » Mais, ajouta-t-il, faites réflexion que » ſi vous ne cherchez que la ſanté de » votre frere, je ne vous réponds pas » de ſa guériſon; notre profeſſion n'eſt » pas de donner des remedes, mais » d'enſeigner la Loi du vrai Dieu.

Condappa étant de retour à ſon village, aſſembla tous les parens du malade, & il fut conclu qu'on le tranſporteroit au plutôt à *Chruchſnabouram.* » Il » faut vous avertir, dit *Condappa*, que

» le Prédicateur de la Loi Chrétienne » commencera par nous demander ſi » nous avons dans notre maiſon des » Statues des faux Dieux, ou quelque » autre ſigne d'idolâtrie ; & ſi cela eſt, » il ne ſe fiera point à nos paroles, il » ſe perſuadera au contraire, que nous » n'avons en vue que le rétabliſſement » de la ſanté de mon frere ». Les parens du malade avoient de la peine à ſe laiſſer enlever leurs Divinités, dans la crainte qu'elles ne ſe vengeaſſent de cet affront. » Je me charge, dit *Condappa*, » de la colere de ces prétendus Dieux. Après quoi les ayant mis dans un ſac, il alla les jetter dans un puits hors du village.

Le lendemain on tranſporta le malade dans un brancart. Vingt de ſes parens l'accompagnerent, & en deux jours de marche ils arriverent à *Chruchſnabouram*. L'état du *Retti* excitoit la compaſſion ; outre la fievre continue, il étoit tourmenté d'une toux ſi violente, qu'on eût dit dans ſes fréquens accès qu'il étoit prêt d'étouffer ; ſes mains & ſes pieds étoient couverts d'ulceres qui lui cauſoient des douleurs très-aiguës. On le logea dans la maiſon du Miſſionnaire avec trois de ſes parens pour le ſoigner.

Il n'y avoit qu'environ huit jours qu'il y étoit arrivé, lorſque ſur le minuit il cria au ſecours : le Pere y accourut, & le trouvant dans les convulſions d'un homme mourant, il lui jetta de l'eau bénite, & fit ſur lui le ſigne de la Croix. Le malade revenant à ſoi : » Ah ! mon » Pere, s'écria-t-il, ils me tenoient à la » gorge, je vous conjure de ne pas dif- » férer plus long-temps à m'accorder la » grace du baptême ». On le porta le lendemain à l'Egliſe & il y fut baptiſé.

Depuis que le Néophyte eut été régénéré dans les eaux du baptême, ſa maladie diminua de jour en jour, & on commença à bien eſpérer de ſa guériſon. Ce fut alors que les Chrétiens de *Ballabaram* dépêcherent un exprès au Miſſionnaire, afin de l'avertir que ſa préſence étoit néceſſaire pour les conſoler & pour les fortifier dans le danger prochain où étoit leur Ville d'être aſſiégée par l'armée du Prince de *Maiſſour*. Le Miſſionnaire partit à l'inſtant, & à ſon arrivée il conféra le baptême à quatorze Catéchumenes. Il en avoit baptiſé dix-huit deux mois auparavant. Après un aſſez long ſéjour qu'il fit dans cette Ville, comme il ſe diſpoſoit à aller viſiter les Chrétientés de *Devandapalé* & de *Pon-*

ganour, il apprit que le *Retti* étoit tout à fait déſeſpéré. C'eſt ce qui l'obligea de retourner à *Chruchſnabouram*, dans l'eſpérance de convertir à la foi pluſieurs parens du malade. Il y en avoit déja huit qui avoient reçu le baptême, & vingt autres ſe diſpoſoient à le recevoir.

Lorſqu'on ſçut, dans le village du *Retti*, qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre, ſon frere aîné qui eſt *Daſſeri*, c'eſt-à-dire, entiérement dévoué au culte de *Vichnou*, vint le trouver pour lui perſuader de retourner dans ſa maiſon. Le Néophyte lui répondit d'un ton ferme, en préſence de pluſieurs Gentils, qu'il ne conſentiroit jamais qu'on le tirât de l'Egliſe du vrai Dieu, qu'il avoit mis en lui toute ſa confiance, qu'il étoit le maître d'ordonner de ſa vie & de ſa mort, & qu'il étoit entiérement ſoumis à ſes volontés ; alors *Condappa* adreſſant la parole à ſon frere aîné : » Vous » êtes témoin, lui dit-il, des ſentimens » où eſt mon frere : j'ai apporté ici ſes » os, il eſt vrai, non pas pour lui pro- » curer la ſanté, mais pour le mettre » dans la voie du ſalut ; & vous vou- » driez les reporter dans notre village » pour le précipiter dans l'enfer ! C'eſt

» à quoi je m'oppoſerai de toutes mes » forces ». Et ſur ce que dit le *Daſſery* que ſes parens étoient dans l'impatience de voir le malade avant ſa mort : » Ils » peuvent venir ici, répondit le mo- » ribond, comme ils y ſont déja venus. » Pour moi je ne ferai jamais ce deshon- » neur à la Religion du vrai Dieu que » j'ai embraſſée ». Puis parlant des ſoins que le Miſſionnaire avoit pris de lui : » Où trouverois-je un Pere, dit-il, » qui eût pour moi une égale tendreſſe ? » C'eſt à ſes pieds que je veux mourir ».

Il mourut en effet la veille de Noël : ſes parens Gentils, qui arriverent peu d'heures avant ſa mort, & qui avoient été préparés au baptême par le Catéchiſte, le demanderent avec empreſſement : » Ne ſeroit-il pas à propos, leur » dit le Miſſionnaire, d'éprouver en- » core quelque-temps votre conſtance ? » Vous croyez trouver votre parent en » meilleure ſanté, & vous le voyez » prêt de mourir. Votre foi n'en eſt- » elle pas ébranlée, & n'auroit-elle pas » beſoin d'être affermie ? » Comme ils redoublerent leurs inſtances, le Pere ne crut pas devoir leur refuſer ce qu'ils demandoient avec tant d'ardeur. Il les baptiſa au nombre de quatorze. Comme

il faiſoit le même jour ſon inſtruction aux fideles dans l'Egliſe, il fut obligé de la quitter pour venir faire la recommandation de l'ame du *Retti* qui agoniſoit. Tous les Chrétiens le ſuivirent, & la douleur fut générale. Les larmes que le Miniſtre du Seigneur ne put s'empêcher de répandre, jointes aux ſanglots des nouveaux fideles, interrompirent pluſieurs fois les prieres. Enfin le malade mourut entre les bras du Miſſionnaire, comme il l'avoit ſouhaité.

Ce qu'il y eut de particulier, c'eſt que la douleur qu'on venoit de témoigner ſe changea tout-à-coup en des tranſports de joie. » Que je m'eſtimerois heu» reux, s'écrioit-on, de mourir de la » ſorte, muni des Sacremens de l'Egliſe, » & parmi le concours de tant de fideles » qui feront monter leurs prieres & » leurs aumônes vers le Ciel pour l'ame » du défunt ! » La cérémonie des obſéques qui ſe fit le lendemain, ne contribua pas peu à confirmer dans la foi ſes parens nouvellement baptiſés. Le corps étoit porté ſur un brancart couvert de toiles peintes, & orné de feſtons de fleurs & d'un beau luminaire. Tous les Chrétiens ſuivoient deux à deux, récitant à haute voix les prieres

de l'Egliſe. Les Gentils même en furent ſurpris & édifiés; car toute la piété des infideles, en de pareilles cérémonies, ſe réduit à accompagner le corps du défunt, à remplir l'air de cris lugubres, à ſe frapper les joues & la poitrine, & à mettre un peu de ris cuit auprès du cadavre qu'on va brûler ou enterrer.

Quand les *Rettis* Chrétiens furent de retour dans leur village, ils eurent à eſſuyer des reproches amers de leurs compatriotes. » Qu'étoit-il néceſſaire, » diſoient-ils, de porter ſi loin le ca» davre d'un mourant ? N'étoit-il pas » plus à propos de le laiſſer mourir au » milieu de ſa famille, que d'aller inu» tilement implorer le ſecours d'un étran» ger ? Sa mort n'eſt-elle pas une preuve » de la colere des Dieux auxquels vous » l'avez fait renoncer ? Vous parlez en » aveugles, répondirent les fideles, c'eſt » le ſalut de l'ame de notre frere que » nous ſommes allé chercher, & non » pas la ſanté de ſon corps. Si vous aviez » été témoins comme nous, de la cha» rité avec laquelle on l'a traité pen» dant quatre mois qu'a duré ſa mala» die, vous prendriez des ſentimens plus » favorables à la Loi chrétienne, &

» vous vous garderiez bien de blâmer » notre conduite ».

Ces reproches, mêlés de railleries & d'inſultes que les Gentils faiſoient aux *Rettis* Chrétiens, les porterent à écrire au Miſſionnaire pour le prier de venir dans leur village : & afin de l'y engager plus efficacement, ils l'aſſurerent qu'il y trouveroit trente perſonnes diſpoſées à recevoir le baptême. Le Miſſionnaire ſe rendit à leurs prieres. Au moment qu'il approcha du village, les nouveaux fideles allerent au devant de lui, eſcortés de ſoldats & des principaux de la bourgade, avec des flambeaux & de la ſymphonie. Comme on avoit publié ſon arrivée dans les bourgades circonvoiſines, une foule de peuples ſe rendit au village, ſoit par curioſité, ſoit par le deſir de connoître la nouvelle Loi dont ils avoient ſi ſouvent entendu parler.

Ce fut alors que les Néophytes, fortifiés par la préſence du Miſſionnaire, reprocherent à leur tour aux Infideles leur aveuglement. » Nous paſſons dans » votre eſprit pour des inſenſés, leur » dirent-ils, parce que nous ſuivons la » Religion du vrai Dieu : Voilà celui » qui nous l'a enſeignée ; il eſt bien » différent de vos Gouroux qui ne cher-

» chent que votre argent. Celui-ci ne » demande rien, & ce n'eſt que le deſir » de nous procurer un bonheur éternel » qui l'a attiré de ſi loin dans nos con- » trées. Qu'avez-vous à répondre aux » ſalutaires inſtructions qu'il nous fait? » Eſt-ce donc une folie de n'adorer » qu'un ſeul Dieu? Et quelle eſt votre » ſageſſe de croire que des idoles de » bronze & de pierre ſoient de vérita- » bles Divinités »? C'eſt ainſi qu'ils con- fondoient les idolâtres. Mais ſur tout ils ne pouvoient contenir leur joie, lorſqu'ils voyoient que les Brames qui paſſent pour les plus habiles du Pays, n'avoient rien à répondre aux queſ- tions que leur faiſoit le Miſſionnaire ſur divers points de Religion & de ſcience. Pendant le peu de jours que le Pere demeura avec ſes Néophytes, il baptiſa plus de cinquante perſonnes.

Peu de jours après ſon départ, un mariage qui ſe fit dans le voiſinage, mit les fideles à une nouvelle épreuve. Le mari étoit Chrétien, & il obtint des parens de la fille qu'il épouſoit, qu'on n'obſerveroit dans ſon mariage que les cérémonies preſcrites par l'égliſe, ſans y mêler aucune de celles qui s'obſer- vent parmi les Idolâtres: ce qui fut exé-

cuté ponctuellement. Le *Gourou*, nommé *Chivalingam*, le perſécuteur le plus déclaré du Chriſtaniſme; ſe rendit auſſi-tôt au village avec une ſuite nombreuſe de ſes diſciples. Son deſſein étoit de faire caſſer le mariage, parce qu'il s'étoit fait ſans ſa permiſſion; ou du moins, s'il n'y pouvoit pas réuſſir, de tirer une groſſe amende. Après bien des invectives contre la Religion, il menaça de porter cette affaire au tribunal du Prince; il ne ſe promettoit rien moins que de faire condamner les nouveaux fideles, & de faire proſcrire le Chriſtianiſme.

Praſappa-Naidou (c'eſt le nom de celui qui gourverne tout ce pays qu'on appelle l'*Andevarou*) paſſoit pour un Prince également éclairé & inflexible. Deux exemples de ſévérité lui avoient acquis cette réputation. Comme il viſitoit une de ſes fortereſſes, des mécontens prirent le deſſein de l'y renfermer le reſte de ſes jours, & de lui ſubſtituer ſon frere dans le gouvernement. Le Prince fut averti du complot formé contre ſa perſonne, & il partit lorſqu'on s'y attendoit le moins pour retourner à *Anantabouram* qui eſt ſa ville capitale. Son retour précipité rompit les meſures des conjurés, qui furent tous mis

à mort à la réſerve de ſon frere. Une autre fois qu'il étoit en voyage, ſes porteurs le croyant endormi dans ſon palanquin, s'échapperent en des diſcours peu reſpectueux pour ſa perſonne. Il diſſimula juſqu'à ſon retour. Quelques jours après il aſſembla les principaux de ſa Cour, & il leur demanda quel châtiment mériteroient des ſerviteurs qui parloient avec mépris de leur maître. Tous répondirent qu'ils méritoient la mort. Dès le lendemain ils furent exécutés. Une juſtice ſi rigide n'eſt pas ordinaire aux Indes, où communément les plus grands crimes ne ſont punis que de l'exil ou de quelque amende pécuniaire.

Le *Gourou* dont je viens de parler, alla donc à *Anantabouram* pour préſenter au Prince ſa requête contre les Chrétiens. Mais quelque mouvement qu'il ſe donnât, il ne put jamais obtenir d'audience. Un jour que le Prince alloit à la promenade, il parut devant ſon palanquin le corps tout couvert de cendres, l'épée nue à la main, & déclamant de toutes ſes forces contre les Prédicateurs de la loi Chrétienne. Le Prince l'écouta aſſez froidement, & il lui fit dire que les *Saniaſſis Romains* ne

ne demeuroient pas dans ſes terres, qu'ils reſidoient dans le pays de *Ballaram* & que c'étoit là qu'il devoit porter ſes plaintes.

Ces mouvemens du *Gourou*, qui ne laiſſerent pas d'inquiéter les nouveaux fideles, furent ſuivis d'une autre épreuve. L'armée des Maraſtes, dont le pays eſt vers la hauteur du Goa, fait de fréquentes excurſions dans cette partie de l'Inde qui eſt habitée par les *Rettis:* elle y a porté le ravage tout récemment, & les Chrétiens y ont fait de groſſes pertes, ſoit en grains, ſoit en troupeaux. Dès qu'il arrive quelque perte ou quelque diſgrace à un Chrétien, les Gentils l'attribuent d'abord à ce qu'ils ont quitté la Religion de leurs Peres. « C'eſt, di-» ſent-ils, une punition manifeſte de » nos Dieux irrités ». Les Chrétiens ne manquent pas de leur répondre que ces pertes les entretiennent dans l'humilité, qu'elles les détachent inſenſiblement de l'affection aux biens de la terre, pour les faire aſpirer aux ſeuls biens ſolides & véritables, qui ſont les éternels. Mais ce qui dut édifier les Gentils, c'eſt de voir que les Chrétiens, nonobſtant leurs pertes, ſoulagerent, par de groſſes aumônes, ceux que le

fléau de la guerre avoit réduits à une extrême indigence.

Dans de si tristes conjonctures, ces fervens Chrétiens ne perdoient pas de vue le dessein qu'ils avoient de bâtir chez eux une Eglise. Ils députerent deux Néophytes à *Chruchsnabouram*, ville éloignée de douze lieues de leurs pays, pour représenter au Missionnaire combien il étoit difficile qu'eux & leurs familles se rendissent de si loin à l'Eglise; que s'il y en avoit une au milieu d'eux, le nombre & la ferveur des fideles augmenteroient d'une maniere sensible. C'est de quoi le Missionnaire étoit bien convaincu: mais la difficulté étoit d'en obtenir la permission du Prince, & c'étoit une démarche à laquelle on n'osoit s'exposer. Le Pere se hasarda néanmoins à lui envoyer un Catéchiste pour lui présenter des raisins de sa part. Ce fruit est estimé dans l'Inde, parce qu'il y est extrêmement rare. Le Prince reçut le présent avec de grands témoignages d'estime pour le Pere, & il lui fit dire qu'il seroit ravi de le voir. Ce favorable accueil rassura les esprits, & le Missionnaire, après avoir imploré le secours de Dieu par l'intercession de saint Joseph, ne songea plus qu'à se rendre dans le pays de l'*Andevarou*.

Le Prince ne fut pas plutôt informé de ſon arrivée, qu'il dépêcha ſon premier Miniſtre pour le recevoir à la porte de la ville. Il fut conduit au Palais à la clarté des flambeaux & au ſon des inſtrumens. Des *Maldars* (ce ſont des ſoldats Maures) ſe trouverent ſur ſa route pour le prier de hâter ſa marche, parce qu'il étoit attendu avec impatience. Le Prince étoit dans ſa grande ſalle d'audience : c'eſt une eſpece de théâtre élevé de terre de trois à quatre pieds : le toît, qui eſt une plateforme, eſt ſoutenu par de hautes colonnes ; le parterre, qui eſt vaſte & à découvert, eſt embelli de deux jets d'eau, l'un au bas du théâtre, & l'autre à ſoixante pieds environ plus loin, au milieu de deux rangs d'arbres. Le pavé étoit couvert d'un tapis de Turquie, ſur lequel le Prince étoit aſſis, appuyé, à la maniere des Orientaux, ſur un grand couſſin en broderie. Il avoit à côté de lui un poignard & une épée dont les poignées étoient d'agate, enrichies d'or ; ſes parens & ſes principaux Officiers l'environnoient ; les Brames occupoient le fond de la ſalle, & le parterre étoit rempli de ſoldats & de bas-officiers.

Auſſi-tôt que le Prince apperçut le

Miſſionnaire, il ſe leva ; & après l'avoir ſalué, il lui fit ſigne de s'aſſeoir ſur des couſſins qui étoient auprès de lui. Le Pere refuſa cet honneur, & prit place à deux ou trois pas plus loin. Les Catéchiſtes qui l'accompagnoient, mirent aux pieds du Prince une ſphere, une mappemonde, & d'autres ſemblables curioſités. Puis le Pere fit tomber inſenſiblement l'entretien ſur la toute puiſſance du premier Etre, ſur ſon immenſité, ſon éternité, & ſur la fin qu'il s'eſt propoſée en créant l'homme raiſonnable. Le Prince l'ayant écouté attentivement ſuggéra aux Brames de queſtionner le Miſſionnaire ſur ce qu'il penſoit de leurs ſacrifices. « Dans vos ſacrifices, » répondit le Pere, j'ai ouï dire que » vous égorgez des victimes, & que » vous préſentez à vos Divinités du » ris, du beurre & d'autres choſes de » cette nature. Croyez-vous de bonne » foi que Dieu ſe nourriſſe du ſang de » ces victimes, & qu'il ait beſoin des » choſes que vous lui offrez ? Dieu eſt » un pur eſprit, c'eſt en eſprit & en » vérité qu'il veut être adoré ; l'honneur » la louange, l'amour, voilà le tribut qu'il » exige de ſes créatures. C'eſt-à-dire, » interrompit le Prince, que nos ſacri-

» fices ne conviennent pas à la majeſté » de Dieu. Mais je voudrois bien ſça- » voir, pourſuivit-il, quel eſt votre » ſentiment ſur les métamorphoſes de » nos Dieux. Commençons par celle de » *Rama.*

» On trouve dans vos hiſtoires, ré- » pondit le Pere, que *Vichnou* s'eſt mé- » tamorphoſé en un homme que vous » appellez *Rama*, pour tuer le Géant » *Ravenen.* Sans entrer dans les abſur- » dités que renferme cette fable, & qui » choquent le bon ſens, quelle idée » auriez-vous d'un puiſſant Roi qui » ſe mettroit à la tête d'une nombreuſe » armée pour aller combattre une mou- » che? Dieu qui d'une ſeule parole peut » faire rentrer ce vaſte univers dans le » néant d'où il l'a tiré, avoit-il be- » ſoin de tant d'appareil pour ſe dé- » faire d'un ſeul homme? A quoi bon » cette multitude d'ours & de ſinges » que vous donnez pour eſcorte à votre » *Rama!*

» Comprenez-vous ce qu'il dit, ré- » pliqua le Prince en s'adreſſant aux » Brames? Puis regardant le Miſſion- » naire, en ſera-t-il, dit-il, de même » des autres métamorphoſes? Prince, » répondit le Pere, ma réponſe ne ſera

» pas du goût des bien de perſonne, » & elle pourra peut-être les aigrir. » Que cela ne vous inquiete point, » répartit le Prince : je ſçai que vous » faites profeſſion de dire la vérité ; ex- » pliquez-vous librement. Peut-on ſe » perſuader, pourſuivit le Miſſionnaire, » qu'un Dieu ſe ſoit métamorphoſé en » lion, en poiſſon, en pourceau ? Telle » eſt donc la majeſté des Dieux que » vous adorez » ! Il s'éleva alors un murmure confus dans l'aſſemblée : le Prince, de ſon côté, affectoit un air ſevere, & gardoit un profond ſilence. « J'oſe me promettre, continua le Pere » en regardant le Prince, que vous » ſerez de mon ſentiment. N'examinons » point quelle créance méritent ceux » qui ont compoſé l'hiſtoire de ces mé- » tamorphoſes ; que la ſeule vérité ſoit » notre regle. Si, pour vous donner » quelque idée de ce que je ſuis, je » paroiſſois devant vous ſous la figure » d'un pourceau, & affectant les geſtes » de cet animal, pour qui paſſerois-je » dans votre eſprit » ? Le Prince fit ſigne au Pere d'en demeurer là. Puis ſe tournant vers les Brames qui ne pouvoient diſſimuler leur embarras : « Paſſez, leur » dit-il, à l'article des *Vedams*, c'eſt-

» à-dire, des Loix divines ». Les Indiens en reconnoiſſent quatre, qu'ils ſuppoſent être ſorties des quatre viſages de leur Dieu *Brama*.

« Vous me feriez plaiſir, dit le Miſ» ſionnaire en parlant aux Brames, de » m'expliquer ce que vous entendez par » la Loi divine. Votre malheur, ou » plutôt votre orgueil fait que vous » n'examinez rien à fond : vous vous » contentez de réciter quelques vers » que vous avez appris dans les écoles, » & dont le ſens vous eſt le plus ſou» vent inconnu. Les plus ſinceres d'en» tre vous avouent de bonne foi qu'il » y a pluſieurs choſes dans vos *Ve*» *dams* qui bleſſent la raiſon, & qu'un » homme d'honneur ne peut lire ſans » rougir. De telles infamies peuvent » elles ſortir de la bouche d'un Dieu ? » Mais, a-jouta-til, voici le point » déciſif : une de vos loix apprend, » à faire des maléfices, à jetter » des ſorts & à les lever : une pa» reille loi peut-elle venir du vrai » Dieu » ? Les Brames ſe récrierent, diſant que leur loi ne contenoit pas des ſecrets magiques. » La choſe eſt vraie, » dit le Prince, & il ſeroit inutile de » la déſavouer ». On agita pluſieurs

autres queſtions qu'il ſeroit inutile de rapporter.

Sur la fin de l'audience le Pere s'adreſſant au Prince : » Je ne ceſſerai » point, lui dit-il, de prier Dieu pour » votre perſonne : je ne vous ſouhaite » point de plus grands biens temporels, » le ciel vous en a comblé. Mais il y » a des biens d'une autre nature & qui » ſont éternels : ce ſont ceux-là que » je conjurerai la divine Providence de » ne pas vous refuſer ». Un Brame croyant faire ſa cour, dit ſur cela en interrompant le Pere; » Que ces pré- » tendus biens ſoient votre partage; » pour nous, nous ſouhaiterons dans » ce monde au Prince une fortune en- » core plus floriſſante que celle dont-il » jouit. Vous avez tort, reprit le Prince, » ce partage ſeroit trop inégal : je ſou- » haite avec le ſecours de ſes prieres » d'avoir quelque part aux biens du » ciel ». Il y avoit plus d'une heure & demie que duroit la diſpute; le Pere prit congé du Prince qui ſe leva en joignant les mains devant la poitrine, & faiſant une profonde inclination de tête. Le Pere ſe retira dans le logis qui lui avoit été aſſigné, & il y paſſa la nuit.

Le lendemain deux Brames vinrent le chercher pour le conduire au Palais; il y alla accompagné de ſes Catéchiſtes. Le Prince ſortit de ſon appartement, & vint au-devant de lui. « Je ſuis un » étranger, dit le Pere, & je ne mé- » rite pas cet honneur. Un étranger, » reprit le Prince! ce n'eſt pas ainſi que » je vous regarde; je vous honore » comme je ferois mon propre *Gourou* ». Il fallut pour obéir au Prince que non-ſeulement le Pere, mais encore les Catéchiſtes entraſſent les premiers dans la ſalle d'audience. L'aſſemblée y étoit encore plus nombreuſe que le jour précédent. La diſpute avec les Brames roula preſque toute ſur les mêmes points de controverſe. Ce qu'il y eut de particulier, c'eſt que le Prince réfuta lui-même les raiſonnemens des Brames, & il le fit avec vivacité & ſans nul ménagement.

A ces marques d'affection que témoignoit le Prince: « Seigneur, lui dit le » Pere, il faut que vous ſoyez bien » convaincu de la bonté de la cauſe » que je ſoutiens, puiſque vous me » ſuſcitez tant d'adverſaires; je me pro- » mets de vos lumieres & de votre » équité que vous vous intéreſſerez pour » ma défenſe. Je vous ſeconderai, ré-

» pliqua le Prince avec un visage ou-
» vert. Ensuite, s'adressant aux Brames,
» vous convenez avec le *Saniassi-Ro-*
» *main*, dit-il, de la nécessité d'un seul
» premier Être, & cependant vous ne
» pouvez nier que nous admettons trois
» Dieux. Vous, poursuivit-il, s'adressant
» à un *Vichnouviste*, vous dites que ce
» premier Être est *Vicknou :* & vous,
» parlant à un autre, vous soutenez
» que c'est *Brama :* moi, selon les prin-
» cipes de ma secte, je maintiens que
» c'est *Issouren.* Convenons d'abord en-
» tre nous quel est ce souverain Être,
» & nous disputerons ensuite contre le
» *Saniassi.* Ces trois Divinités, repri-
» rent les Brames, n'en font qu'une
» seule. Cela ne peut pas être, dit le
» Prince ; nous lisons dans nos histoires
» que de cinq têtes que vous attribuez
» à *Brama*, *Issouren* lui en a coupé une,
» & nous ne sçavons pas qu'il ait eu
» le pouvoir de reproduire cette tête
» coupée. De pareilles absurdités, re-
» prit le Pere, ne prouvent-elles pas
» manifestement la fausseté de ces chi-
» mériques Divinités »?

On reprit ensuite ce que le Pere avoit dit le soir précédent, que les quatre *Vedams* ne pouvoient pas être appellés des

loix divines. « Quelle eſt donc cette » loi que vous dites être la ſeule divine, » demanderent les Brames? Le Prince, » ſans donner au Pere le temps de ré- » pondre: écoutez, leur dit-il, mettons- » nous, vous & moi, au rang de ſes » diſciples, & il nous l'enſeignera; ſans » quoi, quel fruit retirerons-nous de » ce qu'il prendroit la peine de nous » dire »? Le Pere fit à ſon tour quelques queſtions aux Brames ſur la nature de l'ame. Le Prince qui s'apperçut que ces queſtions les embarraſſoient: « Vous leur » demandez, dit-il, ce que c'eſt que » l'ame; faites-les convenir d'abord » qu'ils en ayent une: du moins je ſçai » que toute l'occupation de leur ame » eſt d'inventer des moyens d'abuſer » les peuples & d'en tirer des aumônes. » Vous voulez dire, ſans doute, ajouta » le Pere, que leur ventre leur tient lieu » d'ame & de divinité.

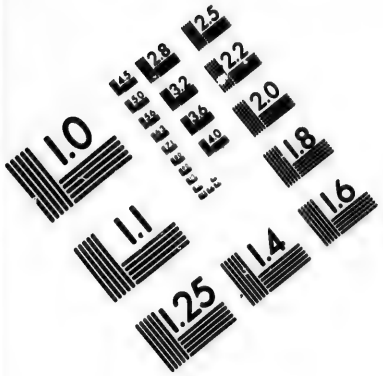
» Ce n'eſt point pour diſputer, re- » prit le Prince, que je vous ai fait » appeller aujourd'hui; c'eſt pour vous » demander une grace; faites-moi le » plaiſir de vous établir dans ma ville » capitale, je ſerai bien aiſe de vous en- » tretenir de temps en temps ». Le Pere, après l'avoir remercié de ſes bontés,

lui témoigna que sa profession de *Saniassi* ne s'accordoit pas avec le fracas & le tumulte d'une grande ville. « Vous ne » serez importuné, dit le Prince, qu'au- » tant que vous le voudrez, j'y don- » nerai bon ordre, & moi-même quand » j'irai vous voir, ce sera sans aucune » suite; cependant je ne veux pas vous » gêner, & vous êtes le maître de » choisir dans toute l'étendue de mes » Etats le lieu qui vous conviendra le » mieux; mon inclination seroit que » vous demeurassiez dans ma capitale ». Le Pere le pria de trouver bon que pour le présent il bâtît une Eglise à *Madigoubba*, où il avoit plusieurs disciples; que ce village n'étant qu'à deux lieues de la capitale, il seroit à portée de le venir trouver au premier ordre qu'il recevroit de sa part.

Pendant le temps de cette audience, le Prince fut obligé de sortir deux fois. Rentrant dans la salle, & voyant le Missionnaire debout, il ne voulut jamais reprendre sa place, qu'il ne l'eût vu assis. C'est par ces distinctions qu'un Prince idolâtre témoignoit à toute sa Cour le respect qu'il avoit pour la loi du vrai Dieu & pour le dernier de ses Ministres. Avant que de le congédier,

il lui fit voir quelques curioſités qu'il avoit dans ſon palais, & il fit promener ſes chevaux richement caparaçonnés. Il alla enſuite à la promenade, & appercevant un des *Rettis* Chrétiens : « Faites » bâtir au plutôt, lui dit-il, la maiſon » du *Saniaſſi-Romain* : je vous permets » de faire couper tout le bois qui vous » ſera néceſſaire. Un moment après » l'ayant fait rappeller : Je n'ai conſenti » qu'avec peine, ajouta-t-il, que le » Miſſionnaire fixât ſa demeure dans » votre village ; puiſque vous avez le » bonheur d'être du nombre de ſes diſ- » ciples, je vous regarde comme mes » enfans ; mais joignez vos prieres aux » miennes, pour l'engager à demeurer » dans ma capitale. J'ai encore à lui » parler, avertiſſez-le de ne pas partir » ſi-tôt ».

Au retour de la promenade, il renvoya au palais la Princeſſe avec ſes éléphans, ſes chevaux, & la plus grande partie de ſa Cour, & il ſe rendit en palanquin, accompagné de ſes ſeuls gardes, au logis du Miſſionnaire. Après les avoir fait retirer, pour être ſeul avec le Pere, il lui dit : « Il n'y a qu'un » article qui m'arrête. Si vous me le » paſſez, je me fais dès-à-préſent votre



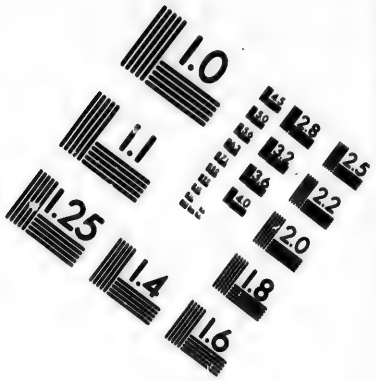
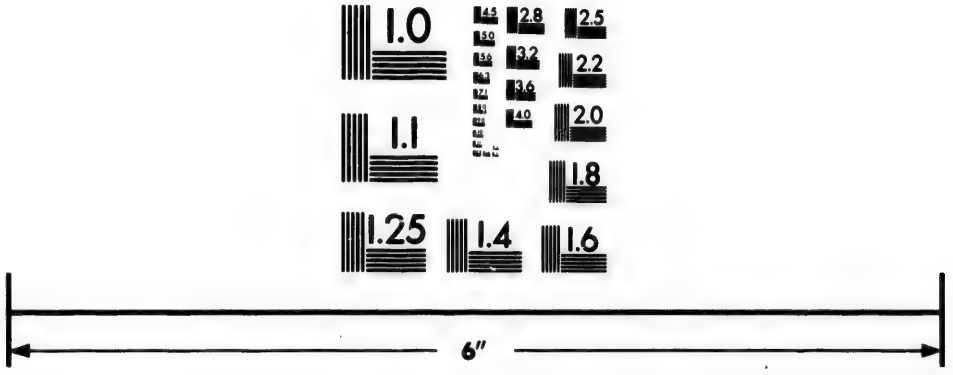


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

» disciple. Je porte le *Lingam*, comme » vous voyez ». (C'étoit un bijou d'or, enrichi de pierreries, où apparemment étoit enfermée la pierre qu'on appelle *Lingan:* il le portoit attaché à sa veste comme les Chevaliers portent la croix de leur ordre.) « Je suis bien éloigné » de croire, ajouta-t-il, que ce soit une » divinité; je ne lui fais point de sa- » crifices; mais vous sçavez que c'est » la marque qui distingue ma Caste; si » je le quittois, je passerois pour un » insensé, & je révolterois contre moi » toute ma famille.

« Prince, lui répondit le Missionnaire, » la chose vous paroît impossible; mais » le Dieu que je vous prêche peut » faire de plus grands miracles. Non, » repliqua le Prince, le Dieu que vous » adorez me sauvera ou me damnera » avec le *Lingan*. Je regarde les temples » & les idoles comme de la boue; je » les ferai renverser, si vous le jugez » à propos; mais pour ce qui est du » *Lingan*, je ne le quitterai jamais ». Le Pere, les larmes aux yeux, prit les mains du Prince, & les serrant étroitement: « Ce n'est pas encore, lui dit-il, de » quoi il s'agit: donnez-vous la peine » & le loisir de réfléchir sur les im-

» portantes vérités que je vous annonce :
» Dieu vous donnera la force d'exécu-
» ter ce qu'il vous inſpire par le foible
» organe de ſon Miniſtre : il ne vous a
» pas créé pour vous précipiter dans les
» flammes de l'enfer : ſa grace diſſipera
» toutes vos craintes, ſi vous la de-
» mandez avec confiance ; mes Diſciples
» & moi nous le prierons ſans ceſſe
» de vous accorder ce puiſſant ſecours ».

A ces paroles, il parut s'appaiſer : puis changeant de diſcours : « Pourquoi » refuſez-vous, dit-il, de fixer ici votre » demeure : je vous l'ai déja dit que » vous ne ſerez point interrompu dans » vos ſaints exercices : votre plaiſir, » dites-vous, eſt d'être avec les pau-
» vres, pour leur enſeigner le chemin
» du ciel ; ſçachez que je ne regarde
» pas cet éclat qui m'environne, ni ces
» biens que je poſſede, comme quel-
» que choſe qui m'appartienne : je ne
» les ai point apportés en naiſſant ; ils
» ne me ſuivront point après ma mort :
» mon pere poſſédoit ces biens, & ils
» ne l'ont point garanti du tombeau ;
» j'en jouis maintenant, & d'autres les
» poſſéderont après moi : ainſi regardez-
» moi comme un pauvre & ne me re-
» fuſez pas la grace que je vous de-
» mande ».

Des réflexions si chrétiennes de la part d'un Prince idolâtre surprirent les Néophytes qui étoient présens. « Le vrai » Dieu, répondit le Pere, qui vous » met dans le cœur de si généreux » sentimens, a sans doute de grands » desseins sur votre personne. Vous » voulez que je bâtisse ici un *Matam*, » (c'est le nom qu'on donne à nos » Eglises) j'y consens, & j'espère que » Dieu en tirera sa gloire. Du moins je » pourrai vous entretenir plus souvent » de ses divines perfections, & de l'im- » portance qu'il y a de travailler sé- » rieusement à votre salut ».

Le Prince ne pouvant dissimuler sa joie, renouvella aux *Rettis* Chrétiens la permission qu'il leur avoit donnée de couper tous les bois nécessaires pour la construction de l'Eglise, sans épargner même les arbres de son jardin de plaisance qui est à *Madigoubba*. Plaise à la divine miséricorde de bénir de si heureux commencemens & de fortifier ce Prince contre les obstacles qui s'opposeront à sa conversion.

J'avois encore, Monsieur, d'autres particularités à vous mander ; mais j'apprends à ce moment la mort du Pere de la Fontaine, notre Supérieur général. Quelle perte pour cette Mis-

ſion ! Dieu nous l'enleve dans un temps où ſa préſence ſembloit être le plus néceſſaire. Sa douceur, ſon humilité, ſes manieres affables & obligeantes lui avoient gagné le cœur des François & des Malabars. Les Egliſes qu'il a fondées dans cette Miſſion, ſeront des monumens durables du zèle dont il brûloit pour la gloire de Dieu & pour le ſalut des ames. Madame la Vicomteſſe d'Harnoncourt ſa mere lui faiſoit tenir chaque année une aumône conſidérable qui le mettoit en état de fournir aux frais qui ſont indiſpenſables lorſqu'on entreprend d'ouvrir une nouvelle Miſſion. La Miſſion de Carnate, ſur-tout celle qui eſt en deça des montagnes, le regardent avec juſtice comme ſon fondateur. Il eſt difficile de montrer plus de courage, plus d'activité, & plus de tranquillité d'ame, qu'il en a fait paroître dans diverſes perſécutions qu'il a eues à ſoutenir. Dans celle de *Ballabaram*, ſa douceur charma tellement les ſoldats envoyés pour le prendre, qu'ils furent tout à coup changés en d'autres hommes, & que ſe jettant à ſes pieds, ils lui demanderent pardon des indignités qu'ils avoient exercées à ſon égard. Dans une autre perſécution où l'on avoit ſoulevé toute la ville con-

tre les Miſſionnaires & les Chrétiens, un ſeul entretien qu'il eut avec le chef des troupes, le convainquit des vérités de la Religion; & ſur le rapport qu'il en fit au Prince, il y eut défenſe d'inquiéter les nouveaux fideles. Je ne puis vous exprimer avec combien de peines & de fatigues il a recouvré l'Egliſe de *Devandapallé* que les ennemis de la foi nous avoient enlevée. Depuis qu'il fut nommé Supérieur général, il ne penſoit qu'à ramener les eſprits prévenus, ſans perdre de vue cette miſſion qui étoit le principal objet de ſes ſoins. Il eſpéroit l'affermir davantage, & il portoit ſes vues encore plus loin, afin d'étendre de plus en plus le Royaume de Jeſus-Chriſt; ſi vous pouviez être le témoin de la douleur que reſſentiront les fideles, lorſqu'ils apprendront la mort de leur cher Pere en Jeſus-Chriſt, vous jugeriez-mieux quelle eſt la grandeur de notre perte. Adorons les jugemens de Dieu & conformons-nous à ſa très-ſainte volonté.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE
DU PERE BARBIER.

A Puneypondi, dans le Carnate, le 7 Janvier 1720.

J'avois mené une vie aſſez languiſſante à Bengale, ce qui m'avoit obligé d'aller chercher du ſoulagement à Pondicheri. Mais ce que vous aurez peine à croire, le dernier remede qu'il falloit employer pour rétablir ma ſanté, étoit le ris & les herbes de la Miſſion. Depuis qu'en prenant un peu ſur moi-même j'ai abandonné la côte, & que je me ſuis remis à la vie de Miſſionnaire, je me porte beaucoup mieux, & je ſens mes forces revenir. Je conçois chaque jour plus d'eſpérance de travailler long-temps dans cette portion de la vigne du Seigneur. Je l'éprouve, & il eſt vrai, qu'un abandon parfait entre les mains de l'aimable maître que nous ſervons, eſt la vertu capitale qui nous eſt néceſſaire. Si nous avons des fatigues à eſſuyer, ſi notre vie eſt auſtere, nous en ſommes bien dédommagés

par la consolation que nous avons de voir l'œuvre de Dieu s'avancer de jour en jour, soit par le concours de ceux qui se présentent au saint baptême, soit par l'innocence, la docilité & la ferveur des anciens Chrétiens. De cent que je confesserai, à peine en trouverai-je douze qui soient tombés dans des fautes considérables. Tous m'édifient infiniment par leur exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs de la Religion, par l'avidité avec laquelle ils entendent la parole de Dieu, par la patience qu'ils font paroître dans leurs afflictions, & leurs maladies. Il me semble que je vois renaître la ferveur des premiers siecles.

Je visitai il y a peu de jours une malade asthmatique, qui ne prenoit ni nourriture ni repos : je l'exhortois à la patience, & pour cela je lui représentois que Dieu lui faisoit faire ici-bas son purgatoire en lui fournissant un moyen infaillible d'expier ses fautes. « Ah ! mon Pere, me répondit-elle » d'un ton de voix qui m'étonna, je » ne souffre pas encore assez ». Ce fut tout ce que la violence de son mal lui permit de me dire.

Un de mes Catéchistes vint me trou-

ver hier, & dans le compte qu'il me rendit de ce qui s'étoit paſſé dans ſon diſtrict, il me raconta que tout récemment un Chrétien avoit été mis à une queſtion très-douloureuſe pour n'avoir pas voulu coopérer à un Sacrifice que les Païens de ſa bourgarde vouloient faire au démon. Dieu bénit ſon courage en ſuſcitant une femme d'autorité, laquelle leur reprocha ſi fortement leur barbarie, qu'ils promirent de ne plus inquiéter le Néophyte.

Je reçois à ce moment une lettre d'un de nos Miſſionnaires qui m'apprend que dans l'année derniere il baptiſa deux cens trente-ſix adultes & ſix cens huit enfans : que ſes Catéchiſtes ont pareillement conféré le baptême à plus de quatre-vingt-douze adultes & à deux cens quarante enfans. Vous jugez bien que pluſieurs de ces enfans ſont morts ou mourront avant que d'avoir atteint l'âge qui les rend capables d'offenſer Dieu. C'eſt ce qui nous ſoutient dans nos travaux : le ciel ſe peuple inſenſiblement, la ſuite de l'Agneau ſe groſſit tous les jours : Dieu ſera éternellement glorifié par ces ames pures. Pourront-elles oublier ceux auxquels après Dieu elles ſont redevables de leur ſalut éternel ?

Deſcription de l'arbre qui porte la Ouate; du poivrier, & de la laque, tirée de quelques autres lettres.

L'Arbre qui porte la ouate, ou cette eſpece de coton fin dont on ſe ſert pour remplir des couſſins, pour fourrer des robes de chambre, des veſtes, des courtes pointes, &c. croît de lui-même en pleine campagne & ſans culture. Les Siamois, chez qui on en trouve beaucoup, le nomment *ton-nghiou*. Cet arbre, que j'appellerai dorénavant ouatier, eſt de deux eſpeces fort différentes : il y en a de grands & de petits : j'en ai vu des uns & des autres.

Les grands qui ſont de deux ſortes reſſemblent aſſez aux noyers pour la forme & la diſpoſition de leurs branches. Le tronc eſt d'ordinaire plus haut & plus droit, à peu près comme eſt le tronc des chênes. L'écorce eſt hériſſée en certains endroits de groſſes épines courtes, larges par la baſe, rangées en file & fort ſerrées. Les feuilles tiennent également des feuilles de noyer & de celles du châtaigner : elles croiſſent toujours cinq à cinq; leurs pédicules, qui ſont fort

courts, s'uniſſant à un ſixieme qui eſt commun, lequel a ſouvent plus d'un pied de longueur. La fleur eſt de la forme de la grandeur d'une tulippe médiocre ; mais ſes feuilles ſont plus épaiſſes, & elles ſont couvertes d'un duvet aſſez rude au toucher. Le calice qui les renferme par le bas, eſt épais & d'un verd clair, ponctué de noir, & de la forme de celui des noiſettes, à la réſerve qu'il n'eſt pas haché & effilé de même par le haut, mais ſeulement un peu échancré en trois endroits.

Tout ceci eſt commun aux deux eſpeces de grands ouatiers : voici maintenant en quoi ils différent. Les uns portent la fleur avant la feuille : j'en ai vu pluſieurs qui étoient tout couverts de fleurs, & n'avoient pas encore une feuille. Les autres portent les feuilles avant les fleurs, du moins ceux que j'ai vu de cette eſpece, avoient les feuilles toutes venues, & les fleurs étoient encore en bouton. Les premiers ſont plus épineux & moins fournis de branches que les derniers : ils ont la fleur de couleur de citron, & aſſez douce au toucher : & les ſeconds l'ont rude, & d'un rouge foncé par dedans, mais pâle & jaune en dehors. Dans les uns & dans

les autres il part du fond de la fleur un grand nombre de filets ou baguettes ſurmontées de petits ſommets, leſquelles ſont en plus grand ou plus petit nombre, mais partagées en quatre petits bouquets de dix baguettes chacun, placés au fond de la fleur à l'entre-deux des feuilles: & entre ceux-ci il s'en éleve un cinquieme compoſé de ſeize de ces baguettes, au milieu deſquelles il s'éleve une eſpece de piſtil un peu ouvert par le haut. Dans ceux-là au contraire les baguettes ſont en bien plus grand nombre, mais ſans ordre & ſans diſtinction. Pour ce qui eſt du fruit, ou pour mieux dire de l'étui qui renferme la ouate, je n'en puis dire autre choſe, ſinon qu'il eſt d'une figure oblongue & ſemblable aux figues bananes anguleuſes que les Portugais appellent *figos caroças.*

L'ouatier de la ſeconde, ou pour mieux dire, de la troiſieme eſpece, eſt beaucoup plus petit que les deux autres. Son tronc & ſon branchage ſont aſſez ſemblables à ceux de l'acacia: ſes feuilles ſont d'une grandeur médiocre, de figure ovale, & terminées en pointe. Elles ſont couvertes par deſſus & par deſſous d'un petit duvet fort doux

doux au toucher. Les maîtresses fibres qui partent de la côte de la feuille sont fort distinctes & très-bien rangées. Les étuis qui renferment la ouate sont composés de deux tubes terminés en pointe aux deux extrémités & unis ensemble. Ils sont ordinairement de la longueur de neuf ou dix pouces, & de la grosseur du petit doigt. J'en ai vu qui avoient plus d'un pied de longueur. Quand on les rompt dans leur verdeur, il en sort un lait gluant fort blanc, & l'on trouve au dedans la ouate bien pressée avec plusieurs pepins jaunes de figure oblongue. Ces étuis pendent à des pédicules ligneux, lesquels ne sont que la branche de l'arbre continuée, qui forme cinq petits feuillages de son écorce même à l'endroit où elle y est unie.

Je viens maintenant au poivrier; c'est un arbrisseau rampant, qui, pour s'élever, a besoin d'appui. On le plante au pied de quelqu'arbre, afin qu'il s'y puisse attacher. On se sert pour cela à Siam d'un petit arbre épineux, ou bien on lui met des perches en forme d'échalas, comme on fait aux haricots en Europe. La tige a ses nœuds semblables à ceux de la vigne. Le bois même,

quand il eſt ſec, reſſemble parfaitement à du ſarment, au goût près qui eſt fort âcre. Cette tige pouſſe quantité de branches de tous côtés, qui s'attachent au haſard. La feuille, quand l'arbre eſt jeune, eſt d'un verd uni & blanchâtre, qui devient plus foncé à meſure que l'arbre croît : elle garde toujours ſa blancheur par deſſus. Sa figure eſt ovale, mais vers l'extrémité elle diminue & ſe termine en pointe. Elle a ſix nervures, dont cinq, qui partent de la principale vers le bas pour s'y venir rejoindre en haut, forment trois autres ovales ſemblables à la premiere. On ne diſtingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles. Ces nervures ſe communiquent les unes aux autres par un tiſſu de fibres aſſez groſſieres. Les plus grandes feuilles que j'ai vues, avoient ſix pouces de longueur. Elles ont un goût piquant. La grappe eſt petite : les plus grandes étoient longues de quatre pouces. Les grains qui étoient verds, lorſque je les vis, & qui ne devoient être mûrs que dans trois mois, étoient attachés ſans pédicule : ils étoient de la forme & de la groſſeur du gros plomb à tirer. Le poivre, quoique verd, avoit déja beaucoup de force. Cet arbre charge peu : je ne crois pas

que ceux que je vis, portaſſent chacun ſix onces de poivre.

Pour ce qui eſt de la laque, c'eſt principalement à Lahos & à Camboye qu'on la ramaſſe autour de deux diverſes ſortes d'arbres. Ce ſont de certains inſectes rouges, aſſez ſemblables aux fourmis, qui la travaillent à peu près de même que les abeilles travaillent la cire, pratiquant au-dedans de petites cellules de la même maniere. On m'a aſſuré que la laque ſe forme de l'excrément de ces inſectes, du moins c'eſt le ſentiment de quelques Lahos que j'ai queſtionnés. Néanmoins un François qui a demeuré deux ans au Pegu, où il a vu beaucoup de laque, m'a aſſuré qu'elle ſe trouvoit là autour de certains arbriſſeaux qui ont trois ou quatre pieds de hauteur, & dont le tronc n'a guere qu'un pouce ou un pouce & demi de diametre; qu'elle ſe formoit d'une eſpece de roſée qui tomboit tous les ans dans cette contrée aux mois de Juin & de Juillet, & que certaines fourmis rouges, friandes de cette roſée, couvroient en peu de temps tous ces arbres. Ces deux relations, ſi différentes en apparence, peuvent, ce ſemble, ſe concilier, ſi l'on dit que ces inſectes ou fourmis rouges ſont de cette

roſée, non pas la laque, qui eſt une eſpece de marc, comme l'eſt la cire par rapport au miel; mais ce ſuc qu'on en tire, & qui ſert à ces belles teintures rouges qui ſont ſi eſtimées; & que pour la laque, ils la font ou de leur propre excrément qu'ils mêlent avec la roſée, ou bien de la pouſſiere de certaines fleurs, ou d'autres matieres terreſtres qu'ils ramaſſent peut-être comme font les abeilles, la nature affectant toujours une grande uniformité dans la plupart de ſes productions.

LETTRE

Du Pere le Caron, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Meſdames ſes Sœurs, Religieuſes Urſulines.

De la Miſſion de Carnate, aux Indes, ce 20 Novembre 1720.

La paix de Notre Seigneur.

JE cherche, comme vous voyez, à vous contenter, mes cheres Sœurs, & la diſtance des lieux ne me fait pas oublier ce que vous me demandâtes ſi

ſtamment, lorſque je vous dis le dernier adieu. Je vous entretiendrai d'abord en peu de mots des mœurs & des coutumes de ces nations éloignées, & je m'étendrai un peu plus au long ſur ce qui regarde les fonctions du ſaint miniſtere auquel la divine Providence m'a appellé.

La Religion des Indiens eſt un compoſé monſtrueux de toute ſorte de fables. Ils admettent, ſelon ce qu'on voit dans leurs livres, juſqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux dont les fonctions ſont différentes. Ils attribuent à l'un la création du monde, à l'autre la conſervation, & au troiſiéme le pouvoir de le détruire. Ces trois Dieux ſont indépendans les uns des autres; ils ont chacun leur paradis; ſouvent ils ſe ſont fait la guerre, & l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru pluſieurs fois ſur la terre ſous différentes figures, ſous celle de poiſſon, de pourceau, &c. Tout ce qui a ſervi à ces Dieux eſt diviniſé. C'eſt pourquoi on voit preſque dans tous les temples la figure d'un bœuf, auquel on offre des ſacrifices, parce qu'il ſervoit autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qui m'a le plus ſurpris au milieu de

ces fables, c'eſt que ces peuples ont un Dieu nommé *Chriſnen*, né à minuit dans une étable de Bergers. Ils obſervent un jeûne la veille de ſa fête, qu'ils célèbrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu eſt un tiſſu d'actions infâmes.

C'eſt dans ce tintamare que conſiſte toute la ſolemnité de la fête : boire, manger, chanter, ſe divertir ; ce ſont là leurs exercices de piété. Ils ne s'aſſemblent guere dans leurs temples qui ſont de vraies demeures de démons. Il ne vient de jour dans ces temples que par une porte très-étroite, du moins dans ceux que j'ai vus. Ceux qui ont quelque dévotion particulière aux Dieux, envoyent au Sacrificateur de quoi faire le ſacrifice : ce ſont d'ordinaire des fleurs, de l'encens, du riz, & des légumes. Perſonne n'aſſiſte au ſacrifice. Comme j'ai été témoin d'un de ces ſacrifices, je puis vous en faire le récit.

Dans un voyage que je fis le mois paſſé, je me retirai le ſoir dans un Temple à deſſein d'y paſſer la nuit. J'y trouvai le Prêtre des idoles qui ſe diſpoſoit à leur faire ſon ſacrifice. On venoit de lui envoyer de l'encens, du riz, & des légumes. Je pris de-là occaſion de lui faire ſentir quel étoit ſon aveugle-

ment d'adorer des Dieux inſenſibles ; je l'entretins aſſez long-temps du vrai Dieu ; & je m'apperçus que mes paroles faiſoient impreſſion ſur ſon eſprit ; il convint même de la vérité de ce que je lui diſois. Après quoi prenant la parole : « Vous avez tort, me dit-il avec » amitié, de paſſer ici la nuit : cette » contrée eſt remplie de voleurs qui » pourroient vous faire inſulte ; croyez- » moi, retirez-vous dans le prochain » Village ; vous y ſerez plus en ſûreté ». Comme je ne déférois pas à ſes conſeils, & que ma préſence l'importunoit, il excita tout à coup une fumée ſi épaiſſe, qu'elle me contraignit de gagner la porte. Ce fut de-là que je contemplai ſon manège. Il prépara le repas au coin du Temple ; puis il verſa ſur ſes idoles pluſieurs cruches d'eau, & les frotta long-temps ; il mit du feu ſur un têt de pot caſſé, où il brûla de l'encens qu'il préſenta au nez de chaque idole, en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le ſens. Enſuite il arrangea ſur un plat, c'eſt-à-dire, ſur ſept ou huit feuilles couſues enſemble, le riz & les légumes ; après quoi ſe promenant autour des idoles, il leur fit pluſieurs révérences, comme pour les inviter au

feſtin. Puis il ſe mit à manger avec grand appétit ce qu'il avoit préſenté à ſes Dieux. Ainſi ſe termina le ſacrifice.

Preſque tous les princes de ces contrées ſont fort ſuperſtitieux. Il en coûte à pluſieurs de groſſes ſommes pour célébrer la fête des idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs & pénibles voyages pour porter des ſommes d'argent conſidérables à quelque Divinité, leſquelles paſſent bientôt entre les mains des Mores qui ſont les maîtres du pays. Dans la ville de *Ballabaram* où nous avons une Egliſe, le Prince régnant fait porter continuellement un de ſes Dieux ſur un palanquin, qui eſt précédé d'un cheval & d'un éléphant richement caparaçonnés, dont il lui a fait préſent. Le bruit de quantité d'inſtrumens attire une foule incroyable d'infideles, qui viennent adorer l'idole. Par intervalle un hérault fait faire ſilence, & il récite les louanges de la Divinité.

L'année dernière la Princeſſe régnante ſe trouva fort mal. Le Prince ſon mari eut recours à toutes les idoles, & leur fit faire des ſacrifices pour obtenir ſa guériſon ; & afin de les fléchir, il fit appliquer avec un fer rouge ſur les deux épaules de cette Princeſſe, la figure

d'une de ſes principales Divinités. La douleur abrégea ſans doute ſes jours, car elle mourut après cette cruelle opération. Le Prince en fut ſi irrité contre ſes Dieux, qu'il ceſſa entiérement de faire des fêtes en leur honneur. Sa colère s'eſt enfin radoucie, & le mois dernier il commença une nouvelle fête plus magnifique que toutes les autres.

Ces peuples ſont diviſés par caſtes ou tribus, comme étoit autrefois le peuple Juif avec lequel il paroît qu'ils ont eu commerce; car dans leurs coutumes, dans leurs cérémonies, dans leurs ſacrifices on découvre quantité de veſtiges de l'ancienne Loi, qu'ils ont défigurés par une infinité de fables. Cette diſtinction de caſtes eſt un grand obſtacle au progrès de l'Evangile, ſur-tout dans les lieux où il y a peu de Chrétiens. Comme on ne peut ſe marier que dans ſa caſte & même dans ſa parenté, un Idolâtre qui a deſſein de ſe convertir, dit ſouvent: « Si je me fais Chrétien, » il faut renoncer à tout établiſſement; » il n'y a point encore de Chrétiens dans » ma famille; j'en deviendrai l'op- » probre, & mes parens ne voudront » plus communiquer avec moi. » Ainſi il faut que ces Infidèles commencent

par l'acte du monde le plus héroïque, pour se faire instruire d'une religion contre laquelle ils sont déja prévenus d'ailleurs par mille idées superstitieuses. Le Seigneur par sa miséricorde infinie a sçu applanir ces difficultés.

Il y a une Caste de gens qui portent le *Lingan*, (c'est une figure qu'ils portent au col pour marquer leur devouement à un de leurs Dieux ;) ils le conservent avec un soin extrême, & lui offrent chaque jour des sacrifices. Les *Gouroux* ont sçu leur persuader que s'ils venoient à le perdre, il n'y auroit que la mort qui pût expier leur faute.

J'ai lu dans un livre Indien l'histoire suivante : Un de ces Linganistes ayant perdu son *lingan*, alla s'accuser de sa faute à son *Gourou :* celui-ci lui déclara qu'il devoit se résoudre à mourir, & que sa mort étoit le seul moyen qu'il eût d'appaiser le courroux des Dieux, & en même-temps il le conduisit vers les bords d'un étang pour l'y précipiter. Le Linganiste parut y consentir, mais il demanda en grace au *Gourou* de lui prêter le *Lingan* qu'il portoit, afin de lui faire pour la derniere fois son sacrifice. Aussi-tôt qu'il l'eut entre les mains, il le laissa tomber dans l'eau.

Nous voilà tous deux ſans *Lingan*, lui dit-il : ainſi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'étang, pour appaiſer la colere de nos Dieux ; & déja il le tiroit par les pieds pour s'y jetter enſemble, lorſque le *Gourou* lui prenant la main, » attendez, mon fils, lui dit-il, il ne » faut pas vous preſſer, je puis vous » diſpenſer de la peine que vous avez » méritée, je réparerai votre faute en » vous donnant un autre *Lingan* ».

Il regne ici une coutume aſſez extraordinaire dans la Caſte des laboureurs. Lorſqu'ils ſe font percer les oreilles, ou qu'ils ſe marient, ils ſont obligés de ſe faire couper deux doigts de la main, & de les préſenter à l'Idole. Ils vont ce jour-là au temple comme en triomphe. Là, en préſence de l'Idole, on leur fait ſauter deux doigts d'un coup de ciſeau, & auſſi-tôt on y applique le feu pour étancher le ſang. On eſt diſpenſé de cette cérémonie, quand on fait préſent de deux doigts d'or à la divinité. D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attraper : leur Prince les récompenſe à proportion des nez qu'ils apportent : il les fait enfiler enſemble ; & on les ſuſpend à la porte d'une de leurs Déeſſes.

En France on applique la fleur de lys aux malfaiteurs : ici on donne de l'argent pour se faire brûler les épaules. Ces misérables esclaves du démon vont en foule chez le *Gourou* qui a toujours un fer tout prêt sur un brasier ardent. Il commence par se faire bien payer, sans quoi ni pleurs ni prieres ne pourroient l'engager à accorder la grace qu'on lui demande. Quand il a touché la somme prescrite, il leur applique sur les épaules le fer rouge, qui leur imprime l'image de leurs Divinités, sans que durant ce tourment ils fassent paroître le moindre sentiment de douleur. Vous voyez par là jusqu'à quel point le Démon se fait obéir.

Le gouvernement n'est gueres moins bizarre que la Religion. La volonté des Princes, & la raison du plus fort tiennent lieu de toute justice. Les peuples y vivent dans une espece de servitude ; ils ne possedent aucune terre en propre. Elles appartiennent toutes au Prince qui les fait cultiver par ses sujets : au temps de la récolte il fait enlever le grain, & laisse à peine de quoi subsister à ceux qui ont cultivé les terres. C'est un crime aux particuliers d'avoir de l'argent : ceux qui en ont l'en-

terrent avec ſoin, autrement ſous mille faux prétextes on trouve le moyen de le leur enlever. Les Princes n'exercent ces vexations ſur leurs peuples, que parce que les Mores qui ont ſubjugué les Indes, levent ſur ces Princes des impôts exorbitans, qu'ils ſont obligés de fournir, ſans quoi le pays ſeroit mis au pillage.

Les plus grands crimes ne ſont point punis de mort; pourvu qu'on fourniſſe de l'argent, on eſt aſſuré de l'impunité. On s'eſt contenté de bannir un homme qui avoit tué ſa femme & ſa fille. Une femme qui avoit tué ſon mari, fut conduite dans la place publique, on lui couvrit le viſage de boue: ce fut tout ſon ſupplice. Un homme qui avoit volé le tréſor du Prince de *Ballabaram*, en fut quitte pour quelques coups de bâton. Quelques jours après on le ſurprit faiſant le même vol: au lieu de le punir, on le garda à vue comme une perſonne utile à l'Etat, & qui, dans l'occaſion, pouvoit lui rendre un ſervice important. Ce ſervice étoit qu'en cas de ſiege, dont la ville étoit menacée, on pourroit employer un homme ſi adroit à enlever la caiſſe militaire des ennemis & par-là déconcerter leurs projets.

En Europe ce ſont les meilleures familles qui occupent les trônes : de tous les Princes de Carnate je n'en connois pas un ſeul qui ſoit de la premiere Caſte : quelques-uns même ſont d'une Caſte fort obſcure. De-là vient qu'il y a des Princes dont les cuiſiniers ſe croiroient deshonorés, & le ſeroient effectivement, s'ils mangeoient avec les Princes qu'ils ſervent : leurs parens les chaſſeroient de leurs Caſtes comme des gens perdus d'honneur. C'eſt ici un noble emploi que de ſe faire la cuiſine à ſoi-même. C'eſt pour cela que quelquefois pour me faire honneur on m'a dit : c'eſt-vous ſans doute, mon Pere, qui vous faites votre cuiſine : voulant par-là me faire entendre qu'il n'y avoit perſonne d'une naiſſance, ni d'un mérite aſſez diſtingué pour me la faire.

On eſt ici fort à plaindre quand on eſt malade. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait grand nombre de Médecins : mais ce ce ſont de vrais charlatans, fort ignorans, & qui font leurs expériences aux dépens de la vie de ceux qu'ils traitent. Leurs drogues & leurs remedes ſe trouvent dans les bois : ce ſont quelques ſimples dont ils expriment le jus, & qu'ils font prendre au malade. Dans

les fievres, duraſſent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime eſt de chaſſer le mal en affoibliſſant la nature. Si le malade meurt, c'eſt, diſent-ils, la force du mal qui l'emporte, & non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce régime lorſque j'entrai dans la Miſſion, mais ayant vu mourir trois ou quatre de nos Catéchiſtes pour avoir pris de la nourriture après quinze ou ſeize jours d'abſtinence, je changeai de ſentiment. Et en effet je fus témoin qu'un jeune enfant de quinze ans de la premiere Caſte, étant tombé malade, on ne lui donna pendant un mois qu'un peu d'eau chaude. La fievre le quitta le 27e jour de ſa maladie; & comme il avoit encore un peu de force, on ne lui donna à manger qu'au bout de trois jours, de crainte que la fievre ne le reprît. Le 30 & les cinq ou ſix jours ſuivans on ne lui fit prendre que plein la main de riz. Il s'eſt tout-à-fait rétabli, & je le fais actuellement inſtruire pour lui donner le baptême.

Il n'y a parmi ces peuples ni Acadé-

mie ni Sciences : ils ont quelque connoiſſance de l'aſtronomie, & ils prédiſent les éclipſes avec aſſez de juſteſſe. Quoique leur pays ait été ſujet à de fréquentes révolutions, dont la mémoire méritoit d'être tranſmiſe à la poſtérité; on n'en trouve rien dans leurs livres, qui ne ſont remplis que de contes & de fables.

Voilà, mes cheres ſœurs, un précis de ce qui regarde la Religion & le gouvernement des peuples du Carnate : vous ſouhaitez quelque choſe de plus particulier ſur ce qui me regarde, & ſur les bénédictions que le Seigneur verſe ſur cette Chrétienté naiſſante; c'eſt à quoi je vais ſatisfaire.

J'entrai dans cette Miſſion le 20 du mois de Mars de l'année 1719. Je n'y fus pas trois ſemaines, qu'il penſa m'arriver un petit accident. La nuit du Samedi-Saint on vint m'avertir qu'un Miſſionnaire qui demeuroit à trois lieues, étoit tombé malade, & hors d'état de célébrer la fête de Pâques. Je partis ſur l'heure, & j'arrivai à ſon Egliſe le jour de Pâques à trois heures du matin. Les Chrétiens dont toute la campagne étoit couverte ſe tenoient en garde contre les voleurs, qui depuis peu avoient

pillé cette Egliſe. Comme ils me prirent moi & mes Catéchiſtes pour ces voleurs, ils s'armerent de pierres & de bâtons, pouſſerent des cris affreux, & je vis le moment qu'ils alloient fondre ſur nous. Mais le Seigneur permit que je me fiſſe enfin reconnoître. Je baptiſai ce jour-là 28 perſonnes : à dix heures du ſoir je commençai, dans une vaſte plaine, une belle proceſſion, où l'on porta ſur un brancard bien orné la ſtatue de la ſainte Vierge. La nuit fut éclairée par trois cens flambeaux, & par quantité de feux d'artifice qui jouoient ſans diſcontinuer. Une grande multitude de Chrétiens & d'Idolâtres furent charmés de cette cérémonie, qui dura depuis dix heures du ſoir juſqu'à trois heures du matin. L'appareil de ces ſortes de fêtes contribue beaucoup à donner aux Indiens une grande idée de nos myſteres.

Vous ne ſçauriez croire avec quelle foi, quelle piété, quelle ferveur ces nouveaux fideles s'approchent des ſacremens. Dès que le Miſſionnaire eſt arrivé dans une Egliſe ils s'y rendent de fort loin pour participer aux ſaints Myſteres. Après avoir voyagé tout le jour ſous un ſoleil brûlant, n'ayant pris le matin qu'un peu de riz

froid, ils arrivent ſur le ſoir accablés de ſueurs & de fatigues. Ils boivent pour tout ſoulagement un peu d'eau, & paſſent la nuit couchés ſur la terre. Ils fondent en larmes & ſont inconſolables en s'accuſant des fautes les plus légeres. A la priere du ſoir, lorſqu'on récite l'acte de contrition, ils ſe frappent la poitrine, & ne s'expriment que par des ſanglots réitérés.

Aux fêtes ſolemnelles les Chrétiens les plus aiſés mettent en commun quelque argent pour donner à manger à tous les autres, & par-là ils entretiennent entr'eux cet eſprit d'union & de charité qui édifie les Païens même. C'eſt ordinairement à ces fêtes qu'on adminiſtre le ſaint baptême. Les Catéchiſtes nous amenent par troupe ces pauvres Idolâtres, qui n'ont pas plutôt connu le vrai Dieu qu'ils ſecouent avec joie le joug du démon qui les a tenus ſi longtemps captifs. J'admire quelquefois les miracles de la grace dans certains vieillards, qui, nonobſtant les plus forts préjugés touchant leurs divinités, reçoivent le ſaint baptême, ſans que la foi de nos Myſteres trouve dans leurs eſprits la moindre réſiſtance.

Ceux qui ſe convertiſſent à la foi

ont ſouvent de cruelles contradictions à ſoutenir du côté de leurs parens Idolâtres, qui les maltraitent, & les chaſſent de leurs familles ſans vouloir communiquer avec eux. Dans cet excès de tribulation, ils viennent nous faire le récit de leurs peines. « Mon Pere, di-» ſent-ils, avec une foi vive, je ſouffre » infiniment, mais je ſuis content pourvu » que la volonté de Dieu s'accompliſſe, » & que le ciel devienne le prix de mes » ſouffrances ». J'ai vu pluſieurs Chrétiens qu'on a voulu forcer de donner leurs filles en mariage aux Idolâtres, & qui l'ayant refuſé conſtamment, ont été expoſés aux plus indignes traitemens : quelques-uns ſont morts de miſeres, tous furent chaſſés de leur pays : leur crime étoit d'adorer le vrai Dieu. Ils ont ſoutenu cette perſécution avec une fermeté, une foi, & un courage dignes des héros de la primitive Egliſe. On les voyoit abandonner leurs emplois, leurs maiſons, leurs parens, leurs amis, ſans ſe plaindre ni murmurer, chargés de leurs petits enfans, obligés de chercher un aſile dans une terre étrangere, n'ayant d'autre reſſource pour vivre que dans une ferme confiance en la Providence. Ces exemples d'une vertu héroïque

dans de nouveaux fideles, nous consolent des pas que nous faisons pour les faire entrer dans la voie du salut, & nous rempliſſent d'une joie pure & ſolide.

A la derniere fête de Noël, le Seigneur glorifia ſon ſaint Nom d'une façon ſinguliere dans les Etats d'un Prince où l'Evangile n'avoit pu encore pénétrer. Il y avoit quatre mois que ſept perſonnes y étoient cruellement tourmentées du démon ; deux moururent dans l'obſeſſion ; les cinq autres n'ayant plus d'autre reſſource que dans le vrai Dieu, furent amenés à l'Egliſe de *Chrucſnabouram*, les fers aux pieds & les mains liées derriere le dos. Dès qu'ils furent arrivés, je chargeai un Catéchiſte d'aller enlever de ſa maiſon, & de celle de ſes parens, toutes les Idoles & toutes les marques de ſuperſtition qu'ils y trouveroient. Le lendemain après la Meſſe, je commençai l'exorciſme ; j'avois fait illuminer l'Egliſe pour rendre la fête plus éclatante. La nouveauté du ſpectacle y avoit attiré une grande foule de Chrétiens & d'Idolâtres. Le Seigneur exauça la foi de ces malheureux eſclaves du démon. A la fin de l'exorciſme, ils ſe trouverent tranquilles & tout-à-fait affranchis d'une ſi cruelle

ſervitude. Je leur fis ôter les fers : leurs compatriotes étoient étonnés de voir tant de douceur en des perſonnes dont ils n'avoient pu modérer la fureur.

Le Prince qui avoit été témoin de l'obſeſſion, & qui avoit fait enchaîner l'un de ces cinq Idolâtres qui étoit ſon Intendant, ne fut pas moins ſurpris. Il me fit dire qu'il avoit deſſein de me venir voir. Il vint en effet le jour de Noël en grand cortege, ſur les quatre heures du ſoir. C'eſt un vieillard âgé de ſoixante-cinq ans. Dans mon entretien, j'inſiſtai fort ſur la délivrance de ces poſſédés, comme ſur une preuve de la vérité de la Religion que j'étois venu de ſix mille lieues lui annoncer pour le ſalut de ſon ame. Le Prince & ceux de ſa ſuite convinrent qu'un Dieu ſi puiſſant ne pouvoit être que le vrai Dieu. Après une demi-heure d'entretien, il ſe retira auprès de l'Egliſe, & il me fit dire qu'il vouloit me parler en ſecret. Il ſe fit lire durant plus d'une heure les principales preuves de la Divinité ; & de temps en temps il ſe récrioit : c'eſt ici la pure vérité.

L'Egliſe étoit aſſez bien ornée. Quand l'heure de la priere eut ſonné, le Prince y aſſiſta, & il parut très-édifié de la

piété & de la modeſtie des fideles. La priere finie : « qu'on reſte ici, dit-il à » ceux de ſa Cour, je vais prendre » congé du Pere ». Il vint ſeul dans un endroit où je l'attendois ; & là, durant un quart d'heure, je l'entretins du vrai Dieu, du paradis, de l'enfer, de la fauſſeté des Divinités qu'il adoroit. Il convint de tout : « Je veux, dit-il, em» braſſer votre Religion, admettez-moi, » je vous prie, dès ce moment, au » nombre de vos diſciples ». Alors il me ſalua en portant les deux mains jointes ſur la tête, qui eſt la marque du plus grand reſpect, & il ſe retira. Le lendemain je lui envoyai un Catéchiſte avec des livres où nos myſteres ſont expliqués. Il ſe les fit lire durant quelques jours ſans ſe déclarer ; & il n'a point encore fait paroître qu'il voulût ſoutenir les démarches qu'il avoit faites le jour de Noël.

Ce Prince a, parmi ſes courtiſans, grand nombre de Brames qui nous traverſent preſque dans toutes les Cours où ils ont les premieres charges. J'ai appris qu'ils avoient perſuadé à ce Prince, que j'étois le plus grand Magicien qu'il y eût dans les Indes, & que ce n'étoit que par la vertu de mes enchan-

temens, que les cinq perſonnes avoient été délivrées du démon. Ce Prince eſt très-foible ſur cet article; il entretient même à ſa Cour un magicien pour lever les ſorts qu'on pourroit jetter ſur lui. J'ai invité ce magicien à me venir voir, afin de nous communiquer l'un à l'autre nos ſecrets. Il m'avoit donné ſa parole, mais il ne l'a pas tenue.

Six ou ſept jours après la viſite du Prince, je lui envoyai un panier de raiſins, auquel j'avois appliqué quelques cachets; c'eſt un fruit rare en ce pays. Les Brames qui étoient auprès de lui, l'avertirent de n'y pas toucher. « Voyez-» vous ces cachets, dirent-ils, ils cou-» vrent quelque ſortilége, & ſi vous y » touchiez il vous arriveroit quelque » malheur ». Le Prince trop crédule n'oſa toucher au raiſin, quelque envie qu'il eût d'en manger. Peu de jours après, un de mes Catéchiſtes étant allé le ſaluer de ma part: « ôtez les cachets » de ce panier, lui dit-il, le reſpect que » j'ai pour le Pere m'empêche de les » lever moi-même ». Le Catéchiſte obéit, & le Prince mangea des raiſins avec avidité. Les Brames furent un peu déconcertés de cet expédient.

Une autre fois que j'envoyai ſaluer un

autre Prince par un Catéchiſte, je lui ordonnai de porter ſur ſon bras un livre de la Religion d'une forme particuliere, afin de piquer ſa curioſité. Cet innocent ſtratagême réuſſit : le Prince demanda au Catéchiſte quel étoit ce livre, & ayant appris que c'étoit la loi du vrai Dieu, il ſe le fit lire bien avant dans la nuit. Un Brame Aſtrologue ſouffrant avec impatience que le Prince prît goût à cette lecture, vint avec ſon livre d'Aſtrologie à la main : « Prince, lui dit-il » avec une eſpece d'enthouſiaſme, ſelon » le cours préſent des étoiles, il ne vous » eſt plus permis de reſter ici ; retirez-» vous au plutôt ». Le Prince obéit, & congédia ſon lecteur.

La ſeconde ſemaine de Carême, comme je finiſſois ma retraite annuelle, il m'arriva une petite humiliation. Un parti conſidérable de Mores vint pour m'enlever dans l'Egliſe de *Chruchſnabouram*. Dès le matin ils demanderent à me parler : on leur répondit que j'étois en prieres, & que je ne voyois perſonne. Ce refus les ſurprit : ils entrerent dans l'enceinte de la maiſon, & ce fut toute la journée un flux & reflux continuel de ces gens-là, ſans rien communiquer de leur deſſein. Ils avoient deux Brames à leur

leur tête, qui, comme je crois, étoient les auteurs de cette entrepriſe. Comme ils craignirent que les Chrétiens ne priſſent ma défenſe, ils s'adreſſerent au Prince tributaire du Seigneur More qui commandoit le détachement, & le firent prier d'envoyer la garniſon de la fortereſſe pour tenir mes diſciples en reſpect. Le Prince qui m'affectionnoit, s'en excuſa ſur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hoſtilité ſur les terres d'un Prince ſon voiſin avec qui il étoit en paix. Sur quoi les Mores prirent le deſſein de m'enlever dans l'obſcurité de la nuit & ſans éclat. Je n'appris ce détail que le lendemain : je ne ſçais comment le Commandant de la fortereſſe de *Chruchſnabouram* eut connoiſſance de leur deſſein; il vint me trouver à cinq heures & demie du ſoir, pour me donner avis que les Mores tramoient un complot contre ma perſonne, qu'ils s'étoient déjà emparés de toutes les avenues de ma maiſon, & il me conſeilla de me réfugier dans la fortereſſe. Je ſuivis ſon conſeil, je ſortis par une iſſue inconnue aux Mores, & je me retirai dans la fortereſſe où je paſſai la nuit. Les Mores s'étant apperçus de quelque mouvement, & ayant appris enſuite que j'étois dans la

fortereſſe, ſe retirerent à leur camp. A huit heures du ſoir ils m'envoyerent inviter à me rendre au camp, où leur Commandant ſouhaitoit avec paſſion de me voir. Je leur fis réponſe qu'un pénitent & un ſolitaire comme moi, ne voyoit pas volontiers le grand monde. Comme ils décamperent le lendemain matin, je retournai dans mon Egliſe, où mes Chrétiens m'accompagnerent.

Je ne ſçais quel étoit le deſſein de ces Mores, ni quel parti ils m'euſſent fait ſi j'étois tombé entre leurs mains. Tout ce que je ſçais, c'eſt que les Brames nous ont ſouvent ſuſcité de fâcheuſes perſécutions, en leur perſuadant que nous avons l'art de faire de l'or. C'eſt ſous cette fauſſe accuſation qu'ils maltraitent quelquefois les Indiens d'une maniere cruelle, & que tout récemment ils retinrent un de nos Miſſionnaires deux ans entiers dans une rude priſon, & qu'ils l'appliquerent deux fois à la torture.

Quelque temps avant que les Mores entrepriſſent de m'enlever, j'admirai des effets bien ſenſibles de la Providence de Dieu ſur ſes élus. Un Idolâtre étant venu par haſard de fort loin dans le village où je me trouvois, y tomba dangereuſement malade; des Chrétiens lui par-

lerent du vrai Dieu : il demanda à me voir, je l'inſtruiſis autant que la néceſſité preſſante pouvoit le permettre ; je lui conférai le baptême qu'il demandoit avec ferveur, & il mourut le lendemain dans de grands ſentimens de piété.

Quatre autres Adultes furent favoriſés preſque en même temps de la même grace. Il y avoit parmi eux un Brame qui ſeroit mort infailliblement dans l'Idolâtrie, s'il fût reſté dans ſa famille. La converſion d'un Brame eſt un vrai miracle de la grace, tant ils ont d'obſtacles à ſurmonter. Celui dont je parle étoit âgé de 65 ans, & contre la coutume de ceux de ſa Caſte, il aimoit aſſez les Prédicateurs de l'Evangile : il avoit même contribué à nous faire avoir un emplacement dans la ville de *Devandapallé* pour y bâtir une Egliſe. Dieu a voulu ſans doute récompenſer cette bonne œuvre ; il arriva de trente lieues loin dans une Egliſe où j'étois, il tombe malade, il envoye à deux heures après minuit me demander quelque ſoulagement. Je lui portai de l'eau de meliſſe qui le fortifia ; bien qu'il eût toute ſa préſence d'eſprit, je m'apperçus qu'il étoit dans un danger extrême, & comme il étoit aſſez inſtruit de nos myſteres, je

lui adminiſtrai le ſaint baptême qu'il me demanda, & une heure après il mourut.

Ces miracles continuels de la miſéricorde du Seigneur dont nous ſommes témoins, nous dédommagent au centuple des croix que nous avons à ſouffrir, & de la pénitence continuelle qu'il nous faut pratiquer. La vie que nous menons eſt aſſurément auſtere, ſoit par la qualité des alimens, ſoit par la fatigue des voyages, ſoit par les perſécutions & les dangers auxquels nous ſommes ſans ceſſe expoſés. Vous ſçavez ſans doute que le riz, quelques légumes, & de l'eau, ſont toute notre nourriture ; cette auſtérité eſt abſolument néceſſaire en ces contrées, ſans quoi il ne ſeroit pas poſſible d'y établir la Religion. Les Caſtes honorables ne vivent que de riz & de légumes, & on a le dernier mépris pour ceux qui uſent d'autres alimens. D'ailleurs les Pénitens Gentils, car le démon a auſſi ſes martyrs, obſervent cette auſtérité de vie. Nous avons auprès de nous un Chrétien qui a été autrefois au ſervice d'un de ces Pénitens. Il nous a rapporté que ce Pénitent ne mangeoit à midi que du riz & des légumes, & que le ſoir il ſe contentoit de boire un peu d'eau, s'occupant tout le reſte de la journée à réciter les louan-

ges de ſes faux dieux. Si notre vie étoit moins auſtere que la leur, & le Miſſionnaire, & la religion qu'il prêche, tomberoient dans le mépris.

Nos voyages ſont pénibles : on ne trouve ſur la route aucun lieu pour ſe retirer. Juſqu'à préſent j'ai preſque paſſé toutes les nuits ſous un arbre expoſé aux vents & à la pluie ; quelquefois je me retire dans un Temple d'idoles, quand il s'en trouve ſur le chemin, mais on y eſt d'ordinaire mangé d'inſectes. Tandis que les Chrétiens qui m'accompagnent me préparent un peu de riz & des légumes, je récite mon Office, & après quelques heures d'un repos aſſez interrompu, je continue mon voyage ; je n'en fais gueres que je n'aie le viſage, les mains & les pieds tout brûlés, ſans trouver une ſeule goute d'eau pour appaiſer une ſoif ardente. C'eſt par une protection particuliere de Dieu qu'il nous arrive ſi peu d'accidens dans ces voyages, car outre que le pays eſt rempli de voleurs, nous avons par-tout des ennemis du nom Chrétien, qui ſçavent les routes que nous tenons, & qui pourroient aiſément nous égorger pendant la nuit.

Voilà, mes cheres Sœurs, un récit

vrai dans toutes ſes circonſtances de la vie que je mene depuis ſeize mois que j'ai eu le bonheur d'entrer dans cette Miſſion. Je vous demande plus que jamais le ſecours de vos prieres; c'eſt ce que j'attends de votre amitié. Je ſuis, &c. (1)

SECONDE LETTRE

Du Pere le Gac, à M. le Chevalier Hébert, Gouverneur de Pondichéry.

A Ballabaram, ce 12 Janvier 1722.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

Je continue à vous faire part du progrès que fait la Religion dans cette Miſſion

(1) Le P. le Caron a fini ſa courſe Apoſtolique preſqu'auſſi-tôt qu'il l'avoit commencée. Il eſt mort victime de ſon zèle & de ſa charité. Ayant appris qu'une famille entiere d'idolâtres, frappée d'une maladie contagieuſe, avoit été chaſſée de la Peuplade, & étoit dans la campagne dénuée de tout ſecours, il courut les aſſiſter : touchée de ſes ſoins elle écouta ſes inſtructions, & il eut le bonheur de les baptiſer preſque tous, & de mourir avec ſon Catéchiſte de la maladie qu'il avoit gagné en les ſoignant.

naiſſante du Carnate. La connoiſſance que j'ai de votre zele pour l'établiſſement de la foi dans ces contrées barbares, me perſuade qu'en cela je réponds le mieux que je puis à vos intentions & aux bontés dont vous m'avez honoré, lorſque vous gouverniez la Nation Françoiſe dans l'Inde.

Je finiſſois la derniere lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, par le récit de la protection dont *Praſappa-Naïdou* (c'eſt le Prince qui gouverne le pays d'*Andevarou*) favoriſoit les Prédicateurs de l'Evangile. Je vous ai mandé que non-ſeulement il avoit permis de bâtir une Egliſe à *Madigoubba*, mais qu'il avoit même fourni les bois néceſſaires pour la conſtruction de cette Egliſe. Ce monument qui s'élevoit au milieu de la Gentilité, ne pouvoit manquer d'irriter les ennemis de la Foi; auſſi les *Daſſeris*, fideles adorateurs de *Vichnou* (1), ne cherchoient qu'une occaſion de faire éclater la fureur dont ils étoient tranſportés.

L'abſence du Miſſionnaire qui viſitoit les autres Chrétientés, fut le ſignal de leur révolte. Ils s'aſſemblerent en grand

(1) Fauſſe Divinité du pays.

nombre à *Cloumourou*, où il y a plusieurs familles de Chrétiens; ils prétendoient piller les maisons des Néophytes, aller ensuite à *Madigoubba*, qui n'est qu'à une demi-lieue de ce village, & mettre le feu aux matériaux qu'on employoit à bâtir l'Eglise.

En effet, le *Retti* qui est le Chef des Chrétiens de cette contrée, revenant dans sa maison, la trouva investie par ces séditieux, & il eut bien de la peine à percer la foule. Sans entrer en de vaines disputes il cita les plus distingués d'entre les *Dasseris* devant les Brames du village; puis interposant le nom du Prince, selon la coutume du pays: » je » remets, leur dit-il, mes biens entre » vos mains, vous en serez responsa» bles.

Cet expédient réussit; les Brames firent comprendre aux *Dasseris* qu'on ne leur demandoit que le temps nécessaire pour informer le Prince qui ne manqueroit pas de leur rendre justice. La réponse du Prince vint dès le soir même. Des Maures dépêchés de sa part aux *Dasseris*, leur ordonnerent de se rendre à la Capitale pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y allerent en foule; les *Dasseris* de la ville se joi-

gnirent à ceux des villages; les *Brames* ſoit *Vichnouviſtes*, ſoit *Linganiſtes*, qui ſont en grand nombre, intervinrent dans la cauſe commune; les ſoldats & les marchands groſſirent le parti; enfin le nombre s'accrut de telle ſorte, que le Prince qui apperçut leur multitude, quitta le deſſein d'aller à la promenade, & rentra dans ſon palais.

Un Officier fut envoyé de ſa part aux *Daſſeris :* » Le Prince, leur dit-il, a con-» noiſſance des accuſations que vous » formez contre les Chrétiens; ils briſent » vos idoles, ils déclament contre vos » Divinités, ils ſuivent une Religion » qui anéantit les coutumes de vos an-» cêtres; voilà le ſujet de vos plaintes. » Le Prince eſt trop juſte pour ne pas » réſerver une oreille aux accuſés; » faites venir vos plus célebres Doc-» teurs, & dès que le *Saniaſſi Romain* » ſera de retour, vos conteſtations ſe » termineront dans une diſpute réglée; » le Prince veut lui-même en être le » Juge.

Le Miſſionnaire apprit ces nouvelles en venant de célébrer la fête de Noël à *Ballabaram;* il crut qu'il ne devoit pas différer de ſe rendre auprès de ſes chers Néophytes. A ſon paſſage par *Darma-*

varam qui eſt une ville conſidérable, les Chrétiens, à qui il communiqua le deſſein où il étoit d'aller droit à la capitale, lui repréſenterent qu'il n'étoit pas de la prudence, dans une pareille conjoncture, de ſe livrer entre les mains d'un Prince Gentil; que bien qu'il ait paru être dans des ſentimens favorables à la Religion, il étoit à craindre qu'une émeute ſi générale n'eût changé les inclinations de ſon cœur; que du moins, avant que de rien tenter dans une affaire ſi délicate, il ſembloit être plus à propos d'en conférer avec les Chrétiens de *Madigoubba*, & de ſonder la diſpoſition préſente du Prince. Le Pere répondit à ces repréſentations que ſon parti étoit pris, & que le reſte il l'abandonnoit aux ſoins de la divine Providence.

Il partit donc pour *Anantapouram*; dès qu'il y fut arrivé, il envoya prier le Prince, par un de ſes Catéchiſtes, de lui accorder un moment d'audience. » Vous me trompez, dit le Prince, il » n'eſt pas poſſible que le *Saniaſſi-Ro-* » *main* ſoit ici. Il eſt à la porte de la » ville, répondit le Catéchiſte, où il » attend vos ordres. Lui faut-il un or- » dre, répliqua le Prince, pour venir » dans ſa maiſon? Ne ſçait-il pas que ce

» qui m'appartient eſt à lui : allez, dit-
» il à un de ſes Brames, lui marquer la
» joie que j'ai de ſon arrivée, & l'im-
» patience où je ſuis de le voir ». Le Prince le reçut avec des démonſtrations d'eſtime & d'amitié plus grandes qu'il n'avoit fait juſqu'alors. Il fit auſſi-tôt appeller les Brames, & il engagea la diſpute, où on traita les mêmes queſtions dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma premiere lettre. Le Pere s'étendit fort au long ſur les perfections du premier Être, & il fit voir d'une maniere palpable, que nulle de ces perfections ne convenoit aux Divinités adorées dans l'Inde.

« N'entrez point, dit le Prince, dans
» un plus grand détail; ce que vous
» me dîtes ſur cela il y a trois mois,
» m'eſt encore préſent à l'eſprit. Vous
» êtes obligés, continua-t-il, en s'adreſ-
» ſant aux Brames, de convenir que
» *Vichenou* s'eſt métamorphoſé en pour-
» ceau : le *Saniaſſi Romain* vous le re-
» procha dans la derniere diſpute. Faites-
» moi voir que cette métamorphoſe eſt
» bienſéante à la Divinité, & alors je
» conviendrai avec vous de tout le
» reſte. Mais comme cela n'eſt pas facile
» à prouver, avouons de bonne foi que

» nos hiſtoires ne ſont qu'un tiſſu de
» fables».

« *Vichenou* ſe métamorphoſa de la
» ſorte, répondirent les Brames, pour
» exterminer un fameux géant. Ne pre-
» nons point le change, dit le Miſſion-
» naire; il ne s'agit pas ici de la cauſe
» de la métamorphoſe, mais de l'indé-
» cence ou plutôt de la folie qu'il y a
» d'attribuer cette métamorphoſe à la
» Divinité. Ne les pouſſez pas davan-
» tage, reprit le Prince en ſouriant;
» puis s'étant apperçu qu'un Brame
» *Vichenouviſte*, parlant au Pere, ſe ſer-
» voit de termes peu reſpectueux, il
» lui en fit une ſévere réprimande. Sou-
» venez-vous, lui dit-il, qui eſt celui
» à qui vous parlez, & ayez égard au
» lieu où vous êtes. Le Pere prit de-là
» occaſion de toucher un point qui
» regarde ces prétendus Docteurs: Il
» eſt étrange, dit-il, de voir juſqu'où
» va l'orgueil des *Gouroux* dans cette
» partie de l'Inde; il y en a qui entrant
» dans la maiſon de leurs diſciples, ſe
» font laver les pieds par le chef de
» famille, & qui enſuite diſtribuent
» cette eau à boire comme une choſe
» ſacrée. La ſainteté de mon état m'em-
» pêche de révéler ici certains myſ-
» teres d'iniquité.... ».

A ces paroles le Pere s'apperçut de quelque altération ſur le viſage du Prince, parce que c'eſt, ſur-tout dans la caſte des *Linganiſtes*, que ces infames pratiques ſont en uſage ; c'eſt pourquoi il n'inſiſta pas davantage ſur cet article, d'autant plus qu'on comprenoit aſſez ce qu'il vouloit dire. « Il n'y a point d'arti-» fice, pourſuivit-il, que vos *Gouroux* » n'employent pour mettre à contribu-» tion leurs diſciples. Que quelques-uns » d'eux leur repréſentent leur miſere & » leur pauvreté ; n'ont-ils pas le front » de leur dire, qu'ils n'ont qu'à emprun-» ter de l'argent & mettre en gage » leurs femmes & leurs enfans ? De tels » Docteurs, conclut le Miſſionnaire, » ne reſſemblent-ils pas plutôt à des » Sergens qu'à des Peres » ?

« Vous avez raiſon, interrompit le » Prince, la qualité de Sergens leur con-» vient admirablement bien, car ils en » font les fonctions. Puis adreſſant la » parole à un *Gourou* Vichnouviſte » nommé *Adjacoulou* : Pouvez-vous » vous inſcrire en faux contre ce que » dit le *Saniaſſi Romain* ? Quoi donc » répondit le Gourou avec émotion, » voudroit-il nous réduire à la mendi-» cité ? Non, répliqua le Miſſionnaire, » mais je voudrois qu'une ſordide ava-

» rice ne vous portât pas à faire des » vexations indignes de votre minif- » tere ».

Sur la fin de cette audience le Miſſionnaire voyant que le Prince ne lui diſoit mot de l'émeute que les Daſſeris avoient excitée à ſon occaſion, crut devoir le prévenir en général ſur les oppoſitions qu'on formoit de toutes parts contre le Chriſtianiſme. « Il n'eſt » pas ſurprenant, lui dit-il, que la » vérité trouve tant de contradicteurs. » L'homme naturellement ennemi de » la contrainte, ne peut ſouffrir qu'on » s'oppoſe au penchant qui l'entraîne » vers le mal; le vice, ainſi que l'a dit » un de vos Poëtes, paroît à l'homme » de l'ambroiſie, & la vérité lui ſem- » ble du poiſon. Si la Religion du vrai » Dieu toléroit un ſeul des vices qui » ſont autoriſés par les différentes ſectes » de ce pays, je pourrois me promet- » tre de trouver un grand nombre de » partiſans & de diſciples; mais comme » cette Religion eſt ſi ſainte & ſi pure, » qu'elle condamne juſqu'à l'apparence » même du vice, faut-il s'étonner qu'on » s'efforce de la décrier, & que tant » d'ennemis s'élevent contre ſes Miniſ- » tres ? Ma confiance eſt dans la protec- » tion du vrai Dieu que j'adore, &

» dont je publie la ſainte loi. C'eſt le
» ſeul intérêt de ſa gloire qui m'a fait
» quitter mon pays, pour venir vous
» enſeigner le chemin du Ciel. C'eſt
» ſon bras puiſſant qui me ſoutiendra
» contre les efforts de tant d'ennemis.
» Sans ce ſecours dont je m'appuye,
» aurois-je la témérité, ſeul comme je
» ſuis, d'entrer en lice avec une ſi
» grande multitude, & de m'expoſer à
» un danger continuel de perdre la vie?
» C'eſt le ſeul bien qu'on puiſſe me
» ravir, & je m'eſtimerois heureux de
» le ſacrifier mille fois en témoignage
» des vérités que je vous annonce. C'eſt
» ce vrai Dieu, Prince, dont je publie
» les grandeurs, qui ſuſcite des hommes
» amateurs de la vérité, pour prendre
» en main ſa défenſe, & la ſoutenir de
» leur autorité. C'eſt à ce ſeul vrai Dieu
» que je ſuis redevable des marques
» d'affection dont vous m'honorez, &
» de la permiſſion que vous m'avez
» donnée de bâtir une Egliſe dans vos
» Etats. Que dites-vous, répondit le
» Prince, quels avantages n'ai-je pas
» reçu moi-même depuis que vous êtes
» venu à ma Cour? Votre entrée dans
» mes Etats n'a-t-elle pas été pour moi
» une ſource de proſpérités & de béné-
» dictions »?

Vous avez ſçu, Monſieur, que dans le temps que les Daſſeris nous enlevérent notre Egliſe de *Devandapallé*, M. de Saint-Hilaire qui s'intéreſſe avec tant de zèle pour le progrès de la foi, nous obtint une patente du Nabab d'Arcade, qui nous fit rendre notre Egliſe, & appaiſa tout-à-fait l'orage. Le Miſſionnaire jugea à propos de montrer au Prince cette patente, dont voici la teneur.

Ladoutoulla Cam Nabab à tous les *Fosdars Rajas*, *Quelidars*, *Paleacandloux* & autres ordres. Les *Saniaſſis Romains* ont des Egliſes dans le pays de Carnate, où ils ſont obligés de voyager pour inſtruire leurs diſciples: ce ſont des pénitens qui font profeſſion d'enſeigner la vérité, & dont la probité nous eſt connue. Nous les conſiderons & nous les affectionnons; c'eſt pourquoi notre volonté eſt qu'eux & leurs diſciples ſoient traités par-tout favorablement, ſans qu'on leur faſſe aucune peine. Tel eſt l'ordre que nous donnons.

Le Prince en finiſſant la lecture de cette patente: « Quels ſeroient les en-
» fans du démon, dit-il, qui voudroient
» inquiéter de ſi grands hommes? Je me
» flatte, répondit le Pere, que quand
» vous connoîtrez encore mieux la
» ſainteté de la loi Chrétienne, vous

» m'honorerez d'un ſemblable témoi-
» gnage. C'eſt à moi à en recevoir de
» vous, reprit le Prince d'un air obli-
» gagnt ». Après qnoi il réitéra ſes ordres afin qu'on continuât de fournir ce qui ſeroit néceſſaire pour la conſtruction de la nouvelle Egliſe, & il ajouta, en congédiant le Miſſionnaire, qu'il vouloit aſſiſter à la premiere fête qui s'y célébreroit.

Comme le Pere étoit occupé à conduire le bâtiment de ſon Egliſe, il reçut une lettre que lui préſenterent deux députés d'un Prince Maure, Gouverneur de *Manimadougou*, petite ville, éloignée de dix-huit à vingt lieues de *Madigouba*. Ce Gouverneur eſt homme d'eſprit & curieux. Ayant appris qu'un *Saniaſſi Romain* enſeignoit une nouvelle doctrine, il ſouhaitoit de le voir & de l'entretenir; c'eſt ce que contenoit ſa lettre, qui étoit écrite ſur du papier ſemé de fleurs d'argent. En voici à-peu-près les termes.

Moi *Secou-Aboulla-Rahimou*, *Cam*, Gouverneur de la ville & fortereſſe de *Manimadougou*, je fais la révérence en préſence des pieds de celui qui brille de toute ſorte de belles qualités, qui eſt dans la plus haute contemplation de la Divinité, qui enſeigne la loi du

ſouverain Maître de toutes choſes. . . . Il y a long-temps que j'ai un extrême deſir de jouir de votre préſence, & il n'y a que vous qui ſçachiez quand ce moment heureux pour moi arrivera. Les deux perſonnes que je vous envoye tâcheront de découvrir quelle eſt votre volonté, je finis en faiſant pluſieurs profondes révérences.

Le Pere qui ſçavoit que cette démarche du Prince Maure n'avoit pour principe que ſa curioſité naturelle, & qu'il n'y avoit nulle eſpérance de lui faire goûter les vérités du Chriſtianiſme, lui fit la réponſe ſuivante.

Le Docteur de la loi du vrai Dieu donne ſa bénédiction à *Secou-Aboulla-Rahimou*, &c. J'ai reçu avec toute la joie de mon ame la lettre qu'il vous a plu de m'envoyer. N'étant que le dernier des eſclaves du vrai Dieu qui a créé le ciel & la terre, & qui le gouverne par ſa toute puiſſance, je ne ſuis pas le maître de diſpoſer de moi-même, pour aller ou pour demeurer en quelque lieu que ce ſoit. Je m'aſſurerai par la priere, quels ſont les ordres & la volonté du ſouverain Maître que j'adore, & alors je tâcherai de contenter pleinement le deſir de votre cœur. Je prierai ce grand Maître pour

la conſervation de votre perſonne.

Peu de jours après il reçut une autre lettre de la femme du Nabab de *Chirpi :* elle avoit déjà envoyé deux fois le même exprès à *Ballabaram*, où elle croyoit qu'étoit le Miſſionnaire, pour le prier de la venir trouver. Le Pere s'en excuſa, ſur l'obligation où il étoit de viſiter ſes différentes Chrétientés. Cette réponſe ne l'ayant pas ſatisfaite, elle lui écrivit une ſeconde lettre plus preſſante que la premiere, & pour l'y engager, elle lui permettoit de bâtir une Egliſe dans l'étendue de ſon gouvernement, le laiſſant le maître de choiſir ou *Chirpi*, ou *Colalam*, ou *Cotta Cotta*, qui ſont de grandes villes & fort peuplées.

Le Miſſionnaire ne crut pas devoir ſe rendre aiſément à ſes ſollicitations, ſoit parce qu'il y a toujours du riſque à ſe livrer entre les mains des Maures, ſoit par le peu d'eſpérance qu'il y a de les convertir, il prit le parti d'envoyer un de ſes Catéchiſtes pour la ſonder, & pour découvrir, s'il pouvoit, quel étoit ſon deſſein. Mais ſans vouloir autrement s'expliquer, elle répondit, qu'elle avoit des choſes à dire au *Saniaſſi Romain* qu'elle ne pouvoit confier à perſonne ; qu'elle le prioit de

conſidérer qu'll n'étoit pas de la bienſéance qu'une femme de ſon rang ſortît du palais ſans en avoir la permiſſion expreſſe de ſon mari.

Le Pere touché de ces raiſons, ſe rendit le lendemain à *Cotta Cotta*, & il fut auſſitôt conduit dans l'appartement de la Princeſſe Maure. C'étoit d'abord une prétendue maladie ſur laquelle elle vouloit le conſulter. Il répondit qu'il n'avoit nulle connoiſſance de la médecine, & que ſa profeſſion étoit d'enſeigner la vérité. Une autre choſe lui donnoit de l'inquiétude, ſçavoir quelle étoit la ſituation de ſon fils aîné, qu'on retenoit à la Cour du Mogol, juſqu'à ce que ſon pere eût ſatisfait à une dette conſidérable. Enfin, elle vint à la principale raiſon de ſon empreſſement à entretenir le Miſſionnaire.

Quatre ou cinq mois auparavant, quelques Faquirs (c'eſt le nom qu'on donne aux Pénitens Maures) lui avoient fait dire qu'ils ſçavoient pluſieurs ſecrets, & entr'autres, celui de faire de l'or. Elles les avoit fait venir, & ſur ce qu'ils dirent que malheureuſement ils n'étoient pas en état de fournir aux dépenſes néceſſaires pour les préparatifs, elle ſe chargea d'en faire les frais. On leur donna pluſieurs ouvriers pour travailler ſous

eux; trois ou quatre mois ſe paſſerent à chercher diverſes plantes, à les broyer, à préparer les métaux qui devoient entrer dans cette compoſition ; ils firent fondre une grande quantité de cuivre qu'ils réduiſirent en petits lingots. Ces lingots devoient ſe changer en or, en les trempant dans une certaine eau. Après avoir fait l'épreuve de cette eau, ils préſenterent à la Dame deux ou trois morceaux d'or, auxquels il ne manquoit, diſoient-ils, que quelques karats pour être dans ſa perfection. Pour cela, ajoûterent-ils, il n'y a plus qu'à faire tremper dans cette eau des perles & des pierres fines pendant deux ou trois jours ; mais il nous faut paſſer ce temps-là en prieres ſans manger, ſans boire, ſans parler à perſonne. La Dame eut la ſimplicité de leur confier ſes bijoux; ils paſſerent le premier jour en prieres; mais la ſeconde nuit ils diſparurent, & emporterent les perles & les diamans qui leur avoient été confiés. La perte étoit grande ; l'incertitude où étoit la pauvre Dame du traitement que lui feroit le Nabab à ſon retour, lui cauſoit de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laiſſée perſuader que le Miſſionnaire avoit le ſecret de faire de l'or, elle le conjuroit avec

larmes de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. L'expérience qu'elle venoit de faire, ne pouvoit encore la guérir de son entêtement sur le secret imaginaire de la pierre philosophale. Le Pere eut beau dire qu'il n'entendoit rien à cette Alchymie ; elle pressoit encore davantage, & enfin, elle fit appeller son fils, qui commandoit en l'absence du Nabab, pour l'aider à vaincre sa résistance. Le fils, plus raisonnable que la mere, fut convaincu de la sincérité avec laquelle le Pere lui parloit, & il lui accorda la permission de se retirer.

Cependant, nonobstant les bruits qui se répandoient d'une émeute nouvelle que les Dasseris étoient prêts d'exciter, on se disposoit à célébrer la fête de Pâques dans la nouvelle Eglise de *Madigoubba*. Comme le Prince s'y étoit invité lui-même, le Pere envoya ses Catéchistes pour le prier de sa part d'honorer la fête de sa présence. Il y avoit quelques jours qu'il étoit dans les remedes, & qu'il ne donnoit point d'audience. Les Catéchistes se retirerent dans un corps de garde, à la porte de la forteresse, où ils passerent la nuit. Les *Dasseris* s'y étoient assemblés, & pas un d'eux ne reconnut les Catéchistes. Un de leurs

Gouroux s'y étant rendu, ils prirent enſemble des meſures pour l'entrepriſe qu'ils méditoient. Ils convinrent qu'il n'y avoit rien à gagner par la diſpute. « Soit enchantement, diſoient-ils, ſoit » quelqu'autre vertu ſecrette, dès la » premiere queſtion que nous fait le » *Saniaſſi-Romain*, il nous ferme la » bouche. Il en faut venir à un coup » de main: c'eſt le moyen le plus court » & le plus sûr de réuſſir. Allons en » foule à ſon Egliſe au temps de la » fête. Ayons chacun un petit pot de » terre rempli de poudre, (c'eſt ce » que nous appellerions des grenades) » jettons-nous tumultuairement dans ſa » maiſon en criant *Govinda*, *Govinda:* » il eſt difficile que, dans le déſordre » & la confuſion, le *Saniaſſi* nous » échappe. Vous ſerez, dit le *Gouroux*, » en leur applaudiſſant, vous ſerez de » dignes enfans de *Govinda*, ſi vous » réuſſiſſez dans l'exécution d'un projet » ſi bien concerté ».

Le Prince étoit au lit lorſqu'il apprit l'invitation qu'on lui faiſoit: il voulut ſe lever, & tenir ſa parole; mais ſur ce qu'on lui repréſenta, que dans l'état où il étoit, il y avoit du danger de s'expoſer au grand air, il fit venir un

de ſes parens avec qui il a été élevé; & il lui ordonna d'aſſiſter à la fête avec une nombreuſe eſcorte de ſoldats, d'y tenir ſa place, & d'obéir en toutes choſes au *Saniaſſi-Romain.* Il ne laiſſoit pas d'être informé de la nouvelle aſſemblée que tenoient les *Daſſeris* à la porte de la fortereſſe, mais il y fit ſi peu d'attention, que le lendemain, de ſon propre mouvement, & ſans en avoir été prié, il envoya ſes trompettes & ſes timballes, avec quantité de feux d'artifice, pour rendre la fête plus célebre.

Des témoignages ſi publics de ſon affection pour le Miſſionnaire, ſurprirent tout le monde. Il faut que ce Prince ait une grande fermeté d'ame, pour s'inquiéter ſi peu des mouvemens de ces ſeditieux; car ils ſçavent ſe faire craindre par leur audace, par leur nombre, & par leur opiniâtreté à ne pas ſe déſiſter de leurs prétentions. Un des moyens qu'ils employent pour cela eſt de faire un *Pavadam.* C'eſt une cérémonie que je vais vous expliquer.

Un des principaux *Daſſeris* ſe fait une plaie à la cuiſſe ou au côté. A l'inſtant l'air retentit de cris, de hurlemens, du bruit des cors & des plaques d'airain, que ces mutins frappent à coups redoublés. On dreſſe

dreſſe une eſpece de tente, pour enfermer le forcené qui s'eſt ainſi bleſſé. A les croire, on le laiſſe là ſans boire, ſans manger, & même ſans panſer ſa plaie, juſqu'à ce que quelque fameux *Daſſeri* vienne reſſuſciter, pour ainſi dire, le prétendu mort. C'eſt pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui ſe fait le *Pavadam.* Comme les Indiens ſont perſuadés que ſi l'on ne reſſuſcite promptement le mort, il arrivera quelque grand malheur, chacun s'empreſſe à faire l'accommodement. Quand on eſt convenu de la ſomme qui doit ſe payer, les *Daſſeris* s'aſſemblent autour de la tente; les cris, les hurlemens recommencent, & on entend une multitude de voix confuſes qui appellent *Govinda.* Alors celui qui doit reſſuſciter le mort, après pluſieurs prieres, & diverſes ſingeries, comme s'il étoit poſſédé de ſon Dieu *Govinda*, ordonne qu'on leve la tente. Le prétendu mort ſe met auſſi-tôt à danſer avec les autres *Daſſeris:* on le conduit en triomphe dans la ville, & la cérémonie ſe termine par un grand repas qu'on donne à ces ſéditieux, & par des préſens qu'on leur fait de pieces de toiles.

Les Maures ne ſe payent pas de ces

impoſtures ; car s'il arrive, ce qui eſt rare, que les *Daſſeris* faſſent de ces ſortes de *Pavadams* dans les lieux où ils ſont les maîtres, ce n'eſt qu'à coups de bâton qu'ils font reſſuſciter le mort, & qu'ils diſſipent le tumulte. Il eſt étonnant que les Indiens n'ayent pas recours au même remede. Juſqu'à préſent les *Daſſeris* n'ont pas tenté la voie des *Pavadams* contre les Chrétiens, ſoit qu'ils craignent de ne pas réuſſir par cet artifice, ſoit qu'ils appréhendent, comme on le dit, que leurs prétendus morts ne le deviennent réellement.

La fête de Pâques ſe paſſa avec un grand ordre, & avec beaucoup d'édification. Le parent du Prince aſſiſta à toute la cérémonie, après laquelle quarante perſonnes reçurent le baptême. Quatre chefs de famille vinrent mettre aux pieds du Miſſionnaire le *Lingan*, & les autres ſignes d'idolâtrie qu'ils portoient : on les inſtruit actuellement eux & leurs familles, & il y a lieu de croire qu'ils ſeront de fervens Chrétiens. Il n'y a gueres de Miſſion dans l'Inde où la Religion ait fait de ſi rapides progrès, & en ſi peu de temps, & où les peuples paroiſſent plus diſpoſés à l'embraſſer. Certains engagemens en retiennent beau-

coup, comme malgré eux, dans l'idolâtrie; ſi cet obſtacle peut une fois ſe lever, la moiſſon ſera plus abondante.

Auſſi-tôt que le Prince d'*Anantapouram* commença à ſe mieux porter, le Miſſionnaire alla le remercier de la bonté qu'il avoit eue de contribuer au bon ordre & à la ſolemnité de la fête. Le Prince lui témoigna d'une maniere obligeante le déplaiſir qu'il avoit de n'avoir pu y aſſiſter, & il ajouta que les calomnies qu'on ne ceſſoit de répandre contre la loi Chrétienne, ſe détruiſoient d'elles-mêmes.

On ne parloit alors à la Cour que du fameux ſacrifice appellé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du Prince, qui n'avoit pu réſiſter aux ſollicitations des Brames. Une inondation avoit renverſé la chauſſée du grand étang de la Ville, & le Prince ſe laiſſa perſuader que la chauſſée ſe romproit toujours ſi l'on ne faiſoit ce ſacrifice. Peut-être ſerez-vous bien aiſe, Monſieur, de ſçavoir les cérémonies qu'on y obſerve.

Neuf jours de ſuite on ſacrifie un belier : le lieu où ſe fait le ſacrifice eſt hors de la Ville. Le Grand Sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, eſt aſſiſté

de douze autres Miniſtres ou Sacrificateurs, tous Brames. Ils ſont habillés de toiles neuves de couleur jaune : on bâtit exprès une maiſon hors de la Ville dans l'endroit où le ſacrifice doit ſe faire : on y creuſe une foſſe, dans laquelle on allume du feu qui doit brûler nuit & jour, & qu'ils appellent pour cette raiſon feu perpétuel : ils y jettent différentes ſortes de bois odoriférant ; ils y verſent du beurre, de l'huile & du lait, en récitant certaines prieres tirées du livre de leur Loi. On procede enſuite à la mort du belier : on lui lie les pieds & le muſeau ; on lui bouche les narines & les oreilles pour lui ôter la reſpiration ; après quoi les plus robuſtes des ſacrificateurs lui donnent des coups de poings, en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorſqu'il eſt à demi tué, le Grand Sacrificateur lui ouvre le ventre, & en tire le péritoine avec la graiſſe qui ſe met ſur un petit faiſceau d'épines, qu'on ſuſpend au-deſſus du feu perpétuel, en ſorte que la graiſſe venant à ſe fondre y tombe goutte à goutte. Le reſte du péritoine & de la graiſſe ſe mêle avec du beurre que l'on fait frire, & dont tous les ſacrificateurs doivent manger : on en diſtribue pareillement

aux plus conſidérables de l'aſſemblée, comme une choſe ſainte. Le reſte de la victime eſt coupé par morceaux, qu'on fait bouillir & qu'on jette par petites parties dans le feu ; car il faut qu'il ne reſte rien de cette eſpece d'holocauſte. Le ſacrifice achevé on donne un feſtin à mille Brames ; ce qui ſe pratique auſſi tous les jours de cette neuvaine.

Le neuvieme jour le Grand Sacrificateur entre dans la Ville, porté ſur un char, qui eſt tiré par les Brames. La cérémonie ſe termine par des préſens qu'on fait aux Brames, & ſur-tout au Grand Sacrificateur & à ſes douze aſſiſtans. Ces préſens ſont des pieces de coton & de ſoye, & de grands pendans d'oreille d'or qui leur tombent preſque ſur les épaules : ce qui eſt la marque qui diſtingue le Grand Sacrificateur & le Grand Docteur de la Loi. La dépenſe que fit le Prince pour ce ſacrifice, monta à plus de onze mille livres.

Ce fut dans la même viſite que le Pere demanda aux Brames quelle étoit leur intention en portant le Prince à faire cette dépenſe, & quel avantage elle pouvoit lui procurer. Hé quoi ! répondirent

» les Brames, ne ſçavez-vous pas que
» le *Chorkam*, ce lieu de délices, eſt la
» récompenſe de ceux qui font faire le
» ſacrifice de l'*Egnam* ? Mais quelles
» ſont ces délices, reprit le Pere, qu'on
» goûte dans votre *Chorkam* ? Il y en
» a de toutes ſortes, répondirent les
» Brames ; mais ſur-tout il y a un ar-
» bre qui fournit tous les mets qu'on
» peut deſirer. N'y a-t-il rien de plus,
» dit le Pere ? A cela les Brames ne
» répondirent rien. Je vois bien, ajouta
» le Pere, que la honte vous retient,
» & vous empêche de me répondre.
» Faut-il que je révele ici les infamies
» que vos Hiſtoriens rapportent ſur ce
» *Chorkam* ? Croyez-vous que j'ignore
» les noms de ces quatre femmes proſ-
» tituées qui en font la félicité ? J'en
» dis aſſez, & je n'ai garde d'entrer
» dans un plus grand détail. Mais vou-
» lez-vous ſçavoir l'idée que je me forme
» de votre *Chorkam* ? je le regarde
» comme une aſſemblée d'impudiques,
» ou plutôt de bêtes immondes, dont
» l'occupation eſt d'aſſouvir leurs bru-
» tales paſſions. C'eſt auſſi l'occupation
» de vos prétendues Divinités. L'hiſ-
» toire de *Devendroudou* n'en eſt-elle
» pas une preuve authentique ? Le *Ra-*

» *maîanam*, ce livre ſi célèbre parmi » vous, rapporte la malédiction que le » Pénitent *Caoutamoudou* lança contre » le premier Dieu du *Chorkam* ? La mé- » tamorphoſe d'*Emoudou* en chien, que » *Darma Raſou* vouloit introduire dans » ce lieu de délices, n'eſt-elle pas rap- » portée fort au long dans le *Baratam*, » ce quatrieme livre de votre Loi ? » Cent autres hiſtoires ſemblables tirées » de vos livres, ne prouvent-elles pas » manifeſtement quel eſt le caractere de » vos Dieux ? Falloit-il engager le » Prince à de ſi grands frais, pour le » placer dans une ſi infame aſſemblée » ?

La fureur étoit peinte ſur le viſage des Brames, & frémiſſant de rage, ils ſe regardoient les uns les autres, ſans oſer parler. Le Prince attentif à ce qui ſe diſoit de part & d'autre, ſembloit ne prendre aucun parti. Sur quoi le Miſſionnaire lui adreſſant la parole : « Prince, » lui dit-il, je ne ſçaurois trahir mes » ſentimens ; votre ſilence ſur une ma- » tiere ſi importante me ſurprend. Je ne » ſuis qu'un enfant, répondit le Prince, » que pourrois-je ajouter à ce que vous » venez de dire ? puis ſe tournant du » côté des Brames, il récita un vers dont » le ſens étoit : voilà quelle eſt la ma-

» jeſté des dieux que nous adorons.

» Que n'aurois-je pas encore à vous » dire, pourſuivit le Pere, de ces prieres » tirées du livre de la loi, que vous ré- » citez en aſſommant à coups de poings » la victime, & de celles que vous dites » lorſqu'on l'écorche & qu'on lui fend » le ventre ? un Brame qui toucheroit la » chair du moindre animal, paſſeroit » chez vous pour un infâme, & cepen- » dant c'eſt parmi vous un acte de reli- » gion de manger la graiſſe du belier » pendant le ſacrifice de l'*Egnam*, vous » la vendez même au poids de l'or. Que » ne dirois-je pas de ces myſteres d'ini- » quité que vous cachez avec tant de » ſoin, & dont j'ai une parfaite connoiſ- » ſance » ? le Pere parloit d'un de leurs ſacrifices appellé *Sacti pouja*, où le démon renouvelle dans l'Inde les abominations qui ſe pratiquoient dans l'ancienne Rome aux cérémonies de Cybele.

Ce diſcours qui confondoit les Brames, ne pouvoit manquer de les irriter ; c'eſt pourquoi le Miſſionnaire, après avoir pris congé du Prince, leur parla d'un ton plus affable : « Ne croyez pas, leur » dit-il, que le reſſentiment ou l'animo- » ſité ait aucune part à ce que je viens de

» dire. Si j'ai parlé avec plus de véhé-
» mence que je n'ai accoutumé de faire,
» ne l'attribuez qu'au deſir que j'ai de
» vous faire entrer dans le chemin du
» Ciel ; le vrai Dieu qui connoît mes
» intentions, vous les manifeſtera un
» jour ; je vous regarde tous comme mes
» freres, & je ſuis prêt à donner ma vie
» pour le ſalut de vos ames ».

Ce fut-là la derniere diſpute du Miſſionnaire avec les Brames; ils l'éviterent quand l'occaſion s'en préſenta ; du reſte il ne s'eſt paſſé rien de particulier juſqu'à la fête de Pâques de l'année 1720, ſi ce n'eſt quelques allarmes cauſées de temps en temps par les *Daſſeris*, car ils ſe ſont ſouvent aſſemblés à deſſein de renverſer notre Egliſe de *Madigoubba*, mais par la miſéricorde de Dieu leurs projets ont été inutiles.

On ne pouvoit gueres ſe diſpenſer d'inviter le Prince à cette ſeconde fête de Pâques. Il s'en excuſa d'abord ſur une affaire importante qui lui étoit ſurvenue ; mais peu après il ſe raviſa, dans la crainte de mortifier le Miſſionnaire, & il lui envoya dire qu'il y aſſiſteroit. Il y vint en effet avec un nombreux cortége de cavaliers, de ſoldats & d'éléphans. Il avoit actuellement la fievre, & il reſſen-

toit de vives douleurs d'un abcès qui l'empêchoit de ſe tenir aſſis. Il aſſiſta à toutes les cérémonies, après leſquelles il dit qu'il alloit prendre un peu de repos, juſqu'au temps que devoit ſe faire la proceſſion. On lui repréſenta que, pour ne pas s'incommoder, il pouvoit voir la proceſſion de ſa chambre; mais tout malade qu'il étoit, il voulut par reſpect venir à l'Egliſe.

La proceſſion commença ſur les ſept heures du ſoir, au ſon des inſtrumens, & à la lumiere de quantité de flambeaux & de feux d'artifice. On fit trois fois le tour de l'Egliſe, en récitant à haute voix les Litanies du ſaint Nom de Jeſus, de la ſainte Vierge, du ſaint Sacrement, & de ſaint François-Xavier. La fievre ne quitta point le Prince; cependant avant que de partir, il vint encore à l'Egliſe, & en préſence de ceux qui étoient à ſa ſuite, & des nouveaux Fideles, il parla de la Religion Chrétienne en des termes pleins d'eſtime & de vénération. Le Pere lui préſenta les *Rettis* Chrétiens, en le priant de les prendre ſous ſa protection. « Ils me ſont infiniment chers, répondit-» il, depuis qu'ils ont le bonheur d'être » vos diſciples ».

Les douleurs que lui cauſoit ſon abcès,

augmenterent de jour en jour, ſans qu'on pût le ſoulager par aucun remede. Il ſe fit apporter un couteau, & il ſe l'ouvrit lui-même : mais bientôt la plaie parut incurable, & il ſe crut déſeſpéré. Auſſi-tôt il fit faire ſon tombeau, & il en donna le deſſein. Tout mourant qu'il étoit, il s'y fit tranſporter pour examiner ſi l'on ſuivoit le plan qu'il en avoit tracé. Pluſieurs Princes du voiſinage le viſiterent : il n'y eut perſonne qui n'admirât l'intrépidité qu'il faiſoit paroître aux approches de la mort, dont il parloit ſans ceſſe. Belle leçon pour les Grands, qui, même dans le Chriſtianiſme, ne peuvent ſouffrir qu'on leur annonce qu'il faut mourir.

Le Pere, dans cette triſte occaſion, tâcha de lui donner des marques de ſa reconnoiſſance, & de lui témoigner l'intérêt qu'il prenoit à ſa conſervation. Il lui envoya par un Catéchiſte un peu de baume de *Capaïba*. « Ce n'eſt pas ici, » dit le Prince, un remede de mercenaire, c'eſt un préſent d'ami ». Dès le premier appareil, il ſe ſentit ſoulagé, & le lendemain il dépêcha un cavalier avec des ſoldats vers le Pere, pour le prier de le venir voir. Il avoit quitté ſon palais : il étoit campé ſous des tentes

hors de la ville, ſur un petit côteau au pied duquel étoit le mauſolée qu'il faiſoit conſtruire. C'étoit un caveau revêtu de pierres de taille, où l'on deſcendoit par pluſieurs marches. Il y avoit fait pratiquer trois petites niches : celle du milieu qui ſe fermoit par une porte à deux battans, étoit deſtinée à mettre ſon corps. Sur le caveau étoit une platte-forme de pierre de taille, qui ſoutenoit pluſieurs colomnes, ſur leſquelles s'élevoit une pyramide.

Il ne ſe peut rien ajouter au reſpect & à la tendreſſe avec laquelle il reçut le Miſſionnaire. Après pluſieurs honnêtetés, « ne penſez pas, lui dit-il, à » ſoulager mon corps : je me regarde » déja comme enfermé dans le tom» beau. J'ai aſſez vécu : les maux que » je ſouffre depuis deux ans m'ont dé» goûté de la vie : je ne ſuis plus oc» cupé que de la penſée des biens éter» nels : c'eſt par vos prieres que j'eſpere » les obtenir. Faites-moi donc le plaiſir » de demeurer quatre ou cinq jours » avec moi. J'ai pourvu à tout, je ſçais » que vous êtes ennemi du grand » monde, vous ſerez dans un lieu re» tiré, où perſonne ne troublera vos » ſaints exercices.

» C'eſt le vrai Dieu, reprit le Miſ-
» ſionnaire, qui met dans votre cœur
» de ſi ſaintes diſpoſitions. Ces preſſen-
» timens que vous avez du bonheur de
» l'autre vie, ſont des graces qu'il vous
» fait, & que vous devez craindre de
» rejetter. J'eſpere de ſon infinie bonté
» qu'il vous rendra la ſanté du corps,
» & qu'il vous donnera le courage de
» vaincre les obſtacles qui s'oppoſent à
» la poſſeſſion du véritable bonheur que
» vous deſirez. Ces obſtacles, Prince, ne
» vous ſont pas inconnus : vous avez
» beſoin de fermeté pour les ſurmonter ».
Après ces paroles, le Pere fut conduit dans le logement qu'on lui avoit préparé : c'étoit une grande tente qui pouvoit contenir cinquante perſonnes. On l'avoit dreſſée ſur une petite coline, vis-à-vis de celle où le Prince étoit campé.

Ce que je viens de rapporter fait bien voir l'eſtime que ce Prince avoit conçue de la Religion Chrétienne & de ſes Miniſtres. Le Miſſionnaire profita de ces diſpoſitions favorables, pour briſer le reſte des liens qui le retenoient dans l'Idolâtrie. « Ne vous y trompez pas,
» Prince, lui dit-il dans un autre en-
» tretien, ſans la connoiſſance du vrai

» Dieu dont je vous ai ſi ſouvent parlé, » vous ne parviendrez jamais à ce bonheur éternel après lequel vous aſpirez. » Je ne reconnois, répondit le Prince, » qu'une ſeule Divinité : eſt-il poſſible » que vous en doutiez encore? & incontinent après il prononça le nom » de *Chiva*. Ah! Prince, interrompit le » Miſſionnaire, en lui ſerrant la main, » ce *Chiva* n'eſt rien moins que le véritable Dieu : ce qui vous abuſe, eſt » que vous lui donnez le nom de Maître ſouverain, & c'eſt un nom qui ne » lui convient nullement : c'étoit autrefois un homme mortel comme vous, » que vous avez érigé en Divinité. Ce » *Chiva* a eu des femmes & des enfans : » & le ſouverain Maître de toutes choſes, comme vous l'avouez vous-même, » eſt un être ſpirituel & inviſible. Cela » eſt inconteſtable, repartit le Prince ».

Le Miſſionnaire inſiſta enſuite ſur le *Lingan* qui eſt le ſymbole de cette fauſſe Divinité, & auquel ce Prince eſt ſi fort attaché. « Tandis que vous le porterez, » dit-il, n'eſpérez pas d'avoir part aux » biens du Ciel ; c'eſt une vérité que » je ſuis prêt de ſceller de mon ſang ». Le Prince, à ces paroles qui devoient naturellement l'aigrir, répondit avec

douceur : « eh quoi ! croyez-vous qu'on » me ſouffrît un moment dans le poſte » que j'occupe, ſi je quittois le *Lingan?* » Oui Prince, reprit le Pere, du ca- » ractère dont je vous connois, j'eſpere » qu'avec le ſecours de Dieu vous » n'auriez rien à craindre ». Les Gardes, qui la plupart ſont Linganiſtes, prêtoient l'oreille à cet entretien, & le Catéchiſte avoua depuis qu'il trembloit, lorſqu'il entendit le Miſſionnaire parler avec tant de liberté. Il y a apparence que le Prince y fit réflexion, car il interrompit le diſcours, & le faiſant tomber ſur ſa maladie, il dit au Pere pluſieurs fois : vous m'avez ſauvé la vie. La mauvaiſe odeur des emplâtres qu'on me donnoit, m'étoit plus inſupportable que mes douleurs : la ſeule odeur du baume que vous m'avez envoyé, m'a en quelque ſorte reſſuſcité : je ne ſens plus de douleur.

En effet, l'abcès s'étoit entiérement vuidé : la plaie étoit belle, & les chairs commençoient à ſe réunir, enſorte qu'on ne doutoit plus de ſa prochaine guériſon. Le Pere demanda la permiſſion de ſe retirer dans ſon égliſe, mais ce ne fut que ſix jours après, que le Prince ſe rendit à ſa priere avec des témoi-

gnages de la plus tendre reconnoiſſance.

Quatre jours étoient à peine écoulés, qu'il envoya un exprès au Miſſionnaire, pour lui dire que ſa ſanté ſe rétabliſſoit de jour en jour, & qu'il ſe recommandoit à ſes prieres. Ce jour-là même il alla à la promenade. Au retour, il voulut aller coucher au palais; mais, ſur ce qu'on lui repréſenta qu'il étoit tard, & que difficilement les équipages pourroient être prêts, le voyage fut remis au lendemain.

Sur le minuit, après que les Officiers ſe furent retirés, & qu'on eut poſé les ſentinelles à l'ordinaire, il ne reſta dans la tente du Prince qu'une concubine & un jeune garçon dont la fonction étoit de chaſſer les mouches pendant ſon ſommeil. Cette malheureuſe éteignit les lampes, s'approcha du lit du Prince, & prenant ſon ſabre, lui en déchargea un coup qui lui porta ſur la joue. Le Prince s'éveilla & jetta un grand cri: elle, ſans s'épouvanter, revint à la charge, & lui coupa le col. Au bruit qui ſe fit, les Gardes entrerent dans la tente; & trouvant le Prince nageant dans ſon ſang, ils ſaiſirent la concubine qui prenoit la fuite. Bien loin d'être étonnée, elle prit une contenance fiere, & dit au Général

des troupes qui mettoit la main ſur elle : « Eſt-ce donc ainſi que vous faites la » garde ? on vient d'égorger le Prince : » vous en répondrez ».

Cette femme étoit une eſpece de Comédienne que le Prince affectionna après l'avoir vue danſer. Moyennant une ſomme d'argent donnée à ſes parens, il la fit conſentir à demeurer dans le palais, où il lui fit prendre le *Lingan*. Comme ſa premiere femme étoit ſtérile, il l'épouſa, & il en eut quatre enfans. Elle étoit plutôt chargée qu'ornée de perles & de diamans. Il lui avoit donné le titre & les honneurs de ſeconde femme, & il avoit en elle la plus intime confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le palais, elle n'en pouvoit ſupporter la gêne, & elle regrettoit ſans ceſſe ſon premier genre de vie. La maladie dangereuſe du Prince lui avoit donné l'eſpérance de recouvrer bientôt ſa liberté. Cette eſpérance s'étant évanouie par le rétabliſſement de ſa ſanté, l'ennui de la contrainte, & l'amour du libertinage la porterent à acheter ſa liberté par un ſi noir attentat. On ne l'a pas fait mourir, on s'eſt contenté de l'enfermer pour le reſte de ſes jours.

La mort de ce Prince fut un coup ſenſible pour le Miſſionnaire & pour les nouveaux Fideles. Il aimoit la vérité, & bien qu'il fût naturellement impérieux & colere, il l'écoutoit avec docilité & avec plaiſir. Quelques-uns même ſe perſuadoient qu'il avoit embraſſé la Foi, parce que depuis qu'il avoit entendu parler du vrai Dieu, ſon naturel s'étoit radouci, & qu'on ne voyoit plus de ces exemples d'une juſtice ſévère, avec laquelle il puniſſoit auparavant juſqu'aux moindres fautes.

Dans la derniere converſation que le Pere eut avec lui, le diſcours tomba ſur le pardon des injures; & le Miſſionnaire lui ayant dit que la bonté étoit un des attributs de Dieu, & que les Princes, qui ſont ſes images ſur la terre, doivent exceller dans cette vertu. » Vous me » faites plaiſir, répondit-il; je vous aſ- » ſure que je vais m'attacher plus que » jamais à acquérir de la douceur & à » uſer de clémence. Dieu vous a donné » un fonds de droiture, lui dit le Pere » dans le même entretien, qui eſt une » grande diſpoſition pour connoître & » embraſſer la vérité; mais à cette con- » noiſſance vous mêlez quelquefois des » idées de Gentiliſme qui alterent beau-

» coup ces heureuſes ſemences. J'eſpere » que quand vous ſerez parfaitement » rétabli, vous lirez volontiers les Li- » vres qui traitent de la vraie Religion ; » nous agiterons enſemble certains » points ſur leſquels il eſt important » qu'il ne vous reſte aucun doute ; la » diſpute les éclaircira. Moi, répondit- » il, diſputer contre vous ; je ne ſuis » pas aſſez téméraire pour l'entrepren- » dre. J'écouterai avec la ſimplicité » d'un enfant, tout ce que vous vou- » drez bien me dire pour mon inſtruc- » tion.

On avoit raiſon de craindre que la perte de ce Prince ne fût fatale à la Religion, & que les Brames & les *Daſſeris* ne profitaſſent de cette conjoncture pour ſuſciter quelque nouvel orage ; ceux-là parce qu'ayant été regardés juſqu'alors comme les oracles de la Nation, ils ſentoient chaque jour que leur crédit & leur réputation s'affoibliſſoient ; ceux-ci, parce que le nombre de leurs diſciples diminuoit, c'eſt-à-dire que les aumônes devenoient plus rares.

La conduite que vient de tenir le frere ſucceſſeur du Prince défunt, a entiérement diſſipé nos craintes. Comme il revenoit de l'armée du Nabab de *Cadappa*,

& qu'il paſſoit auprès de *Chruchſnabouram*, où il ſçavoit que nous avions une Egliſe, il fit demander ſi le *Saniaſſi-Romain* y étoit. Les Gentils ne voulant point donner entrée dans la peuplade à un Prince étranger, répondirent fauſſement qu'il étoit allé à *Ballabaram*. Le Pere qui en eut avis, alla dès le lendemain ſaluer le Prince qui s'étoit arrêté à une de ſes fortereſſes peu éloignée. Le Prince fut extraordinairement ſenſible à cette démarche du Miſſionnaire, & il l'aſſura que lui & les Chrétiens pouvoient compter ſur ſon affection, comme ils avoient compté ſur celle de ſon frere. Un mois après ayant appris que le Pere étoit de retour à *Madigoubba*, il vint le voir avec toute ſa Cour, & il promit, ce qu'il a exécuté depuis, d'entretenir une ſymphonie pour l'Egliſe, & de fournir les bois néceſſaires pour conſtruire un grand char, où l'on porte en proceſſion les ſtatues de Notre Seigneur & de la ſainte Vierge.

Quelques jours après cette viſite, il envoya prier le Miſſionnaire de venir à la Capitale, où il lui avoit marqué un logement. Le Pere s'y rendit le jour même. Le lendemain le Prince vint le voir; le Pere qui en fut averti, alla le

recevoir dans la rue ; auſſitôt que le Prince l'apperçut, il deſcendit de cheval, & s'approchant du Miſſionnaire il lui fit une profonde révérence, mettant ſes deux mains à terre, puis les portant ſur la tête. Après les civilités ordinaires, il le pria de venir au Palais, & il le conduiſit à l'appartement de la Princeſſe.

Une fievre continue accompagnée de la diſſenterie, d'un rétréciſſement de nerfs, & de fréquens vomiſſemens avoit preſque réduit cette dame à l'extrémité. » Vous voyez, lui dit le Prince, quelle » eſt mon affliction ; nous avons épuiſé » vainement toutes ſortes de remedes ; » mais j'ai une entiere confiance en vos » prieres. Je ſçais que vous n'êtes pas » Médecin ; mais auſſi je ne puis igno- » rer que vous avez tiré mon frere des » portes de la mort, & que ſans le mal- » heureux accident qui lui eſt arrivé, il » jouiroit d'une ſanté parfaite. Aurez- » vous moins de bonté pour nous que » pour lui ? Le Miſſionnaire fut touché : il lui donna de la thériaque & quelques paſtilles cordiales qu'il bénit par le ſigne de la Croix. Dieu permit que la confiance de ce Prince Gentil ne fût pas confondue : en peu de jours la Princeſſe ſe trouva tout-à-fait guérie. Il en a ſi ſou-

vent témoigné ſa reconnoiſſance, que nous eſpérons trouver en lui, comme en ſon prédéceſſeur, une protection qui anéantira les ruſes & les artifices des ennemis de la foi. J'ai l'honneur d'être très-reſpectueuſement, &c.

LETTRE

*Du Pere Barbier, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere ***, de la méme Compagnie.*

A Pinnepondi, dans la Miſſion de Carnate, ce 15 Janvier 1723.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Lorſque Dieu eut appellé à lui Monſeigneur notre Evêque le Révérend Pere François Laynez, j'eus l'honneur de vous mander quelques circonſtances de ſa ſainte mort. Vous eûtes ſoin de les rendre publiques dans le Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes; ſur quoi vous me témoignâtes que je vous obligerois de vous faire part de quelques particu-

larités du voyage que j'avois fait avec ce digne Prélat, lorſque je l'accompagnai dans la viſite de ſon Diocèſe, qui comprend toutes les Provinces depuis le Cap Comorin juſqu'aux confins de la Chine. Je le fais d'autant plus volontiers, mon Révérend Pere, que j'ai toujours préſent à l'eſprit le zèle de ce ſaint Evêque, qui ne regarda ſa dignité que comme un nouvel engagement à remplir avec plus d'éclat les fonctions de Miſſionnaire, qu'il avoit exercées pendant près de vingt-cinq ans.

Il avoit été envoyé en Portugal en l'année 1705, pour des affaires qui concernoient le bien de cette Miſſion. Il apprit en arrivant qu'il étoit nommé Eyêque de Saint-Thomé : ce fut pour lui un coup très-ſenſible ; il fit tous ſes efforts pour faire changer cette deſtination, & il ſe défendit long-temps de l'accepter ; mais le Roi de Portugal qui avoit conçu une haute idée de ſa perſonne & de ſon mérite, perſiſta dans ſon choix ; Sa Majeſté réitéra ſes inſtances auprès de Notre Saint Pere le Pape Clément XI, & il fallut enfin que l'humilité religieuſe du Pere cédât à l'obéiſſance. Il fut ſacré à Lisbonne par le Grand Aumônier de Portugal. Il s'embarqua

preſque auſſi-tôt ; mais la navigation fut longue, & il ne put prendre poſſeſſion de ſon Evêché qu'en l'année 1710.

Il penſa auſſi-tôt à faire la viſite de ce vaſte Diocèſe ; il commença par la côte de Coromandel, où il éprouva de grandes contradictions ; c'eſt l'apanage ordinaire du zèle & de la vertu ; mais ſon courage lui fit ſurmonter tout ce qui s'oppoſoit à l'établiſſement de l'œuvre de Dieu. Quand il eut fini cette viſite, les Miſſionnaires de Maduré l'inviterent à pénétrer dans les terres, pour y adminiſtrer le ſacrement de la Confirmation. Il poſſédoit la langue du Pays, il étoit fait aux uſages de ces Peuples, c'eſt ce qui lui donnoit un avantage que nul autre Prélat ne pouvoit avoir.

Il employa trois mois à ce ſaint miniſtere, & conſola toute cette Chrétienté par ſa préſence. Etant revenu à la côte, il ſe prépara à paſſer au Royaume de Bengale. Ce fut alors qu'ayant demandé un Miſſionnaire qui l'accompagnât dans ſes courſes Apoſtoliques, j'y fus deſtiné par mes Supérieurs, & je m'embarquai avec lui.

Le pays de Bengale, ſitué au fond du golfe qui porte ſon nom, eſt comme le berceau de toutes les ſuperſtitions Indiennes.

Indiennes. On y parle toujours d'une célébre Académie de *Nudia*, où un grand nombre de Brames s'occupent aux moyens d'accréditer le ſyſtême ridicule de leur religion. Vous pouvez bien croire que le démon ne voyoit pas tranquillement les fruits que devoit opérer la venue du Prélat parmi des Chrétiens, qui, juſqu'alors, n'avoient jamais vu leur Evêque ; auſſi eut-il à eſſuyer beaucoup de traverſes dans tout ce qu'il entreprit pour le bien des ames.

Pendant huit jours de navigation, depuis notre ſortie de *Madraſpatan*, nous rangeâmes la côte de Coromandel & d'Orixa, environ deux cens cinquante lieues, & nous nous trouvâmes, le 9 de Juin de l'année 1712, dans la rade de *Balaſſor*, à l'embouchure du Gange : nous y fûmes accueillis d'une violente tempête ; le tonnerre tomba ſur notre vaiſſeau, le mât d'avant alla en éclats, & ſe briſa en mille pieces ; deux hommes furent jettés roide-morts, dix ou douze autres demeurerent quelque temps étendus ſur le tillac, deux ou trois perdirent pour quelques jours l'uſage de la vue ; la frayeur & la conſternation fut générale. Pour moi j'éprouvai viſiblement que dans ces ſortes d'occaſions Dieu for-

tifie un Miſſionnaire ; un ſigne de Croix que je fis pour me recommander à Notre Seigneur, me mit en état d'aller, ſans la moindre frayeur, de l'avant à l'arriere du vaiſſeau, pour aſſiſter ces pauvres gens ; ce ne fut que le ſoir que je reſſentis tout ce qu'on peut imaginer de la foibleſſe humaine ; jamais nuit ne me fut plus pénible.

De cette rade on a coutume d'envoyer à terre chercher un pilote côtier, pour paſſer avec la marée les bancs de ſable qui ferment le Gange : pendant qu'on alloit chercher le pilote, le Ciel ſe couvrit de nouveau, & nous menaçoit d'une tempête encore plus dangereuſe. « Prions » Dieu, me dit alors le Capitaine, nous » ne ſçavons pas ce qu'il nous prépare ». Nous nous mîmes tous en prieres, & le Prélat donna la bénédiction ; à l'inſtant la nuée ſe ſépara, paſſant à droite & à gauche de notre vaiſſeau, & nous en fûmes quittes pour quelques gouttes de pluie.

Après avoir échappé ce danger nous remontâmes la riviere environ ſoixante lieues. Nous fîmes les vingt premieres, au travers de forêts immenſes ; enſuite on découvre un pays aſſez peuplé. Les Européens de différentes Nations y ont ménagé divers endroits propres

recevoir les vaiſſeaux. Le confluent des rivieres y aſſemble, d'eſpace en eſpace, un bon nombre de bateaux qui ſervent au commerce; *Goulpy* eſt un aſſez bon mouillage. Les vaiſſeaux François & Anglois y reſtent d'ordinaire. Les Hollandois montent juſqu'à *Folta*, quinze lieues plus haut; les uns & les autres, de même que les Danois & les Portugais, lorſque la ſaiſon & le courant le permettent, conduiſent leurs vaiſſeaux juſques devant leurs comptoirs.

Nous étions ſur un vaiſſeau Arménien, fretté par la compagnie de France, & commandé par M. Boutet, ancien Officier de la même compagnie. La marée nous portoit en haut & le vent nous repouſſoit, de ſorte que gardant ſeulement une voile pour gouverner, le vaiſſeau alloit en arriere, & ſuivoit l'impreſſion du flot. Mais à un détour nous nous trouvâmes acculés dans une anſe; pour l'éviter on jetta une ancre, mais elle ne prit point, & le vaiſſeau approcha de la terre & échoua. La pente étoit ſi roide en cet endroit, que d'un côté du navire il n'y avoit qu'une braſſe & demie d'eau, & de l'autre on filoit ſix braſſes de corde. La mer baiſſoit, & nous mettoit en danger de périr.

On mit auſſi-tôt en œuvre tout ce que l'art peut ſuggérer en de pareilles circonſtances. Dieu bénit nos travaux. A la faveur d'un cable attaché à terre qui ſaiſiſſoit la tête du mât, le navire gliſſa, ſur la vaſe, & ſe trouva à flot avant la fin de la marée. Après quoi il ſe toua ſur une autre ancre, que l'on avoit portée au milieu de la riviere.

Ce fut alors que nous abandonnâmes notre vaiſſeau pour entrer dans un *Bazeras*, (c'eſt une barque de cette contrée qui, ſuivant ſa grandeur, comporte depuis ſix juſqu'à quarante rameurs, avec une ou deux chambres ſur l'arriere) cette maniere de naviger ſur le Gange eſt abſolument néceſſaire, à cauſe des inondations qui viennent régulierement en certains mois de l'année, & qui forment enſuite une multitude prodigieuſe de canaux dont tout le pays eſt entrecoupé. Le *Bazeras* étoit envoyé pas M. Rouxel, parent de l'Amiral de ce nom, & Gouverneur de *Collicuta*, qui eſt une des plus célebres colonies que la compagnie d'Angleterre ait dans les Indes. On y voit une Egliſe ouverte aux Catholiques, & qui a été conſtruite avant que les Anglois donnaſſent à cette habitation la forme

de ville. Elle eſt deſſervie, comme toutes celles de Bengale, par un Révérend Pere Auguſtin. Car c'eſt à ces Peres que le Roi de Portugal a confié le ſoin de ces Chrétientés. Les Papes ont accordé à ce Prince, comme grand Maître de l'Ordre de Chriſt, la nomination de tous les bénéfices des Indes.

Nous mîmes pied à terre, & Monſieur Rouxel, quoique Proteſtant, témoigna, par une ſalve d'artillerie, & par d'autres marques d'honneur, la conſidération & le reſpect qu'il avoit pour le Prélat. Le lendemain nous paſſâmes ſur le *Bazeras* de la compagnie de France. Le Pere Tachard & un Officier envoyé par M. d'Hardancourt étoient venus au-devant de M. l'Evêque. Nous montâmes huit lieues plus haut à *Chandernagor*, comptoir de la compagnie. Le Prélat, après avoir paſſé par le Gouvernement, & y avoir reçu les honneurs dûs à ſon caractere, vint loger à notre maiſon; mais il n'y demeura que trois jours, & il ſe rendit enſuite au Couvent des Révérends Peres Auguſtins, qui eſt deux lieues plus haut dans le Bandel ou habitation des Portugais. Il y a un college de notre

compagnie qui dépend de la Province de Malabar.

Comme cette Egliſe eſt la mere de toutes les autres Egliſes de Bengale, le deſſein de M. l'Evêque étoit d'y prendre les connoiſſances néceſſaires pour le reſte de ſa viſite. Il y ſéjourna trois mois; mais ſes fonctions furent ſort interrompues par la guerre qui ſurvint entre un Seigneur More, & le Gouverneur de la fortereſſe d'*Ougli*, dépendante du Mogol, qui n'eſt éloignée que d'un quart de lieue. Ce voiſinage obligeoit les Chrétiens d'être ſans ceſſe ſur leurs gardes, & de faire de leur habitation une eſpece de place d'armes; ce qui ne leur laiſſoit pas la liberté de venir à l'Egliſe, pour y entendre les inſtructions de leur Prélat.

Il revint à *Chandernagor*. Là il nous fallut payer le tribut que les nouveaux venus payent à *Bengale*, c'eſt-à-dire, que pendant quatre mois, de vingt perſonnes que nous étions dans la maiſon, il y en eut toujours quatre ou cinq de dangereuſement malades. Le Pere Tachard fut attaqué le premier, & mourut après un mois de maladie; je n'en fus pas plus exempt que les autres: enfin M. l'Evêque eut ſon tour, & nous craignîmes de le perdre. Le cinquiéme

accès de fiévre mit ſa vie dans un extrême danger. Comme nous nous trouvâmes beaucoup de Prêtres dans ſon anti-chambre, nous promîmes chacun de dire pluſieurs Meſſes pour ſon rétabliſſement. Dieu exauça nos vœux, & il fut ſoulagé dans le moment. Trois groſſes heures d'un friſſon violent menaçoient pour le moins d'un accès de trente heures; cependant au bout d'une heure ou deux le Prélat ſe trouva ſans fiévre, & l'accès diminua chaque jour. Il ſe rétablit en peu de temps: durant ſa maladie, il ne penſa qu'aux moyens de pénétrer dans les terres pour ne laiſſer aucun lieu qu'il n'eût viſité lui-même; pour cela il deſcendit le long du Gange, environ quarante lieues; & il prit la route de *Chatigan*, vers la mi-Janvier 1713.

Avant que de vous faire la deſcription de ce pays, il eſt bon de vous dire, mon Révérend Pere, qu'il faut diſtinguer dans Bengale trois ſortes de Chrétientés. La premiere eſt compoſée d'Européens de différentes Nations, qui y ont établi des comptoirs, où ſe trouvent leurs Agens, leurs domeſtiques, & d'autres qui ſe rangent ſous leur pavillon. Ils ſont établis le long du prin-

cipal cours du Gange, qui paſſe au pied de la fortereſſe d'*Ougli*.

La ſeconde eſt formée par le Mogol lui-même. Ce Prince, pour défendre ſes frontieres contre les incurſions de ſes voiſins, & pour tenir en reſpect des peuples nouvellement conquis, outre la garniſon More qu'il a mis dans ſes fortereſſes, a voulu avoir encore une garniſon de gens à chapeau dans les lieux circonvoiſins : (car c'eſt ainſi qu'il appelle quelque Portugais anciennement venus de *Goa*, qu'il a ſoudoyés, & attachés à ſon ſervice.) Comme ils ſe ſont multipliés à l'infini, cette Chrétienté eſt devenue très-nombreuſe à *Ougli*, à *Pipli*, à *Chatigan*, à *Daca*, à *Oſſumpur*, à *Rangamaty* & ailleurs : & ce grand nombre de Chrétiens eſt compris ſous le nom de gens à chapeau, ce n'eſt pas à dire que tous en portent, car il n'y a que le chef de chaque famille qui s'en ſerve, & encore n'eſt-ce qu'aux jours de grande fête, mais c'eſt le nom qu'on leur donne.

Enfin un nombre d'Infideles convertis par le zele des Miſſionnaires, & de leurs Catéchiſtes, & répandus en différentes habitations, forment la troiſiéme eſpece de Chrétiens.

Chatigan eſt une de ces Chrétientés la plus nombreuſe, tant à cauſe de la bonté du climat, où il eſt rare qu'on ſoit malade, qu'à cauſe de la néceſſité où eſt le Mogol de ſe mettre à couvert, de ce côté-là, de l'irruption des peuples d'*Aracan*, & du *Pegu*, avec leſquels il confine. C'eſt ce qui porta le Prélat à commencer par-là ſa viſite.

Pour nous y rendre, nous eûmes à tenir une route affreuſe. Huit jours entiers, quoiqu'on ramât dix-huit heures chaque jour, & que le courant, & ſouvent la marée fuſſent favorables, ſuffirent à peine pour nous faire trouver une habitation; juſques-là nous ne vîmes que des bois épais, des bras de rivieres par où le Gange ſe dégorge, tantôt d'une étendue prodigieuſe, tantôt ſi étroits, qu'on ne le pouvoit ramer que d'un côté. Les bords garnis de grands arbres dont les branches s'avancent fort avant dans l'eau, & pardeſſus tout l'appréhenſion continuelle où l'on eſt des tigres, dont on voit des veſtiges de temps en temps par des pieux plantés aux endroits, où il y a eu des perſonnes dévorées à terre, ou bien enlevées juſques dans leurs bateaux. Dans l'eau ſe trouvent des crocodiles

longs de vingt & trente pieds qui engloutiſſent des hommes entiers. Enfin on y eſt ſouvent à la merci des voleurs qui rodent inceſſamment dans ces parages montés ſur des *Panceaux*, c'eſt-à-dire, de petits bateaux qui vont comme un trait. C'eſt à travers ces dangers que nous nous rendîmes à la côte de *Chatigan*. Un dernier bras du Gange court le long de cette côte & forme le golfe de *Bengale*, du côté de l'eſt, de même que la côte de Coromandel le forme du côté de l'Inde.

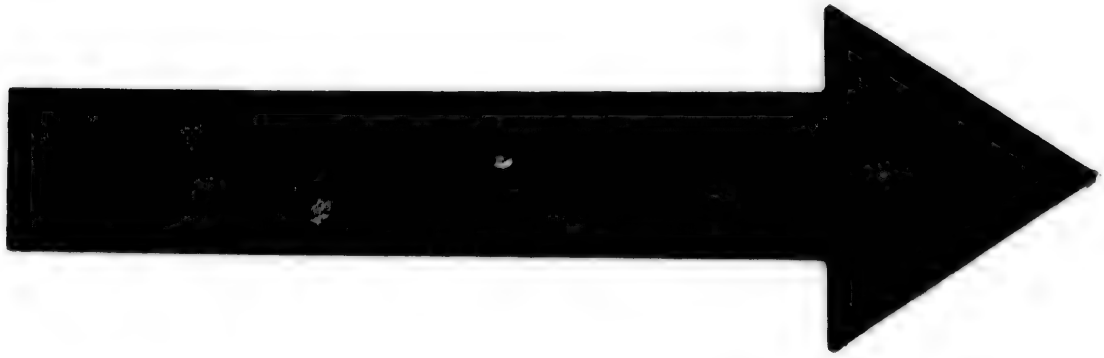
Les premiers habitans que nous rencontrâmes, nous ſurprirent par la maniere extraordinaire dont ils étoient vétus. Ils avoient un caleçon de toile rayée, à grands canons; des pantoufles; une chemiſe, ou un pour-point de toile; ſur la tête une eſpece de calotte à oreille dont les bouts étoient retrouſſés, & par-deſſus tout cela une robe de chambre qui leur ſert de couverture pendant la nuit, & qui eſt leur habit de cérémonie pendant le jour.

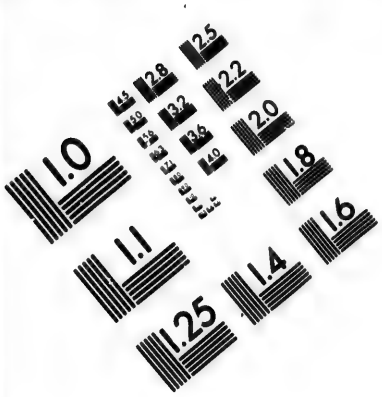
Ce fut dans cet équipage qu'à une demi-lieue de l'habitation où nous étions arrivés, ils ſe préſenterent à nous, portant chacun une arme à la main. Le Prélat leur demanda qui ils étoient,

& l'un d'eux prenant la parole, répondit, qu'ils étoient ſoldats de telle compagnie, & qu'ils venoient pour eſcorter ſa Seigneurie. Nous comprîmes alors que c'étoit-là leur habit d'ordonnance : le Prélat charma de leur bonne volonté, leur donna ſa bénédiction. Ces ſoldats furent ſuivis des Capitaines & autres Officiers : c'étoient tous des gens bienfaits, & de haute taille. Ils baiſerent la main de M. l'Evêque, & l'eſcorterent dans leur *Bazeras* juſqu'à l'habitation.

Les peuples reçurent le Prélat avec toutes les marques de joie & de reſpect ; ſalves, portiques, illuminations, cavalcades, rien ne fut oublié ; & il faut rendre ici la juſtice qui eſt dûe aux Révérends Peres Auguſtins : par-tout où le Prélat s'eſt tranſporté, ils ont eu ſoin de rendre ſa préſence reſpectable aux Gentils & aux Mores, & d'inſpirer en cette contrée une haute idée du chef de la Religion Chrétienne.

Le Prélat commença ſa viſite le jour de la Purification de l'année 1713. Voici l'ordre qu'il gardoit dans les viſites de chaque Egliſe. Après les premières cérémonies, il déterminoit un nombre de jours pour diſpoſer les Chrétiens aux





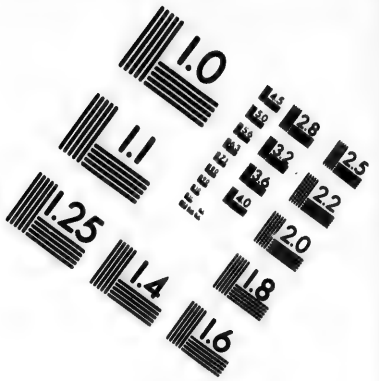
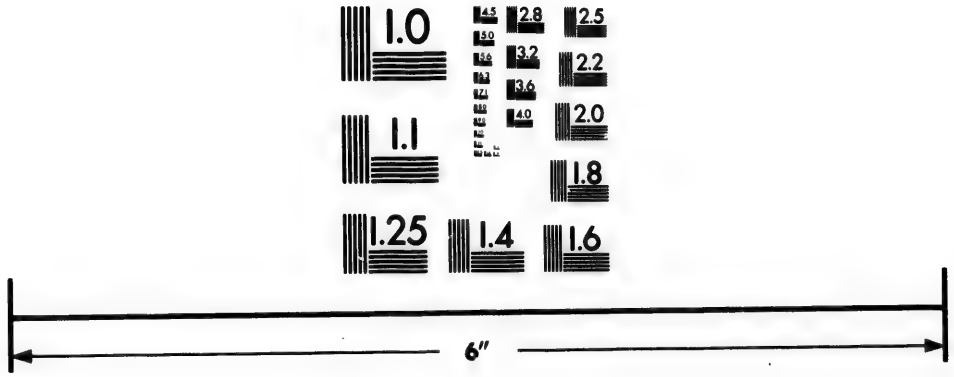
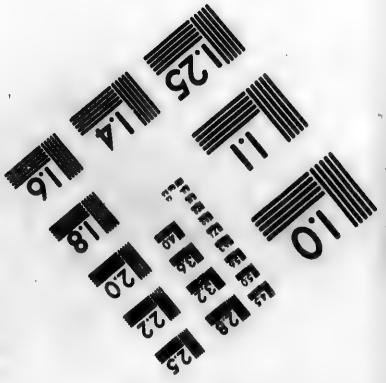


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Sacremens, par des exercices de piété, par des exhortations & des instructions. Il prêchoit, & confessoit souvent des nuits entières. Les Missionaires l'aidoient dans les mêmes fonctions.

Mais comme la visite du temporel, les différends des particuliers, & les recherches qu'un Evêque est obligé de faire, l'occupoient d'ailleurs beaucoup, je fus chargé du reste. Le Prélat voulut absolument que je fisse auprès de lui l'office de Théologal & de Pénitencier, & après tout, ces fonctions sont peu différentes de celles que doit remplir un Missionnaire.

Lorsque la mission étoit sur le point de finir, il indiquoit une communion générale pour quelque jour de Fête, à laquelle il faisoit publier une indulgence plénière, suivant le privilége que N. S. Pere le Pape lui avoit accordé: ensuite il donnoit la confirmation. Pendant la visite qu'il a faite de *Chatigan*, il a administré ce Sacrement à plus de deux mille Chétiens.

Vous jugez bien que parmi ce grand nombre, il est difficile que tous soient d'une égale ferveur. Il y a par-tout des ames vertueuses qui vont sincérement à Dieu; il y a des Chrétiens tiédes dont

la piété a beſoin d'être animée. Il s'en trouve auſſi qui, par leur inſenſibilité, donnent à leurs Paſteurs une vraie inquiétude de leur ſalut. Que faire alors ? S'édifier des uns, inſtruire, aider, fortifier les autres, & gémir ſur l'aveuglement des derniers. C'eſt auſſi ce que faiſoit le Prélat avec une égalité d'ame qui s'eſt ſoutenue juſqu'à la fin. Mais Dieu qu'on ne mépriſe pas impunément, a fait redouter ſa juſtice à ces Peuples. Quelques-uns ont fini leur vie par une mort ſi tragique, qu'elle a été regardée comme une punition viſible du peu de déférence qu'ils avoient eu pour les remontrances paternelles de leur Evêque.

Les beſoins de cette Chrétienté, & le débordement des eaux qui arrive réguliérement aux mois de Juillet & d'Août, ne nous permirent pas de paſſer ſi-tôt ailleurs. Nous demeurâmes à *Chatigan* juſqu'au mois de Novembre ſans y reſſentir aucune incommodité. Les vivres y ſont admirables, l'air bienfaiſant, & l'eau excellente : mais le Prélat ne profita gueres de ces avantages ; car il avoit réſolu de continuer juſqu'à la mort, l'abſtinence rigoureuſe qu'on obſerve dans la Miſſion de Maduré.

Les Chrétiens de *Chatigan* ſont partagés en trois peuplades, à demi-lieue l'une de l'autre. Chacun a ſon Capitaine, ſon Egliſe, ſon Miſſionnaire; il y auroit cependant de quoi en occuper pluſieurs. On y parle communément la langue Portugaiſe; mais les naturels du Pays, dont la plupart ſont eſclaves, & à qui on parle preſque toujours leur langue, ont de la peine à apprendre, dans une langue étrangère, les choſes néceſſaires au ſalut: dans le deſſein de les inſtruire, de même que les Chrétiens du dedans des terres nommés *Boctos* qui viennent à *Chatigan* pour participer aux Sacremens; je me mis à étudier leur langue, & en peu de mois, avec le ſecours d'un interprète, je devins aſſez habile pour confeſſer, & dreſſer un petit Catéchiſme, qui m'a été d'une grande utilité dans le reſte du voyage. J'engageai pareillement un ancien Chrétien plein de vertu & de zéle à m'accompagner; il a fait par-tout les fonctions d'un excellent Catéchiſte.

Le reſpect que l'on a dans ce pays pour les Chrétiens, & un peu auſſi pour les armes qu'ils portent, car ils ſont tous ſoldats de profeſſion, leur donne une liberté entière de célébrer les Fêtes avec le même ordre, & la

même ſolemnité qu'en Europe. Je fus charmé de leur voir faire les cérémonies de la Semaine Sainte. Le Repoſoir où fut placé le Saint Sacrement, occupoit toute la hauteur de l'Egliſe en forme de trône à divers étages. Là, ſans argenterie ni dorure, des feuilles d'étain nouvellement fondues, & taillées en fleurs & en feſtons, & appliquées ſur des pièces de décorations à fond rouge, faiſoient un fort bel effet.

Il y a une autre cérémonie qui s'obſerve inviolablement parmi les Portugais. Ils choiſiſſent un Dimanche de Carême qu'ils nomment *Domingo da cruz*. On repréſente dans une Proceſſion N. S. portant ſa Croix. Cette cérémonie ſe fit avec un ordre admirable. La ſtatue de N. S. étoit faite au naturel, quoique de grandeur plus qu'humaine : elle étoit poſée ſur un brancard, & le Sauveur étoit repréſenté à genoux, & portant ſa Croix. Vingt-quatre hommes portoient le brancard, & le Pere en chape, tenant un Crucifix voilé ſous un dais violet, terminoit la Proceſſion. Les ſtations qu'on faiſoit de temps en temps, joint au chant lugubre & pénitent, nous pénétrerent de dévotion. La Proceſſion fit le tour du quartier par quatre rues tirées au cordeau.

Mais ce qui m'édifia le plus, fut la démarche grave & modeſte avec laquelle ſe fit la rencontre d'une autre ſtatue repréſentant la ſainte Vierge, & d'une troiſième repréſentant Sainte Véronique avec ſon voile empreint de la ſainte Face de N. S. Ces ſortes de repréſentations ont quelque choſe de majeſtueux & de touchant : elles frappent extraordinairement ces peuples ; & moi-même je ne pus m'empêcher de répandre des larmes.

La Fête du Saint Sacrement ſe fit avec une magnificence égale, & l'on n'avoit encore rien vu de ſemblable dans ce pays. Le Prélat jugea à propos de ſéparer la cérémonie. Chacun dans ſon Egliſe entendit la Meſſe, & fit ſes dévotions le matin. M. l'Evêque célébra pontificalement dans celle où il réſidoit, & donna la Communion. Sur les trois heures on chanta Vêpres, durant leſquelles les Chrétiens des deux autres Égliſes arriverent avec leurs Croix, leurs Chaſſes, & l'habit de leurs Confrairies (ce ſont des eſpeces de ſurplis) alors la Proceſſion ſortit. Il étoit ſurprenant de voir avec quel ſoin ces bonnes gens avoient orné les rues ; des arcs de triomphe, des feſtons, des banderolles, des allées d'arbres plantés exprès

tenoient lieu de tapiſſerie. Les pierriers, les boëtes, la mouſqueterie ſe firent ſouvent entendre ; & lorſque la Proceſſion revint à l'entrée de la nuit, & qu'on voyoit chaque Chrétien tenant un cierge allumé, ſans compter les torches qui étoient ſans nombre, cette ſeule illumination accompagnée de feux d'artifices, auroit mérité l'attention des perſonnes du meilleur goût.

J'ai regretté plus d'une fois que les Européens voulants'établir dans Bengale, n'ayent pas choiſi *Chatigan* préférablement à *Ougli*, vu la ſûreté du mouillage, la facilité d'y aborder, la bonté des vivres, & mille autres commodités qui ſembloient les y inviter; il eſt vrai que les Mores qui ont intérêt à les tenir comme enfermés dans le cœur de leur pays, s'y oppoſent autant qu'ils peuvent, & que quand malheureuſement quelqu'un eſt obligé d'y relâcher par la violence des tempêtes, comme il eſt arrivé de mon temps à un navire Anglois, & à un autre Arménien, qui n'ayant pu prendre Balaſſor, furent contraints de ſe laiſſer dériver à *Chatigan*, ils les moleſtent par tant de véxations, qu'après avoir mangé une partie de leurs fonds, ils ſont obligés d'abandonner le

reſte, & le vaiſſeau même pour ſauver leurs perſonnes. Au reſte *Chatigan* eſt de quinze degrés plus à l'eſt que *Pondicheri*: j'eus occaſion de le reconnoître à une éclipſe de Lune que j'obſervai aſſez exactement; pour ce qui eſt de la latitude que j'ai obſervée pluſieurs fois, elle m'a toujours paru de 21 dégrés 20 ſecondes.

Nous quittâmes *Chatigan* pour remonter le Gange, & nous rendre à *Daca*, capitale de Bengale. A cinq journées de *Chatigan*, nous nous détournâmes d'un jour, pour viſiter une Chrétienté qu'on trouve dans un lieu nommé *Bouloüa*. Dieu la ſoutient & la dirige immédiatement par lui-même: car il eſt rare qu'aucun Miſſionnaire aille la viſiter. Il y avoit cinq ans qu'aucun n'y avoit paru; mais je puis vous dire qu'il n'y a point d'endroit où j'aye eu plus de ſujet d'être édifié. Le chef de ces Chrétiens eſt un vieillard qui a cinq garçons tous mariés. Leur famille, & les gens de travail qui ſe ſont rangés auprès d'eux, (car ils ont pris des terres à cultiver) forment une bourgade de trois à quatre cens perſonnes: la vie laborieuſe qu'ils mènent, jointe à la vigilance & à l'attention du chef, les conſerve dans la

plus grande innocence. Le Chef vint au bord de la rivière où M. l'Eveque s'étoit arrêté, & il témoigna, autant qu'il le put, avec le ſecours d'un interprète, la joie qu'il avoit de ſon arrivée; mais les larmes qu'il répandit en abondance, la témoignoient encore beaucoup mieux.

Le Miſſionnaire de *Chatigan* & moi, nous nous rendîmes à la peuplade à trois quarts de lieue dans les terres. Nous diſpoſâmes ces Peuples aux Sacremens durant trois ou quatre jours; & après les avoir confeſſés, nous fîmes dreſſer un autel dans un lieu décent, afin que M. l'Evêque y célébrât le Saint Sacrifice de la Meſſe.

A la vérité je doutois un peu que ces bonnes gens fuſſent ſuffiſamment frappés de la grandeur de nos myſtères; c'eſt pourquoi dans les dernières exhortations, j'avois tâché de leur inſpirer une juſte crainte d'approcher de la ſainte Table ſans les diſpoſitions requiſes; j'avois même recommandé au Catéchiſte de bien examiner chacun d'eux en particulier, & de donner un billet à ceux qu'il croiroit être en état de communier.

Sur les huit heures du matin nous revînmes à la peuplade. Ces bonnes gens

& même les Gentils & les Mores d'alentour dont ils ſont fort aimés, s'empreſſerent d'honorer l'entrée du Prélat. Comme nous diſpoſions les ornemens pour commencer la Meſſe, le Catéchiſte s'approcha de moi & me dit à l'oreille qu'il n'y avoit que trois perſonnes qui euſſent pris le billet de la Communion, tous les autres ſe trouvant indignes de participer à un ſi redoutable myſtère. Je fus très-édifié de leur ſimplicité; mais comme je ſçavois qu'ils s'étoient diſpoſés la plupart par une bonne confeſſion, je leur fis une nouvelle exhortation pour leur inſpirer de la confiance. Je réconciliai enſuite quelques-uns d'eux, après quoi on commença la Meſſe à laquelle ils communièrent. Le Catéchiſte fut chargé de faire le Sermon, parce qu'aucun de nous ne ſçavoit aſſez bien la langue pour entreprendre de prêcher. Mais je fus charmé de voir avec quelle préciſion, & quelle onction il ſuivit & traita les points qu'on lui avoit marqués. Quand le cœur parle, les paroles coulent de ſource.

La communion & la confirmation nous conduiſirent juſques vers midi. Le Prélat fut conduit à ſon *Bazeras*: pour moi je reſtai encore quelque temps

pour adminiſtrer le baptême, & donner la bénédiction nuptiale à pluſieurs perſonnes qui ne l'avoient pas encore reçue. Enfin le ſoir il fallut me ſéparer de ces bonnes gens pour rejoindre le *Bazeras*, & nous remettre en route avec la marée de la nuit ſuivante. Nous mîmes huit jours à nous rendre à *Daca*, & nous y arrivâmes ſans aucun accident. A la vérité le quatriéme jour, nous vîmes venir à nous un bateau de ces voleurs qui courent la riviere; mais comme nous étions bien eſcortés, ils prirent le parti de ſe retirer.

Daca qui eſt, comme je l'ai dit, la capitale de Bengale, eſt ſituée par les vingt-quatre dégrés de la latitude nord; la commodité des rivieres rend cette ville d'un très-grand commerce; les mouſſelines qu'on y brode de fil & de ſoie, ſon fort eſtimées en Europe. Pour ce qui eſt de la ville, rien de plus ſale, & de plus mal propre. Figurez-vous une prodieuſe multitude de chaumines, qui occupent une plaine de demi-lieue d'étendue, & qui forment des rues fort étroites, pleines de fange & d'ordures qui s'y raſſemblent à la moindre ondée, au milieu deſquelles quelques maiſons de briques

bâties à la moresque, & d'un assez mauvais goût, s'élevent d'espace en espace, à peu près comme les balivaux dans nos bois taillis : c'est-là une peinture naturelle de *Daca*.

Les Chrétiens ont leur Eglise dans un quartier un peu plus décent à l'est de la ville; cette Eglise est de brique, & raisonnablement grande. Nous nous y rendîmes le premier Dimanche de l'Avent. Le Missionnaire qui attendoit M. l'Evêque depuis long-temps, lui avoit fait préparer un appartement. Bien qu'il ne fût que de terre, il avoit je ne sçais quel air de propreté qui me charma; mais je fus encore plus surpris à la proposition que me fit ce Revérend Pere : « Je vais, dit-il, vous faire cons» truire un autre appartement séparé, » & qui sera tel que vous le souhaiterez. » Il n'est pas nécessaire, lui répondis» je, le peu de temps que nous avons » à rester ici, ne me donnera pas le » loisir d'en profiter. Vous y couche» rez dès ce soir, repliqua-t-il, car il » ne faut pour cela qu'envoyer à la » ville ».

Cette réponse m'étonna encore davantage, & j'étois dans l'impatience de voir la structure de ces maisons que l'on achetoit au marché. Une de-

mi-heure étoit à peine écoulée, que je vis apporter quelques paquets de roſeaux, avec un certain nombre de nattes ou de claies faites auſſi de roſeaux, une vingtaine de piquets fourchés; enfin deux grandes claies de branches d'arbres entrelaſſées, & ſuffiſamment garnies de pailles pour défendre de l'ardeur du ſoleil; c'eſt ce qui devoit faire le toît. L'édifice fut dreſſé en peu de temps ſur deux fourches qui formoient l'enceinte; on y attacha des bois de traverſes, autant qu'il étoit néceſſaire pour fixer le bâtiment, & le tout fut revêtu d'une double natte. La fenêtre dont on fit l'ouverture en coupant les nattes, ſe fermoit par un volet de même matiere, attaché par le haut en forme d'auvent. La porte étoit de même, de ſorte que la maiſon fut achevée avant la nuit. Le lendemain il n'y eut plus qu'à couvrir le toît d'aſſez de paille, pour garantir de la pluie. Enfin je me trouvai en peu d'heures aſſez agréablement logé.

Nous reſtâmes à *Daca* tout le mois de Décembre, ce qui nous donna le temps d'y célébrer la fête de Noël. Elle ſe paſſa avec beaucoup d'appareil & de dévotion. Nous nous trouvâmes ſix Prêtres avec M. l'Evêque, ce qui

eſt fort extraordinaire en cette contrée.

Après la fête nous nous préparâmes au voyage de *Rangamati* qui eſt à l'extrémité des Etats du grand Mogol, & eſt ſituée par les vingt-ſept dégrés nord. L'on prétend que de-là on peut ſe rendre en quinze jours à la Province *d'Yunam*, dans la Chine. Mais les chemins ne ſont nullement frayés, & le milieu des terres eſt occupé, à ce qu'on aſſure, par des Princes qui refuſent de donner paſſage aux Etrangers.

On nous faiſoit appréhender ce voyage, car c'eſt un proverbe commun à Bengale, que de deux perſonnes qui vont à *Rangamati*, il y en a toujours une qui y reſte. Mais le courage de notre Prélat étoit à toute épreuve. » Que » peut-il m'arriver, diſoit-il ? Mourir ? » Eh bien ! je mourrai en rempliſſant » les fonctions de mon miniſtere ».

Nous partîmes auſſi-tôt après la fête des Rois pour *Rangamati*, & nous fûmes trois ſemaines à nous y rendre, à cauſe de la violence des courans, qui nous obligerent de haler ſans ceſſe à la cordelle. L'eau étoit extrêmement claire ; auſſi ne navigions-nous plus ſur le Gange, dont l'eau eſt par-tout bourbeuſe ; mais ſur une riviere particuliere qui

qui venant de l'Eſt, ſe jette dans le Gange au-deſſous de *Daca*; on ne put me dire où elle prenoit ſa ſource.

Le cinquieme ou ſixieme jour, nous abordâmes à une bourgade toute Chrétienne, nommée *Oſſumpur*, où nous ne reſtâmes qu'un jour, parce que nous devions y repaſſer au retour. La route que nous continuâmes fut pénible. Nous trouvâmes un pays déſert, le climat très-froid, la riviere, comme il arrive en cette ſaiſon, couverte de continuels brouillards, qui ne nous permettoient pas de voir à dix pas de nous, le courant rapide, des pierres à fleur d'eau, & en d'autres endroits des bancs de ſable; mais enfin Dieu qui nous conduiſoit, ſçut nous préſerver de tous ces dangers; & nous arrivâmes heureuſement à *Rangamati*.

Les habitans nous reçurent avec de grandes démonſtrations de joie; mais à les voir pâles, défigurés, & portant ſur leur viſage les indices de la fiévre qui les conſumoit au-dedans, nous comprîmes qu'on nous avoit fait une peinture véritable de la malignité du climat. J'en fus quitte néanmoins pour un accès de fiévre. Pendant environ vingt-cinq jours que nous y demeurâmes,

M. l'Evêque donna la confirmation à plus de mille perſonnes.

Dans les converſations que j'eus avec les gens du pays, j'appris une particularité que je ne dois pas omettre. Ils me rapporterent que cette contrée avoit été infeſtée d'un monſtre épouvantable; c'étoit un ſerpent d'une groſſeur ſi prodigieuſe, qu'en rampant, il frayoit un chemin de huit ou dix pieds de large. Il ſe retiroit d'ordinaire dans une montagne peu éloignée de *Rangamati*, en remontant la riviere; de-là il découvroit aiſément le cours du fleuve, & auſſitôt qu'il apperçevoit quelque bateau, il deſcendoit à temps, ſe plongeoit dans l'eau, renverſoit le bateau, & dévoroit à l'aiſe tous ceux qui y étoient.

Ce fleau dura juſqu'à ce qu'un criminel condamné à la mort s'offrit de purger le pays de ce monſtre, pourvu qu'on lui accordât la vie. Son offre fut acceptée. Il trouva moyen de remonter la riviere juſqu'au-deſſus de l'endroit où réſidoit cet horrible dragon. Il conſtruiſit pluſieurs figures d'hommes de paille, qu'il couvrit de vêtemens, dont le corps étoit rempli d'hameçons, de crocs, de harpons, qui tenoient à différentes cordes attachées à un même

cable, lequel étoit fortement lié au pied d'un arbre. Il lança à l'eau ces hommes de paille plantés ſur des bananiers flottans, avec leſquels ils furent emportés par le courant. Le ſtratagême réuſſit, le dragon les vit, & deſcendit pour les engloutir. Mais il y reſta déchiré par cette quantité de crocs, & de harpons qu'il avoit avalés. Pour moi j'ai compté dans ce parage juſqu'à onze crocodiles étendus ſur le ſable, dont trois ou quatre me paroiſſoient avoir vingt-cinq ou trente pieds de longueur.

En quittant *Rangamati*, nous eûmes lieu d'admirer un trait de la divine miſéricorde, à l'égard d'un Chrétien qui avoit de la probité & de la Religion, mais dont la vie n'avoit pas été fort réglée. Dieu qui vouloit le ſauver, permit qu'il tombât malade auſſi-tôt après notre arrivée. Nous profitâmes de cette maladie pour le ramener à ſon devoir. Son cœur fut touché, & il reçut les Sacremens avec des marques d'une vraie componction. La nuit ſuivante on vint m'avertir que le malade étoit à l'extrémité : je fus prié d'y aller. Je me tranſportai à ſa maiſon, qui étoit éloignée d'une demi-lieue, & je le trouvai effectivement très-oppreſſé,

mais toujours rempli des ſentimens de la plus tendre piété. Je le confeſſai encore; je lui adminiſtrai l'Extrême-Onction, & je l'exhortai à diſpoſer inceſſamment de ſes biens. Il étoit deux heures après minuit lorſque je le quittai. Il n'eut que le temps de faire ſon teſtament, & ſur les quatres heures du matin, il rendit paiſiblement ſon ame au Seigneur. On m'apprit auſſi-tôt ſa mort, & j'allai faire la cérémonie de ſes obſeques. C'étoit juſtement un jour d'autel privilégié, que M. l'Evêque avoit permiſſion d'accorder aux Prêtres de ſa compagnie. Je dis la Meſſe en béniſſant la conduite miſéricordieuſe de la Providence envers un homme, qui, un jour plus tard, auroit été privé de ces derniers ſecours. On l'enterra dans un lieu particulier, & en ayant demandé la raiſon, on me répondit que cette place étoit réſervée à ſix perſonnes qui avoient fourni la ſomme néceſſaire pour la conſtruction de cette Egliſe, en l'honneur de Notre-Dame du Roſaire, & que le defunt étoit du nombre. Je ne doutois plus alors que la Mere de miſéricorde n'eût obtenu une ſi ſainte mort à l'un de ſes zélés ſerviteurs. Après le ſervice, qui me conduiſit juſqu'à midi,

je me rendis à la riviere, où l'on n'attendoit que moi pour partir.

Les courans nous portoient, ainſi nous ne fûmes pas long-temps à nous rendre à *Oſſumpur*. Après avoir ſatisfait à la dévotion des Chrétiens nous pénétrâmes dans les terres, à la faveur des canaux dont le pays eſt entrecoupé. Ce fut dans la principale Egliſe dédiée à Saint Nicolas de Tolentin, que les Chrétiens reçurent la Confirmation des mains de M. l'Evêque. Nous nous rendîmes pour la ſeconde fois à *Daca*, vers le Dimanche de la Paſſion. Le devoir Paſchal, & les différens exercices par leſquels le Prélat diſpoſoit les fideles à la confirmation, nous occuperent d'une maniere conſolante.

Après les fêtes de Pâques nous ſongeâmes à repaſſer à *Ougli*. Ce dernier trajet qui dura environ vingt jours, nous fatigua plus que tout le voyage. Les lunes d'Avril & d'Octobre ſont toujours orageuſes en ces parages; nous tombions dans la premiere : auſſi du jour que nous partîmes de *Daca*, juſqu'à notre arrivée à *Ougli*, l'ont eût dit que nous avions toujours un orage attaché au gouvernail de notre barque; il falloit dès trois ou quatre heures du

ſoir chercher quelque anſe à l'abri, ou quelque bras de riviere enfoncé, pour nous prémunir contre la tempête, qui pouvoit nous prendre à l'entrée de la nuit. Nous penſâmes être ſurpris en doublant une pointe nommée *Narſinga*, peu éloignée de *Caſſimbazar*, où nous eſſuyâmes un orage ſi violent, que le lendemain on ne voyoit par-tout que des débris de bateaux, que cette tempête avoit mis en pieces; Dieu nous fit pourtant la grace de gagner à temps un endroit, où le peu d'eau, & l'éloignement du courant firent notre ſûreté. Quelques jours après nous abordâmes à l'Egliſe de ſaint Auguſtin du Couvent d'*Ougli*, où nous rendîmes graces à Notre Seigneur de nous avoir ramenés en ce lieu-là, même en meilleure ſanté que nous n'en étions partis.

Le Prélat, après avoir reçu les complimens de ſon heureux retour, voulut encore honorer de ſa préſence notre Maiſon de *Chandernagor*. Il ſe retira enſuite au collége que les Peres Jéſuites Portugais ont au Bandel d'*Ougli*. A peine y eût-il demeuré neuf ou dix mois, que, conſumé de travaux, il termina, au milieu de ſes freres, ſa pénible carriere le 11 de Juin de l'année 1715,

pour aller recevoir la récompenſe d'une vie, dont tous les momens avoient été conſacrés à la converſion des Idolâtres. Certains projets de réforme qu'il avoit médités, & auxquels il trouva de fortes oppoſitions, s'exécuterent heureuſement quelque temps après ſon décès : ce qui fit dire aux perſonnes les plus indifférentes de Bengale, qu'on voyoit bien que Dom Franciſco Laynez avoit plus de pouvoir à la Cour du Roi du Ciel, qu'il n'en avoit eu ici bas ſur l'eſprit de quelques-uns de ſes Diocéſains.

Je vous laiſſe à penſer, mon Révérend Pere, combien la perte de ce Prélat me fut ſenſible ; elle cauſa un deuil univerſel. A la premiere nouvelle de ſa mort, les avenues du collége furent remplies d'une multitude infinie de peuples : les Gentils même & les Mores témoignerent à l'envi leur regret par leurs cris, & leurs gémiſſemens. A la cérémonie de ſes obſeques, & lorſque le corps entra dans l'Egliſe, il s'éleva un cri général accompagné de lamentations qui durerent plus d'un quart d'heure, & que l'on eut bien de la peine à appaiſer, pour faire l'office avec l'ordre & la décence convenables.

Comme ce ſaint Prélat m'avoit dit

ſouvent que la Miſſion de Carnate étoit mon partage, & que j'y devois finir mes jours, je ne manquai pas quelque temps après ſa mort de m'y rendre avec la permiſſion de mes Supérieurs. Je n'ai pas encore eu le temps d'y exercer mes fonctions; mais j'en ai eu aſſez pour m'édifier des bénédictions que Dieu a répandues ſur les travaux du Pere Aubert, qui ſeul a cultivé, maintenu, & augmenté les Chrétientés répandues en déçà des montagnes du *Canavay* : c'eſt un territoire d'environ ſoixantes lieues. Il penſa ſuccomber aux fatigues de la ſolemnité de Pâques; car quelques jours après les Fêtes il tomba tout à coup en défaillance, & demeura quelques heures ſans pouls, preſque ſans reſpiration, & ſans nul mouvement; mais notre Seigneur daigna conſerver une ſanté ſi néceſſaire à ces peuples, & ſon rétabliſſement fut prompt.

Il a adminiſtré cette année les ſacremens à environ trois mille Chrétiens, & baptiſé plus de deux cens adultes, ce qui eſt d'autant plus extraordinaire, que la famine qui afflige cette contrée depuis trois ans, a obligé la plûpart des habitans à ſe retirer en d'autres Provinces, Une ſi longue diſette a fourni au Pere

une nouvelle occaſion d'exercer ſon zèle. Un grand nombre de pauvres qu'il a aſſiſtés en ſe retranchant le néceſſaire, ſe ſont maintenus dans la ferveur du Chriſtianiſme, & pluſieurs Gentils ont trouvé, avec la conſervation de la vie du corps, un gage de la vie éternelle de l'ame, par le ſaint baptême qu'ils ont reçu.

Ces œuvres de charité, & les meſures qu'il ſçait prendre pour accréditer notre ſainte Religion, lui ont attiré une eſtime générale. Les Princes & les Gouverneurs reçoivent avec diſtinction les viſites qu'il leur fait faire par ſes Catéchiſtes, & viennent le viſiter eux-mêmes. Le Gouverneur de *Cangivaron* eſt venu tout récemment à *Vayaour*, où l'on célébroit la fête de Noël, & s'eſt trouvé honoré de paſſer la nuit dans la pauvre cabane du Miſſionnaire. Vous ſçavez mieux que perſonne combien ces ſortes de protections contribuent à la propagation de la Foi. Pluſieurs *Cramanis* (1) ſe ſont actuellement inſtruire, & j'ai été édifié de voir ceux de *Cavepondi* auſſi déſabuſés de leurs ridicules ſuperſtitions, qu'ils en étoient entêtés auparavant. Le Chef de

(1) Chef de Peuplade.

ceux-ci reçut le ſaint baptême à Noël ; il nous parut ſi tranſporté de joie, & ſi pénétré de conſolation, qu'il ne trouvoit pas de termes pour s'exprimer. Il lui ſembloit, diſoit-il, qu'il n'étoit plus le même, tant il ſe trouvoit l'eſprit éclairé, & le cœur tranquille. Les Gentils qui ont encore de l'attachement pour leur culte ſuperſtitieux, par une biſarrerie difficile à comprendre, mais qui pourra faciliter leur converſion, ſollicitent le Miſſionnaire de faire une fête magnifique à la Reine des Anges, & ils prétendent fournir à tous les frais : les Chrétiens qui ont aſſiſté à celle de Noël, m'ont dit que j'aurois été charmé de l'empreſſement des Gentils à orner les rues, à allumer des lampes, & à donner d'autres marques de réjouiſſance dans tous les endroits où la proceſſion devoit paſſer.

Ce fut vers ce temps-là que le *Cramani* de *Vaïlatour* fut attaqué d'une maladie qui ne lui laiſſoit pas le moindre inſtant de repos. Il eut recours à tous les ſecrets de la médecine Indienne, & aux ſuperſtitions ſans nombre qui regnent parmi ces Peuples. Comme il ne trouvoit aucun ſoulagement à ſon mal, il fit dire au Pere qu'il viendroit à l'Egliſe de *Carvepondy*, parce qu'il n'y avoit que le

Dieu des Chrétiens qui pût le guérir. Le Pere y conſentit, à condition qu'il ſe rendroit attentif aux inſtructions qu'on lui feroit ſur les vérités Chrétiennes.

Le malade ſe fit tranſporter à l'Egliſe, & s'étant arrêté ſous le veſtibule, « allez, » dit-il, faire ſçavoir au *Saniaſſi* (1) que « je ſuis arrivé ; & que je ne partirai pas » d'ici que le vrai Dieu ne m'aie rendu » la ſanté ; j'eſpere qu'il m'exaucera ». Au même inſtant ſes douleurs diminuerent, & en moins de deux jours il ſe trouva parfaitement guéri.

Il ſemble que ce Gentil devoit renoncer ſur l'heure à ſes ſuperſtitions ; il y penſoit ſérieuſement, lorſque des Brames vinrent lui dire qu'il falloit faire un ſacrifice pour l'anniverſaire de la mort de ſon pere. Il rejetta d'abord la propoſition, & témoigna quelque fermeté ; mais le reſpect humain l'emporta ſur les premieres impreſſions de la grace, & il a laiſſé échapper le moment favorable, qui peut-être ne ſe préſentera jamais.

Voici un autre trait plus particulier. Un Gentil qui n'avoit jamais entendu parler de la Religion Chrétienne, cher-

(1) Nom qui ſe donne dans l'Inde aux Miſſionnaires.

choit en lui-même le moyen de faire des œuvres agréables aux Dieux. La nuit il vit en ſonge un *Sanias* revêtu de couleur jaune à la maniere des Miſſionnaires; (il y en a qui préſument que ce fut le Vénérable Pere Jean de Britto) qui lui dit d'aller à un village éloigné de ſix lieues, nommé *Ayencoulan*, d'entrer dans une maiſon dont il lui repréſentoit la figure, & que là on l'enſeigneroit à faire des actions véritablement vertueuſes. Il part dès le lendemain, entre dans le village, ſans trop ſçavoir où il alloit, juſqu'à ce que paſſant dans une des rues, il crut reconnoître la maiſon qu'il avoit vue en ſonge, & entendit une voix intérieure qui lui ordonnoit d'entrer dans cette maiſon, & de parler au chef de la famille. C'étoit un Chrétien nommé Jean, preſque le ſeul qui fut dans le village; il le prit à quartier, & lui raconta ce qui lui étoit arrivé. Le Chrétien le conduiſit auſſi-tôt au Miſſionnaire, qui jetta dans cette ame docile les premieres ſemences de la Foi. Il étoit dans l'impatience de faire part à ſa femme de ſon bonheur, & tous deux enſemble ils viennent de ſe rendre à l'Egliſe, où actuellement ils ſe diſpoſent à recevoir le ſaint baptême.

Voilà, mon Révérend Pere une partie des choſes dont j'ai été témoin en arrivant dans cette Miſſion, mais rien ne m'a plus édifié que le concours, la piété & l'innocence des Chrétiens, qui venoient au nombre d'environ trois cens de dix à quinze lieues, pour participer à nos ſaints myſteres. J'ai été également conſolé de voir pluſieurs Gentils revenir inſenſiblement de leurs préjugés; dans les viſites que les principaux d'entr'eux m'ont rendues, ils ont paru goûter les vérités de la Foi que je leur annonçois, & ſe déprendre des erreurs & des ſuperſtitions dans leſquelles ils ont été malheureuſement élevés. Après tout, ce n'eſt *ni celui qui plante, ni celui qui arroſe, qui eſt quelque choſe, mais c'eſt Dieu qui donne l'accroiſſement.* Conſervez-moi quelque part dans vos ſaints ſacrifices, en l'union deſquels je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE (1)

Du Révérend Pere Brown, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Madame la Marquiſe de Benamont.

De la Côte orientale de l'Iſle de Maſcarin, le 30 Décembre ....

MADAME,

Je ne m'étois propoſé de vous écrire qu'après mon arrivée à Canton, mais le mauvais temps & le défaut de proviſions nous ayant obligé de relâcher à l'Iſle de Maſcarin, nous y ſommes depuis trois mois & demi toujours incertains de notre départ; j'ignore les raiſons d'un ſi long ſéjour; cependant je ſerois tenté de croire qu'il eſt ſurvenu quelque choſe de fâcheux depuis le débarquement, & je crains fort que ce ne ſoient des ordres ſupérieurs qui nous arrêtent ici. Quoi qu'il en ſoit, j'ai employé le temps que

(1) Nous plaçons ici cette lettre, pour préparer à ce que l'on dit dans la ſuivante ſur les Iſles de France & de Bourbon. On n'en ſçait pas poſitivement la date, mais elle doit avoir été écrite dans les premieres années de ce ſiecle.

nous y avons déjà paſſé à tromper l'ennui que m'a cauſé ce retard, ſoit en écoutant les confeſſions des paſſagers ou des matelots, ſoit en parcourant les diverſes habitations de l'Iſle, ſoit en obſervant ce qui s'y trouve de remarquable & de curieux. Je vous en envoye, Madame, une relation exacte, que je vous prie de regarder comme un nouveau gage de la reconnoiſſance vive & durable qui me ſuivra, ainſi que vos bienfaits, juſqu'aux extrémités de la terre.

Il y a environ ſoixante ans que l'Iſle de *Maſcarin* fut découverte par les Hollandois, qui, l'ayant trouvée déſerte, l'abandonnerent à cauſe des écueils qui l'environnoient, & de la difficulté d'y aborder. Quelque temps après les Indiens de *Madagaſcar* ayant maſſacré, en un ſeul jour, preſque tous les François qui s'étoient établis au fort *Dauphin*, ceux de ces derniers qui eurent le bonheur d'échapper à la mort, ſe ſauverent dans des *pirogues* avec les femmes du pays qu'ils avoient épouſées. Pouſſés par un vent favorable, ils arriverent ſains & ſaufs à la vue de *Maſcarin*, où ils aborderent. Comme ils trouverent ce pays arroſé de rivieres & fécond en gibier, ils réſolurent de s'y établir. Pendant les

deux premieres années ils ne vécurent gueres que de poiſſons & de tortues de terre & de mer. A la ſuite du temps, ils trouverent le moyen de compoſer une boiſſon avec le miel que les abeilles dépoſoient dans le tronc des arbres; ils y mêlerent le ſuc de certaines herbes ſauvages, pour en relever le goût, & petit à petit ils parvinrent à faire une liqueur dont l'uſage ſe conſerve encore parmi eux.

Tandis que ce petit peuple vivoit ainſi inconnu du reſte des hommes, un vaiſſeau pirate fut jetté par la tempête ſur les côtes de l'Iſle; s'étant briſé contre les écueils, l'équipage fut contraint de s'y établir auſſi. Comme le vaiſſeau étoit chargé d'eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, que ces écumeurs de mer avoient enlevés ſur les côtes du *Malabar*, & dans le golfe de l'Inde, inſenſiblement le pays ſe peupla de maniere que la côte orientale de l'Iſle étoit pour ainſi dire déjà toute habitée, lorſque la Compagnie des Indes y envoya quelques familles Françoiſes pour s'y fixer. On y compte aujourd'hui quinze ou ſeize cens perſonnes libres, & plus de onze cens eſclaves.

Les habitans de *Maſcarin* ſont doux, paiſibles & laborieux; leurs principales

richeſſes conſiſtent en eſclaves, en plantations, en troupeaux de bœufs & de moutons, &c. Cette Iſle produit deux fois l'année le riz & le bled, mais le bled ne peuts'y conſerver au-delà d'un an, il ſe corromproit même dans le cours de l'année ſi l'on ſéparoit le grain de l'épi ; c'eſt pourquoi les habitans ſement beaucoup moins de bled que de riz. D'ailleurs, la difficulté qu'ils ont de moudre leurs bleds, ce qui ne ſe fait qu'à force de bras, les a dégoûtés de ce travail. Ils pourroient, à la vérité, conſtruire des moulins à vent, mais l'entretien en ſeroit extrêmement diſpendieux, & ils aiment mieux le riz que le pain.

L'air de cette Iſle me paroît fort ſain, & les hommes y vivent très-long-temps. Vers le mois de Janvier, il ſe leve tous les ans un vent impétueux qui cauſe, il eſt vrai, beaucoup de ravages ; il déracine les arbres, il renverſe les cabanes & les plantes des habitations ; mais il enleve tout ce qu'il y a d'impur & de mal-ſain dans l'air & ſur la terre. Ces peuples ſçavent le temps où l'ouragan doit arriver ; ils entendent trois ou quatre jours auparavant un grand bruit dans les montagnes : l'air & la mer ſont alors dans une paix profonde, & les eaux ſemblent changer de couleur. Auſſi-tôt

les habitans pourvoyent à leur ſûreté ; ils étayent leurs maiſons & leurs arbres fruitiers ; & les vaiſſeaux qui ſe trouvent dans les rades de l'iſle, prennent le large, parce qu'il eſt moins dangereux d'eſſuyer une tempête en pleine mer que dans une rade peu ſûre, où le péril eſt toujours plus certain à cauſe de la proximité de la terre.

Quoique les habitans de *Maſcarin* ſoient en général d'un caractere liant & affable, ils menent cependant une vie aſſez triſte. Leurs habitations ſont éloignées les unes des autres ; la jalouſie, l'envie & l'orgueil, paſſions qui ſemblent peu faites pour regner dans des déſerts, ſe gliſſent dans le ſein des familles, parmi leſquelles elles entretiennent une méſintelligence d'autant plus durable, qu'elle m'a paru plus ſourde & plus diſſimulée. Les habitans ſe voyent & ſe font amitié ſans s'aimer ; ils ſe rendent même ſervice les uns aux autres, mais c'eſt toujours par quelque motif d'intérêt caché. Leur iſle eſt diviſée en pluſieurs quartiers, dont le plus étendu & le plus peuplé eſt ſitué au pied d'une montagne eſcarpée. Les habitations en ſont bâties ſur le bord d'un grand lac d'eau vive qui s'écoule dans la mer. Chaque famille à ſes plantations

au haut de la montagne, & ces plantations ſont de riz, de tabac, de cannes de ſucre & de différens fruits, comme les oranges, les citrons, les ananas, &c.

On peut faire aiſément le tour de l'iſle à pied, en cotoyant la mer, mais il ſeroit impoſſible de la traverſer. Perſonne, à ce qu'on m'a dit, n'a encore oſé l'entreprendre, excepté quelques eſclaves fugitifs qui ſe retirerent, il y a un an, dans les bois, & dont on n'a plus entendu parler. Cette iſle a environ cinquante-deux ou trois lieues de circuit, & n'eſt habitée que d'un côté. La partie du ſud eſt brûlée par les feux d'un volcan qui vomit ſur tout le voiſinage des torrens de ſouffre & de bitume. Ce volcan pourroit bien avoir fait peu-à-peu le tour de l'iſle; car en creuſant à deux ou trois pieds de terre, on trouve par-tout le roc brûlé & calciné. Peut-être auſſi que les canaux ſouterreins qui aboutiſſent au centre du volcan, & y portent les matieres enflammées qu'il jette hors de ſon ſein, regnent & ſe communiquent les uns aux autres dans toute l'étendue de l'iſle, ce qui n'eſt pas ſans vraiſemblance.

Les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'iſle forment des torrens, qui, après avoir arroſé les plaines où ils

portent la fertilité & l'abondance, vont ſe jetter dans la mer. Ces eſpeces de rivieres ne cauſent aucun ravage, parce que leurs bords ſont eſcarpés & que leur lit eſt profond. La nature dédommage ainſi les inſulaires du défaut de fontaines qui leur manquent, ainſi que les puits qui ſont en très-petit nombre dans le pays. Les pâturages même y ſont ſi rares pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, qu'on eſt obligé de conduire les troupeaux dans les montagnes, où ils ſe nourriſſent de feuilles d'arbres. Alors chaque chef de famille imprime une marque particuliere à ſes beſtiaux, autrement on courroit les riſques de mille inconvéniens qu'il vous ſera auſſi facile à deviner, que l'énumération en ſeroit fatigante pour vous.

Vous ſçavez, Madame, que depuis quelque temps la Compagnie des Indes commence à négliger cette colonie; j'en ignore la raiſon; mais je ſuis très-perſuadé que c'eſt pour elle une perte conſidérable qu'il ſeroit difficile de réparer. Les habitans du quartier de Sainte-Suſanne, qui eſt preſque à la pointe de la côte orientale de l'iſle portent tout le poids du travail. Semblable aux abeilles, ils ont la peine & leurs voiſins ont le profit. Comme les vaiſſeaux de la

Compagnie n'abordent jamais à leur quartier, ils ne peuvent échanger leurs denrées; ainſi, malgré la fécondité de la terre qui leur fournit des vivres en abondance, ſouvent ils n'ont pas de quoi ſe vêtir, & cette indigence les empêche, non-ſeulement d'aller à la Meſſe, mais encore de ſortir de leurs maiſons. Les habitans des autres quartiers où les vaiſſeaux ont coutume d'aborder, profitent de la facilité qu'ils ont à trafiquer avec les étrangers; ils enlevent tout ſans en faire part à leurs voiſins, dans la crainte où ils ſont de manquer eux-mêmes de vêtemens, depuis que les vaiſſeaux de la Compagnie relâchent ſi rarement dans leur iſle. Cependant ſi ces peuples avoient chez eux des Tiſſerands, les femmes pourroient filer du coton, car le pays en produit de très-beau. Mais la nature leur fait en vain ce préſent; l'impuiſſance où ils ſont de s'en ſervir, le leur rend abſolument inutile,

Le café fut découvert dans cette iſle, il y a environ vingt-deux ans. Cette plante étoit ſauvage à la vérité; mais on crut que ſi elle étoit entée, le fruit n'en ſeroit pas moins beau que celui qui vient du Levant. M. *Para*, qui, dit-on, étoit alors Gouverneur de l'iſle,

fit un voyage en France pour faire part de cette découverte à la Compagnie des Indes, & pour convenir avec elle des moyens de la rendre utile ; mais si l'on en juge par la situation actuelle des choses, cette démarche n'eut aucun succès. Le café sauvage est plus beau & plus gros que celui qui vient de *Moca*, mais le goût en est un peu différent ; il est moins onctueux & plus amer. Cependant si les habitans qui étudient avec le plus grand soin le temps propre à enter cette plante, sont assez heureux pour réussir quelque jour, ils pourront faire alors un commerce considérable de café. Mais pour en revenir à la Compagnie des Indes, je ne puis concevoir la raison qui l'engage à négliger une colonie, qui, par la fertilité de son terroir, joint à la situation du pays & à la bonté du climat, ne peut être que d'une très-grande utilité aux vaisseaux qui reviennent de la Chine ou des Indes orientales. Il seroit aisé de faire un petit port dans la riviere de Saint-Denis, ou dans le golfe de la Possession, & si l'on envoyoit dans ces quartiers quelques nouvelles familles, elles pourroient défricher un terrein suffisant pour leur

entretien ; elles y auroient bientôt des établiſſemens, ſur-tout ſi cette nouvelle colonie étoit compoſée d'artiſans, comme Menuiſiers, Charpentiers, Tiſſerands, Forgerons, &c. Les Cordonniers ſeuls y ſeroient inutiles, à moins qu'ils n'y introduiſiſſent la mode de porter des ſouliers ; car les hommes & les femmes marchent toujours pieds nuds.

L'iſle de *Maſcarin* étant ainſi peuplée, les habitans pourroient entretenir deux ou trois grandes barques pour leur commerce avec *Madagaſcar*, & ſe procurer par-là non-ſeulement tout ce qui eſt néceſſaire à leurs habitations, mais en retirer encore beaucoup d'or en échange des marchandiſes qu'on envoyeroit dans cette derniere iſle de France ou des Indes, par les vaiſſeaux de la Compagnie. J'ai vu à *Maſcarin* un Gentilhomme Eſpagnol qui s'y eſt établi depuis quelque temps, & qui avoit rapporté de *Madagaſcar*, où il avoit demeuré, une livre & demie de très-bel or, qu'il avoit trouvée dans un ruiſſeau. J'en conclus que les habitans de *Maſcarin* pourroient facilement trafiquer avec les Indiens de *Madagaſcar*, en leur donnant en échange de leur or, les toiles & les autres denrées propres de leur pays. Par ce moyen leur com-

merce s'étendroit insensiblement, & ils pourroient peut-être, à la longue, forcer la Compagnie des Indes à venir relâcher plus souvent dans leurs ports (1).

L'isle abondoit autrefois en tortues de terre; mais les Matelots en ont tant détruit qu'on n'en trouve plus gueres que sur la côte occidentale, encore y sont-elles très-rares. On attribue à ces animaux plusieurs propriétés, entr'autres celle de purifier la masse du sang, & de guérir les maladies qui proviennent de la trop grande abondance, ou de la corruption des humeurs. On en tire encore une huile fort douce, qui a presque le même goût que l'huile de Provence.

Ce pays étoit aussi fort peuplé de chevres & de sangliers; mais ces animaux se sont retirés depuis quelque temps dans les montagnes, où personne, je vous assure, n'ose aller leur faire la guerre. Cependant on en trouve encore quelques-uns dans les bois; mais soit qu'ils y manquent de nourriture,

(1) M. Mahé de la Bourdonnais a, comme l'on sçait, vivifié cette Colonie. Elle est aujourd'hui l'entrepôt de notre commerce avec l'Inde, la Chine & presque toute l'Asie.

soit

ſoit que les habitans les détruiſent, ſoit qu'inſenſiblement ils ſe réfugient dans les montagnes, le nombre en diminue tous les jours. Des vaiſſeaux venus des Indes avoient dépoſé dans l'iſle des lapins, des cailles, des poules pintades & des perdrix ; les lapins n'ont pu ſe creuſer des tanieres ; les cailles, qui ſont des oiſeaux de paſſage, y ont peu reſté ; les perdrix ont également diſparu, de ſorte qu'il n'y a eu que les poules pintades qui s'y ſoient multipliées. Vers l'eſt de cette Iſle il y a une petite plaine au haut d'une montagne, qu'on appelle la plaine des *Coffres*, où l'on trouve un gros oiſeau bleu dont la couleur eſt fort éclatante. Il reſſemble à un pigeon ramier ; il vole rarement, & toujours en raſant la terre, mais il marche avec une vîteſſe ſurprenante ; les habitans ne lui ont point encore donné d'autre nom que celui d'oiſeau bleu ; ſa chair eſt aſſez bonne & ſe conſerve long-temps.

Vers les mois de Juillet & d'Août, temps auquel regne l'hiver, on voit deſcendre des montagnes une eſpece de grive, oiſeau gras & d'un goût exquis, qui ne ſe nourrit que de riz & de café ſauvage : on le prend ordinairement en lui paſſant au cou un nœud coulant, at-

taché à une perche flexible & déliée, & cet oiseau est si peu farouche, que souvent il vient se reposer sur la perche fatale ou sur le bras du chasseur; comme il est fort gras, le moindre coup l'abat, & lorsqu'il tombe à terre il ne peut plus se relever. Cette maniere de prendre la grive ne doit pas vous étonner, je l'ai vu prendre ainsi dans plusieurs endroits de l'Europe où les toiles sont cependant fort en usage.

La chauve-souris est ici de la grosseur d'une poule. Cet oiseau ne vit que de fruits & de grains, & c'est un mets fort commun dans le pays. J'avois de la répugnance à suivre l'exemple de ceux qui en mangeoient; mais en ayant goûté par surprise, j'en trouvai la chair fort délicate. On peut dire que cet animal, qu'on abhorre naturellement, n'a rien de mauvais que la figure & le nom. On n'a jamais vu dans cette Isle, ni serpens, ni reptiles venimeux. L'araignée, animal dangereux dans tout le reste de la terre, est ici sans venin. Elle est communément de la grosseur d'un œuf de pigeon, & sa toile est d'un si beau tissu, qu'on a regret de ne pouvoir la mettre en œuvre. Vous serez sans doute surprise, Madame, que le pays ne pro-

duiſe point ces reptiles venimeux dont toute l'Europe abonde. Mais je crois en avoir deviné la raiſon. J'ai eu l'honneur de vous dire qu'en creuſant à deux pieds de terre, on trouve le roc tout calciné : ainſi ce qui empêche les lapins de gratter la terre & de s'y faire des trous, pourroit bien auſſi empêcher les ſerpens, accoutumés à vivre ſous terre, de s'y retirer. Quoi qu'il en ſoit, l'Iſle de *Maſcarin* eſt peut-être le ſeul pays du monde où il eſt certain qu'on n'en trouve pas; car on ne doit pas prendre pour un reptile venimeux, un certain léſard qui mord ceux qui oſent le toucher. Sa morſure, loin d'être mortelle, ne cauſe pas même la moindre enflure. Je n'ai jamais vu cet animal; mais la deſcription qu'on m'en a faite, a beaucoup piqué ma curioſité. On m'a dit qu'il avoit des aîles, & que ſouvent il voloit d'arbres en arbres comme nos cigales. Il reſſemble à nos léſards d'Europe, excepté qu'il eſt plus gros & plus long, & que la couleur de ſon corps eſt infiniment plus éclatante & plus variée. On m'a aſſuré que ſa tête étoit platte & percée par le milieu, de manière qu'on pourroit y paſſer un fil de fer ſans l'offenſer. Cet animal eſt

plus commun vers la partie du Sud; il y eſt auſſi plus gros & plus long, car on prétend qu'on y en trouve d'un pied & demi de longueur.

Cette iſle eſt couverte d'arbres de toute eſpèce. Les plus beaux ſont ceux qu'on appelle natiers ou bois de nattes, les ébéniers dont le bois eſt luiſant, & le benjoin, qui produit une gomme odoriférante dont on ſe ſert au défaut du goudron, pour le radoub des vaiſſeaux. J'y ai vu beaucoup d'autres arbres d'une hauteur & d'une groſſeur prodigieuſe, dont on pourroit faire de très-belles planches, des mats de vaiſſeau, des pompes, des parquets, & toutes ſortes d'ouvrages de menuiſerie, dont le commerce ſeroit facile & d'un grand revenu pour les habitans; mais on y trouve peu d'arbres fruitiers. Le goyavier & le bananier ſont les plus communs; il eſt vrai que les fruits en ſont fort ſains, mais à la fin on s'en laſſe, à cauſe de leur fadeur: le dernier de ces arbres eſt d'un grand ſecours pour les vaiſſeaux; on le coupe par le pied, & l'on ſe ſert du tronc, qui ſe conſerve long-temps verd, & qui eſt plein d'une eau douce & ſubſtantielle, pour nourrir les beſtiaux qu'on embarque. Les orangers & les citronniers produiſent

des fruits en abondance, & cette abondance eſt cauſe qu'on en fait très-peu de cas. Le tamarin porte un fruit à noyau, ſemblable, à peu de choſe près, à celui du palmier. Un autre petit arbuſte produit une noiſette médicinale, dont l'uſage cauſe des vomiſſemens douloureux & de violens maux d'eſtomach: on l'appelle pignon d'Inde.

De tous ces arbriſſeaux le cotonnier eſt le plus utile & le plus précieux; ſon fruit eſt beau, riche & abondant; & le coton qu'il produit eſt le plus blanc qui ſoit dans les Indes. Enfin, j'ai vu une eſpece d'arbre qui égale par ſa hauteur & par ſa groſſeur les chênes les plus majeſtueux & les plus ſuperbes que nous ayons en Europe; il produit au printemps une fleur blanchâtre & moëlleuſe, fort agréable à l'odorat; c'eſt ſur ſa cime que les abeilles dépoſent leur miel, & elles le préférent à tous les autres, à cauſe du parfum qu'il exhale, & dont il embaume tout ſon voiſinage.

Il me ſemble que le terrein ſeroit aſſez favorable à la vigne, cependant on n'a point encore eſſayé d'y en planter. Outre la boiſſon de miel dont je vous ai parlé, boiſſon qui eſt forte & dangereuſe, les habitans de l'Iſle en compoſent une

autre avec des cannes de ſucre qu'ils appellent *frangorin ;* celle-ci eſt beaucoup plus douce; elle peut enivrer, mais on prétend que l'excès n'en eſt pas ſi funeſte que celui de la boiſſon de miel. Cette derniere liqueur n'eſt plus guere en uſage que parmi les matelots & les pauvres gens qui n'ont pas de plantations ; le miel ne leur coûte que la peine d'aller le chercher ſur les arbres où les abeilles le dépoſent ; ils font eux-mêmes leur boiſſon, où ils mêlent, comme j'ai dit, le ſuc de certaines herbes, dont j'ignore le nom.

Vous me demanderez ſans doute, Madame, quelle eſt la couleur des habitans de l'Iſle ? Elle varie ſelon les familles ; les familles même ſont ſouvent compoſées de blancs, de noirs & de métis ; cela vient des différentes alliances qu'elles ont faites: les François qui, pour échapper à la fureur des Indiens de *Madagaſcar*, s'étoient ſauvés avec leurs femmes dans l'Iſle de *Maſcarin*, avoient des enfans d'un teint baſané ; le vaiſſeau Pirate qui vint y échouer étoit chargé d'eſclaves noirs de l'un & de l'autre ſexe. La néceſſité de peupler l'Iſle fit contracter des mariages entre tous ces inconnus, qui s'allierent indiſtinctement les uns

avec les autres, & il en eſt réſulté un mêlange biſarre de couleurs qui ſurprend tous les étrangers. Cependant la couleur brune eſt la plus dominante ; & s'il m'étoit permis de haſarder une conjecture, je ſerois porté à croire que cela vient du grand nombre de matelots Européens qui ſe ſont établis dans l'Iſle.

Le bruit court que les Hollandois ont formé des deſſeins ſecrets ſur ce pays, je n'en ſerois point étonné ; l'indifférence de la Compagnie des Indes pourroit bien leur avoir inſpiré des vues d'ambition. L'Iſle de *Maſcarin* eſt fertile ; & les peuples, faute de commerce, ſont malheureux au milieu de leur abondance ; il leur faut une puiſſance qui les ſoutienne, qui encourage, qui étende leur commerce, & c'eſt ce qu'ils n'ont pas depuis que la Compagnie ſemble les avoir abandonnés. Je n'examinerai point ſi les bruits qu'on répand ſont fondés ; le temps qui dévoile tout en montrera un jour la vérité ou la fauſſeté. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Ducros, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Monſieur l'Abbé Raguet, Directeur de la Compagnie des Indes.

A Ariancoupan, près de Pondichéry, ce 17 Octobre 1725.

MONSIEUR,

La paix de Notre Seigneur.

Je me garderai bien de manquer à la parole que je vous donnai, lorſqu'à mon départ pour les Indes, vous m'engageâtes à vous communiquer mes réflexions ſur les Pays par où je paſſerois. Pouvois-je ne pas m'acquitter d'un devoir auſſi eſſentiel, n'y eût-il aucune promeſſe de ma part ?

Par le choix, & ſous la direction d'un des plus grands Prélats qu'ait jamais eu l'Egliſe de France, vous avez eu le bonheur, Monſieur, de contribuer à l'inſtruction de notre jeune Monarque. Quelque loin que nous portions, avec les

lumieres de l'Evangile, la nouvelle des beaux commencemens de ſon regne, le coin de la terre où nous ſommes ne lui eſt pas inconnu. Louis ſçait fixer les Etats de chaque Couronne, diſtinguer les rivages Chrétiens d'avec les rivages Maures, ou abſolument Idolâtres; & ces connoiſſances ſi néceſſaires à un Roi, lequel a dans tout l'Univers des ſujets qui lui obéiſſent, ſont l'heureux effet de vos leçons. Il eſt donc bien juſte que les découvertes & les obſervations que nous faiſons dans nos voyages vous reviennent, vous en méritez le tribut.

Mais le petit hommage que j'ai le plaiſir de vous rendre, eſt encore fondé ſur d'autres motifs; une reconnoiſſance ſincere m'en fournit de très-preſſans; je ſuis peut-être le premier Miſſionnaire qui ait été honoré de vos inſtructions depuis que Sa Majeſté vous a chargé des affaires de la Religion dans votre célebre Compagnie. Tous les diſcours que vous me tîntes quand je pris congé de vous, Monſieur, portoient un caractere de bonté dont l'impreſſion ne s'effacera jamais dans mon cœur. Vous prévîtes les fatigues que j'aurois à eſſuyer dans la Miſſion du Carnate; vous me les dépeignîtes, mais en même temps vous m'animâtes à les

ſupporter avec courage, & vous m'en ſuggerâtes les moyens. Je profite à préſent de ces exhortations ſi pleines de zèle & d'amitié, & je ſens déjà que les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé commencent à s'évanouir.

Je partis du port de l'Orient le 11 Octobre 1724, dans le vaiſſeau de la Compagnie appellé la *Sirene*. M. le Chevalier d'Albret, qui le commandoit, s'y fit pour ainſi dire adorer pendant tout le voyage, par ſa douceur, & admirer par ſa vigilance & ſon extrême habileté dans l'art de naviger.

Etant arrivé à Cadix, après avoir ſouffert une tempête affreuſe, nous trouvâmes cette ville & toute l'Eſpagne en pleurs. Elle venoit de perdre le Roi Louis Ier. M. Partyet, Conſul de France, & pluſieurs Négocians de notre Nation m'engagerent à contribuer à la magnificence du Service qu'ils étoient dans le deſſein de faire pour ce Prince; ils me chargerent des emblêmes, des deviſes, des inſcriptions, en un mot, de toute l'ordonnance de la pompe funebre. Ce triſte travail m'occupa pendant tout le temps de la relâche. Quoique la douleur des Eſpagnols fût vive, elle étoit adoucie par la conſolation qu'ils avoient de re-

voir Philippe V ſur le Trône ; j'avois célébré à Paris, par des vers, ſon abdication, mais j'étois bien éloigné alors de penſer que je duſſe, en moins de ſix mois, être témoin de ſon retour à la Couronne :

Par zèle il conſent à reprendre
Un Empire qu'il ſçut quitter par piété :
Du Trône par vertu nous le vîmes deſcendre,
Et par vertu l'y voilà remonté.

Dans toute notre traverſée depuis Cadix, juſqu'à l'Iſle de France, il ne nous arriva nulle avanture extraordinaire ; & ſans un phénomene marin qui attira pendant quelque temps notre attention, nous n'euſſions rien découvert de ſingulier.

Le ſixieme de Février 1725, à 24 degrés 50 minutes de latitude méridionale, & à 20 degrés de longitude, ſur les deux heures après midi, nous vîmes ſur l'eau une infinité de petites pierres diſperſées çà & là ; elles étoient de couleur blanche, aſſez légeres pour ſurnager, aſſez fermes pour ne pas ſe fondre, mais aſſez peu ſolides pour céder, lorſqu'avec la main on vouloit les rompre. Officiers, pilote, matelots, tout le monde fut

d'abord ſurpris à la vue de ces pierres, & l'allarme ſuccéda bientôt à la ſurpriſe, parce que nous crûmes appercevoir des briſans à un quart de lieue de nous. Si ces briſans avoient été auſſi réels que les obſervateurs le prétendoient, il y auroit eu d'autant plus de danger, que le vent que nous avions en poupe nous y portoit avec beaucoup de force : mais la ſonde nous calma ; on ne trouva point de fond : nulle apparence de rocher ne parut ; plus nous avancions, plus la mer ſe montroit unie, ce qui n'arrive point dans les lieux où elle cache des écueils. M. d'Albret, M. de la Farelle, M. Okart & moi, nous allâmes dans un canot à la découverte de la ſource des pierres, & nous nous arrêtâmes en un endroit où elles étoient en plus grand nombre qu'ailleurs. Nous en vîmes de groſſes comme la tête d'un bœuf, & cette meſure alloit en diminuant dans les autres, juſqu'à la petiteſſe des grains de gros ſable. D'intervalle en intervalle nous en rencontrions des pelotons comme ſi c'eût été de la neige ; la ſonde ne nous apprit rien, cette mer blanche ſembloit toujours être ſans fond.

De retour au vaiſſeau, tout le monde raiſonna beaucoup ſur la nature & l'origine de ces pierres : nous en mîmes au

feu, nous en trempâmes dans l'eau forte, elles ſe maintinrent. Sur cette double épreuve nous les déclarâmes pierres-ponces, & nous décidâmes que quelque volcan les vomiſſoit; nous osâmes même placer ce volcan dans les Iſles de Triſtan d'Acugna, fondés ſur ce que M. de la Feuillée, qui commandoit la *Badine*, nous aſſura qu'ayant côtoyé ces Iſles, il y avoit vu une plus grande étendue de mer chargée de ces pierres flottantes, que n'étoit celle que nous avions traverſée: nous étions à cent trente lieues de ces Iſles, ou environ.

Cinq mois dix-huit jours depuis notre départ d'Eſpagne, je mis pied à terre à l'*Iſle de France*, appellée ci-devant l'*Iſle Maurice*. Elle eſt à l'orient de Madagaſcar, à 19 dégrés 35 minutes de latitude méridionale, & à 80 dégrés 47 minutes de longitude. Les Portugais & les Hollandois en ont joui les uns après les autres. Les cerfs, les cabrils, les cochons ſauvages qu'on y trouve, les orangers, les citroniers, &c. ſont d'utiles preuves du ſéjour qu'y ont fait les premiers.

Cette Iſle a deux ports: le *Port Bourbon* au ſud-eſt, & le *Port Louis* au nord-eſt; le Port Bourbon eſt le plus beau, ſa largeur eſt d'une lieue: trois paſſes y

introduiſent facilement les vaiſſeaux ; mais le vent, preſque toujours contraire, leur en défend ſouvent la ſortie. Au milieu de ce port, votre Compagnie a fait jetter les fondemens d'une magnifique Citadelle, qui eſt déjà élevée juſqu'au premier cordon, par les ſoins de M de *Nion*, habile Ingénieur, qui commande pour elle dans l'Iſle.

L'Iſle de France charme, de quelque côté qu'on l'examine : on y découvre par-tout de délicieux payſages coupés de collines, de rivieres, de vallées, de prairies & de bois, dont les arbres portent de beaux fruits, ou ſont propres pour les conſtructions, & pour les ouvrages de marqueterie. On y voit une infinité de tourterelles qui ſe laiſſent prendre à la main, & de perroquets, les uns verds, & les autres gris : quand on en fait crier un, tous les autres ſe rendent au cri, & l'on s'en ſaiſit très-aiſément. En allant d'un port à l'autre, trajet qui eſt d'environ quatorze (1) lieues, j'admirai une plaine appellée le

(1) La néceſſité de pourſuivre les eſclaves fugitifs, a donné lieu aux détachemens qu'on a envoyés dans les montagnes, de découvrir de vaſtes contrées plus fertiles que celles du *Flat*,

Flat, où la nature ſemble avoir pris plaiſir à réunir les objets les plus agréables. D'un côté ſont des arbres fruitiers (1), de l'autre des bois d'ébène. Ici des eaux vives, plus loin de vaſtes étangs; pour peu que l'art aidât la nature, nul ſéjour n'approcheroit de la beauté de celui-là. Au milieu de cette plaine campoit un détachement de ſoldats François, qui furent ravis d'apprendre de moi des nouvelles de leur patrie. Je paſſai la nuit avec eux; ils me raconterent les dangers auxquels ils étoient expoſés nuit & jour, & je pris de-là occaſion de les exhorter à ſe tenir toujours en état de comparoître devant le Souverain Juge. Les eſclaves réfugiés dans les montagnes, & toujours prêts à fondre ſur eux, leur cauſoient ces allarmes. Je fus extrêmement touché du récit que me fit un de ces ſoldats, qui ne reſpire encore, que parce que ces

La terre y eſt excellente, très-profonde, & propre à porter ſans interruption toutes ſortes de légumes & de fruits. Note de l'ancienne édition.

(1) On a commencé à planter des cafeiers dans l'Iſle de France, & il paroît que ces plantations n'auront pas moins de ſuccès que celles de l'Iſle de Bourbon. Note de l'ancienne édition.

inhumains le crurent mort des bleſſures dont ils l'avoient couvert. Le bras caſſé, & le ventre percé, ſoutenant d'une main ſes entrailles, il s'étoit traîné juſques ſur un rocher pendant les ténebres de la nuit. Delà à la faveur de la lumiere que répandoit un grand feu allumé par les noirs fugitifs, il vit rôtir deux de ſes camarades, & cette troupe barbare danſer tout autour avec des cris & des hurlemens horribles. Ce malheureux, quoiqu'eſtropié, ne laiſſe pas de ſervir (1). Une gratification que la Compagnie lui feroit, ſeroit bien placée, & animeroit des troupes qui doivent être continuellement alertes.

Etant arrivé au port Louis, j'eus la ſatisfaction d'exercer les fonctions du miniſtere Apoſtolique. Le Curé de ce port, croyant avoir de juſtes ſujets de mécontentement, s'étoit retiré dans l'Iſle de Bourbon. Je le remplaçai tandis que je demeurai dans ce lieu; je dis des

(1) Ce ſoldat ayant repaſſé en France, ſe préſenta à la Compagnie ſur la fin de Mars de cette année 1727. Dans l'Aſſemblée du Mardi premier Avril, elle lui accorda une gratification, & pour le reſte de ſes jours une ſubſiſtance honnête dans le port de l'Orient, où elle a fixé ſa demeure. Note de l'ancienne édition.

Meſſes de Paroiſſe ; je fis des inſtructions, tantôt à la garniſon, & tantôt aux Noirs ; je confeſſai, j'adminiſtrai les autres Sacremens ſelon les beſoins, je remplis enfin tous les devoirs Curiaux. Cela me mit dans l'occaſion de conférer ſouvent avec les différens membres qui compoſent cette eſpece de Colonie, & de connoître à fond ſes beſoins ; ils ſeront grands ; juſqu'à ce que la Compagnie des Indes lui ait donné la forme qu'elle doit avoir. La chaſſe & la pêche y fourniſſent les alimens ordinaires, mais comme l'une & l'autre ne ſont pas toujours également heureuſes, & que d'ailleurs rien ne peut ſe conſerver pour le lendemain, on y jeûne ſouvent.

Si l'on fortifie l'Iſle de France, ſi de nouveaux habitans y mettent quelque jour les terres en valeur, ſa ſituation & la commodité de ſes ports la rendront très-importante au Commerce ; mais il faut commencer par y réduire les eſclaves fugitifs, & exterminer les rats.

On peut appeller cette Iſle le Royaume des rats ; on les voit en corps d'armée deſcendre des montagnes, grimper ſur les rochers les plus eſcarpés, ſe promener dans le pays plat, s'attrouper dans les marécages. Ils déſolent tout, principa-

lement la nuit : je les ai vu moi-même à l'entrée de la nuit ſortir en foule du ſein de la terre, comme des fourmis, & porter la déſolation en tous lieux ; rien n'échappe à leur dent. Le moyen de dormir tranquillement au milieu de cette maudite engeance ? pour ſe garantir de ſes inſultes, on s'enveloppe comme des morts, & on tâche de s'accoutumer à la ſentir ſur ſoi trotter, ſauter, ſe battre. Au réveil, on ſe raconte mutuellement les morſures qu'on en a eſſuyées. Je comprends (1) cependant que ſi l'Iſle de France étoit extrêmement peuplée, ces animaux nuiſibles y diminueroient de jour en jour ; & ce qui le démontre, c'eſt que l'Iſle de Bourbon en étoit autrefois auſſi infectée, & qu'il y en a infiniment moins aujourd'hui qu'il n'y en avoit avant les cultures.

Les Negres marons ou fuyards, ſont d'autres ennemis plus dangereux, mais dont il eſt plus aiſé de ſe défaire. Ce ſont des eſclaves achetés à Madagaſcar, qui

(1) L'expérience confirme le jugement du Pere Ducros. La Compagnie apprend par les lettres qu'elle vient de recevoir de l'Iſle de France, que cette multitude de rats eſt fort diminuée, & qu'on y a fait de bonnes récoltes. Note de l'ancienne édition.

après avoir déſerté les uns après les autres, ſe ſont raſſemblés dans les montagnes, & font de-là de très-cruelles excurſions ſur leurs anciens maîtres. Leur premier deſſein fut de repaſſer dans leur patrie, & l'on auroit mieux fait de favoriſer leur évaſion, que de leur en ôter les moyens, en briſant un canot qu'ils avoient conſtruit dans cette vue : ils ne s'en iront pas maintenant quand on le voudra ; ils ſe ſont rendus redoutables à nos gens par leurs ruſes, leur hardieſſe & leur cruauté ; & dès leurs premieres irruptions, ils ont conquis ſur eux non-ſeulement des armes, mais auſſi des Négreſſes pour perpétuer leur race. Ils obéiſſent à un Chef ; le premier qu'ils ont eu fut tué dans un combat : bleſſé à mort, à la tête de ſa troupe, il prit une partie du cuir qui le ceignoit en guiſe de ceinturon, & ayant bouché ſa plaie, il s'écarta & alla expirer entre deux rochers. Dix François périrent en cette rencontre ; il mourut ſeul de ſon côté. On lui trouva la tête raſée, & des pendans d'oreille, marque de Royauté chez ces Peuples. La Compagnie des Indes doit prendre des meſures ſérieuſes pour ramener inceſſamment ces rebelles.

Les ſecours ſpirituels ſont encore plus

néceſſaires, dans l'Iſle de France, que les temporels ; mais je ſuis bien ſûr que vous ne négligez rien, Monſieur, pour les lui procurer abondamment ; & je dois préſumer que le zèle des Miſſionnaires de ſaint Lazare que votre Compagnie y entretient, ſe renouvellera, & ne ſe ralentira jamais.

Je ne me propoſe pas de vous entretenir fort au long de l'Iſle de *Maſcarennas* ou de *Bourbon*, elle eſt trop connue. C'eſt un roc affreux qui ſort de la mer à 21 degrés 5 minutes de latitude méridionale, & à 77 degrés 42 minutes de longitude ; mais ce roc n'eſt affreux qu'en dehors ; au-dedans il eſt très-riant & très-fertile. L'Iſle de Bourbon, à ce que j'ai appris d'un bon vieillard, nommé Ricbourg, qui eſt le plus ancien des habitans, ſervit d'abord d'infirmerie pour les malades François de Madagaſcar, & de lieu d'exil où l'on releguoit les mutins. Le maſſacre des François dans cette grande Iſle, eſt la cruelle époque de notre établiſſement ſolide dans celle-ci. Elle a plus de quatre-vingt lieues de circuit, & ſon diametre eſt de vingt-cinq à vingt-huit lieues. Quoiqu'elle ne ſemble être qu'un roc ſourcilleux, elle eſt réellement diviſée

en trois parties qui forment comme trois montagnes. Deux choſes m'y ont paru dignes d'une attention particuliere, le volcan, & la montagne de Salaſes.

Le volcan eſt la cîme d'un mont figuré en pain de ſucre. Au-deſſous du ſommet, il y a un contour creux, où, comme dans un large baſſin, le volcan vomit des torrens de mâche-fer enflammé. Le baſſin étant une fois rempli, cette matiere en dégorge avec tant d'impétuoſité & d'abondance, qu'elle a forcé la mer à ſe retirer aſſez conſidérablement, mais les flots regagnent inſenſiblement leur terrein. Le feu continuel que cette montagne nourrit, ſe fait voir au voiſinage preſque toutes les nuits, & cauſe de temps en temps de petits tremblemens de terre, qui varient beaucoup quant au lieu. C'eſt, pour ainſi parler, un feu ambulant.

La montagne de Salaſes eſt au milieu de l'Iſle, & elle domine ſur toutes celles qui l'environnent. La violence de la mer, ou telle autre cauſe que vous voudrez, éleve juſqu'à ſon ſommet, par des voies ſouterraines, une ſi grande quantité d'eau, que les trois plus grandes rivieres de l'Iſle en ſont formées. Ces rivieres ſe précipitent avec une extrême

rapidité, & font, ſur leur route, un nombre prodigieux de bruyantes caſcades. Les autres rivieres ſont auſſi fort impétueuſes, excepté celle qui porte le nom de ſainte Suzanne, qui eſt aſſez tranquille, mais elles ont leurs ſources ailleurs.

Les quartiers de ſainte Suzanne, de ſaint Denis, & de ſaint Paul, ſont les plus conſidérables de l'Iſle, & les plus habités. A ſainte Suzanne le terrein eſt cultivé juſqu'à la mer. C'eſt principalement là que croît le tabac. Les pâturages ſont excellens à ſaint Denis; de nombreux troupeaux y paiſſent. On cultive le café au quartier de ſaint Paul.

En général, l'Iſle de Bourbon eſt ſi féconde qu'elle eſt, pour ainſi dire, inépuiſable en rafraîchiſſemens. Les beſtiaux & les volailles y multiplient à l'infini. La terre n'y exige point de labour; il ſuffit d'y répandre le bled & les autres ſemences. Elle n'a beſoin d'aucun repos. Le riz, le maïs, les cannes de ſucre y viennent ſucceſſivement & ſans relâche; tous les oiſeaux ſont bons à manger dans cette Iſle, ſur-tout les merles: il n'y naît aucun animal dangereux. Le poiſſon de riviere y ſent un peu la vaſe, mais celui de mer eſt d'un goût exquis. Le

vin du pays eſt le ſuc exprimé des cannes de ſucre ; il eſt très-agréable à boire, après qu'il a fermenté trois ou quatre jours dans les bouteilles. L'air y eſt en tout temps ſi pur & ſi doux, & les eaux y ſont ſi ſaines, que les malades qui y débarquent recouvrent en peu de jours leur ſanté. On prétend qu'il n'y a dans l'Iſle de Bourbon aucune plante qui ne ſoit ſalutaire ; malgré tout cela on n'y a encore trouvé aucun remede pour la crampe, mal vif & mortel, qui enleve très-ſoudainement ceux à qui il arrive quelque froiſſement ou léſion de nerfs.

Les habitans de l'Iſle de Bourbon ont pour Paſteurs des Miſſionnaires de ſaint Lazare, Prêtres d'une vie irréprochable, & qui s'acquittent de leurs fonctions avec une régularité qui mérite votre approbation & celle de votre Compagnie.

Notre paſſage de cette Iſle à Pondichéry a été auſſi heureux que tout le reſte du voyage. Me voici donc, Monſieur, dans le Carnate, je touche au bord de la ſainte carriere que le Ciel me deſtine. Que le progrès que la Religion fait tous les jours dans cette Ville même, eſt encourageant ! Il y a vingt-cinq ans qu'on ne voyoit à Pondichéry aucun Malabare Chrétien, & on y en compte

aujourd'hui trois mille. J'y ai trouvé que depuis le 12 Octobre 1724, jusqu'au 12 Octobre 1725, il s'eſt fait ſix cens un baptêmes, de Choutres pour la plûpart, c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus difficile à convertir. Voilà l'ouvrage d'un ſeul Miſſionnaire, le Pere Turpin. Il y a douze à treize ans que le Pere Bouchet n'avoit qu'un ſeul Chrétien à *Ariancoupan*, il y en a aujourd'hui près de quatre cens, & de grandes eſpérances de gagner bientôt à Jeſus-Chriſt pluſieurs familles conſidérables par leurs Caſtes.

Je voudrois pouvoir vous décrire ici les ſaints exercices qui ſe pratiquent dans le lieu que je viens de nommer, qui n'eſt qu'à une petite lieue de Pondichéry, & où nous avons une belle Egliſe conſacrée à Jeſus-Chriſt, ſous l'invocation de ſa ſainte Mere. On ne peut parler de ce ſaint édifice, Monſieur, ni y répandre devant Dieu ſon cœur & ſes vœux, ſans ſe ſouvenir de vos ſoins obligeans, & des bontés de votre Compagnie. Le Pere Orry ne les a pas laiſſé ignorer. Pendant toute l'année il y a dans cette Egliſe un concours édifiant de fideles qui y viennent remplir les devoirs ſolides du Chriſtianiſme; mais ce concours devient preſque immenſe pendant les huit

huit jours qui précedent la fête de la Nativité de la ſainte Vierge. J'ai eu le bonheur cette année de coopérer de mon mieux au ſalut de ce grand nombre de fideles François & Malabares, & je vous aſſure que les exemples touchans de piété dont j'ai été témoin, m'ont ſouvent attendri juſqu'aux larmes.

La veille de la fête qui termine toujours la neuvaine, la jeuneſſe Malabare a repréſenté cette année-ci, dans une Tragédie, le *Martyre de ſainte Agnès*. On a dans ces climats une fureur extrême pour le théatre. Les bons Poëtes ſont en grande vénération chez ces peuples qui nont rien de barbare. La poëſie jouit dans l'Inde de la faveur des Grands. Ils accordent à ſes nourriſſons le palanquin, diſtinction très-honorable.

Le Théatre dreſſé dans une plaine près de notre Egliſe, étoit vaſte. Je n'y allai d'abord que dans le deſſein de n'y reſter qu'un moment. Mais les acteurs ſçurent m'attacher je ne ſçais comment; & j'y demeurai juſqu'à la fin de la piéce avec mon Interprête. Sûrement je n'y vis pas nos Regles ni d'Horace, ni de Boileau, miſes en œuvre; mais je fus agréablement ſur-

pris d'y remarquer des actes distingués, & variés par des intermedes, des scenes bien liées, de l'invention dans les machines, beaucoup d'art dans la conduite de la piece, du goût, & de la bienséance dans les habillemens, de la justesse dans les danses, & une Musique fort harmonieuse, quoiqu'un peu bisarre. Les acteurs faisoient paroître une grande liberté, & beaucoup de dignité dans leur déclamation. Aussi avoient-ils été tirés d'une caste supérieure. Leur mémoire fut fidelle, il n'y avoit point là de souffleurs. Ce qui m'édifia le plus, c'est que la piéce commença par une profession authentique du Christianisme; & que dans toute la suite les dérisions, & les invectives les plus sanglantes contre les divinités du pays, ne furent point épargnées. On en use de la sorte dans les tragédies Chrétiennes, qu'on oppose ici aux tragédies profanes des Idolâtres: & elles sont pour cette raison un excellent moyen de conversion.

L'auditoire étoit au moins de vingt mille ames qui écoutoient dans un silence profond. On a mis au jour le théatre François, le théatre Anglois, le théatre Italien, le théatre Espagnol. Je ne dé-

eſpere pas que quelqu'un n'y mette auſſi le théatre Indien. Le caractere qui diſtingue le plus ce dernier, c'eſt l'action vive & perpétuelle qui y regne, & le ſoin qu'on y a d'éviter dans les rôles les longueurs non entre-coupées.

Je me tiens actuellement à *Ariancoupan* parmi nos Néophytes qui m'apprennent à bégayer leur langue. Je m'y accoutume peu à peu au genre de vie que les Miſſionnaires ſont obligés de ſuivre dans les terres, pour ſe rendre utiles au ſalut des ames. Que la moiſſon ſeroit grande, Monſieur, s'il y avoit beaucoup d'ouvriers! Plus on s'éloigne des côtes, plus on trouve de Chrétiens. Je ne vous parlerai ni de l'ancien Maduré, ni de Maiſſour, où il y a des millions d'ames qui adorent Jeſus-Chriſt. Dans la ſeule Miſſion du Carnate, que les Jéſuites François ont fondée, & qu'ils cultivent ſeuls depuis environ trente ans, on a déja élevé à la gloire du vrai Dieu onze Temples. Entre la premiere Egliſe qui eſt à *Pineipondi*, juſqu'à la derniere, il y a plus de cent lieues. Nous y comptons huit à neuf mille Chrétiens, partie *Choutres*, partie *Parias*, & cette Chrétienté n'eſt deſſervie que par quatre Miſſionnaires,

encore n'y en a-t-il maintenant que trois ; car le Pere Aubert qui réſidoit à l'entrée de la Miſſion, vient de nous rejoindre, pour ſe rétablir d'une maladie qui l'a mis à deux doigts de la mort. Les Peres Gargan & du Champ demeurent à l'autre extrémité ; & le Pere le Gac qui eſt Supérieur, fait ſes excurſions de l'un à l'autre bout, pour voir, animer, régler tout, ainſi que dans le reſte de l'Inde. Les Brames ſont nos plus cruels ennemis, & nous ne pourrions réſiſter à leur fureur, ſi nous n'étions protégés, comme nous le ſommes, par le Nabab ou Viceroi du Carnate, & par le Grand Mogol même, qui a donné des ordres très-favorables à la Religion. Je compte vous envoyer dans la ſuite l'hiſtoire de cette Miſſion, & la carte du Royaume.

Je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Calmette, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Monſieur le Marquis de Coetlogon, Vice-Amiral de France.

A Ballabaram, dans le Royaume de Carnate, le 28 Septembre 1730.

MONSIEUR, (1)

La paix de N. S.

Le reſpect qui abrégea la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire l'année derniere, m'autoriſe à donner plus détendue à celle-ci, depuis que M. de Cartigny m'a fait connoître votre goût, & l'intérêt que vous prenez à la propagation de la Foi dans ces terres barbares. Les vaſtes mers qui nous ſéparent de la France, m'ont fait moins ſentir,

(1) Cette lettre n'arriva à Paris que peu de jours après que M. le Marquis de Coetlogon eut été honoré du bâton de Maréchal de France.

durant ſix mois de navigation, l'éloignement de l'Inde, que les mœurs & le commerce de la nation ne m'en font tous les jours appercevoir : c'eſt par plus d'une raiſon que les premiers Européens qui l'ont reconnue, ont pu l'appeller le nouveau monde, puiſqu'en effet tout y eſt nouveau, la terre, l'air, les ſaiſons, les mœurs, la couleur des hommes, les loix, la religion, & tout ce qui peut mettre de la différence entre des Nations que quatre mille ans ont ſéparées de leur commune origine. Auſſi ſommes-nous à notre tour pour les peuples de l'Inde un monde nouveau, avec d'autant plus de vraiſemblance que le ſyſtême de la pluralité des mondes leur eſt familier, non pas raiſonné & embelli, tel qu'on le voit dans l'ouvrage de M. de Fontenelle, mais brute, jetté au haſard & reçu ſans examen ſur la ſeule foi de leurs traditions. Hé, qu'iroient chercher les Indiens dans des mondes imaginaires, eux qui ne connoiſſent pas celui-ci? Car la géographie Indienne ne pouſſe pas juſqu'à la Chine vers l'Orient; elle ne connoît de terres du nord au ſud, que depuis le Caucaſe, juſqu'à l'Iſle de Ceylan, & elle n'eſt gueres moins bor-

née à l'Occident; de ſorte qu'ils ſont étrangement ſurpris de voir des étrangers qui ne ſont point nés dans aucun des cinquante pays qu'ils nomment, & au-delà deſquels ils ne penſoient pas qu'il y eut des terres habitées. Comme ils ſe trouvent placés au milieu des différens pays qu'ils connoiſſent, que les ſciences ont de tout temps fleuri parmi eux & qu'ils ont eu de grands Rois; l'Inde dans leur eſprit eſt la Reine des Nations, leur caſte d'une origine divine, & les autres hommes comparés à eux ne ſont que des barbares. Les Mores qui ſont leurs Maîtres, n'ont pu, dans l'eſpace de pluſieurs ſiecles, ſe tirer du dernier étage où ils les ont placés; & toute la politeſſe, le courage, les arts & les ſciences d'Europe n'ont pas pu de même donner à nos Colonies le relief que la naiſſance donne aux conditions les plus médiocres parmi eux. Il n'eſt point de Nation qui ne ſe préfere volontiers à toutes les autres. Mais parmi nous, l'équité modere la préſomption, & le commerce entretient l'égalité. Ici rien ne ſe trouve de niveau. Il n'y a de la nobleſſe que pour eux, de la politeſſe, de l'eſprit, des ſciences que chez eux. Il eſt vrai que

le long des côtes le temps a pu adoucir leur fierté : mais au milieu des terres notre couleur peut à peine encore s'y défendre de l'opprobre. Si les fideles ſouffrent de la part des Gentils, c'eſt ſouvent moins parce que c'eſt la Religion chrétienne qu'ils ont embraſſée, que parce que c'eſt la nôtre. Si la haine de la vérité qui décrédite leurs erreurs & dégrade leurs Dieux, en eſt le motif, comme dans les perſécutions générales; les engagemens qu'ils ont pris avec nous en ſont ordinairement le prétexte, & c'eſt ſur ce principal grief qu'on peut appeller le zèle des caſtes, autant que par la jalouſie du culte idolatrique, que les Chrétiens ſont bannis de leurs villes, privés de leurs emplois, &, ce qui eſt peut-être ici la plus dangereuſe de toutes les épreuves, déclarés déchus de leur caſte. De ſorte que nous pouvons dire, avec autant de vérité que ſaint Paul : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti ſumus.* Cette ville a donné plus d'une ſcene en matiere de perſécutions; je ne faiſois qu'entrer dans la Miſſion lorſque la derniere s'eſt élevée.

Ballabaram, capitale de la Principauté de ſon nom, eſt par les treize dégrés 23

minutes, latitude nord obſervée, & neuf de longitude eſtimée. Cette ville, conſidérable par elle-même, l'eſt encore plus par le ſiége qu'elle ſoutint il y a vingt ans contre toutes les forces du Roi de Mayſſour, & par la défaite d'une armée de cent mille hommes, qui termina leur différend. C'eſt ſous ce Prince qui ſoutint ce ſiege que nous avons fait cet établiſſement. A peine fut-il mort, qu'on ſollicita vivement ſon ſucceſſeur de détruire l'Egliſe & de nous perdre. Il calma l'orage par ſa réponſe: *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que j'éteigne la lampe que mon pere a allumée.* Le frere a ſuccédé à celui-ci au préjudice du fils, ce qui n'eſt pas rare dans l'Inde. Son état eſt plus floriſſant que jamais. Il y compte pluſieurs tant villes que citadelles, & entretient une armée de vingt mille hommes. Le Révérend Pere Supérieur qui avoit ſoin de cette Miſſion, bâtiſſoit une nouvelle Egliſe, parce que l'ancienne ne pouvoit plus contenir les Chrétiens qui s'y rendoient aux grandes fêtes. Le Prince avoit donné permiſſion de couper le bois dans ſes forêts, & l'ouvrage s'avançoit à la conſolation des fideles, & à la gloire de la Religion. Tant de proſpérités ne pou-

voient qu'irriter l'ennemi commun du ſalut des hommes, qui s'eſt mis depuis pluſieurs ſiecles en poſſeſſion de l'Inde par l'Idolatrie. Il inſpira ſes Miniſtres, ameuta les peuples, ſouffla l'eſprit de ſédition parmi les troupes, fit chanceler la fermeté du Prince, & diſperſa dans peu de jours le troupeau que le pere de famille nous avoit confié. Trois choſes arrivées l'une ſur l'autre préparerent à cet évenement, & allumerent peu à peu l'incendie. Un homme aigri contre ſon beau-pere par un procès qui ne réuſſiſſoit pas à ſon gré, le déféra au *Gourou* du Prince comme Chrétien, & profitant de la connoiſſance qu'il avoit de notre culte & de nos liaiſons avec l'Europe, lui dit que les Chrétiens traitent de démons les Dieux du Pays, & que ceux qui ſont venus porter cette Religion dans l'Inde, ne ſont que des *Pranguis*. La derniere accuſation eſt auſſi déciſive pour nous attirer le plus grand mépris, que la premiere l'eſt pour exciter la haine des Prêtres Gentils.

Prangui, eſt le nom que les Indiens donnerent d'abord aux Portugais, & par lequel ceux qui n'ont pas d'idée des différentes Nations qui compoſent

nos Colonies, déſignent aſſez communément les Européens : quelques-uns font venir ce mot de *Para-angui*, qui ſignifie dans la langue du pays, habit étranger. Il paroît plus vraiſemblable que c'eſt le mot de *Frangui*, que les Indiens, qui n'ont point la lettre F prononcent à l'ordinaire par un P, & que ce mot *Prangui* n'eſt autre choſe que le nom qu'on donne aux Européens à Conſtantinople, & qu'apparemment ce ſont les Maures qui l'ont introduit ici.

Le *Gourou* du Prince, animé déja par ſes pertes, contre la loi chrétienne, & voyant diminuer tous les jours le tribut qu'il leve ſur ſes Diſciples, ſaiſit auſſi-tôt cette occaſion de ruiner l'ouvrage de Dieu. Les Daſſeris, ſectaires de *Vichnou* comme lui, ne lui manquerent pas au beſoin. Ils alloient au ſon de leur tambour ou de leur cor irriter la populace, & s'aſſembloient eux-mêmes tumultuairement pour intimider les eſprits. Mais comme ſans l'armée, ils ne pouvoient ſe répondre du ſuccès, ils n'oublierent rien pour la mettre de leur côté. Elle étoit déja ébranlée, lorſqu'un ſecond événement la détermina. Un ſoldat demi-fou, ſoit de lui-même, ſoit par une inſtigation étran-

gere, vint un soir, au temps de la priere, dans l'Eglise, où le Pere du Champ, Missionnaire, & quelques fideles étoient assemblés. Il avoit le poignard à la main, dont il donna contre les murailles, & s'avançant vers l'autel, frappa à coups redoublés sur le balustre. On le fit retirer. Le Missionnaire qui ne s'étoit apperçu de rien, étant tourné vers l'autel, le trouva au premier détour près de la porte de l'Eglise. Le poignard qui brilloit dans les ténebres, le fit douter de son dessein. Mais les domestiques & les chrétiens qui accoururent, le chasserent. Comme ils le suivirent jusques dans la ville, où ils vouloient aller porter leurs plaintes, le soldat prit une pique, & en blessa légérement le Catéchiste à l'épaule. Celui-ci s'en crut plus autorisé à porter sa plainte, & la fit sans consulter le Missionnaire. Le soldat fut chassé du service, mais l'armée aigrie déja par le *Gourou* du Prince, & par ses suppôts, se crut offensée dans la personne du soldat, de sorte que tout parut s'unir contre nous. On avoit déja voulu intéresser le Prince par des raisons d'Etat. C'étoit, disoit-on, une forteresse que nous bâtissions. Il envoya sur les lieux, & ayant appris qu'il n'étoit

queſtion que des murailles de l'Egliſe, dont les fondemens & le mur à demi-hauteur d'homme étoient de pierre, afin de l'affermir contre les pluies; il fut content, & nous fit dire de bâtir le reſte de terre. C'eſt ce que nous fîmes, & ſans rien changer au deſſein de la conſtruction de notre édifice, il fut convaincu de notre obéiſſance. On avoit laiſſé quelques piquets ſur le haut du toît pour y mettre une croix & quelqu'autre léger ornement. Nos ennemis en firent encore ombrage au Prince. C'étoit, diſoient-ils, des vaſes d'or que nous voulions y mettre. Le Prince nous fit dire d'abattre les piquets, & ils furent abattus. Le Prince paroiſſoit aux ennemis de la loi chrétienne avoir trop d'équité & de modération. N'ayant pu venir à bout de faire détruire l'Egliſe, ils crurent y réuſſir en attaquant la perſonne du Miſſionnaire. Et c'eſt ici la troiſieme cauſe de la perſécution.

Un Gentil qui faiſoit ſemblant de prendre goût aux vérités de la Religion, venoit aſſez fréquemment voir le Miſſionnaire. Comme nos chambres ſont à rez de chauſſée, à la maniere des Indiens, un jour que le Pere lui parloit à la fenêtre, il laiſſa tomber adroite-

ment ſon petit ſac dans la chambre. Le Miſſionnaire qui crut voir en cela plus de ſurpriſe que de deſſein, le lui remit entre les mains. Le Gentil revint un autre jour, & ſans que perſonne s'en apperçût, il cache ſa bourſe ou ſon petit ſac dans l'ouverture qui eſt entre la muraille & le toît, & ſe retire. Peu de jours après il prend le Catéchiſte à partie, & redemande ſon ſac avec trente pieces d'or qui étoient, diſoit-il, dans ſa bourſe. Au mot de pieces d'or le Catéchiſte s'apperçut de la friponnerie du Gentil, & ſans reconnoître le ſac, il lui répondit que ne l'ayant confié à perſonne, il n'en devoit demander compte qu'à lui-même. Le Gentil ſe mit alors à ſe plaindre, à crier, & à faire retentir toute la ville de la calomnie. L'affaire fut portée au Palais: comme on y connoît notre déſintéreſſement, & que la plupart d'entr'eux le donnent pour exemple à leurs *Gouroux*, on n'avoit garde de nous croire capables d'un larcin. Le calomniateur déſeſpéré de voir ſon ſtratagême inutile, ſe jette & ſe roule par terre en préſence du Prince, comme ſi une eſpece de folie lui avoit troublé l'eſprit, & qu'il eût ſenti de vives douleurs. En même

temps le pere du prétendu fou ſe plaint que le Miſſionnaire a enſorcelé ſon fils par des oranges qu'il lui a données. Un des Princes qui étoit là préſent, découvrit le ſtratagême : » Aujourd'hui » même dit-il, j'ai mangé des fruits du » jardin des Peres, & je me porte bien. » Que veut dire cet inſenſé ? »

Plus on trouvoit de tranquillité au Palais, plus le feu s'allumoit dans la ville. Le nombre des Daſſeris croiſſoit de jour en jour par l'arrivée de ceux que le bruit du tumulte & les lettres du *Gourou* appelloient à la pourſuite de la cauſe commune. Le Pere Duchamp & le Pere Ducros, qui étoient alors dans l'Egliſe, apprenoient à tout moment qu'on étoit ſur le point de la détruire : les faux freres venoient donner des conſeils timides ; les ſoldats y paroiſſoient par troupes, & les Daſſeris aſſemblés en grand nombre s'avançoient les armes à la main, au ſon de leur tambour & de leur cor, pour venir abattre notre Egliſe. Ils furent arrêtés à la porte de la ville par ordre du Prince, à qui ces voies ſéditieuſes déplaiſoient d'autant plus, qu'on n'ignoroit pas qu'un Miſſionnaire de Maduré fût, il y a quelques années, ſi maltrai-

té, dans une émeute de Daſſeris, qu'il mourut peu de jours après de ſes bleſſures. Cependant le Prince parut enfin ſe rendre & nous fit prier de nous retirer. Ses officiers vinrent porter cette parole, eſcortés d'une multitude de ſoldats qui remplirent la cour de la maiſon & de l'Egliſe. Le Pere Duchamp répondit qu'il ne pouvoit ſe retirer, ni pour notre honneur, puiſque nous étions accuſés, ni pour celui du Prince, à qui l'émeute du Peuple & de l'armée faiſoit violence, & qui ne nous donnoit ce conſeil que parce qu'il craignoit pour nous. On fit encore diverſes propoſitions, & l'on preſſa plus que jamais les Peres de ſe retirer. Comme on ne gagnoit rien, quelqu'un, à ce qu'on rapporte, dit au Grand Prévôt : « Que ne lui faites » vous ſauter la tête ? » Cependant le Pere n'entendit pas ces paroles, & il ne croit pas qu'on doive abſolument y ajouter foi.

Il arriva par une ſuite inévitable de la perſécution ſuſcitée contre le Miſſionnaire, que l'orage tomba ſur les Chrétiens. Les Daſſeris ſe réuniſſoient hors de la ville pour faire parade de leur nombre & de leur force, tandis que l'un d'entr'eux, la clochette à la main,

achevoit d'ameuter la populace contre les fideles. C'eſt alors que, ſoit par l'ordre du Prince qui craignoit ces mouvemens populaires, ſoit parce qu'il les favoriſoit ſous main, on publia dans la ville à ſon de trompe la deſtitution des emplois & l'exil de tous les Chrétiens, on les déclara infâmes & déchus de leur caſte, avec défenſe à tous les ouvriers & artiſans de les ſervir; on jetta de la boue dans leurs maiſons, & on n'oublia rien pour les couvrir d'opprobres. Ce que la capitale venoit de faire, les villes du ſecond ordre & les villages le firent à ſon exemple. Quoique généralement parlant, l'Indien ſoit timide, & aime la vie, je ne ſçai ſi la mort ſeroit pour eux une épreuve plus difficile, car ſans parler de la caſte, dont ils ſont extrêmement jaloux, la famine déſoloit le pays, & c'étoit les condamner à mourir lentement de miſere.

Pour peu qu'on connoiſſe l'Inde & l'eſprit aſiatique, on ne ſera pas plus ſurpris de voir des chûtes en une conjoncture pareille, que de voir Iſraël ſe couronner de fleurs aux fêtes de Bachus, ſous la perſécution des Rois de Syrie. Jéruſalem oppoſa les Machabées

au torrent de la ſéduction. Je n'oſe leur comparer la généroſité de pluſieurs de nos Chrétiens, qui ont tout quitté, patrie, emploi, caſte, fortune puiſqu'il ne s'eſt point agi de répandre leur ſang. Mais Dieu a par-tout ſes ames choiſies, & *Ballabaram* n'en a pas manqué dans ces temps de tribulations. Trois freres qui avoient quitté leurs biens & leur patrie durant la perſécution de *Devandapallé*, perdirent de nouveau ce qui leur donnoit de quoi vivre. L'un d'eux nommé Paul, en a depuis reçu la récompenſe. Je ne me ſouviens pas d'avoir vu mourir perſonne avec autant de deſir & plus d'aſſurance de l'autre vie, qu'il en a fait paroître. Quelques Brames ont paru ſans rougir dans les aſſemblées, où on les exterminoit de la caſte, comme les Juifs banniſſoient les premiers Chrétiens de la Synagogue, & ce n'eſt qu'avec peine que ces Brames ont obtenu dans la ſuite d'être réhabilités. Un *Golla*, Chef de caſte, dans le pays de *Ballabaram* & au de-là, ſoutint avec fermeté une pareille épreuve. Le Chef d'un village fut réduit, en quittant ſa patrie & ſon rang, à gagner ſa vie en coupant des fagots dans la forêt & a conſervé juſqu'à la mort, à

la faveur de la pauvreté qu'il a choiſie, toute la pureté de ſa foi. Le *Mathan*, ou le lieu de la réſidence que le Révérend Pere Supérieur de la Miſſion bâtiſſoit alors à *Vencatiguiry*, capitale de la Principauté de ce nom, en recueillit pluſieurs, qui y ont formé une Chrétienté de confeſſeurs de Jeſus-Chriſt : pluſieurs allerent chercher de l'emploi chez les Princes voiſins. Le reſte, à la réſerve de ceux qui ſont tombés, s'eſt diſperſé en différens pays, Dieu l'ayant peut-être permis, pour répandre en des lieux, où il n'eſt pas connu la vérité de ſa doctrine, & la gloire de ſon nom. Quant à ceux qui ont témoigné de la foibleſſe, on peut dire que pluſieurs ont plutôt craint de paroître Chrétiens, qu'ils n'ont ceſſé de l'être ; telles ſont la plupart des femmes auxquelles on n'a eu guere à reprocher d'avoir pris aucun ſigne de Gentilité. Il a été queſtion pour les hommes de ſe marquer le front avec de la terre blanche ou du vermillon, comme preſque tous ceux qui vivent à la ſolde du Prince, ou qui ont de l'emploi ; ces ſortes de marques n'étant pas exemptes de ſuperſtition, nous ne les ſouffrons pas aux Chrétiens. A cela près, l'idolâtrie n'a

pas été leur crime, la promptitude du repentir a fait connoître qu'ils n'avoient pas commis cette faute ſans remords. Mais peut-être ferois-je mieux d'oublier ces foibles Néophytes, qui, pour avoir rougi de l'Evangile au temps de la tentation, ſont indignes de toute excuſe.

Sur ces entrefaites le Révérend Pere Supérieur qui ſe preſſoit de finir l'Egliſe de *Vencatiguiry* arriva pour ſoulager les autres Miſſionnaires. Il y eut entre les trois Peres un combat de généroſité, à qui reſteroit pour voir la fin de cet orage. La déférence pour le Supérieur le termina. Il reſta ſeul, & les Peres allerent prendre ſoin des autres Egliſes. Quoique les attroupemens ne fuſſent plus les mêmes, & que le feu parût amorti, on parloit encore de venir maſſacrer le Miſſionnaire, juſqu'à déſigner pour cela un jour que le Prince devoit aller à la campagne. Les meubles de l'Egliſe, les livres, & les autres effets avoient été la plupart tranſportés ailleurs, & on ſe préparoit à tout événement. Grace à Dieu le calme revint, & notre Egliſe eſt plus affermie que jamais.

Une maladie populaire, dont Dieu a

affligé cette ville, a été regardée du peuple & des Grands, comme une punition de la perſécution faite aux Chrétiens. Dans le fort d'une affliction ſi générale, un Daſſeri vint à l'Egliſe : » C'eſt pour cette Egliſe, dit-il, qu'on » a voulu renverſer, que Dieu » nous punit. Mais la ville périra, & » l'Egliſe ſubſiſtera ». En même-temps il mit de la terre dans ſa bouche pour marquer ſa douleur, & ſe retira.

La diſette générale qui dura près de trois ans, & divers événemens qui ſuivirent de près cette perſécution, perſuaderent encore davantage que le ciel étoit irrité, & vengeoit ſa cauſe. Un Brame des plus animés contre les Chrétiens, mourut & fut mangé des chiens, ce qui paſſe pour la derniere infamie dans ſa caſte, où l'on a accoutumé de brûler les cadavres. Le *Gourou* du Prince fit une perte conſidérable dans ſa famille. Un Chrétien qui avoit été Catéchiſte, & que la corruption des mœurs, plus que toute autre choſe, avoit fait apoſtaſier, ſe mêla de ſorcellerie. Un chef de village, que le Démon tourmentoit, attribuant cette poſſeſſion à quelque ſortilége, le fit prier de l'en délivrer. Celui-ci le promit, & s'étant

transporté avec toute sa famille dans le village du possédé, il se mit en devoir de chasser le démon. Le démon sortit en effet du corps du possédé, mais ce ne fut que pour entrer dans celui de l'exorciste, qui, dans le moment même, s'écria d'un air effaré : « J'ai réussi, mais il m'en coute la » vie ». Peu après il perdit toute connoissance : après avoir demeuré trois jours en cet état, il expira. Malgré l'horreur qu'ont les Indiens, plus que toutes les autres Nations, de laisser un cadavre dans le village, ils furent si effrayés, que personne n'osa en approcher : ainsi le cadavre resta deux jours sans sépulture. Enfin les deux femmes qu'il entretenoit, obtinrent, à force de prieres, qu'on creusât une fosse, où elles furent obligées de le porter elles-mêmes. Le lendemain on trouva le corps déterré, dont la chair étoit en pieces, & les membres dispersés de tous côtés.

Puisque je parle de possession du démon, je joindrai au fait que je viens de rapporter un événement singulier dans le même genre, qui s'est passé tout récemment dans la Mission de *Maduré*; je l'ai appris du Missionnaire qui

n'a ſuccédé dans l'Egliſe de *Pouchpaquiry*, & qui a vu l'homme dont il eſt queſtion.

Les Danois établis à Trinquebar, ſur la côte de Coromandel, ont des Miniſtres Luthériens entretenus par le Roi de Danemark, pour pervertir les nouveaux fideles; au moyen d'une Imprimerie qu'on leur a envoyée, ils ont donné une édition du nouveau Teſtament en Malabare, avec quelques autres livres de leur compoſition. Les Miſſionnaires n'ont pas manqué d'en donner aux fideles le préſervatif, ſoit en excommuniant & brûlant publiquement le nom de ceux qui ſe ſont laiſſés ſéduire; comme le Révérend Pere Beſchi, Italien, a fait la derniere fête de Pâques en préſence de dix mille Chrétiens, ſoit en réfutant par de ſçavans écrits les erreurs des Hérétiques, comme le même Miſſionnaire les a réfutées en habile Théologien, & en maître de la langue, qu'il poſſede mieux que la plupart des Indiens. La difficulté de multiplier les livres par l'écriture à la main, n'eſt pas un petit obſtacle à notre zèle; mais nos fonds ne nous donnent pas de quoi faire les dépenſes qu'on fait pour eux. Parmi ceux que la ſéduction ou l'intérêt avoit

entraînés dans le parti hérétique, un homme avec sa femme alla voir un exorcisme qui se faisoit par des Gentils dans la ville de *Tanjaour*; le démon sortant du corps du possédé, entra dans celui de la femme hérétique. L'exorciste en fut très-surpris, & en demanda la raison au malin esprit. « C'est, répon» dit-il, que celle ci est mon bien aussi» bien que l'autre ». Le mari effrayé de l'aventure, reconnut sa faute, &, touché d'un vif re[illegible]tir, il conduisit sa femme à notre Eglise d'*Elacourichi*, où, prosterné à terre & fondant en larmes, il demanda pardon à Dieu de sa faute, après quoi il prit de cette même terre détrempée de ses pleurs, & l'ayant mise sur la tête de sa femme avec une foi vive, elle fut dans le moment délivrée de la possession du démon. C'est un fait public & constant. (1)

Tandis que le Missionnaire, qui étoit venu d'*Elacourichi*, me faisoit le récit de cet événement, une persécution qui s'é-

(1) Nous avons cru devoir conserver ces récits de possessions, & parce qu'ils sont rapportés avec des preuves qui ne permettent pas d'en douter, & parce qu'on en trouve beaucoup d'exemples dans l'Evangile & dans l'Histoire Ecclésiastique.

toit

toit élevée à *Trichirapali*, mettoit toute la Miſſion du Maduré en danger. Un homme du palais, *Modely* de caſte, & ſubſtitut du *Dalavai*, ou Général des troupes, alla un jour avec des ſoldats dans un village de Chrétiens pour y brûler l'Egliſe. Je ne me rappelle pas ce qui l'empêcha d'y mettre le feu, comme il l'avoit réſolu. Mais, pour ne pas s'en retourner en vain, il ſe ſaiſit du Catéchiſte, le maltraita cruellement, & le chargea de fers. Peu de jours après, quelques Dames s'étant intéreſſées dans cette affaire, le Catéchiſte fut mis en liberté. Cette démarche du *Modely* n'étoit rien moins qu'une colere paſſagere: on vit bientôt que c'étoit le fruit du deſſein que le *Dalavai* avoit pris avec lui, de renverſer la Religion Chrétienne dans le Royaume de *Trichirapali*. Car, peu de temps après, il brûla un village tout Chrétien, avec l'égliſe qui y étoit bâtie. Une petite fille périt dans l'incendie. Ceux dont il ſe ſaiſit, après bien de mauvais traitemens, eurent les oreilles coupées. On enleva de l'égliſe la ſtatue de ſainte Barbe, que le *Modely* fit ſuſpendre à la porte de la ville de *Trichirapali*, ou, comme on l'appelle dans le pays, de *Tirouchinnapallé*, pour en

faire un ſujet d'opprobre à notre ſainte Religion. Après qu'elle y eut été expoſée quelques jours, un *Brame*, favori du Roi, & par-là même redouté, prit notre parti, mit à l'abri des outrages de la populace l'image de la Sainte, & fit craindre aux auteurs de cette violence, ſon pouvoir ſur l'eſprit du Prince. Le ſalut nous eſt venu d'où nous ne l'attendions pas. Rien n'eſt ici plus contraire à la Religion que la caſte des *Brames*. Ce ſont eux qui ſéduiſent l'Inde, & qui inſpirent à tous ces peuples la haine du nom Chrétien. Pour un qui nous tend la main, on en trouve mille qui nous euſſent volontiers pouſſés dans le précipice. Par qui a-t-il pu être inſpiré de nous défendre, ſinon par la miſéricorde de celui qui conduit aux portes de la mort, & nous en ramene? *Qui deducit ad inferos & reducit.*

Les choſes en étoient là, lorſque je reçus des lettres, par leſquelles nos Peres recouroient à la protection du *Nabab*, ayant peine à croire que l'amitié d'un *Brame* pût être de longue durée, & tout étant à craindre, ſi quelqu'intérêt temporel l'uniſſoit à nos ennemis. Je me rendis pour ce ſujet à *Velour*, où le Pere Aubert, Miſſionnaire de *Carvepondy*,

ſe rencontra avec moi. Le ſujet qui l'amenoit, étoit une autre perſécution qui concernoit ſon égliſe. Comme il n'eſt perſonne dans la Miſſion qui ait autant de rapport & d'accès que lui auprès des Seigneurs Mores; que c'eſt particuliérement ce Pere, qui, dans les affaires difficiles, en a toujours été écouté favorablement, je remis entre ſes mains l'affaire de *Tirouchinnapallé*, pour laquelle il oublia le ſujet qui l'emmenoit, & ne penſa à ſon égliſe particuliere, que lorſqu'il eut obtenu les lettres dont la Miſſion du ſud avoit beſoin.

Carvepondy eſt la premiere égliſe que les fondateurs de la Miſſion de *Carnate* ont bâtie. Comme elle eſt dans un terrein qui dépend des *Brames*, quoique ſujet au *Nabab*, elle eſt, plus que toute autre égliſe, expoſée à leur perſécution. Ils n'ont ceſſé, depuis trente ans, d'inquiéter les Miſſionnaires, & bien qu'ils en aient été punis quelquefois par les Mores, Seigneurs de cette contrée; comme ils n'ont pas ceſſé d'être les miniſtres de ſatan, ils n'ont jamais perdu de vue le deſſein de ruiner & notre égliſe, & la Chrétienté qui en dépena-

Cette derniere année, un *Reddi*, créd. ture du Gouverneur d'*Outremalour*,

ayant eu en chef le village de *Carvepondy*, vint rendre visite au Missionnaire. Comme il parut à la porte de la chambre avec ses *Brames*, sans se faire annoncer : « vous me faites honneur, leur » dit le Missionnaire, mais vous m'en » auriez fait davantage, si vous m'eussiez » fait avertir de votre arrivée ». La visite se passa assez bien, & le *Reddi* sortit avec un air content. Mais les *Brames* relevèrent malignement cette parole du Pere, & ayant aigri son esprit, il revint une seconde fois, non pas pour faire civilité, mais pour demander au Missionnaire, avec une espece d'insulte, de quelle autorité nous occupions ce terrein, & de qui nous le tenions. Le Pere lui fit voir la patente du grand *Nabab*, ou Viceroi du *Carnate*, que celui-ci rejetta avec dédain comme une chose dont il se mettoit peu en peine. Le Missionnaire jugea aisément à ce mépris qu'il étoit soutenu. Aussi le *Reddi* ne tarda-t-il pas à nous faire une guerre ouverte. Il nous fit signifier, avec des menaces pleines de fierté & d'orgueil, une défense de toucher ni aux fruits, ni aux arbres, ni aux légumes de notre jardin. Comme on ne fit pas grand cas de cette défense, il envoya

ſes gens pour cueillir nos fruits. Ils montoient déja ſur les arbres, lorſqu'on leur envoya dire de ſe retirer, les avertiſſant que ſi le *Reddi* demandoit honnêtement des fruits, on lui en donneroit, comme il ſçavoit bien qu'on en donnoit volontiers à tout le monde; mais que ſa maniere d'agir étoit contre tout uſage. Le *Reddi*, encore plus irrité, vint lui-même avec des ſoldats, fit défenſe aux Catéchiſtes, & aux autres Chrétiens logés dans la réſidence, d'en ſortir, même pour aller puiſer de l'eau, les menaçant, avec des ſermens exécrables, que s'il en trouvoit quelqu'un dehors, il lui feroit couper les pieds & les mains. En ſortant, il ferma la porte de l'enclos, & y appoſa le ſceau, ſelon l'uſage du pays, afin qu'on n'en pût ſortir.

Ce procédé étoit trop inſenſé, pour qu'on s'en inquiétât. Le Miſſionnaire ouvrit la porte, & ſe retira au village le plus voiſin, où il y avoit quelques maiſons de Chrétiens, dans le deſſein de continuer ſa route le lendemain vers *Arcade* ou *Velour*, pour y chercher un appui contre ces vexations. A peine fut-il dans le village, qu'il vit arriver le Pere Vicary, Miſſionnaire de *Pinne-*

pondy, qui ne ſçavoit rien de ce qui ſe paſſoit. C'étoit une rencontre heureuſe, & ménagée ſans doute par la Providence, afin que l'abſence du Miſſionnaire n'enhardît point le *Reddi* à rien entreprendre contre ſa maiſon. Il fut ſi déconcerté de l'arrivée de l'un, & du départ de l'autre, qu'il demeura tranquille juſqu'à la premiere lettre qu'il reçut. Le Pere Aubert jugeant plus à propos de ſuivre l'ordre naturel, afin de n'offenſer perſonne, s'adreſſa d'abord au Gouverneur de *Carvepondy*, qui étoit à Arcade.

La lettre qu'il en obtint ne fit qu'aigrir davantage le *Reddi*, & le porter à faire de nouvelles vexations. Le More Gouverneur d'*Outremalour*, n'avoit procuré le village au *Reddi*, ſon homme de confiance, que dans le deſſein de l'uſurper & de ſe l'approprier ; de ſorte que le *Reddi* ſe ſentant appuyé, affecta de mépriſer les ordres de ſon Gouverneur immédiat. Le Pere Vicary eut donc de nouvelles bourafques à eſſuyer : le *Reddi* renouvella les premieres défenſes, à cela près qu'il n'oſa plus mettre le ſceau à la porte. Il fit le tour de ſa maiſon avec ſa troupe, criant de toutes ſes forces d'un air triomphant, que s'il ne venoit pas à bout de renverſer la maiſon ou l'égliſe,

comme il l'avoit entrepris, on pouvoit le traiter de *Parias*, ou qui pis eſt, de *Prangui*. Il vouloit être entendu du Miſſionnaire, qui parut n'y pas faire attention, mais qui informa auſſi-tôt le Pere Aubert du ſuccès qu'avoient eu ſes premieres démarches. Celui-ci ayant obtenu du *Nahab Bakerhalikan*, une lettre avec deux députés pour le Gouverneur d'*Outremalour*, l'affaire changea de tribunal; c'étoit pour ménager tout le monde qu'on ſuivoit les dégrés de ſubordination, car du reſte notre avantage ne s'y trouvoit guere. Le protecteur du *Reddi* devenoit ſon Juge, & le même Gouverneur qui avoit autrefois tenu le Pere Mauduit en priſon durant quarante jours, ſembloit être moins notre Juge que notre Partie; auſſi ne fit-il que lier la plaie, ſans y apporter aucun remede.

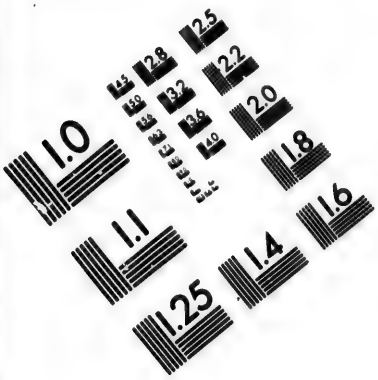
Le *Nabab*, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, prit le parti de renvoyer le Pere Aubert à ſon égliſe, dans un de ſes palanquins, avec une eſcorte de ſoldats. « Je vous donne de plus, ajouta-t-il, un » de mes ſoldats à votre choix, pour » vous ſervir de ſauve-garde, & de- » meurer dans votre maiſon comme » dans ſon poſte naturel. Il eſt en votre » diſpoſition, & je ne ſerai ſon Maître

» que pour lui payer ſa ſolde ». N'y a-t-il pas lieu de bénir le Seigneur, que les Mahométans, ennemis jurés du nom Chrétien, en ſoient devenus l'appui ? L'arrivée du Miſſionnaire dans ſon Égliſe déplut fort au Gouverneur d'*Outremalour*. Il ſe joignit au *Reddi* pour nous perdre. Comme le *Nabab* de *Velour* a un Supérieur, qui eſt le *Nabab* d'*Arcade*, dont la dignité répond à celle de Viceroi du Carnatte, il ſe flatta de le ſurprendre ou de le gagner par des offres d'argent. Il parloit même de lui donner trois mille pieces d'or, s'il livroit le Miſſionnaire à leur diſcrétion. Le *Reddi*, de ſon côté, parcouroit les villages voiſins, & en aſſembloit les Chefs. « Je vais, leur dit-» il, détruire l'égliſe & la maiſon du » Miſſionnaire. Les Mores feront du bruit, » mais il eſt rare qu'ils puniſſent de mort. » On les appaiſe aiſément avec de l'ar-» gent. Il ne s'agit de votre part que » de contribuer au paiement de l'amende, » & nous ſommes ſûrs du ſuccès ». Les Chefs des villages refuſerent d'entrer dans une affaire ſi odieuſe ; & nous, nous eûmes lieu d'être contens du train qu'elle prenoit à *Arcade*.

Doſthalican, qui en fut le premier inſtruit, (c'eſt le neveu & le ſucceſſeur

déſigné du Viceroi,) nous renvoya au *Nabab*, en diſant que, s'il s'en mêloit lui-même, il feroit couper la tête au *Reddi*. Ce Seigneur a dit, en quelque occaſion, à des Européens, qui me l'ont rapporté, que s'il n'étoit pas Mahométan, il ſe feroit Chrétien, & qu'au culte des images près, il approuvoit tout ce que notre Religion enſeigne.

Le *Nabab* avoit été prévenu par M. Pereyra, ſon Médecin, & par *Chittijorou*, le favori & le Miniſtre du Viceroi, qui venoit de nous donner un terrein pour bâtir une égliſe dans la ville d'*Arcade*; comme il ſe trouva préſent, il appuya fortement nos intérêts, de ſorte que le Gouverneur d'*Outremalour*, qui étoit dans l'antichambre, ne gagna rien à ſon audience. Il n'eut d'autre accuſation à porter contre nous, ſinon que nous faiſions par-tout des diſciples. « Aimez-vous mieux, lui répondit le Vice-» Roi, ſervir le diable que le Dieu des » Chrétiens, qui, après tout, eſt le vôtre » & le mien? Depuis trente ans, ajouta-» t-il, que les *Saniaſſi* ſont dans le pays, » a-t-on reçu aucune plainte de leur con-» duite? Vivez en paix avec eux, & que » je n'entende plus parler de cette affaire. Le Gouverneur d'*Outremalour* fut à peine



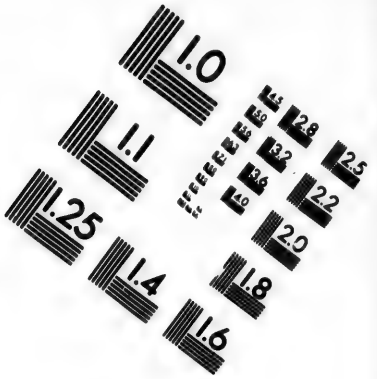
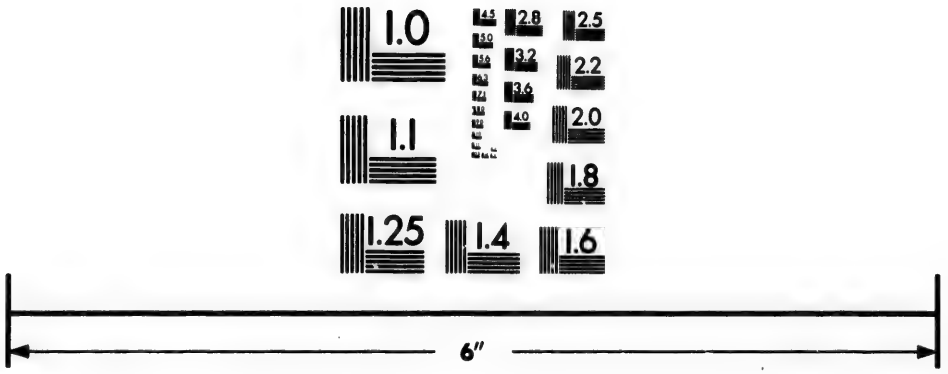


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

revenu chez lui, qu'il reçut une corbeille de fruits de la part du Miſſionnaire; il prit occaſion de ce préſent pour ſe réconcilier avec nous, & c'eſt ainſi que l'affaire ſe termina.

Il n'y avoit pas long-temps que le Vice-Roi du *Carnatte* nous avoit donné une pareille marque de protection, au ſujet d'une famille de Chrétiens perſécutés pour la Religion, avec cette différence qu'il s'intéreſſa pour eux à la ſimple priere des Chrétiens, ſans attendre que les Miſſionnaires lui en parlaſſent. La choſe ſe paſſa dans le diſtrict de *Pouchpaquiry*, dont j'étois alors éloigné de deux journées. J'appris à mon retour la victoire en même-temps que l'épreuve des Confeſſeurs de la Foi, qui au ſortir des fers, ſe rendirent à la fête de l'Aſſomption, où le concours des Chrétiens me donna lieu de les diſtinguer de la foule, & de faire honorer leur conſtance.

Il y avoit une fête d'idole dans le village d'*Ariendel*. Parmi les cérémonies ordinaires de cette fête, une des plus remarquables eſt le mariage qu'on y fait de la Déeſſe avec un jeune Indien de caſte *Parias*, qui doit lui attacher pour cet effet un bracelet. La cérémonie finie, il acquiert le droit de battre l'idole. Et

ſi on lui en demande la raiſon, il répond qu'il bat ſa femme, & que perſonne n'y peut trouver à redire. Il y a dans chaque village un homme de ſervice, appellé *Totti*, qui eſt chargé des impoſitions publiques, & entr'autres de celles-là, dans les lieux où l'idole eſt honorée. Ils ſont quelquefois deux, & alors ils partagent enſemble & le ſervice & les droits qu'ils perçoivent dans le village. C'eſt à la faveur de cette ſociété que la famille dont je parle ſe diſpenſoit depuis pluſieurs années de toute action publique qui étoit mêlée de ſuperſtition, laiſſant à leur confrere Gentil le ſoin des cérémonies idolatriques. L'année derniere, le Gentil ſe brouilla avec cette famille, & lorſqu'il fut queſtion de la fête dont je parle, il répondit que ce n'étoit pas ſon tour, & qu'on n'avoit qu'à s'adreſſer à ſon aſſocié. Sa vue étoit de brouiller la famille Chrétienne, ou avec le village, ou avec les Chrétiens. Ceux qui compoſoient cette famille ne balancerent point ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme le Chef du village diſputoit avec eux pour les engager, de gré ou de force, à faire la fonction de mettre le bracelet à l'idole, ils répondirent conſtamment qu'ils ne

reconnoiſſoient pas leurs fauſſes divinités. La diſpute s'échauffoit par le concours des voiſins & par la fermeté des proſélytes, lorſque le *Brame*, Intendant de ce canton, paſſa dans ſon palanquin. Il demanda quel étoit le ſujet de cet attroupement & de leurs conteſtations. A peine lui eût-on répondu que ces Indiens refuſoient de donner le bracelet à l'idole, & qu'ils parloient de leurs divinités avec le dernier mépris, que, tranſporté de colere, il jetta un bâton armé de fer à la tête de l'un d'eux, qui heureuſement évita le coup, après quoi il les fit ſaiſir & mettre aux fers. Deux d'entr'eux s'étoient échappés dans le tumulte, & voyant le tour que prenoit cette affaire, étoient allés en donner avis aux Miſſionnaires.

Les Chrétiens de la caſte des Parias qui ſont à *Arcade*, furent informés d'abord de ce qui ſe paſſoit, & ne tarderent pas à prendre des meſures pour ſecourir leurs freres: comme ils ont ſoin la plûpart des éléphans & des chevaux de l'armée, ils appartiennent en quelque ſorte au Vice-Roi. Ayant donc trouvé le moyen de lui faire parler par un des principaux Seigneurs de ſa Cour: « C'eſt » une affaire que j'ai à cœur, répondit

» le Vice-Roi ; puiſque c'eſt vous qui » m'en parlez, je ne puis la remettre en » de meilleures mains ; je vous en aban- » donne le ſoin ». Celui-ci s'en fit inſtruire à fond par le Catéchiſte, & voulut enſuite l'entendre parler de la Religion Chrétienne en préſence de ceux qu'il avoit aſſemblés. Il ſe fit montrer nos chapelets, il loua l'uſage de la priere & du jeûne, & donna de grands éloges aux Chrétiens. Ce qui peut avoir fait naître cette eſtime que les Mores ont de notre ſainte Religion, c'eſt la vie exemplaire que menent les Chrétiens qui ſont dans leur armée. Quand ils demeurent dans la ville, ils ont leurs égliſes ; mais quand l'armée marche, afin de pouvoir continuer leurs aſſemblées & leurs prieres en commun, ſelon ce qui ſe pratique dans cette Miſſion, ils ont au milieu de leurs tentes une tente particuliere, qui eſt comme une égliſe ambulante ; elle eſt dans le camp ce qu'étoit le Tabernacle de l'Alliance au milieu d'Iſraël.

Pour revenir à l'affaire d'*Ariendel*, l'Officier More envoya ordre au *Brane* d'élargir les deux freres Chrétiens, & de venir rendre compte de ſa conduite. Ces Chrétiens étoient le plus étroitement reſſerrés ; on leur avoit enclavé

les pieds dans l'ouverture d'une groſſe poutre qu'ils ne pouvoient ni traîner ni mouvoir : durant neuf jours que dura leur priſon, ils y furent attachés nuit & jour ſans pouvoir ſe remuer de leur place. On avoit déjà chaſſé leur famille de la maiſon, enlevé les beſtiaux, & mis le ſceau à la porte. Le *Brame* ayant appris que ces priſonniers avoient le chapelet au col, & faiſoient leurs prieres à l'ordinaire, entra en fureur ; il ne parloit plus que de leur trancher la tête : quoique la choſe paſsât ſon pouvoir, ce ſont des menaces dont l'Indien timide ſe laiſſe aiſément effrayer. Il s'en ſervit principalement pour les engager à adorer les dieux du pays ; mais nos Chrétiens répondirent avec fermeté, que quand on avoit une fois connu & embraſſé la Loi chrétienne, qui étoit la ſeule véritable, il n'étoit pas poſſible de l'abandonner. Le Pere Aubert, Miſſionnaire de *Carvepondy*, traitoit, par le moyen du Catéchiſte, de l'élargiſſement des proſélytes avec le Gouverneur de *Tirouvatourou*, auquel le *Brame* perſécuteur étoit ſubordonné, lorſque les ordres vinrent de la Capitale, qui firent entiérement ceſſer cette perſécution.

Juſqu'ici, Monſieur, je n'ai eu l'hon-

neur de vous entretenir que de nos peines & de nos combats. Pour changer de matiere & finir ma lettre par ce qu'elle peut avoir de plus intéreſſant, je joins ici une prophétie Indienne, qui prouve ce que dit ſaint Paul, que Dieu n'a pas laiſſé les Gentils ſans témoignage, & qui, en établiſſant parmi eux la connoiſſance du Rédempteur, juſtifie dans celle de Jacob le ſens de ces paroles, *ipſe erit expectatio gentium*, il ſera non-ſeulement la reſſource, mais l'attente des Gentils. C'eſt un monument tiré des livres anciens: la prédiction y eſt ſi préciſe, & les caracteres du Rédempteur ſi marqués, qu'on ne peut douter de la liaiſon qu'elle a avec les ſaintes Ecritures, ni méconnoître la ſource où ils l'ont puiſé. C'eſt le Révérend Pere Supérieur de la Miſſion qui m'a fait remarquer ce texte, & la lecture que nous en avons fait enſemble nous a fait convenir de la juſteſſe de ſes rapports. Voici le texte, auquel je joindrai la réflexion que ce Pere m'a écrite depuis ſur ce ſujet.

Dans le livre du Poëme nommé *Bartachaſtram*, troiſieme volume, qui a pour titre *Arannia parvam* ou Aventures de la Forêt. Après un long détail des déſordres & des malheurs qui ſeront le

partage du *Caliougam*, qui eſt, ſelon les Indiens, le quatrieme âge du monde, & celui où nous vivons : *Marcandeyoudou* ſage Indien, adreſſant la parole à *Darma Rajou*, l'un de leurs plus grands Rois, s'exprime de la maniere ſuivante, qui eſt la traduction littérale des propres paroles qu'on trouvera au bas de la page.

« (1) C'eſt alors, je veux dire à la fin » du *Caliougam*, qu'il naîtra un *Brame* » dans la ville de *Sçambelam*. Ce ſera » *Vichnou ïeſou*. Il poſſedera les divines » écritures & toutes les ſciences, ſans » avoir employé pour les apprendre » que le temps qu'il faut pour prononcer une ſeule parole. C'eſt pourquoi

(1) Appoudou Caliougantiamouna Sçambalam ane gramamouna Vichnou ïeſoudou Brammanou janminchi voua mata matramoulo ſacala veda chaſtramoulou neritchi Sarva Baoumodou anipintſou coui appoudou ievariki ſçaxiam gani Vichnou ïeſoudou Branimanou goudou coni Brammana ſametamouga boulocamouna Santcharam ſeſſi adarma vrourtini naratche inlexioulanou ſamharinchi appoudou ſattia durmam nilpi appoudoua Brammhanoudou achva meda ïagamoulou tcheſſounou appoudou a Vichnou ïeſoudou boumi anta Brammhalakou dunanga itchi intalo atanikir vakam mouſſulitanam vatſounou andou chata vanamounacou poi tapaſſouna oun-

» on lui donnera le nom de *Sarva Baou-*
» *moudou* (celui qui ſçait excellemment
» toutes choſes); alors ce qui étoit impoſ-
» ſible à tout autre qu'à lui, ce *Vichnou*
» *ïeſou* Brame, converſant parmi ceux
» de ſa race, purgera la terre des pé-
» cheurs, y fera regner la juſtice & la
» vérité, offrira le ſacrifice du cheval,
» & ſoumettra l'univers aux *Brames*.
» Cependant, lorſqu'il ſera parvenu au
» temps de la vieilleſſe, il ſe retirera
» dans le déſert pour faire pénitence;
» & voilà l'ordre que ce *Vichnou Sçarma*
» établira parmi les hommes. Il fixera
» la vertu & la vérité parmi les *Brames*,

---

dounou a Vichnou charma nirnaïam tcheſſe prakaram Brammanoulon ſattia darmanoula varnachrava darmamoulou kchatria veſſia ſçoudra jutoulou vari vari mariadala vartiupoutſou oundounou appoudou eroum ïouga pravecham aounou a Rama prabouvou chata ſamaſta Vanamoulou ſacala deſcamolou poujalou galigui Brammalou pouniatmoulai iegnadi cratouvoulou tapaſſoulou cheſſi ſattia darmamoula naratchi veda chaſtramoulou prakaſſintchi cala varouchalou ſampournamoulouga couichi ſamaſta daniadoulou païtoulou pandi aoulou Sampournamouga palou pitiki ſacala deſçalou Sanbramamouga Santochamouga oundounou.... idi crouta iouga adi vartamanam.

» & contiendra les quatre caſtes dans » les bornes de leurs loix, c'eſt alors » qu'on verra renaître le premier âge. » Ce Roi ſuprême rendra le ſacrifice ſi » commun parmi toutes les Nations, » que les ſolitudes mêmes n'en ſeront » pas privées. Les *Brames* fixés dans le » bien ne s'occuperont que des céré- » monies de la Religion & des ſacri- » fices, ils feront fleurir parmi eux la » pénitence & les autres vertus, qui » marchent à la ſuite de la vérité, & » répandront par-tout la clarté des di- » vines écritures. Les ſaiſons ſe ſucce- » dant avec un ordre invariable, les » pluies en leur temps inonderont les » campagnes, la moiſſon à ſon tour » fera régner l'abondance. Le lait cou- » lera au gré de ceux qui le trairont, & » la terre étant, comme dans le pre- » mier âge, enivrée de joie & de proſ- » périté, tous les peuples goûteront » des délices ineffables».

Voici la réflexion que fait là-deſſus le Révérend Pere Supérieur. Il eſt dit plus haut, dans le livre cité, que chacun des quatre âges eſt compoſé de trois mille ans, qu'à la fin du *Caliougam* qui en eſt le quatrieme, *Vichnou* ſe revêtant de la nature humaine, naîtra ſous la

forme d'un *Brame* appellé *Yaſoudou*, pour délivrer la terre de tous les maux; qu'il en exterminera les pécheurs, &c. Nous ſommes à préſent dans la 4830ᵉ année du *Caliougam*, ſelon le calcul Indien; ſi donc chaque âge ne dure que trois mille ans, il y a 1830 ans qu'il eſt fini, & que le Rédempteur, dont il eſt ici parlé ſous le nom d'*ïachoudou*, eſt venu. De plus, il eſt à remarquer que le mot hébreu *ïeſouah* par une *ſ* douce, ſe prononce à-peu-près comme le *cha* doux des Indiens.

Quant au ſacrifice *Achva meda*, qui ſignifie le ſacrifice du cheval, les Indiens ne pourroient-ils pas s'être mépris au ſens du mot? L'hébreu *ïaſah Salvabis* ayant bien du rapport à *Aſſvam*, qui ſignifie cheval en langue *Samouſcroutam*, ils auroient, par une erreur de langue, ſubſtitué le ſacrifice du cheval à celui du Rédempteur; de même, par une mépriſe plus groſſiere, ils auroient dit, comme quelques-uns, la naiſſance de *Vichnou* en cheval; je dis comme quelques-uns, car le livre eſt ſans équivoque, & loin de donner lieu de prendre le change, il dit formellement, comme il paroît par le texte, qu'un *Brame* appellé *ïachou*, qui ſera *Vichnou* lui-même,

étant né, &c. que s'il reſte quelque obſcurité touchant le nom de Jeſus, du moins n'y en a-t-il pas dans la prédiction d'un Libérateur qui ſera Dieu; car les Indiens par *Vichnou* entendent Dieu.

Je joins à la réflexion de ce Révérend Pere quelques remarques, dont la premiere eſt l'antiquité du livre que je conclus du texte même. L'auteur, un peu au-deſſus du texte cité, donne douze mille ans aux quatre âges en commun. Les trois premiers étant fabuleux, il eſt aiſé de conclure, ſelon le ſtyle propre du menſonge, ou ſelon le ſtyle Indien, qu'on a voulu faire les quatre âges du monde égaux; & trois ou quatre *Brames*, à qui j'ai fait lire ce texte, n'ont pas douté que l'Auteur ne ſuppoſât trois mille ans pour chaque âge en particulier. Le quatrieme qu'ils appellent *Caliougam*, dont l'époque me paroît être ou la naiſſance de Noë ou le déluge, le calcul Indien ne différant de la Vulgate que de 814 ans par rapport à ce dernier, & beaucoup moins des Septante: le *Caliougam*, ou quatrieme âge, compte, dis-je, aujourd'hui, comme il a été remarqué plus haut, 4830 ans. Si cela eſt ainſi, le livre ne

ſçauroit avoir moins de 1800 ans d'ancienneté, & précede par conſéquent la naiſſance de Jeſus-Chriſt; car s'il étoit poſtérieur à cette époque, comment l'Auteur, qui auroit compté dès-lors plus de trois mille ans depuis l'époque du *Caliougam*, eût-il pu ne lui en donner que trois mille ans, & prédire, comme un événement éloigné, une naiſſance miraculeuſe, qui devoit cependant arriver dans les bornes du même âge?

Quant au nom du Rédempteur promis, je lis dans le texte *ïeſoudou* & le traduit par *ïeſu*. En voici les raiſons. Le Révérend Pere a déjà remarqué le rapport du *cha* doux des Indiens avec l'*ſ* des Hébreux. Pour ce qui eſt de la premiere ſyllabe, le caractere qui exprime *ïa*, n'eſt diſtingué d'*ïé* que par un fort petit trait, que le copiſte néglige quelquefois, comme a fait celui-ci. Car dans les mots *iewariki* & *iegnan*, qui ſont dans la même feuille, le caractere *ïe* n'eſt nullement différent de la premiere ſyllabe de *ïaſoudou*, ou comme j'ai lu, *ïeſoudou*. Pour me décider là-deſſus, j'ai fait lire le texte au plus habile de nos *Brames* Chrétiens, & l'ayant fait répéter deux & trois fois, il

a toujours lu *ïesoudou*. Il faut remarquer que *dou* est dans cette langue la terminaison commune aux noms propres masculins, & que *ïesoudou* n'est pas plus différent de *ïesou* que Tiberius l'est de Tibere; chaque langue ayant ses terminaisons particulieres. De sorte que le mot *ïesoudou* doit être traduit dans les langues Européennes, *ïesou*, ou *ïesu*. Car si on donnoit aux Indiens comme nom d'homme, le mot *ïesou*, ou l'hébreu *ïesouah* à traduire en leur langue, ils diroient, sans aucun doute, *ïesoudou*. Le nom du Rédempteur étant une fois établi, voyons-en les caracteres.

Le lieu de sa naissance est la ville ou bourg de *Chambelam*. Je n'ose appuyer sur le rapport qu'il peut y avoir de *Balam* ou *Belam* (car la prononciation approche autant du second que du premier) avec Bethléem. La rencontre des noms pouvant être un effet du hasard. Mais dans une chose qui se soutient par tant d'autres convenances, les moindres rapports entrent en preuve. Ici le sens des mots est d'accord avec le son, & ce qui pourroit manquer d'une part, est suppléé de l'autre. Bethléem signifie maison de pain, & *Chambelan* est dans l'Inde le pain ou la vie des soldats, des serviteurs,

& de toutes perſonnes qui ſont à gages. L'étymologie de ce mot pourroit être *Chamba* ou *Chambali*, qui ſont des eſpeces particulieres de riz, & l'on n'ignore pas que le riz eſt le pain des Indiens. Le *Thelougou*, dit *Samba*, mais le *Thamoul* ou *Malabar* n'a point de caractere qui différencie le *ſa* du *cha*. J'ajoute qu'il eſt ſurprenant que les Indiens, qui, dans les différentes métamorphoſes, ou fabuleuſes incarnations, n'ont aucun monument qui montre qu'elles ayent été prédites, ſoient ſi exacts à circonſtancier celle-ci, que le nom, la caſte, le lieu de la naiſſance, les œuvres, tout y ſoit clairement établi. La gentilité qui ſe fait des Dieux à ſon choix des héros que la mort a moiſſonnés, ne ſçauroit s'en faire de ceux qui doivent naître, & une prédiction ſi préciſe ne peut venir que d'une ſource étrangere.

Vichnou ïeſu. Il a été dit plus haut que les Indiens par *Vichnou* entendent Dieu. On ne veut pas dire que tous les caractères qu'ils font de *Vichnou*, conviennent à Dieu. *Vichnou* eſt évidemment une monſtrueuſe production de l'idolâtrie. Mais on peut dire que dans bien des endroits de leurs ouvrages, les Indiens lui donnent les vrais caractères de la divinité, quoi-

qu'ils ne ſe ſuivent pas, & il n'eſt pas hors de vraiſemblance que ce nom ait été autrefois parmi eux le nom du vrai Dieu, que la Gentilité auroit depuis prophané, comme les noms de *Parameſſouaroudou*, Seigneur ſuprême, & *Jagadiſſouaroudou*, Maître du monde, qui ſont des noms de Routren. *Vichnou*, auquel ſont attribuées toutes les fabuleuſes incarnations au nombre de dix, eſt, ſelon le ſyſtême qui a le plus de cours, le ſecond Dieu de la Trinité Indienne.

Sarva Baoumoudou. La manière dont il eſt dit qu'il poſſédera toutes les divines Ecritures & toutes les ſciences ſans les avoir appriſes, eſt ſingulière. (J'ai traduit le mot *Vedam*, par divines Ecritures, parce qu'ayant demandé quelquefois à des *Brames* ce qu'ils entendoient par *Vedam*, ils m'ont répondu qu'ils entendoient la parole de Dieu). *Ramoudou*, ou *Ramen*, la plus fameuſe incarnation de *Vichnou*, paſſe par tous les ordres de la Grammaire, & les ſciences lui coûtent pluſieurs années. Il n'y a que celui-ci de qui l'on puiſſe dire comme du vrai Rédempteur; comment ſçait-il toutes choſes, lui qui n'a point appris les lettres humaines?

Converſant

Converſant parmi ceux de ſa race. Il y a parmi les *Brames*. Ceci eſt aiſé à appliquer dans le ſyſtême de ceux qui veulent que les *Brames* ſoient de la race d'Abraham. S'il n'y avoit à cela d'autre objection à faire que l'éloignement des lieux, on pourroit y répondre que cela n'eſt pas plus difficile pour eux, que pour les Lacédémoniens, qui ſe diſent dans les Machabées enfans d'Abraham, & cette parole du texte cité, il donnera toute la terre aux *Brames*, répondroit aſſez bien au prétendu Royaume temporel, que les Juifs attendoient à la naiſſance du Rédempteur.

Ce qui eſt dit de la deſtruction du péché & du règne de la juſtice & de la vérité, eſt le caractère le plus clair qui ſoit dans cette Prophétie. Il répand ſa lumière ſur tous les autres, & ſpécifie la vraie rédemption. Ce qui eſt ajouté au ſujet du Sacrifice inſtitué par le Rédempteur eſt tout-à-fait conforme à la prédiction du Prophéte Malachie, *Ab ortu ſolis uſque ad occaſum magnum eſt nomen meum in gentibus, & in omni loco ſacrificatur & offertur nomini meo oblatio munda* : Du couchant juſqu'à l'aurore mon nom eſt grand parmi les nations, & l'on m'offre dans tous les lieux de

la terre un sacrifice & une oblation sainte. Le texte Thelougou porte à la lettre : par lui toutes les nations, ou tous les pays, jusqu'aux solitudes même, auront le sacrifice. *Poujalou* est le mot dont nous nous servons pour exprimer le saint Sacrifice de la Messe. La pénitence & toutes les vertus qui fleurissent : la clarté des divines Ecritures répandue par-tout, ne sont-elles pas une image de la prospérité de l'Eglise ; les fausses rédemptions qui font le sujet de la plupart des métamorphoses de *Vichnou*, se bornent à la destruction d'un tyran ou à de moindres objets. Celle-ci est la seule qui porte avec soi de vrais caractères, & la seule qui ait été attendue, les autres étant après coup.

Asva meda. Sacrifice. C'est ici l'unique article qui coute à déchiffrer. C'est une figure qui n'est point assortie au tableau, & qui le dépare : je ne puis croire qu'elle soit de la même main. Celui qui l'a insérée ne sçauroit avoir fait le reste ; & celui qui par-tout ailleurs fait briller la vérité par la justesse des rapports, n'auroit pas manqué de reconnoître ici les traits du mensonge. Remarquez qu'il est dit immédiatement auparavant *ce qui étoit impossible à tout autre qu'à lui*. Parmi les

quatre choſes qui ſont contenues dans l'énumération, le ſacrifice du cheval en eſt une : que les trois autres ſoient à la bonne heure impoſſibles à tout autre qu'à lui : le ſacrifice du cheval ne l'eſt certainement pas, car il a été fait par pluſieurs de leurs Rois. Si l'Auteur parle juſte, ce ne peut être ce ſens-là. Je crois deviner ce qui a donné lieu à cette erreur, & ma conjecture eſt aſſez vraiſemblable. Si dans les livres anciens, ou premiers modèles ſur leſquels ont écrits les copiſtes Indiens, il s'étoit gliſſé un *a* par ſurpriſe ou par négligence, on devroit lire *Sua meda*, au lieu de *Aſſua*. Cette ſimple correction donne un ſens parfait. *Sua meda* ſignifieroit *ſon Sacrifice*. Le Sacrifice du Rédempteur, ſoit celui qu'il a offert lui-même ſur la Croix, & qui caractériſe ſa Paſſion, ſoit celui qui en eſt l'image, & qu'il offre tous les jours par la main de ſes Miniſtres. Le texte n'auroit plus alors aucune difficulté. Si le rapport de la racine Hébraïque expliqué plus haut plaît davantage, on peut s'y arrêter.

Vichnou charma. Je n'ai point traduit ce mot, ne comptant pas aſſez ſur l'interprétation d'un jeune *Brame*, qui m'a dit qu'on donnoit ce nom aux Pénitens ;

j'aurois pu traduire, ce Dieu Pénitent; & cela seroit bien en sa place.

Remma prabbouvou, Roi suprême. J'ai usé, pour le traduire ainsi, des droits que me donne tout le texte, en tirant sa signification de l'Hébreux, n'ayant pu trouver d'abord personne qui me dît l'étymologie ou le sens de *Rama*. *Prabbouvou* signifie dans la langue du pays, Roi, Prince. Dans l'Hébreu *Rama* est la même chose que *excelsus*, grand, suprême; j'ai été confirmé depuis dans cette interprétation par la réponse d'un sçavant que j'avois fait consulter dans une autre ville, & qui a dit que *Rama* avoit la même signification que *Karta*. *Karta* signifie seigneur, maître, & ne se donne proprement qu'à Dieu, comme au Seigneur suprême. C'est le terme dont usent les Mores pour désigner en langue du pays le vrai Dieu. J'ai oui-dire que *Ram* étoit un mot qui avoit cours dans *l'Indoustan* & autre pays au nord de l'Inde, pour signifier Dieu. *Raïm*, qui n'en est pas éloigné, est en usage parmi les Mores dans le même sens. Son étymologie & sa racine est, à ce qu'il me paroît *Rana esse*; être; *Raïm qui est*, c'est le nom que Dieu se donne dans l'Exode en parlant à Moïse, *Dices: Qui*

eſt : miſit me. Ego ſum qui ſum. Tout cela pourroit faire douter ſi *Rama* n'étoit pas autrefois, comme quelques noms que j'ai cités, un nom du vrai Dieu qui auroit dégénéré depuis l'Apothèoſe du fameux *Ramen* ou *Rama*, Roi *d'Ayottia*. Le nom de Dieu & celui de Roi, qui ne convient qu'au Meſſie, ſe trouveroient réunis dans ces deux termes ; à moins qu'on n'aime mieux, eu égard au texte de l'Ecriture, *Vox in Rama audita eſt*, rapprocher *Rama* de *Chambelam*, & trouver de nouveau Bethléem en appuyant l'un par l'autre.

Je m'apperçois, Monſieur, que j'excède les bornes d'une lettre : il ne faut pas que je me livre davantage à ce défaut, pour lequel je demande votre indulgence. Je ſuis perſuadé que ce monument littéraire fera plaiſir au Pere de Tournemine, à qui je ſouhaite, ſi vous le permettez, de marquer en cette occaſion, mon profond reſpect, auſſi-bien qu'au Pere de Coetlogon, à M. le Comte & à Madame la Comteſſe de Coetlogon, & à toute votre illuſtre famille. J'ai l'honneur d'être, avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Calmette, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Monſieur de Cartigny, Intendant général des Armées navales de France.

A Vencatiguiry, dans le Royaume de Carnate, le 24 Janvier 1733.

MONSIEUR,

La Paix de Notre Seigneur.

Les bontés dont vous m'honorez, & l'intérêt que vous prenez aux Miſſions que nous avons établies dans cette partie de l'Inde, ne me permettent pas de laiſſer paſſer aucune occaſion ſans vous en marquer ma vive reconnoiſſance. Depuis trente ans que les Jéſuites François ont formé cette Miſſion du Royaume de Carnate, & qu'ils la cultivent ſur le modele de la Miſſion de Maduré, elle s'étend déja juſqu'à deux cens lieues, à la prendre depuis Pondichery, qui en eſt la pierre fondamentale, juſqu'à *Boucca-pouram*, à la hauteur de *Maſſulipatan*,

qui eſt le dernier établiſſement que nous ayons fait. Il y a ſeize Egliſes dans les terres à l'uſage des Miſſionnaires, & deux dans les établiſſemens qu'ont les François à Pondichery & à *Ariancoupan*. Le Pere Vicary que vous connoiſſez, & qui m'a ſouvent prié de vous préſenter ſes très-humbles reſpects, travaille avec grand zele dans ces deux Egliſes.

Nous ſommes ſix Miſſionnaires dans le pays des Infideles, deux autres ſe diſpoſent à y entrer, tandis que dans le Royaume de Bengale il s'ouvre un vaſte champ pour y établir une nouvelle Miſſion : c'eſt tout le nord de l'Inde ; le Prince d'Orixa nous appelle ; un autre Prince encore plus grand que lui dans l'Indouſtan, Raja de caſte, & habile Aſtronome, invite & prie inſtamment les Miſſionnaires de Bengale de venir dans ſes états, où il ſouhaite les établir. Il aime les ſciences, & l'on peut juger de l'étendue de ſes lumieres, par les queſtions qu'il leur a déja propoſées. Les voici :

1°. D'où vient la différence qu'il trouve entre la longitude de la lune obſervée, & le calcul fait ſur les tables de M. de la Hire, qu'il s'eſt fait traduire ? Cette différence eſt de près d'un dégré ;

cependant les instrumens avec lesquels il a fait ses observations, sont grands & exacts, & les observations ont été faites avec tous les soins requis. Cette différence se trouve-t-elle aussi pour le méridien de Paris ?

2°. Y a-t-il des Tables qui donnent les mouvemens de la lune parfaitement conformes aux observations ? S'il y en a, quel est l'auteur & quelle hypothese astronomique suit-il ?

3°. Quelle est l'hypothese qu'a suivi Monsieur de la Hire, & par quelle maniere géométrique a-t-il fait ses tables des mouvemens de la lune ?

4°. De quelle maniere observe-t-on en Europe la longitude de la lune, lorsqu'elle est hors du méridien, & avec quels instrumens ?

5°. Sur quel fondement Monsieur de la Hire a-t-il établi sa troisiéme équation des mouvemens de la lune, & de quelle maniere pourroit-on la réduire en hypothese, & la calculer géométriquement ?

Le Pere Boudier, à qui ces questions s'adressent, est habile lui-même en cette matiere : il a fait à Bengale quantité d'observations, & sur ces observations de nouvelles tables astronomiques, qu'il

croit plus exactes que celles qui ont précédé, fondé ſur la différence qu'il a trouvée, de la déclinaiſon de l'écliptique.

L'arrangement qu'on ſe propoſe, eſt que le Pere Boudier, accompagné d'un autre Miſſionnaire, que ſa foible ſanté oblige de quitter cette Miſſion, aille trouver le Prince, & qu'après l'avoir ſatisfait au ſujet de l'aſtronomie, il examine ce que la Religion peut tirer d'avantage de la protection de ce Prince, & de la diſpoſition des peuples : car les ſciences peuvent être ici comme à la Chine, un des principaux inſtrumens dont Dieu ſe ſerve pour l'édification de ſon égliſe : ce ne ſont pas les ſources d'eau vive qui jailliſſent juſqu'à la vie éternelle, mais par le choix de Dieu elles deviennent le canal, & ce n'eſt gueres qu'à la bouche du canal que les Grands de l'Inde veulent ſe déſaltérer.

Si cette ouverture donnoit lieu à l'établiſſement d'une Miſſion, nous aurions en quelque ſorte bloqué l'inde ; car tandis que depuis le cap Comorin nous nous avançons vers le nord, les Miſſionnaires de Bengale gagnant le ſud pour nous venir joindre, nous formerions une Miſſion de cinq cens lieues

d'étendue. Telle eſt la vigne que Dieu nous donne à cultiver.

Le Roi ayant pris le deſſein de former une bibliotheque orientale, M. l'Abbé Bignon nous a fait l'honneur de ſe repoſer ſur nous de la recherche des livres Indiens. Nous en retirons déja de grands fruits pour l'avancement de la Religion, car ayant acquis par ce moyen là des livres eſſentiels, qui ſont comme l'arcenal du Paganiſme, nous en tirons des armes pour combattre les Docteurs de l'idolâtrie, & ce ſont celles qui les bleſſent le plus profondément. Telles ſont leur philoſophie, leur théologie, & ſur-tout les quatre *Vedam* qui contiennent la loi des Brames, & que l'Inde eſt en poſſeſſion immémoriale de regarder comme le livre ſacré, le livre d'une autorité irréfragable & venu de Dieu même.

Depuis qu'il y a des Miſſionnaires dans l'Inde, on n'a jamais cru qu'il fût poſſible de trouver ce livre ſi reſpecté des Indiens. Et en effet nous n'aurions jamais pu en venir à bout, ſi nous n'avions eu des Brames Chrétiens cachés parmi eux. Car comment l'auroient-ils communiqué à l'Europe, & ſur-tout aux ennemis de leur culte, eux qui à la ré-

ſerve de leur caſte ne le communiquent pas à l'Inde même ? C'eſt un crime pour un Brame d'avoir vendu ou communiqué le livre de la loi à tout autre qu'à un Brame : la raiſon eſt que les Brames parmi les Indiens forment l'ordre ſacerdotal, & qu'ils regardent le reſte des hommes comme des profanes, ou plutôt qu'ils craignent d'ôter au livre, en le communiquant, le caractere de reſpect qu'il impoſe aux peuples, juſqu'à lui faire des ſacrifices, & le mettre au rang de leurs divinités.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que la plupart de ceux qui en ſont les dépoſitaires, n'en comprennent pas le ſens; car il eſt écrit dans une langue très ancienne, & le *Samouſeroutam*, qui eſt auſſi familier aux ſçavans, que le latin l'eſt parmi nous, n'y atteint pas encore, s'il n'eſt aidé d'un commentaire, tant pour les penſées que pour les mots, qu'ils appellent *Maha Bachiam*, le grand commentaire. Ceux qui font leur étude de cette derniere ſorte de livre, ſont parmi eux les ſçavans du premier ordre. Tandis que les autres Brames font le ſalut, ceux-ci leur donnent la bénédiction.

Juſqu'à préſent nous avions eu peu

de commerce avec cet ordre de ſçavans : mais depuis qu'ils s'apperçoivent que nous entendons leurs livres de ſcience & leur langue *Samouſeroutam*, ils commencent à s'approcher de nous ; & comme ils ont des lumieres & des principes, ils nous ſuivent mieux que les autres dans la diſpute, & conviennent plus aiſément de la vérité, lorſqu'ils n'ont rien de ſolide à y oppoſer. Nous ne voyons pas pour cela qu'ils ſe rendent à cette vérité connue ; car de tous les temps Dieu a choiſi les ſimples & les foibles, pour confondre la ſageſſe & la puiſſance du ſiecle ; cependant nous ne ceſſons point de combattre, & de diſputer avec eux ; mais ſans aigreur & avec tous les ménagemens que permet & qu'ordonne la vérité ; perſuadés que le fruit de la parole ne ſe borne pas au nombre de ceux qui ſont dociles aux vérités de l'Evangile qu'on leur prêche : une des parties les plus eſſentielles aux progrès de la foi, eſt la gentilité décréditée, réduite au ſilence dans la diſpute, forcée en mille occaſions de convenir de ſon erreur, obligée de ſe cacher dans ſes pratiques ſecretes, & diminuée ſenſiblement dans les lieux où nous avons

des égliſes & des Chrétiens. Nous ne recueillons pas toujours la meilleure partie de ce que nous avons ſemé; cette portion de la moiſſon eſt réſervée pour le temps, où, ſi Dieu leur fait miſéricorde, le gros de la nation s'ébranlera, & les peuples s'inviteront les uns les autres à venir par troupes dans le lieu ſaint ſelon l'expreſſion du Prophete Iſaïe : *Venite, aſcendamus ad montem Domini, & docebit nos vias ſuas, & ambulabimus in ſemitis ejus.*

C'eſt dans ce ſens qu'un Eccléſiaſtique Miſſionnaire de la Chine, étant venu à Pondichéri, diſoit ces paroles que je n'oublierai jamais, quand un Miſſionnaire ne feroit que bâtir une égliſe dans un lieu où Dieu n'eſt pas connu, il a fait déja un très-grand bien & ne doit point regretter ſes travaux. Nous n'en ſommes point bornés-là, par la grace dont Dieu accompagne la prédication de ſa parole : nous avons des Miſſionnaires dans le Carnate, qui comptent près de dix mille Chrétiens dans leur diſtrict. Les Miſſions les plus anciennes & celle que leur voiſinage de Maduré approchent le plus de la ſource, ſont les plus nombreuſes. Il y en a de nouvellement établies, dont les commencemens font beaucoup eſpérer, & dont la Chrétien-

té eſt très-fervente, entr'autres celle de *Bouccapouram*, dont j'ai déja parlé.

Dieu pour marquer que l'égliſe de l'Inde eſt ſon ouvrage, ne la laiſſe pas ſans miracles non plus que ſans contradictions : grace de miracles conſtante & aſſez ordinaire, ſur-tout dans le pouvoir qu'ont les Chrétiens de chaſſer les démons du corps de ceux qui en ſont poſſedés. Il n'eſt pas rare de voir ici pluſieurs de ces malheureux Indiens tourmentés par le malin eſprit d'une ſi cruelle maniere, que leurs membres en ſont tous diſloqués. Dès qu'ils ſe ſont fait porter dans nos Egliſes, leur guériſon eſt certaine, & le démon n'a plus d'empire ſur eux. Il y a peu de gens qui ajoutent foi aux poſſeſſions, bien qu'on en voye un ſi grand nombre dans l'Evangile, & qu'il ſoit naturel de croire que les démons ont ſur les Idolâtres un pouvoir qu'ils n'ont pas ſur le peuple fidele. Peu d'années d'expériences nous rendent dociles ſur cet article, & ce qui ſe paſſe ſi ſouvent à nos yeux, nous conſole infiniment, & nous attache de plus en plus à une Miſſion, où Dieu ſe manifeſte d'une façon ſi ſinguliere.

J'ai parlé des égliſes qui ſont à l'uſage

des Miſſionnaires. Il y en a pluſieurs autres auxquelles nos Chrétiens donnent ce nom & qui leur ſervent, dans les villes où ils ſont en grand nombre, pour s'y aſſembler tous les jours, & ſur-tout les jours de fêtes. Un Cathéchiſte après la priere y fait une inſtruction : on y récite les prieres qu'on a coutume de dire pendant le ſaint Sacrifice de la Meſſe, on accommode les affaires, on appaiſe les différends, on met en pénitence, & l'on exclud même des aſſemblées ceux qui ont fait des fautes ſcandaleuſes. Il y a peu de jours que j'ai permis à des Chrétiens de ce diſtrict, de bâtir une pareille chapelle : c'eſt ce qui ſe pratique ſur-tout dans la caſte des Parias, qui eſt la plus vile, & en même-temps celle qui a fourni le plus de Chrétiens, Dieu voulant que les pauvres ſoient aujourd'hui, comme autrefois, la premiere pierre de ſon Egliſe. *Pauperes evangelizantur.* C'eſt parmi ceux-ci que le Gouverneur Mahométan de *Velour* s'eſt fait une compagnie de ſoldats, où il ne veut que des Chrétiens : il les méconnoît s'ils manquent d'avoir leur chapelet au col.

Voilà, Monſieur, en abrégé l'état préſent de nos Miſſions dans le Royau-

me de Carnate. Je pourrai peut-être dans la ſuite entrer dans un plus grand détail, connoiſſant comme je fais, combien vous êtes ſenſible à l'agrandiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt dans ces terres infidelles & déſirant, autant qu'il m'eſt poſſible, de vous donner des marques du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE

Du Pere Calmette, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Delmas, de la même Compagnie.

A Ballapouram, ce 17 Septembre 1735.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

L'intérêt que vous prenez à la propagation de la foi dans ces terres infidelles, & le zele avec lequel vous y contribuez chaque année par les ſecours que vous me procurez, ne me permettent pas de vous laiſſer ignorer une

partie des bénédictions que Dieu daigne répandre ſur nos foibles travaux.

Je commencerai par vous faire connoître le Catéchiſte qui eſt entretenu de vos libéralités : il ſe nomme Paul, & c'eſt celui de tous mes Catéchiſtes, à qui Dieu a donné de plus grands talens, pour déſabuſer les Indiens de leurs folles ſuperſtitions, & faire entrer dans leurs cœurs le goût des vérités Chrétiennes. Sa converſion à la foi a quelchoſe de ſingulier, & elle eſt liée à des circonſtances qui ne ſont point indignes de votre attention.

Une maladie invétérée porta le beaupere du Prince de *Cotta-cotta* à viſiter notre Egliſe de *Crichnabouram*, dans l'eſpérance d'y trouver ſa guériſon. Il s'y rendit avec ſa fille nommée *Vobalamma*, qui n'avoit encore que huit ans. Ce Seigneur eut pluſieurs conférences ſur nos vérités ſaintes avec le Miſſionnaire, & la ſemence Evangélique commençoit déja à germer dans ſon cœur ; mais elle fut bien-tôt étouffée par la violence des paſſions, & par les embarras du ſiecle. Cependant, elle ne fut pas entiérement perdue, elle fructifia dans le jeune cœur de la Princeſſe, & prit de nouveaux accroiſſemens, à meſure qu'elle avançoit en âge.

Ayant appris qu'un Orfévre Chrétien avoit apporté des bijoux dans l'intérieur du Palais, elle profita du moment qu'elle eut la liberté de lui parler, pour lui demander par écrit les prieres que récitent les nouveaux fidèles. Cela ne lui suffisoit pas, & elle eût bien voulu aller à l'église pour y recevoir les instructions du Missionnaire; mais l'usage établi chez les Princes, ne permettant pas aux personnes du sexe de sortir du Palais, ni de parler aux étrangers, sembloit lui en avoir fermé toutes les voies. Elle s'en ouvrit une que l'Esprit de Dieu lui inspira; ce fut de convertir à la foi quelqu'un de ceux qui faisoient le service dans le Palais, & c'est sur Paul, qui devint ensuite mon Catéchiste, qu'elle jetta les yeux. Elle l'entretint sur les principes de la Religion Chrétienne, selon le peu de lumieres qu'elle avoit acquises dans son enfance : les desirs de son cœur suppléerent à l'étendue de ses connoissances; on sçait assez que lorsqu'il s'agit de persuader, c'est ce langage du cœur qui se fait le mieux entendre.

Aussi-tôt qu'elle se fut assurée du véritable desir que Paul avoit d'embrasser la foi, « Allez, lui dit-elle, allez ap-

» prendre la loi de Dieu de la bouche » même du Miſſionnaire, & ne reve- » nez point qu'il ne vous ait baptiſé. » Sur-tout retenez bien tout ce qu'il » vous dira; plus vous aurez de con- » noiſſances, plus vous ſerez en état » de m'inſtruire ». Paul exécuta les ordres de la Princeſſe; les premieres ſemences de la foi qu'il avoit reçues d'elle, ſe fortifierent à meſure que l'inſtruction répandoit plus de lumiere dans ſon eſprit; il reçut enfin le baptême.

A peine fut-il de retour au palais qu'il ſe ſignala par ſon ferme attachement à la foi. Le Prince lui ordonna d'apporter des cocos pour la collation. Le Proſélyte n'étoit pas, ce ſemble, obligé de faire expliquer un ordre, qui ne renfermoit rien d'illicite : il part ſur le champ; mais un moment après, ſe reſſouvenant que le Prince les offroit quelquefois à ſon Idole, il revint ſur ſes pas, & lui demanda s'il ne les deſtinoit pas à cet uſage ? « Que t'im- » porte, dit le Prince, que ce ſoit » pour l'Idole ou pour moi; fais ce que » je t'ordonne. Il m'importe ſi fort, re- » pliqua le Néophyte, que ſi vous me » refuſez l'éclairciſſement que je vous » demande, je ne puis vous obéir. Le

» Prince ayant voulu en ſçavoir la rai-
» ſon, c'eſt dit-il, que n'adorant qu'un
» ſeul Dieu, le créateur du ciel & de la
» Terre, il ne m'eſt pas permis de con-
» tribuer en rien au culte des Idoles ».
Il ſemble que cette réponſe eut dû irriter le Prince; cependant Paul n'en conſerva pas moins ſes bonnes graces.

Vobalamma de ſon côté continuoit de s'inſtruire des vérités de la Religion. Dans les ſaints empreſſemens qu'elle avoit de recevoir le baptême, elle communiquoit à Paul, ſon Inſtructeur, différens projets qu'elle formoit, où le zèle avoit plus de part que la diſcrétion. « Comme l'égliſe n'eſt qu'à trois
» lieues d'ici, lui dit-elle un jour, ne
» pourrions-nous pas y aller & revenir
» dans une nuit ſans être apperçus? Il
» n'y auroit qu'à trouver un moyen de
» deſcendre par les murs de la citadel-
» le, & revenir par le même chemin ».
Paul n'eut garde d'entrer dans un pareil projet, qui ne ponvoit s'exécuter ſans expoſer l'honneur de la Princeſſe & ſa propre vie. Avec de ſi ſaintes diſpoſitions pour le Royaume de Dieu, *Vobalamma* ſe fortifioit de plus en plus dans la foi, & ſoupiroit ſans ceſſe après le moment, qui devoit lui procurer la

grace qu'elle ſouhaitoit avec tant d'ardeur.

Cependant, on s'apperçut au Palais, que la jeune Princeſſe ne prenoit nulle part aux cérémonieres Idolâtriques, & que ſon cœur étoit entierement tourné vers la Religion Chrétienne. Ses parens crurent pouvoir la diſtraire de cette inclination, en lui propoſant un mariage; mais elle leur répondit qu'elle y avoit renoncé, & qu'elle vouloit demeurer Vierge juſqu'à la mort. Exemple auſſi rare dans l'Inde, qu'il l'étoit autrefois parmi les Juifs. On n'omit rien pour lui faire changer de réſolution; mais tout ce qu'on put faire devint inutile. Enfin, celui qui la recherchoit en mariage, ayant découvert la principale cauſe de la réſiſtance qu'il trouvoit, s'adreſſa à Paul, & promit que ſi la Princeſſe conſentoit à devenir ſon épouſe, la cérémonie des noces ne ſeroit pas plutôt finie, qu'il lui permettroit d'aller à l'égliſe pour y recevoir le baptême. Sans cette condition Paul ne ſe ſeroit jamais chargé de lui en porter la parole. La Princeſſe témoigna d'abord la crainte où elle étoit, que ce nouvel état de dépendance ne fût un obſtacle à ſon ſalut: cependant, la promeſſe qu'on lui faiſoit

de lui laiſſer le libre exercice de ſa Religion, joint au reſpect qu'elle avoit pour ſes parens, la détermina à donner ſon conſentement.

On ne manqua pas d'attribuer à Paul le mépris que faiſoit la Princeſſe, & des idoles, & des vanités du ſiécle : lui-même n'avoit garde de déguiſer ſes ſentimens : dans toutes les occaſions qui ſe préſentoient, il rendoit publiquement témoignage à ſa foi, & il ne craignoit pas, même en préſence du Prince, de faire voir le ridicule des faux dieux, & du culte qu'on leur rendoit. Une conduite ſi pleine de zèle, lui attira enfin l'indignation du Prince ; mais un dernier trait mit le ſceau à ſa diſgrace.

A une fête payenne, qui étoit celle du Dieu du Palais, on portoit l'idole en triomphe, & on la promenoit par toute la Ville. Paul étoit à la Salle des Gardes, lorſqu'elle y paſſa. Dès qu'elle parut, on fit lever tout le monde, & chacun fit le *Namaſcaram.* (C'eſt la marque de vénération qui ſe donne dans une pareille occaſion.) Paul, bien qu'on l'eût averti pluſieurs fois, loin de donner ce ſigne de reſpect, fit voir au contraire par ſa contenance, combien il mépriſoit les Dieux que toute la Ville

adoroit. Le Prince en fut auſſi-tôt informé, & Paul qui avoit tout à craindre de ſon reſſentiment, ne balança pas ſur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il s'étoit préparé par la tribulation, & par ces premiers eſſais, aux fonctions de zèle, il quitta le ſervice du Prince, pour ſervir un plus grand Maître, & ſe rendit à l'égliſe, où il devint mon Catéchiſte.

Peu de temps après la retraite de Paul, on célébra au Palais le mariage de *Vobalamma*; le dernier jour de la cérémonie, on ſortit hors de la ville avec tout l'attirail de palanquins & de chevaux : Paul ſe rencontra par haſard ſur la route. Dès que la Princeſſe l'apperçut, elle le fit approcher. Comme elle n'avoit conſenti à ſon mariage, que dans l'eſpérance de recevoir auſſi-tôt après le baptême, ainſi qu'on le lui avoit promis, à la vue de ſon proſélyte, elle oublia tous les honneurs qu'on lui rendoit, & les bienſéances même de cette journée. « Me » voici, dit-elle, hors du Palais ; » l'occaſion ne peut être plus favorable, » il faut que tu me menes à l'Egliſe, & » que le baptême termine cette céré» monie ». Elle s'adreſſa enſuite à ceux qui pouvoient favoriſer cette démarche,

elle les preſſa, elle les conjura, mais inutilement; & la ſuite ne fit que trop voir que ſa ferveur n'étoit pas déplacée.

On oublia bien-tôt au palais la promeſſe qu'on lui avoit faite, & chaque jour on éludoit ſous divers prétextes ſes repréſentations les plus vives. Enfin, ſes parens ſe réunirent pour la détourner d'un deſſein qu'elle avoit ſi fort à cœur. Comme ils ne purent y réuſſir par la voie de la perſuaſion, ils la mirent à une épreuve très-délicate, dont on ne peut bien connoître la rigueur, à moins que d'avoir demeuré dans l'Inde. On la traita comme ſi elle eût mérité de décheoïr du rang & des privilèges de ſa caſte; on la fit manger à part, ſur-tout aux jours de fêtes, aux repas de cérémonie; & en d'autres occaſions, où la parenté rendoit plus ſenſible la honte & la confuſion dont on vouloit la couvrir. *Vobalamma* ſe ſoumit à cette épreuve ſans s'émouvoir; elle témoigna même de la joie, de ce que par ce moyen on rendoit public ſon attachement à la loi Chrétienne.

Accoutumée par ces ſortes d'épreuves, à fouler aux pieds le reſpect humain, elle employoit une partie de ſon temps à inſtruire les dames du palais des vérités

rités de la Religion. Mais il ſemble que Dieu ait voulu, ou punir ceux qui s'oppoſoient à ſon bonheur, ou hâter ſa récompenſe, car il la retira de ce monde l'année même de ſon mariage. Dès qu'elle connut le danger où elle ſe trouvoit, elle renouvella ſes inſtances auprès de ſon époux, elle ſe jetta à ſes pieds, & le conjura avec larmes d'envoyer quelqu'un à l'Egliſe, afin qu'on vînt lui adminiſtrer le ſaint Baptême. Mais de ſi grands ſentimens, & de ſi ſaints deſirs dans cette Princeſſe, ſuppléerent ſans doute au don de Dieu qu'on s'obſtinoit de lui refuſer, & elle n'a pas eu moins de droit que Valentinien, dont S. Ambroiſe fait l'éloge, d'être regardée comme Chrétienne avant le baptême, & d'entrer par la voie d'amour dans la ſociété des élus de Dieu. L'odeur des vertus qu'elle laiſſa après ſa mort, fit encore plus d'impreſſion ſur les eſprits, que n'avoient fait ſes diſcours ; quelques dames du palais, ſes parentes, ont reçu depuis le baptême avec leurs enfans, & toute cette famille a conçu la plus haute eſtime de notre ſainte Religion. Le Prince même a paru ſouhaiter qu'on bâtît une Egliſe dans la Ville où il fait ſa réſidence.

Le Catéchiſte Paul qui avoit la confiance de cette vertueuſe Princeſſe, après avoir élevé une nouvelle Chrétienté vers *Vavelipadou* au nord de *Ponganour*, vint demeurer dans l'Egliſe de *Ballapouram*, où il a eu bonne part aux événemens dont je vais vous entretenir.

Il y a environ huit ans que les *Daſſeris* exciterent une rude perſécution contre les Chrétiens de cette contrée. Le champ du Seigneur frappé de ſtérilité, ne payoit que par des ronces & des épines, les travaux & les ſueurs des ouvriers Evangéliques, lorſque Dieu voulant manifeſter ſon empire ſur les cœurs, ſoumit à ſa Loi un Chef de ces *Daſſeris*, & fit ſervir à ſa gloire le principal inſtrument de la perſécution. Les *Daſſeris* ſont ſingulièrement dévoués à *Vichnou*, Divinité Indienne, dont ils ſe diſent les eſclaves. Dans le ſens de la gentilité qui me paroît le plus fondé ſur les Livres, & ſur l'idée des ſçavans, cette idole eſt le Dieu de la mer, les *Daſſeris* ſont comme ſes tritons; ils ont toujours une conque à la main, qui eſt une eſpèce de cor fait de coquille de mer, qu'ils enchaſſent, & qu'ils ornent aſſez proprement. *Timaia*, c'eſt le nom du chef

des *Daſſeris*, s'étoit diſtingué, comme Saul, dans le temps de la perſécution, allant de maiſon en maiſon chercher les Chrétiens, pour les citer au *Gourou* * du Prince. Il fut frappé tout-à-coup d'une maladie extraordinaire qui dura deux ans; les Médecins, après avoir épuiſé tous leurs remedes, la jugerent incurable : pluſieurs même l'attribuerent à la magie & au ſortilege, ce qui eſt aſſez commun dans ces terres infidelles. Un Chrétien de ſes parens lui perſuada d'aller chercher le ſalut de ſon ame, auprès de celui qui peut, quand il le veut, donner auſſi la ſanté du corps. *Timaia* le crut; il livra ſes idoles, & tous les nœuds magiques dont on l'avoit chargé, & alla demeurer dans la maiſon du Catéchiſte, juſqu'à ce qu'il fût inſtruit. Son mal diminua à meſure que la foi entroit dans ſon cœur, & au bout de vingt jours il fut rétabli dans une ſanté parfaite.

Le bruit d'une guériſon ſi ſurprenante, attira moins d'attention, que le renoncement qu'il venoit de faire à ces folles divinités. Ses parens en furent très-irrités. Son frere ſur-tout, que des intérêts

(1) Pere ſpirituel.

temporels avoient aliéné de la loi, ſe déclara ſon ennemi. Il ameuta les *Daſſeris*, & fit arrêter le Catéchumene devant la Salle des Gardes : les *Daſſeris* s'attrouperent autour de lui, le chargerent d'injures, le menacerent de le traîner au Tribunal du *Gourou*, & tâcherent d'intéreſſer dans leur cauſe les Officiers & les Soldats : mais ceux-ci voyant qu'il s'agiſſoit d'une affaire de religion, renvoyerent le ſoir même *Timaia* dans ſa maiſon. Il vint droit à l'Egliſe pour remercier Dieu de ſa prompte délivrance, & le Miſſionnaire charmé du témoignage qu'il venoit de rendre publiquement à ſa Foi, ne différa pas de le baptiſer avec ſa femme & ſes enfans.

Son frere voulant s'attirer la protection des Gentils dans la pourſuite du procès qu'il avoit intenté au Néophyte, prit le deſſein de confondre la cauſe des dieux avec la ſienne, & l'accuſa d'avoir livré les Idoles. Cet article étoit délicat, & capable d'exciter un nouvel orage contre les Chrétiens ; mais comme le Néophyte, toujours ferme dans la confeſſion de ſa foi, éluda toutes les queſtions qui lui furent faites ; il porta ſeul tout le poids de la rage qu'ils

avoient dans le cœur, & qu'ils déchargerent ſur lui par toute ſorte de mauvais traitemens & d'outrages. Le Miſſionnaire envoyoit de temps en temps quelqu'un de ſes diſciples pour le conſoler & affermir ſon courage; le Catéchiſte y alla à ſon tour; il étoit connu, & l'on vomit contre lui les plus groſſieres injures. Il les écouta d'un air froid & tranquille, ſans faire paroître la moindre émotion. Lorſqu'ils eurent fini, « notre » Religion, dit le Catéchiſte, nous ap» prend qu'il y a beaucoup de mérite » à ſouffrir pour le nom de Dieu les » affronts & les injures; ſi quelqu'un de » vous vouloit bien continuer, ou du » moins répéter ce qu'on vient de me » dire, je lui promets une bonne récom» penſe ». Cette réponſe les ſurprit étrangement; les uns en rirent, d'autres en témoignerent leur admiration; tous changerent de langage, & le renvoyerent avec honneur.

Léon (c'eſt le nom que *Timaia* reçut au baptême) ne fut pas le ſeul qui honora l'Egliſe de Jeſus-Chriſt par la confeſſion de ſa foi: ſa femme nommée Conſtance, ne marqua pas moins de fermeté. Elle ſe rendit pluſieurs fois, avec ſes enfans, auprès de ſon mari,

pour animer sa constance & partager ses affronts. Ces choses se passoient à l'insçu du Prince aux portes de la ville, où, selon la méthode des premiers siecles, se rendent les jugemens, tantôt par maniere d'arbitrage, tantôt par une sorte d'autorité que l'usage attribue aux Capitaines des portes, & des autres lieux de cette nature. Le plus souvent la cabale y décide, & le meilleur appui de la Justice sont les clameurs & les présens.

Ainsi l'innocence étoit-elle opprimée & la Religion indignement foulée aux pieds dans la personne de Léon, lorsque Dieu prit sa défense, & le délivra des mains de ses persécuteurs. *Bairé Gavoudou*, oncle du Prince, étant malade, fit appeller le Missionnaire pour recevoir sa bénédiction, la regardant comme un moyen de recouvrer la santé, qu'il attendoit inutilement de tous les remedes. Ayant appris que le Pere s'approchoit de la ville, il envoya au-devant de lui des officiers de sa maison, & des soldats, pour l'accompagner par honneur. C'est avec cette suite que le Missionnaire entra par la porte de la ville où se passoit la scene dont je viens de parler. Il tourna la tête, comme s'il eût

eu deſſein de remarquer ceux qui y étoient aſſemblés, & continua ſa route. Il n'en fallut pas davantage pour déconcerter cette cabale. Ils craignirent que le Miſſionnaire, qui prenoit le chemin du palais, n'allât porter ſes plaintes au tribunal du Prince, & comme ils avoient à ſe reprocher l'irrégularité de leur procédé, ils ſe ſéparerent à l'inſtant, & laiſſerent toute liberté de ſe retirer au Néophyte, qu'ils avoient retenu deux jours & deux nuits.

La viſite que le Miſſionnaire rendit au Prince, ſe paſſa avec toute la bienſéance convenable : on l'introduiſit dans un ſalon, où le Prince s'étoit fait tranſporter. On le fit aſſeoir ſur un tapis devant le Prince, qui demeura couché, parce qu'il ne pouvoit ſouffrir d'autre ſituation. Le Miſſionnaire l'entretint d'abord d'un ſeul Dieu, de la rédemption des hommes, de la néceſſité du ſalut ; & parce qu'on aſſuroit que le démon avoit part à ſa maladie, il lui donna un Evangile de ſaint Jean, qu'il reçut avec reſpect, à deſſein de le porter toujours ſur lui. Les douleurs que ſouffroit le Prince, & l'empreſſement de ſes officiers à le ſoulager, interrompoient ſouvent le diſcours ; c'eſt pourquoi le

Miſſionnaire, jugeant qu'il ne falloit pas rendre trop longue cette premiere viſite, ſe leva pour prendre congé. Il fut conduit dans ſon retour avec la même ſuite qui l'avoit accompagné.

Le lendemain le Pere l'envoya viſiter par un Catéchiſte. Le Prince le reçut avec d'autant plus de bonté, qu'il ſe trouvoit beaucoup mieux : il lui dit que s'il recouvroit la ſanté, il viendroit en rendre hommage au Dieu que nous ſervons, & qu'il iroit l'adorer dans notre Egliſe tous les huit jours. Peu de temps auparavant, un de ſes domeſtiques qui s'étoit converti, lui ayant demandé la permiſſion de quitter ce jour-là ſon travail pour aſſiſter à la Meſſe, il le lui permit de bonne grace, & ajouta qu'il n'avoit garde de s'oppoſer à une œuvre ſi ſainte.

On n'avoit pas fait connoître au Miſſionnaire le danger où étoit le Prince, ni la cauſe de ſes douleurs, qu'on ne regardoit pas comme mortelles ; c'eſt pour cela qu'il s'étoit contenté de préparer les voies de ſa converſion, dans la confiance, que par lui-même, ou par ſes Catéchiſtes, il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il n'en eut pas le temps, le troiſieme jour le

Prince ſe trouva plus mal ; on lui donna tant de remedes purgatifs, qu'il tomba dans l'agonie & perdit toute connoiſſance. Il n'avoit point chez lui d'idoles, & il commençoit à goûter la vérité. Si Dieu n'a pas conſommé, par ſa miſéricorde, ce que les hommes ont laiſſé imparfait, nous ne pouvons qu'adorer la profondeur de ſes jugemens. La bénédiction de Dieu ne s'eſt point éloignée de ſa maiſon ; car depuis ſa mort, une famille entiere de ſes domeſtiques a reçu la grace du baptême.

Le Néophyte Léon ne jouit pas longtemps du calme où on l'avoit laiſſé. Des *Daſſeris* s'étant unis à quelques-uns de ſes parens, le déclarerent déchu de ſa caſte, épreuve la plus délicate qu'il y ait pour un Indien. Comme le reſte de la caſte n'adhéra point à ce jugement, loin de ſe rebuter, ils concerterent de nouveaux projets pour le perdre. Léon qui étoit exactement informé de tout ce qui ſe tramoit contre lui, prit le parti de céder, par un exil volontaire, une maiſon & des biens, qu'il craignoit de ne pas pouvoir allier avec ſon ſalut ; il ſe retira dans la principauté de *Ponganour*, où, quelques mois après, une mort chrétienne le mit en poſſeſſion,

comme il eſt à croire, de la récompenſe que méritoient ſes ſouffrances & la fermeté de ſa foi.

Après cette perte, Conſtance, femme du Néophyte, eut à ſoutenir de nouvelles épreuves. La ville de *Ponganour* fut détruite par les Mores; ainſi obligée de conduire ſes enfans d'exil en exil, elle tomba dans une affreuſe miſere. Il n'eut tenu qu'à elle de la prévenir, ou d'y remédier, en ſe réuniſſant à ſes parens; mais elle eut riſqué ſa foi, pour laquelle elle avoit mieux aimé tout perdre. Contente de ſa pauvreté & de ſon indigence, pourvu qu'elle conſervât ce précieux tréſor, elle exhortoit ſans ceſſe ſes enfans à la perſévérance, & mourut enfin dans ſon exil, après leur avoir fait promettre de ne jamais s'écarter de la voie qui avoit conduit leur pere au ciel, & qui devoit bientôt l'y conduire elle-même.

Le beau-frere de Léon avoit reçu avec lui le baptême. Un aſthme habituel ne lui permettant plus de vaquer aux affaires temporelles, il ſe tenoit près de l'Egliſe, où il aſſiſtoit tous les jours au ſaint ſacrifice de la Meſſe. Après avoir paſſé une année dans tous les exercices de la piété chrétienne, une mort de

prédeſtiné couronna ſa ferveur. Sa maladie s'étant beaucoup augmentée, il lui fallut retourner au village de *Candavaram*, où étoit ſon domicile. Quoiqu'il fût le ſeul Chrétien, tant de ſa maiſon que de ſon village, il fit peindre des croix ſur les murs de ſa chambre, afin que de quelque côté qu'il jettât les yeux, il ſe rappellât les douleurs de la paſſion de Notre-Seigneur. C'eſt dans les plus ſaintes diſpoſitions qu'il reçut les derniers Sacremens. Le Catéchiſte ne pouvant pas toujours être auprès de lui, il avoit chargé ceux de ſa maiſon de lui dire de temps en temps: Souvenez-vous de Jeſus-Chriſt; & lorſqu'il eut perdu connoiſſance, ces ſeules paroles ſuffiſoient pour rappeller ſa raiſon.

Bien des gens ont peine à croire en Europe les maléfices, les ſortiléges, les poſſeſſions, & tout ce qui eſt du reſſort de la magie: une année paſſée au milieu de ces Nations idolâtres, les auroit bientôt perſuadés. Il y a des vérités qui ne ſont pas moins à la portée du peuple que des ſçavans, & il eſt encore plus difficile de croire, que des événemens capables de réduire les plus grands ennemis de la foi, ſoient dans ceux qui les

éprouvent de pure imagination, ou foibleſſe d'eſprit.

Dans une caſte, où il n'y avoit jamais eu de Chrétiens, & où les femmes ſe diſtinguent par leur retenue & leur modeſtie, une d'entre elles a été appellée à la foi avec des circonſtances qui méritent d'être rapportées. Avant que d'ouvrir les yeux à la lumiere, elle ſe vit engagée dans une conjoncture délicate, où il lui fallut défendre ſon honneur contre les ſollicitations d'un de ſes parens. Celui-ci pour ſe venger de ſes mépris, eut recours, ainſi qu'elle l'aſſure, à la magie & aux maléfices. En effet, elle tomba dans une de ces maladies dont la longueur & les ſymptômes font conclure conſtamment aux Médecins Indiens qu'elle n'eſt pas naturelle, & que le ſeul remede qu'on y puiſſe apporter, eſt de recourir à ceux qui ont le ſecret de détruire ces ſortes d'opérations magiques. Elle fit donc appeller un Brame; car vous ſçavez, mon Révérend Pere, que les Brames ne ſont pas moins les dépoſitaires & les interprêtes de la Magie que de la Loi. L'*Adarvanam*, qui eſt le quatrieme *Vedam*, enſeigne le ſecret de mettre en œuvre la magie & de la diſſiper, ce qui s'appelle le ſacrifice de mort,

le ſacrifice homicide. Il y a quelques années qu'il en coûta la vie à un Brame, pour avoir employé ce ſacrifice contre une perſonne de grande autorité. Il avoit manqué apparemment à quelqu'une des paroles & des cérémonies preſcrites; car alors le démon en fait, dit-on, porter la peine au Sacrificateur. On parle encore ici de ce qui arriva il y a vingt-cinq ans, lorſque *Ballapouram* fut aſſiégée par l'armée de *Maiſſour*. Un Brame crut rompre par la vertu magique l'entrepriſe de l'ennemi, & rendre ſa patrie victorieuſe. Il ſe retira durant le ſiége à *Gouribonda*, ville voiſine, & dans le temps qu'il pratiquoit les cérémonies ordonnées par l'*Adarvanam*, le démon le ſaiſit & le tua ſur l'heure. Ceux qui l'avoient aidé dans le ſacrifice eurent le même ſort. Je parlois de ce fait, comme par maniere de doute, à un Brame qui a ſes biens à *Gouribonda*, il me nomma auſſitôt le Sacrificateur, & me raconta les autres circonſtances de cet événement.

Pardonnez-moi cette digreſſion, mon Révérend Pere, je reviens à notre malade. Le Brame qu'elle avoit appellé, après ſes invocations ordinaires, apperçut une fente en forme de ziczac ſur la muraille. Auſſi-tôt, comme s'il

eût été saisi d'une espece d'enthousiasme, « j'ai découvert, dit-il, la cause » des maux que vous souffrez. *Chaohoudou*, le dieu des serpens, s'est logé » dans ce mur pour vous visiter : ne » vous étonnez pas s'il trouble votre » repos, quels honneurs lui avez-vous » rendu? Dressez au pied du mur un » petit autel, & brûlez-y tous les jours » de l'encens ». Elle le fit ; mais au lieu d'un démon qui l'agitoit, elle se vit tourmentée d'une légion entiere. Elle eut recours encore une fois aux formules magiques, & fit appeller un autre enchanteur, qui ne réussit pas mieux que le premier. Le démon présentoit toutes les nuits à son imagination troublée les plus effrayantes scenes, dont le tourment la desséchoit, & l'épuisoit à un point qu'elle ne pouvoit plus se soutenir. Il y avoit six mois qu'elle languissoit, lorsqu'elle s'adressa au Missionnaire. On n'eut pas de peine à lui persuader d'embrasser la Foi Chrétienne, & dès le jour même elle se fit instruire. Ce qui persuade que c'étoit une véritable possession, c'est que de temps en temps son visage changeoit prodigieusement de couleur, & que d'autre fois elle avoit les plus violens saisissemens,

qui ſuſpendoient toute fonction de ſes ſens, ſans cependant lui ôter la connoiſſance. C'eſt dans ces ſymptômes, où l'on craignoit pour ſa vie, que le Miſſionnaire l'ayant fait tranſporter à l'égliſe, lui adminiſtra le ſaint Baptême. Quoiqu'elle fût aſſiſe, elle eut beſoin d'être ſoutenue par trois perſonnes, juſqu'aux paroles de l'exorciſme que ſes yeux s'éclaircirent, & que ſes forces revinrent. Elle s'aida elle-même pour le reſte de la cérémonie; & lorſque le Miſſionnaire ſortit de l'Egliſe, elle s'avança pour lui dire qu'elle ſe portoit fort bien. La ſuite confirma la vérité de ſa guériſon. Anne (c'eſt le nom qui lui fût donné) ſe montra à tous ceux qui avoient été témoins de ſes ſouffrances, & ne reſſentit plus la moindre atteinte de ſon mal. Son mari & ſa fille en furent ſi frappés, qu'ils embraſſerent la Foi.

Parmi les Dieux du pays, il y en a un d'une eſpece ſinguliere, qui tortille au ſommet de la tête quatre ou cinq flocons de cheveux en maniere de corde, & ſe fait adorer ſous le nom de *Gourounadoudou*. La crainte de l'irriter lui fait rendre les mêmes honneurs qu'aux autres Dieux. Un jeune homme, d'une

caſte diſtinguée dans cet Etat, parce que c'eſt celle du Prince de *Ballapouram*, ſe mit au-deſſus de cette crainte, & ſe fit couper deux ou trois fois ces flocons de cheveux, ſans pourtant pouvoir les empêcher de ſe treſſer de nouveau. Le démon voulut ſans doute punir le jeune homme du mépris qu'il avoit marqué. Il tomba dans une foibleſſe extrême, & ſon eſprit baiſſoit conſidérablement chaque jour; mais il n'eut pas plutôt demandé & reçu le baptême, qu'il recouvra les forces du corps & toute la vigueur de ſon eſprit, & ſes cheveux qu'on coupa de nouveau en préſence du Miſſionnaire, ont toujours cru dans leur ordre naturel. Cet événement, joint à la conduite chrétienne & édifiante que le Néophyte a tenu depuis ce temps-là, a fait une grande impreſſion dans tout ſon village.

Un autre Gentil qui eſt au ſervice du Prince, & dont la caſte n'a jamais donné de Chrétiens, amena ſa femme à l'égliſe: il attribuoit au démon une maladie qui la tourmentoit depuis pluſieurs années. Elle étoit ſujette à des mouvemens convulſifs de tout le corps, avec d'affreuſes contorſions de bras, où il n'y avoit rien de naturel. L'eau bénite que lui

jetta le Miſſionnaire, l'eut à peine touchée, qu'elle tomba dans une convulſion des plus violentes. Mais ce fut la derniere qu'elle éprouva, & elle recouvra en peu de temps la ſanté qu'elle avoit perdue depuis ſix ans. Elle, ſon mari & deux enfans adoptifs demanderent & reçurent le baptême.

Depuis environ deux ans, pluſieurs *Linganiſtes* ont renoncé à leur infame idole, & ont embraſſé la Foi. C'eſt de toutes les caſtes, celle qui eſt la plus éloignée de la Religion Chrétienne, par la difficulté qu'il y a de quitter une idole, qui eſt le ſigne caractériſtique de la caſte, & qu'on doit toujours porter ſur ſoi. Un Orfévre conſidéré dans cette caſte, parce qu'il avoit la ſurintendance des ouvrages du palais, étoit tombé dans une folie, jointe à de ſi violens accès de fureur, qu'on fut obligé de l'enchaîner. Sa femme, après avoir employé inutilement tous les remedes, que ſon amitié & ſon propre intérêt purent lui inſpirer, s'adreſſa à l'égliſe du vrai Dieu. Elle ſe fit inſtruire avec ſa fille des vérités de la Foi, elles jetterent l'une & l'autre le *Lingan*, & le temps d'épreuves étant expiré, elles furent admiſes au baptême.

Pour ce qui eſt du mari, ſes accès devinrent beaucoup moins fréquens & moins violens, il ſe trouva tranquille pendant d'aſſez longs intervalles, pour qu'on pût l'inſtruire; il écoutoit volontiers la lecture qu'on lui faiſoit des livres qui traitent de la Religion; il recevoit, avec les civilités ordinaires, le Miſſionnaire, & ceux qui venoient le viſiter de ſa part. Enfin, ſa folie dégénéra en enfance. Mais Dieu lui avoit donné autant de temps & de liberté d'eſprit qu'il en fallo[illegible]our connoître la vérité, & ſe mettre en état de recevoir le baptême: grace plus utile pour lui que la ſanté, & même d'autant plus précieuſe, qu'il riſquoit moins de la perdre.

Cependant les nouvelles Chrétiennes furent bientôt expoſées à la tentation, elles eurent à eſſuyer les plus durs reproches du *Gourou* Linganiſte, & à ſoutenir tous les efforts qu'il fit pour les ébranler, & les engager à reprendre le *Lingan*. Mais la fermeté de ces ferventes Néophytes le déconcerta, & le réduiſit enfin au ſilence. Elles auroient eu plus de difficulté à vaincre une pareille tentation, ſi elles euſſent paru tant ſoit peu foibles dans la Foi, au lieu que par

cette profeſſion publique qu'elles en ont faite avec tant de courage, elles ſe ſont procuré une paix profonde, que le *Gourou* n'oſera plus troubler.

Je pourrois vous rapporter, mon Révérend Pere, un grand nombre d'exemples ſemblables de la fermeté de nos Néophytes, mais les bornes d'une lettre ne me le permettent pas. Voici néanmoins un trait que je ne puis omettre. Une femme mariée à *Ballapouram* pratiquoit depuis pluſieurs années la loi Chrétienne au milieu de la Gentilité : elle s'en étoit fait inſtruire par les nouveaux Fideles, avec qui elle avoit eu de fréquentes converſations, & elle avoit trouvé le ſecret, ſans déplaire à ſon mari, de ne participer ni au culte qu'on rendoit dans ſa famille aux faux Dieux, ni aux idolâtries. Cependant elle tenoit ſa converſion ſecrette, & différoit à recevoir le baptême, juſqu'à ce qu'elle eût marié ſon fils aîné. Les difficultés que font toujours naître des parens Infideles, l'obligeoit de garder avec eux certains ménagemens. Mais ſon habileté & ſon zèle lui firent abréger ce terme. Dieu lui inſpira de travailler à la converſion de quelques-uns de ſes parens : elle ſe donna tant de

mouvemens pour y réuſſir, que le Miſſionnaire la propoſoit ſouvent pour modèle à ſes Catéchiſtes. Après avoir fait adminiſtrer le baptême à quatre d'entre eux, elle ſe crut ſuffiſamment appuyée, & le reçut à ſon tour à l'inſçu de ſon mari, & avec un de ſes enfans, auquel elle procura la même grace. On lui donna le nom de Marguerite.

Peu après qu'elle eut été baptiſée, un de ſes freres étant tombé dangereuſement malade, elle ſçut, nonobſtant la défiance & les précautions de ſes parens Idolâtres, introduire pluſieurs fois dans ſa maiſon un Catéchiſte, qui, après l'avoir diſpoſé au baptême, le lui adminiſtra avant ſa mort. Son mari en fut inſtruit, & il ſe douta qu'elle avoit embraſſé la Religion Chrétienne. Dans la crainte que cette démarche de ſa femme, ſi elle étoit véritable, ne lui attirât diverſes contradictions de la part de ſes parens Idolâtres, il voulut s'en aſſurer; & pour cela, auſſi-tôt après les obſéques de leur frere, il lui ordonna de l'accompagner à la ſuite des Gentils chez un Prêtre des idoles. Celui-ci leur diſtribua des fleurs offertes au démon: Marguerite, à qui il en préſenta comme aux autres, les refuſa conſtamment. Son

mari qui l'obſervoit, diſſimula ſon mécontentement juſqu'à ce qu'il fût de retour chez lui. A peine y fut-il arrivé, qu'après de vifs reproches ſur l'affront qu'elle lui avoit fait en pleine aſſemblée, il lui déclara qu'il ne pouvoit y avoir dans ſa maiſon un Dieu pour ſa femme & un autre Dieu pour lui. « Il eſt » aiſé de nous mettre d'accord, répon» dit Marguerite, allez-vous-en à l'égliſe » des Chrétiens comme moi, & nous » n'aurons plus qu'un même Dieu, qui » eſt le ſeul véritable. Tu veux encore » me ſéduire, repliqua le mari, mais il » n'en ſera pas ainſi; car il faut abſo» lument que tu quittes une voie que » le monde réprouve, & qui ne me » convient pas. C'eſt à quoi je ne con» ſentirai jamais, répondit Marguerite ». A ces paroles, le mari tranſporté de fureur, tire ſon ſabre & la menace de lui trancher la tête. Marguerite, ſe mettant à genoux, lui dit qu'il étoit le maître, & qu'il pouvoit frapper. Deux Chrétiens du voiſinage ayant accouru au bruit, ſe mirent en devoir de l'arrêter. « Hé! de quoi vous embarraſſez» vous, leur dit Marguerite, que ne » le laiſſez-vous faire? » Le mari ne paſſa pas outre, & il lui eût été difficile de

ne pas se laisser fléchir à tant de douceur & de modération; il eut même honte de son emportement; & prenant un ton radouci, « quelque chose que » j'aie pu faire, lui dit-il, en as-tu été » tant soit peu ébranlée? Comment » veux-tu que nous vivions ensemble? » tu peux te retirer à l'église des Chré- » tiens que tu as indignement préférée à » ta famille. Quand vous m'avez reçu » chez-vous, répondit Marguerite, vous » avez assemblé les parens; qu'ils soient » témoins de notre séparation, comme » ils l'ont été de notre alliance; dé- » clarez-moi Chrétienne en leur pré- » sence, & que ce soit à ce titre que » vous me renvoyiez, alors j'irai me » loger auprès de l'église : jusques-là, » je regarde vos discours, comme tant » d'autres que vous ont fait tenir cer- » taines querelles domestiques, que je » suis accoutumée à vous pardonner ».

C'est Marguerite elle-même qui a fait le récit de tout cet entretien au Missionnaire. Par cette épreuve, soutenue avec tant de fermeté, elle a acquis le droit de ne plus garder de ménagemens, & de faire une profession ouverte de sa foi, qu'elle avoit tenue renfermée pendant quelque-temps dans

ſon cœur. Vous ſçavez, mon Révérend Pere, que dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, ſouvent la ſeule préſence des Chrétiens rendoit muets les oracles; c'eſt ce qui eſt arrivé à notre Néophyte: un jour qu'on conſultoit les interprêtes du démon, qui ſont les oracles des Indiens, elle étoit aſſiſe à un coin de la chambre: l'interprête ne la connoiſſoit pas, encore moins ſçavoit-il qu'elle fût Chrétienne: cet Interprête, ou plutôt le Démon par ſa bouche, dit qu'il ne pouvoit pas s'expliquer tant qu'elle ſeroit préſente, & ordonna qu'on la fît retirer.

Il arrive dans l'Inde, ce qui arrivoit aux premiers temps de l'Egliſe naiſſante, que l'Eſprit de Dieu ſe communique plus volontiers aux pauvres qu'aux riches du ſiecle. Les Armées de Marattes qui parcourent tous les ans cette partie de l'Inde, pour lever le tribut, ont parmi eux une chrétienté nombreuſe & édifiante, qui donne lieu à beaucoup de converſions & de baptêmes. Il y a dans chaque armée un nombre conſidérable de familles Chrétiennes. Ces bons Néophytes ſe ſont choiſi un Chef qui leur tient lieu de Catéchiſte. Tous les Dimanches ils ornent une vaſte tente en

forme d'Egliſe : les Chrétiens s'y aſſemblent pour réciter les inſtructions & faire leurs prieres, & ils s'en acquittent avec tant d'aſſiduité & de zele, que le Miſſionnaire a été obligé de modérer les pénitences qu'ils impoſoient à ceux qui manquoient une ſeule fois de s'y trouver.

Un Officier Maratte ayant été délivré du démon par un reliquaire, qu'un Chrétien lui avoit fait mettre au col, a conſervé depuis tant de vénération pour cette égliſe ambulante, qu'aux fêtes conſidérables il fait des offrandes d'encens, & d'huile pour le luminaire ; & comme les Loix du Pays ne lui permettent pas d'entrer dans les tentes du peuple d'un rang ſi inférieur, il ſe tient à quelque diſtance vis-à-vis la tente, juſqu'à ce que les prieres ſoient finies.

Après vous avoir rapporté quelques traits édifians de nos Néophytes, que j'ai choiſi entre pluſieurs autres ſemblables, je dois vous entretenir des nouvelles Egliſes que nous élevons dans ces terres idolâtres. Il y a ſept ou huit ans que nous en avons bâti une aſſez belle à *Vencatiguiry*, Capitale de la Principauté de ce nom. Quand il fallut en obtenir le terrein, le Pere Gargam qui avoit

avoit entrepris ce ſaint édifice, trouva matiere à exercer ſa patience. Je ne vous dirai point ce qu'il eut à eſſuyer de délais, de variations, de froideurs, & de rebuts du côté du Palais. Il vint à bout de tout par ſa douceur & par ſa perſévérance.

Un jour que le Prince ſortit pour la promenade, le Pere l'attendit à ſon retour, & lui préſenta ſa ſupplique. Il fut reçu fort froidement à l'ordinaire; mais le Miſſionnaire, qui avoit pris le parti de ne pas le quitter, qu'il n'en eût reçu une réponſe poſitive, marcha toujours à ſes côtés. Enfin, après avoir paſſé beaucoup de temps à viſiter ſes écuries, il entra enfin dans la ſalle d'audience, où il fit aſſeoir honorablement le Miſſionnaire, & lui fit faire diverſes queſtions par un Brame. Il eſt à croire que ſes réponſes ſatisfirent le Prince, car la conceſſion du terrein fut le fruit de cette converſation, & des Officiers furent envoyés à l'heure même, pour marquer l'emplacement de l'Egliſe.

A peine eut-on commencé l'édifice, que le Prince rendit viſite au Miſſionnaire. Il n'avoit encore pour logement qu'une miſérable cabane faite de feuillages. » Je ſuis confus, dit-il au Prince,

» de vous recevoir dans un lieu si peu » convenable. S'il est convenable pour » vous, répondit poliment le Prince, » il l'est aussi pour moi ». Il demanda ensuite ce que représentoit une image qu'il apperçut; quand on lui eut dit que c'étoit l'image de la Sainte Vierge, il s'inclina aussitôt, & lui donna des marques d'une profonde vénération.

Dès ce jour-là même, il prit de l'affection pour le Missionnaire, & pour la nouvelle Eglise qui étoit son ouvrage. Il venoit deux ou trois fois chaque mois, & quelque fois plus souvent, visiter le Pere; il prenoit plaisir à lui entendre parler de la Religion, pour laquelle il paroissoit plein d'estime & de respect. On avoit tout à espérer de la pénétration de son esprit, & de la droiture de son cœur. Mais ce furent ces qualités-là mêmes qui abrégerent ses jours; car quelque-temps après il fut empoisonné par des Brames, dont il éclairoit de trop près la conduite. On ignore dans quels sentimens il mourut; il en avoit assez appris pour fixer sa croyance, & tourner son cœur vers celui dont il venoit d'admettre la Loi sainte dans ses terres. Ce Prince dont on connoissoit les lumieres & l'expérience, gouver-

noît abſolument ce petit Etat, quoique ſon frere en fût alors, comme il l'eſt encore maintenant, le véritable Seigneur.

Pendant trois ou quatre ans, cette nouvelle Chrétienté devint floriſſante ſous la protection de l'un & l'autre Prince, & elle s'augmentoit de jour en jour par les bénédictions que Dieu répandoit ſur la prédication Evangélique. Mais les nouveaux établiſſemens ne ſont pas long-temps tranquilles, & le démon ſuſcite toujours quelque orage. Il profita d'un temps de guerre pour ruiner notre Egliſe. Les Mores ayant formé le Siége de *Vencatiguiry*, le Prince qui ſe vit attaqué du côté où eſt l'Egliſe, envoya un détachement pour en abattre le mur d'enceinte. *Gopala Naioudou*, beau-frere du Prince, & *Rangapa Naioudou*, frere du Prince Cangondy, que des diviſions de famille avoient obligé de ſe retirer à *Vencatiguiry*, voulurent être de ce détachement, afin de ſatisfaire la haine ſecrette qu'ils portoient au Chriſtianiſme. Ils allerent bien au-delà des ordres du Prince; car ils abattirent les toîts de l'Egliſe & de la maiſon, renverſerent une partie des

murs, pillerent ce qui étoit à leur bienséance, & brûlerent tout le reſte.

Dieu vengea bientôt les intérêts de ſon Egliſe ainſi profanée & détruite. Il commença par le Prince : ſa Ville fut pareillement détruite, & il ne put conſerver ſa citadelle, qu'en payant un tribut exceſſif. Les deux chefs qui l'avoient ſaccagée, & tous ceux qui avoient contribué à ſa ruine, furent punis d'une maniere encore plus éclatante, ainſi que je le dirai bientôt.

Quand l'armée des Mores ſe fut retirée, nous ſollicitâmes ſouvent, & toujours inutilement, le rétabliſſement de notre Egliſe : enfin on nous propoſa un autre terrein au voiſinage de la Citadelle. Cet emplacement nous mettoit à couvert des inconvéniens de la guerre, mais il nous expoſoit trop à la vue des remparts, & rendoit inutiles les premieres dépenſes que nous avions faites ; d'ailleurs, au travers de toutes les difficultés qu'on nous faiſoit, nous apperçûmes des vues intéreſſées, qui nous empêcherent de l'accepter. Il fallut donc attendre un temps plus favorable. Au bout de deux ans, le Miſſionnaire ayant fait préſenter au Prince un type d'éclipſe, on lui accorda la permiſſion de

bâtir ſon Egliſe dans le premier emplacement où elle étoit avant ſa deſtruction.

Peu de jours après que le Prince eut accordé ce même emplacement, il vint rendre viſite au Miſſionnaire dans ſon Egliſe, toute ruinée qu'elle étoit. Il avoit à ſa ſuite un grand nombre d'Officiers & de Brames: ceux-là ne ſont d'ordinaire que de ſimples auditeurs, au lieu que ceux-ci, par les queſtions qu'ils font, ou par leurs réponſes aux queſtions qu'on leur fait, donnent plus de lieu à la diſpute, & plus de facilité à l'inſtruction.

Depuis que leur *Vedam*, qui contient leurs livres ſacrés, eſt entre nos mains, nous en avons extrait des textes propres à les convaincre des vérités fondamentales qui ruinent l'idolâtrie; car l'unité de Dieu, les caracteres du vrai Dieu, le ſalut & la réprobation, ſont dans le *Vedam*; mais les vérités qui ſe trouvent dans ce livre, n'y ſont répandues que comme des paillettes d'or ſur des monceaux de ſable, car du reſte on y trouve le principe de toutes les ſectes Indiennes, & peut-être le détail de toutes les erreurs qui ſont leur corps de doctrine.

La méthode que nous obſervons en diſputant avec les Brames, eſt de les faire convenir d'abord de certains prin-

cipes que le raiſonnement a répandu dans leur Philoſophie ; & par les conſéquences que nous en tirons, nous leur démontrons ſans peine la fauſſeté des opinions qu'ils reçoivent communément. Ils ne peuvent, ſur-tout dans une diſpute publique, ſe refuſer à des raiſons puiſées dans leurs ſciences mêmes, & beaucoup moins à la démonſtration qui s'enſuit, lorſqu'on leur prouve par les textes mêmes du *Vedam*, que les erreurs qu'ils viennent de rejetter font partie de leur Loi.

Une autre voie des controverſes, eſt d'établir la vérité & l'unité de Dieu, par les définitions ou propoſitions tirées du *Vedam*. Comme ce livre eſt parmi eux de la plus grande autorité, ils ne manquent pas de les admettre ; après quoi la pluralité des dieux ne coûte rien à réfuter. Que s'ils répliquent que cette pluralité, ce qui eſt vrai, ſe trouve dans le *Vedam*, on en conclut la contradiction manifeſte de leur Loi, qui ne s'accorde pas avec elle-même.

Ce Prince nous écoutoit volontiers, & ne ſe laſſoit point de nous faire des queſtions intéreſſantes ſur la Religion. Il nous eut donné lieu d'eſpérer ſa converſion, ſi les Princes de l'Inde n'étoient,

par bien des raiſons, trop éloignés du Royaume de Dieu, pour ſe rendre ſitôt à la vérité. Il eſt toujours & utile pour eux de la leur annoncer, & glorieux à l'Evangile de triompher de l'idolâtrie devant ſes plus zélés défenſeurs & ſes plus fermes appuis.

Le Miſſionnaire ne ſongea plus qu'à réparer ſon Egliſe & ſon logement, mais la difficulté étoit de trouver du bois pour en fabriquer les toîts, car le pays n'en fournit pas. Il envoya un Brame & deux Catéchiſtes au Prince du *Drougam*, dont *Vencatiguiry* eſt un démembrement, pour lui demander la permiſſion d'en couper dans ſes forêts. Ce Prince, qui, pour le diſtinguer des cadets, dont *Vencatiguiry* fait la portion héréditaire, eſt appellé le Grand Prince, reçut avec bonté les envoyés du Miſſionnaire, & leur accorda la permiſſion qu'ils demandoient. Il s'informa enſuite en détail de la doctrine Chrétienne; c'eſt la premiere fois que la Loi de Dieu a été annoncée à cette Cour, où l'on continue de nous témoigner de l'affection. Depuis ce temps-là ce Prince a voulu être inſtruit par le Catéchiſte de pluſieurs uſages des Chrétiens, & a fait prier le Miſſionnaire de venir donner ſa bénédiction à ſon palais

& à sa famille ; c'est dans ces termes qu'il l'invita à le venir voir.

Je viens maintenant aux deux principaux instrumens, dont le démon s'étoit servi pour la destruction de notre Eglise. Leur crime ne fut pas long-temps impuni. Il paroît que Dieu livra *Gopala Naioudou* à un sens réprouvé : il s'aveugla jusqu'au point de conspirer contre son Prince, & il fit faire sécrettement des fers pour l'enchaîner, aussi-tôt qu'il l'auroit en sa puissance. Il croyoit déja toucher au moment où il seroit maître de sa personne & de son Etat ; car ayant rencontré un Catéchiste, il lui parla en des termes menaçans, comme étant sur le point de lui faire sentir tout le poids de son autorité. Le Prince informé de ses menées secrettes, le fit arrêter, & il fut chargé des mêmes fers qu'il avoit fait fabriquer. Il trouva le moyen de s'évader, & d'échapper au supplice, mais toute sa famille fut empriſonnée, & ses biens confisqués. Ses confidens eurent part au châtiment ; un de leurs chefs, qui avoit suivi le fugitif, fut massacré par lui-même ; les autres furent condamnés à une grosse amende, & après l'avoir payée ils s'exilerent d'eux-mêmes.

Rangapa Naioudou, frere du Prince

de Cangondi, avoit déja éprouvé un ſort plus funeſte. La haine qu'il portoit au Chriſtianiſme étoit héréditaire dans ſa famille; il en donna encore des marques peu de jours avant ſon malheur. Ayant fait venir un pauvre Chrétien aveugle, il le preſſa de renoncer à la Religion Chrétienne, dont il parla dans les termes les plus mépriſans, & en vomiſſant d'affreux blaſphêmes contre le vrai Dieu. L'aveugle répondit qu'il n'y avoit de vraie Religion que celle qu'il avoit embraſſée, ni de véritable Dieu que le Dieu des Chrétiens; que leurs *Gouroux* en étoient les Ambaſſadeurs; que pour lui, il avoit trouvé le chemin du Ciel, & qu'il ne l'abandonneroit jamais. Ce Seigneur irrité d'avoir eu ſi peu de pouvoir ſur l'eſprit d'un pauvre mendiant, & ne croyant pas qu'il fût de la bienſéance de le maltraiter, ſe fit un jeu encore moins décent du triſte état de ſon aveuglement; au lieu de le laiſſer retourner dans la ville, par le chemin qu'il avoit coutume de tenir, & où il ſe conduiſoit par habitude; il lui indiqua un faux chemin, qui l'engagea parmi les chevaux du Palais, & il ſe fit un divertiſſement barbare de l'embarras où ſe trouva ce malheureux.

Peu de jours après il alla voir un de ſes parens à *Cadapa Nattam*, citadelle des Mores, limitrophe de *Vencatiguiry*. C'eſt-là que Dieu le conduiſoit pour l'envelopper dans le maſſacre que je vais rapporter. Le Prince de *Ponganour* étoit toujours en guerre avec ſes voiſins; après avoir pillé pluſieurs bourgades, & ſurpris une citadelle du *Nabab de Colalam*, il tomba ſur *Cadapa Nattam*, qui dépend du *Nabab Darcatte* le plus puiſſant de ces quartiers de l'Inde. Il vouloit tirer vengeance d'un Maratte qui étoit au ſervice du Prince ſon pere, & qui, après avoir livré aux Mores la principale fortereſſe de ſon Etat, s'étoit retiré dans cette citadelle.

Les troupes de *Ponganour* furent d'abord repouſſées avec perte, mais elles revinrent à la charge avec tant de furie, qu'elles prirent la ville cette nuit-là même, & le lendemain la citadelle. Les priſonniers de conſéquence, parmi leſquels ſe trouva *Rangapa Naioudou*, furent conduits à *Gondougallou*, place frontiere, où le Prince étoit reſté. Le Maratte, qui s'attendoit à la mort, avança avec une contenance fiere, & répondit en des termes arrogans. Le Prince, après l'avoir fait décapiter, fit le tour du ca-

davre en lui inſultant, & en le foulant aux pieds.

On fit avancer enſuite *Rangapa Naioudou :* « Quel ſujet vous ai-je donné de » vous plaindre de moi, lui dit le Prince »? Et en effet, ils n'avoient jamais eu de guerre enſemble, & ſi Dieu ne l'avoit pas déja condamné, on ne voit pas pourquoi il fut exclu de la grace qu'un Brame ſçut obtenir. Le Gouverneur de *Cadapa Nattam* avoit été bleſſé dans l'action, il fut amené à ſon tour avec ſon fils qui n'avoit que dix ans. Il conjura le Prince de ſe contenter de la mort du pere, & d'épargner le fils, qui étoit dans un âge ſi tendre. Le Prince fut inexorable, & le fils fut maſſacré aux yeux de ſon pere. Enfin, trente-ſept perſonnes, diſtinguées par leur naiſſance ou par leurs emplois, périrent de la ſorte : on voulut que le Gouverneur fût témoin de cette tragique ſcène, & il ne fut décapité que le dernier.

Le Prince fit apporter toutes ces têtes, ſur leſquelles, en ſe mocquant, il jetta des fleurs comme par maniere de ſacrifice. Le lendemain il les fit tranſporter à ſa capitale, où il s'en fit un triomphe barbare, ayant fait attacher deux de ces têtes aux défenſes de l'éléphant ſur

lequel il faiſoit ſon entrée, tandis que ceux qui le précédoient, par un jeu également cruel, jettoient les autres têtes en l'air, & les recevoient dans leurs mains. Ces têtes furent expoſées tout le jour devant la ſalle des gardes, & on les ſuſpendit le lendemain près de la ville entre deux colonnes.

Il en coûta cher au Prince pour s'être ainſi livré aux mouvemens de ſa colere. L'armée des Mores, promptement raſſemblée, & les Princes tributaires réunis, ayant formé un corps d'armée conſidérable, entrerent dans le pays de *Ponganour*. Le Prince perdit courage. Au déſeſpoir de ne trouver de ſalut que dans la fuite, avant que de partir, il fit tenailler celui dont les conſeils l'avoient précipité dans ce malheur, & il gagna ſa principale fortereſſe dans les montagnes; mais ne s'y croyant pas encore en ſûreté, il ſe rendit à *Cadapa*, comptant mal-à-propos ſur la protection du Nabab, dont il étoit tributaire. Celui-ci, qui étoit d'intelligence avec le Nabab offenſé, l'amuſa pendant quelque temps, & le mit enſuite aux fers, où il eſt encore.

Cependant la ville de *Ponganour* fut priſe après quelques jours de réſiſtance.

Le Palais du Prince fut détruit, la ville brûlée, & les murs renverſés. Nous eûmes part à la déſolation commune, & notre Egliſe ne fut pas épargnée. Les Mores, après avoir mis la Principauté ſur la tête d'un enfant du Prince, & avoir établi le Brame *Sommappa* pour général de l'Etat, donnerent la paix à tout le pays, & ſe retirerent.

Le Miſſionnaire n'ayant pu, durant ces troubles, viſiter la Chrétienté de *Ponganour*, profita des premiers momens de calme pour s'y rendre. Il choiſit la maiſon d'un Chrétien la plus propre à ſervir d'Egliſe, & il fit propoſer une entrevue au Brame adminiſtrateur. Celui-ci fit l'honneur au Miſſionnaire de venir le trouver avec une ſuite de cinquante perſonnes. On s'entretint d'abord de ſciences, & enſuite de Religion. On convint aſſez de l'unité de Dieu, & *Sommappa* ajouta ce que diſent communément les Brames, *Kechavova*, *Chivova*. C'eſt *Kechavoudou* ou *Chivoudou*. Le premier eſt un nom de *Vichnou*, le ſecond de *Roudroudou*. « En voilà deux, reprit » le Pere; depuis tant de temps que » vos Docteurs diſputent ou liſent des » livres, n'ont-ils pu décider encore » lequel des deux eſt le vrai Dieu? Si

» la choſe vous eſt ſi obſcure, ne pou-
» vez-vous pas dire : j'ignore *Vichnou*,
» & je ne ſçai quel eſt *Chivoudou*, mais
» je reconnois un Dieu créateur. Quand
» on eſt né dans une ſecte, la préven-
» tion aveugle ſi fort, qu'on n'examine
» pas même les termes ; car ce *Kecha-*
» *voudou*, que vous avez nommé le pre-
» mier, ſignifie le *Chevelu*, & rien de
» plus. Eſt-il bien vrai, demanda le
» Brame, que le ſens de ce terme ſoit
» celui que vous dites ? Oui, répliqua
» le Pere, je l'ai lu dans vos livres les
» plus autoriſés : *Kechaha*, cheveux ;
» *Kechikan*, chevelure ; *Kechavoudou*,
» le chevelu. Si vous lui donnez des
» cheveux vous lui ôtez la nature
» divine, qui eſt pur eſprit, comme
» vous en convenez vous-même par
» les termes de *Niranjana*, *Niracara*,
» *Akaiaga*, &c., c'eſt-à-dire, qui eſt
» ſans membres, ſans figure, ſans corps ».
A la fin de cet entretien, le Pere de-
manda un terrein dans l'enceinte de la
ville, pour y bâtir une maiſon, & le
Brame le lui accorda.

Cette maiſon fut bientôt conſtruite ;
& ne tarda pas à enfanter de nouveaux
Chrétiens. Il y a parmi ces Néophytes
une famille, dont l'aîné, toujours atta-
ché à ſes Idoles, eſt Capitaine. Le reſte

de la famille, qui habite une maiſon ſéparée, a connu & embraſſé la vérité. Ils n'eurent pas plutôt reçu le baptême, que leur foi fut éprouvée. *Bali Naioudou*, leur aîné, dont ils dépendent par les loix du ſang & du ſervice, fit un repas à l'honneur de ſes ancêtres, lequel, parmi les Gentils, eſt toujours précédé de cérémonies ſuperſtitieuſes, & y invita ſes freres. L'un lui fit réponſe que ſa Religion ne lui permettoit pas de participer aux cérémonies des Gentils; un autre lui déclara que ſi l'on s'abſtenoit de telle & telle cérémonie, il s'y trouveroit, ſinon qu'il étoit inutile de lui en parler. Tous refuſerent ainſi de s'y trouver.

Le plus jeune de cette famille ſe tira d'une épreuve encore plus délicate. Le Brame adminiſtrateur, ſuivi d'une partie des troupes, étant allé viſiter une des places de guerre, leur fit donner à dîner. Le jeune proſélyte s'apperçut que les mêts étoient dépoſés aux pieds de l'Idole. Comme on le preſſoit de s'aſſeoir, il répondit qu'il jeûnoit ce jour-là, & il jeûna en effet, car il ne fit qu'une collation, ce qui eſt le jeûne de l'inde. Lorſqu'il fut de retour à ſon poſte, le Capitaine ameuta contre lui quelques

ſoldats, ſur ce qu'il avoit quitté le culte des Dieux, pour embraſſer une Religion qui leur eſt entiérement oppoſée. L'un d'eux l'ayant menacé de l'épée. « En toute occaſion, répondit-il, je » ſçaurois bien me défendre, mais » une mort ſoufferte en témoignage de » ma foi, eſt trop précieuſe pour la re» fuſer ».

Quelques jours enſuite le Brame *Sommappa* honora le Miſſionnaire d'une ſeconde viſite; il étoit accompagné de douze Brames, & de près de cent perſonnes. Il fit tomber lui-même le diſcours ſur la Religion, & pendant une bonne heure que dura l'entretien, on traita pluſieurs matieres importantes, & toujours à l'avantage de la Loi Chrétienne. Un de leurs ſyſtêmes eſt que l'ame eſt univerſelle, & ils ſuppoſent qu'elle eſt la même dans tous les corps, ſelon cet axiome tiré de leur Théologie: *Charivam binnam paramatmamekam*, c'eſt-à-dire, que le corps eſt différent, & que l'ame eſt une. Ils expliquent, ſelon ce ſyſtême, la différence de l'homme d'eſprit & de l'idiot, du ſçavant & de l'ignorant, par la comparaiſon d'un bon & d'un mauvais miroir: l'objet, quoique toujours le même, eſt repréſenté

nettement dans l'un, & confuſément dans l'autre : la différence n'eſt point dans l'objet, elle eſt dans le miroir.

Cette propoſition ayant été miſe ſur le tapis : » ne tenez-vous pas, dit le Pere, » un Paradis & un Enfer, l'un qui eſt la » récompenſe des Juſtes, & l'autre qui » eſt la priſon des Pécheurs? Ils con- » vinrent de cet article. Voilà donc » deux hommes, reprit le Pere, un Juſte » & un Pécheur qui meurent en même- » temps ; le corps eſt réduit en cendres ; » comment l'ame, ſi elle eſt une dans » les deux, peut-elle en même temps » avoir le Paradis & l'Enfer pour ſon » partage? Seroit-ce que vous recon- » noiſſez après la mort une diviſion dans » l'ame univerſelle? Le Brame *Sommappa* répéta ce raiſonnement, pour en faire ſentir la force à l'aſſemblée ; il ne laiſſa pas de faire une inſtance : » Il y en a » qui tiennent, dit-il, qu'il n'y a pas » d'autre Enfer, ni d'autre Paradis, que » la douleur & la joie qu'on éprouve » dans le monde. Sans m'arrêter, répon- » dit le Miſſionnaire, à un ſentiment » qui ſappe le fondement de toute Re- » ligion, vous ne pouvez pas le tenir, » vous autres Brames, puiſque le con- » traire ſe trouve formellement dans le

» *Vedam*, où il eſt dit : ſi vous me par-
» donnez mes péchés, j'irai prendre
» poſſeſſion de la gloire : & ailleurs, en
» parlant de ceux qui ont tout aban-
» donné pour ſe conſacrer à Dieu, ceux-
» là, dit-il, vont au Paradis de *Brama*
» pour y jouir de l'immortalité. Vous
» ſuppoſez donc un lieu hors de ce
» monde, où les Juſtes reçoivent la ré-
» compenſe de la vertu ». Le Brame ne répliqua rien, & après quelques honnêtetés il ſe retira.

La nouvelle Chrétienté de *Boucca-pouram* s'eſt fort accrue depuis deux ans, & entr'autres elle s'eſt augmentée de la famille des *Reddis Tommavarou*, qui ſont en partie fondateurs de l'Egliſe de *Madiggoubba*. Il y a pluſieurs années que le Chef de cette famille étant violemment tourmenté du démon, fut entiérement guéri auſſi-tôt qu'il eut reçu le baptême, que le Pere le Gac lui adminiſtra; cependant il ne ſurvécut pas long-temps à cette grace. Quoiqu'une mort ſi prompte ſoit une épreuve dans l'Inde pour des Proſélytes, ils n'en furent pas moins attachés à la foi. Depuis ce temps-là, cette famille s'eſt augmentée juſqu'à près de deux cens perſonnes, & eſt devenue extrêmement

riche. On y conſerve encore l'uſage que nous inſpirons aux Chrétiens, ſçavoir, de ne conſentir au mariage de leurs filles, qu'à condition que leurs gendres ſe faſſent Chrétiens, comme auſſi de faire baptiſer les filles des Gentils, qui entrent dans leur maiſon. Leur fidélité à obſerver cet uſage, leur a attiré diverſes perſécutions qu'ils ont ſurmonté par leur fermeté.

Ces *Reddis*, dont je parle, demeuroient à *Alomourou*, qui eſt de la dépendance d'*Anantapouram*; on les déféra aux Marattes, comme étant puiſſamment riches. *Madou Raioudou*, Brame Maratte, qui étoit à la tête d'un camp volant, alla aſſiéger la ville; les *Reddis* qui en étoient les maîtres, comptant peu ſur le ſecours du Prince, dont le gouvernement étoit foible, prirent le parti de ſe défendre, & faiſant des habitans autant de ſoldats, ils ſoutinrent le ſiége pendant trois mois: durant ce temps-là il n'y eut pas un ſeul Chrétien de bleſſé, tandis que les ennemis perdirent une grande partie de leur armée. Cependant le Chef des *Reddis* Chrétiens ſe rendit à la Cour, pour expoſer au Prince les beſoins de la Citadelle. Le Prince lui donna des armes en récompenſe de ſa bravoure, & le fit

conduire en triomphe par la ville sur son propre éléphant ; mais au lieu de lui fournir le secours qu'il demandoit, il abusa lâchement de sa confiance, & le força de lui faire un billet de six mille pistoles.

Aussi-tôt que le *Reddi* fut de retour à *Alomourou*, il assembla ses freres, & après leur avoir rapporté la criante & honteuse vexation que leurs richesses leur avoient attiré de la part de leur propre Prince, ils prirent de concert la résolution d'abandonner le pays, & de retourner à *Bouccapouram*, d'où ils étoient sortis autrefois. L'exécution en étoit difficile ; la multitude de leurs bestiaux, leurs effets, leur argent, & plus que tout cela, un grand nombre de petits enfans rendoient la marche périlleuse & embarrassante. Ils prirent le temps de la nuit pour se dérober à la vigilance de leur ennemi ; leur marche se fit heureusement dans le plus grand silence, & nul de leur suite ne fut surpris.

Quelque temps après leur départ, le Prince d'*Anantapouram* en étant informé, leur envoya des députés pour les engager à rester dans ses Etats ; mais cette négociation ayant été inutile, il en envoya d'autres avec une compagnie de

ſoldats, pour appuyer la négociation ; ces ſeconds députés arriverent trop tard, & les *Reddis* n'étoient plus ſur les terres du Prince. Ils avoient promis à Dieu en partant d'*Alomourou*, que s'ils échappoient à la vigilance de leurs ennemis, & que s'ils obtenoient un établiſſement dans le lieu où ils ſe retiroient, ils y bâtiroient une Egliſe à leurs frais. Ils continuèrent paiſiblement leur route, qui étoit de quatre-vingt lieues, & cette nombreuſe famille arriva à *Bouccapouram* ſans la moindre incommodité. Le Prince leur donna d'abord une ferme du domaine, & leur accorda enſuite d'autres villages, dont le plus conſidérable eſt voiſin de l'Egliſe d'*Aricatla*.

Cette nouvelle Egliſe, qui eſt à une journée de celle de *Bouccapouram*, eſt l'ouvrage d'un fervent Chrétien nommé Pierre *Ponnapati*. Il ſe trouva à *Bouccapouram* lorſqu'on y conſtruiſoit l'Egliſe : il étudia attentivement les principes de la Religion Chrétienne, & s'étant rendu à la vérité dès qu'il l'eut connue, il reçut le baptême. Quand il fut de retour dans ſa ville, il eut à eſſuyer toute ſorte de contradictions, ſoit de la part de ſa famille, ſoit de la part de *Pappi Reddi*, qui en étoit Gouverneur. Il ſongea d'a-

bord à gagner ſa famille, & il y réuſſit par ſes ferventes exhortations, & par les leçons d'un Catéchiſte qu'il avoit amené avec lui. Il eut plus de peine à fléchir le Gouverneur ; cependant il en vint à bout, & obtint ſon conſentement pour l'établiſſement qu'il vouloit former, & ſon agrément pour faire venir un Miſſionnaire.

Le Pere Gargam qui fut appellé, ſe rendit à *Aricatla* pour conférer avec le Gouverneur ; cette Ville eſt d'environ cinq à ſix mille habitans. Le démon, auquel ce Gouverneur bâtiſſoit actuellement un Temple, craignit un concurrent auſſi redoutable que le Dieu des Chrétiens. Les Brames qui l'avoient déjà ébranlé, firent de nouveaux efforts à l'arrivée du Miſſionnaire, auſſi le Pere le trouva-t-il tout-à-fait changé, & aux marques d'eſtime près, il n'en put recevoir aucune réponſe poſitive. Le Pere voyant l'inutilité de ſes raiſons & de ſes démarches, demanda au Gouverneur pourquoi il l'avoit fait appeller, & s'il étoit permis à un homme de ſon rang de ſe jouer d'un Miſſionnaire qui venoit dans ſon pays en qualité d'Ambaſſadeur du vrai Dieu ; que ce ſeroit un ſujet de triomphe pour les ennemis de ſon culte,

& qu'un ſemblable accueil retomboit ſur le grand Maître qui l'avoit envoyé. « Ce » grand Dieu, ajouta-t-il, nous ordonne » de ſecouer la pouſſiere de nos ſouliers » contre ceux qui refuſent de nous re- » cevoir »; & comme il ſe mettoit en devoir d'exécuter cet ordre, le Gouverneur tout effrayé l'arrêta, & changeant de langage, il donna ſon conſentement de bonne grace; il ſe fit même un changement ſi grand dans le cœur du Brame *Ramanna*, le principal auteur de cette oppoſition, qu'il ſe chargea de préſider à la conſtruction de l'Egliſe.

Ces deux Egliſes étant proche l'une de l'autre, s'entreſoutiennent pour l'accroiſſement de la foi. Celle de *Bouccapouram* eut bientôt plus de deux cens Chrétiens; & par l'arrivée des *Reddis*, venus de *Maddiggouba*, celle d'*Aricatla* ſe trouve une Egliſe toute formée. Elle commence déja à donner des Proſélytes. La curioſité ayant attiré à la nouvelle Egliſe un Orfevre Linganiſte, il diſputa long-temps avec le Brame & le Catéchiſte. Le Pere de la Iohannie jugeant par ſes diſcours, qu'il goûtoit les vérités Chrétiennes, entreprit ſa converſion. Dieu bénit ſon entrepriſe, l'Orfevre mit ce jour-là ſon *Lingan* à ſes pieds. Un

ſi prompt changement eſt dans l'ordre des converſions de l'Inde, une eſpece de miracle; car de tous les Gentils, il n'y en a point de plus éloignés du Chriſtianiſme, que ceux qui ſont de cette abominable caſte. Regis (c'eſt le nom que ce Néophyte reçut au baptême) s'eſt ſouvent diſtingué par la fermeté, avec laquelle il a ſoutenu les diverſes perſécutions domeſtiques, qui ne manquent gueres aux nouveaux Chrétiens.

La converſion d'un autre Linganiſte a quelque choſe de plus ſingulier. Un Gentil qui ayant attendu des Catéchiſtes, avoit pris quelque teinture des vérités de la Religion, s'aviſa de parler de la doctrine Chrétienne au Linganiſte, en termes mépriſans, & d'un ton railleur : « ils ſont admirables, diſoit-il, » ces Chrétiens, ils font le procès à » tous nos Dieux, & il les traitent » d'hommes, de pierres, d'animaux; ils » veulent qu'on ſe borne dans le ma- » riage à une ſeule femme, qu'on ne » touche point au bien d'autrui », &c. Le Linganiſte l'écouta tranquillement, & quand il eut achevé de parler, « vous » me dites-là des choſes ſurprenantes » lui répondit-il; il faut que ces Miſ- » ſonnaires ſoient de grands hommes, » puiſqu'ils

» puiſqu'ils prêchent une Religion ſi » pure, & ſi conforme à la droite rai- » ſon : je vous ſuis obligé des connoiſ- » ſances que vous m'en donnez, & je » vais de ce pas à l'Egliſe pour m'en » faire mieux inſtruire. Et en effet, il » ſe fit préſenter au Miſſionnaire, lui » remit ſon Idole, écouta les inſtruc- » tions & reçut le baptême.

A *Bouccapouram* un enfant de huit ans, qui étoit Chrétien, ſe trouvant dans une ſalle publique, où les principaux du lieu étoient aſſemblés, l'un d'eux ſe mit à railler ſur la Religion. Le jeune enfant repliqua ſur le même ton : après quelques altercations de part & d'autre, on lui dit de montrer ſon Dieu. « Mon Dieu, répondit l'enfant, » eſt le Créateur de tout l'univers ; il » eſt un pur Eſprit, & je ne puis vous » le montrer, mais je vous montrerai » bien le vôtre : » il prit en même temps une pierre, ſur laquelle il barbouilla une face humaine, puis l'ayant poſée gravement à terre, & avec un air de cérémonie, d'un coup de pied il la pouſſa loin de lui, « en diſant ; voilà les « Dieux que vous adorez ». Tout le monde applaudit à la ſaillie du jeune enfant, & le mauvais plaiſant ſe

retira couvert de honte & de confusion.

Une troupe de Maçons, dont les chefs sont Chrétiens, bâtissoient la chaussée d'un étang à *Mondicallou*. Un *Dasseri*, venu de *Ballapouram*, leur ayant apperçu le chapelet au col, crut que son titre de *Samaiacadou*, ou de chef des *Dasseris*, lui donnoit le droit d'inquiéter par tout les ennemis de ses Dieux : il leur chercha querelle, & après bien des menaces, il leur défendit de puiser de l'eau. « Comment, dit l'un d'eux, c'est » nous qui travaillons à cet étang, & » vous nous empêcherez de nous y dé» saltérer ? » Il alla à l'instant porter sa plainte au Gouverneur qui est parent du Prince. Celui-ci fit appeller le *Dasseri*, & les fit disputer ensemble. La conclusion fut que le Gouverneur, irrité contre le *Dasseri*, le chassa de sa présence, & qu'il présenta le Béthel au Chrétien, ce qui, dans cette circonstance, étoit pour lui une assurance d'affection & une marque d'honneur.

Les mêmes Chrétiens ayant été employés par un Brame, Ministre d'Etat, à réparer la chaussée d'un autre étang, en la chargeant de terre pour l'affermir, enterrerent à dessein un nombre de petites Idoles, que les Gentils ont coutu-

me d'y placer. Le Brame étant venu examiner l'ouvrage : « je ne vois plus, » dit-il, nos Dieux, qu'en avez-vous » fait ? Je ne comprens pas bien ce que » vous me demandez, répondit le chef » des Chrétiens : à la vérité j'ai re- » marqué en cet endroit un amas de » pierres, que j'ai trouvé propres à forti- » fier la chauſſée : mais des Dieux, je n'en » ai point vu. C'étoit cela même, reprit le » Brame, que tu devois reſpecter : igno- » rois-tu que ce ſont nos Dieux ? Je m'y » connois autant que perſonne, dit le » Maçon, puiſque c'eſt mon métier, » & vous pouvez m'en croire, c'étoit » certainement des pierres. Mais puiſ- » que vous voulez que ce ſoient des » Dieux, ils ſçauront bien reprendre » leur place ». Un autre Brame lui ayant apperçu un chapelet, dit au Bra- me, Miniſtre : « A quoi vous amuſez- » vous ? Ne voyez vous pas que » c'eſt un Chrétien, & ignorez-vous » quel eſt le mépris que les Chrétiens » font de nos Dieux ? « La choſe en demeura-là, & on ne les inquiéta point.

Je finis, mon Révérend Pere, cette longue lettre, en vous apprenant la mort du Pere Lavernhe, que l'excès de ſes travaux ont conſumé en trois ou

quatre ans passés dans cette Mission. Il joignoit à une grande piété, un zèle qui ne lui permettoit pas de se modérer dans les exercices les plus fatigans & les plus ruineux, d'une Mission par elle-même si dure & si pénible. Il est le premier des Missionnaires qui ait fait faire les exercices de saint Ignace aux Catéchistes & aux Chrétiens. Son Eglise étoit une de celles où il s'administroit le plus de baptêmes. Le soin qu'il prenoit à convertir les Infideles, & à former les Néophytes; ses fréquens voyages, le concours des fêtes, & l'ardeur dont il animoit les fonctions de son ministere, terminerent bientôt son sacrifice. Il se rendit trop tard à Pondichéry, où les remedes ne purent dissiper la langueur qu'il avoit contractée : elle servit à le disposer à une mort précieuse, par les sentimens de prédestiné qui le sanctifierent jusqu'au dernier soupir & qui laisserent après lui une odeur de vertu qui subsistera long-temps dans cette Mission. J'ai l'honneur d'être, &c.

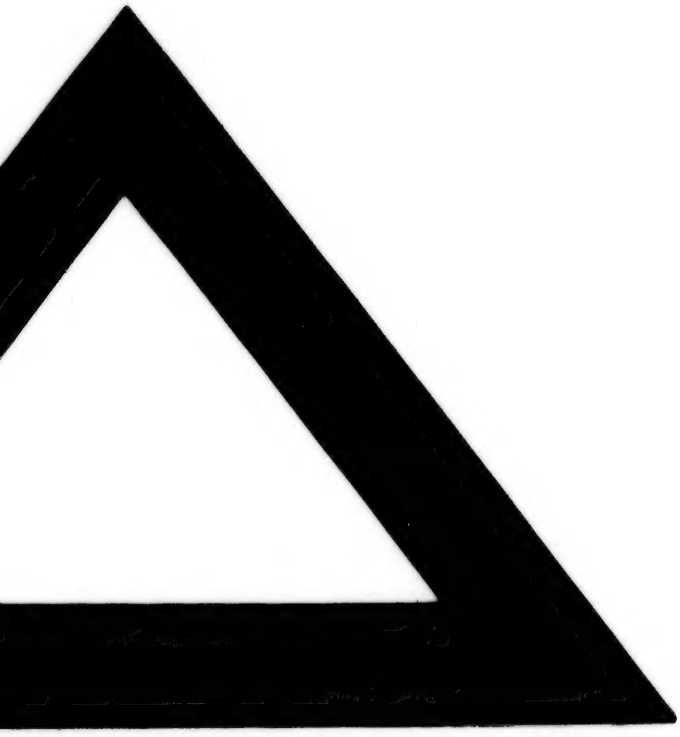
Fin du treizieme Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

*LETTRE du Pere Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere *** de la même Compagnie.* Page 5
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 15, p. 209.
LETTRE du Pere Turpin, Miſſionnaire. 81
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 15, p. 392.
*LETTRE du Pere Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere ***, de la même Compagnie.* 90
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom 15, p. 1re.
LETTRE du Pere Le Gac, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à M. le Chevalier Hébert, Gouverneur de Pondichéry. 141
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 16, pag. 163.
LETTRE du Pere Barbier, Miſſionnaire aux Indes. 187
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 16, p. 397.

LETTRE du Pere le Caron, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Mesdames ses Sœurs, Religieuses Ursulines. 196
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 16, pag. 121.
LETTRE du Pere le Gac, à M. le Chevalier Hébert, Gouverneur de Pondichéry. 222
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 16, pag. 236.
*LETTRE du Pere Barbier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere ***, de la même Compagnie.* 262
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 16, pag. 366.
LETTRE du Révérend Pere Brown, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Madame la Marquise de Benamont. 302
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 30, pag. 321.
LETTRE du Pere Ducros, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. l'Abbé Raguet, Directeur de la Compagnie des Indes. 320
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 18, p. 1.
LETTRE du Pere Calmette, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur le Marquis de Coetlogon, Vice-Amiral de France. 341

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 21, pag. 1.
LETTRE du même, à M. de Cartigny, Intendant général des Armées navales de France. 390
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 21, pag. 449.
LETTRE du même, au Pere Delmas. 400
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 23, p. 105.

Fin de la table du treizieme volume.